



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





5313

5



**LE COMBAT**  
**SPIRITUEL.**

---

IMPRIMERIE DE A. GASTRIER A BESANÇON.

LE

**COMBAT**

SPIRITUEL,

**PAR LE P. BRIGNON,**

SUIVI DU

**NOUVEAU PENSEZ-Y-BIEN.**



**A PARIS,**

**CHEZ GAUTHIER FRÈRE ET C<sup>ie</sup>, LIBRAIRES,  
Rue Haute-feuille, n<sup>o</sup> 22.**

**MÊME MAISON DE COMMERCE A BESANÇON.**

**1855.**





---

# PRIÈRES

## PENDANT LA MESSE.

---

Au commencement de la messe.

**FAITES-MOI la grâce, ô mon Dieu ! d'entrer dans les dispositions où je dois être pour vous offrir dignement, par les mains du prêtre, le sacrifice redoutable auquel je vais assister. Je vous l'offre en m'unissant aux intentions de Jésus-Christ et de son Eglise, 1<sup>o</sup> pour rendre à votre divine majesté l'hommage souverain qui lui est dû; 2<sup>o</sup> pour vous remercier de tous vos bienfaits; 3<sup>o</sup> pour vous demander avec un cœur contrit la rémission de mes péchés; 4<sup>o</sup> enfin, pour obtenir tous les secours qui me sont nécessaires pour le salut de mon âme et la vie de mon corps. J'espère de vous toutes ces grâces par les mérites de Jésus-Christ, votre Fils, qui veut bien être lui-même le prêtre et la victime de ce sacrifice adorable.**

Au Confiteor.

Quoique pour connoître mes péchés, ô mon Dieu ! vous n'avez pas besoin de ma confession, et que vous lisiez dans mon cœur toutes mes iniquités, je vous les confesse néanmoins à la face du ciel et de la terre; j'avoue que je vous

ai offensé par mes paroles et par mes actions. Mes péchés sont grands, mais vos miséricordes sont infinies. Ayez compassion de moi, ô mon Dieu! souvenez-vous que je suis votre enfant, l'ouvrage de vos mains, le prix de votre sang.

Vierge sainte, anges du ciel, saints et saintes du paradis, priez pour nous; et pendant que nous gémissons dans cette vallée de misères et de larmes, demandez grâce pour nous, et nous obtenez le pardon de nos péchés.

#### A l'Introit.

Seigneur, qui avez inspiré aux patriarches et aux prophètes des désirs si ardens de voir descendre votre Fils unique sur la terre, donnez-moi quelque portion de cette sainte ardeur, et faites que, malgré les embarras de cette vie mortelle, je ressente en moi un saint empressement de m'unir à vous.

#### Au Kyrie eleison.

Je vous demande, ô mon Dieu, par des gémissemens et des soupirs réitérés, que vous me fassiez miséricorde; et quand je vous dirois à tous les momens de ma vie, *Seigneur, ayez pitié de moi*, ce ne seroit pas encore assez pour le nombre et pour l'énormité de mes péchés.

## Au Gloria in excelsis.

La gloire que vous méritez, ô mon Dieu ! ne vous peut être dignement rendue que dans le ciel : mon cœur fait néanmoins ce qu'il peut sur la terre au milieu de son exil : il vous loue, il vous bénit, il vous adore, il vous glorifie, il vous rend grâces, et vous reconnoît pour le saint des saints, et pour le seul Seigneur souverain du ciel et de la terre, en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit.

## Aux Oraisons.

Recevez, Seigneur, les prières qui vous sont adressées pour nous ; accordez-nous les grâces et les vertus que l'Eglise votre épouse vous demande par la bouche du prêtre en notre faveur. Il est vrai que nous ne méritons pas d'être exaucés ; mais considérez que nous vous demandons ces grâces par Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

## Pendant l'Épître.

Je regarde cette épître, ô mon Dieu ! comme une lettre qui me vient du ciel pour m'apprendre vos volontés adorables. Accordez-moi, s'il vous plaît, la force dont j'ai besoin pour accomplir ce que vous m'ordonnez. C'est vous, Seigneur, qui avez inspiré aux prophètes et aux apôtres les vérités qu'ils nous ont laissées par écrit ;

**faites-moi part de leurs lumières, et allumez en mon cœur ce feu sacré dont ils ont été embrasés, afin que comme eux, je vous aime et je vous serve sur la terre tous les jours de ma vie.**

**A l'Évangile.**

**Je me lève, ô souverain législateur, pour vous montrer que je suis prêt à défendre, aux dépens de tous mes intérêts et de ma vie même, les grandes vérités qui sont contenues dans le saint évangile. Donnez-moi, Seigneur, autant de force pour accomplir votre divine parole, que vous m'inspirez de fermeté pour la croire.**

**Pendant le Credo.**

**Oui, mon Dieu, je crois toutes les vérités que vous avez révélées à votre sainte Eglise : il n'y en a pas une seule pour laquelle je ne voulusse donner mon sang; et c'est dans cette entière soumission que, m'unissant intérieurement à la profession de foi que le prêtre vous fait, je dis à présent d'esprit et de cœur, comme il vous le dit de vive voix, que je crois fermement en vous et à tout ce que l'Eglise croit. Je proteste à la face de vos autels que je veux vivre et mourir dans les sentimens de cette foi pure, et dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.**

**A l'Offertoire.**

**Quoique je ne sois qu'une créature mortelle et pécheresse, je vous offre par les mains du prêtre,**

ô vrai Dieu vivant et éternel, ce pain et ce vin, qui doivent être changés au corps et au sang de Jésus-Christ votre Fils. Recevez, Seigneur, ce sacrifice ineffable, en odeur de suavité, et souffrez que j'unisse à cette oblation sainte le sacrifice que je vous fais de mon corps, de mon âme et de tout ce qui m'appartient. Changez-moi, ô mon Dieu ! en une nouvelle créature, comme vous allez changer par votre puissance ce pain et ce vin.

#### Au Lavabo.

Lavez-moi, Seigneur, dans le sang de l'agneau qui va vous être immolé, et purifiez jusqu'aux moindres souillures de mon âme, afin qu'en m'approchant de votre saint autel, je puisse élever vers vous des mains pures et innocentes, comme vous me l'ordonnez.

#### Pendant la Secrète.

Recevez, ô mon Dieu ! le sacrifice qui vous est offert pour l'honneur et la gloire de votre saint nom, pour notre propre avantage, et pour celui de votre sainte Eglise. C'est pour entrer dans ses intentions que je vous demande toutes les grâces qu'elle vous demande maintenant par le ministère du prêtre, auquel je m'unis pour les obtenir de votre divine bonté, par Jésus-Christ notre Seigneur.

## A la Préface.

Détachez-nous, Seigneur, de toutes les choses d'ici-bas, élevez nos cœurs vers le ciel, attachez-les à vous seul, et souffrez qu'en vous rendant les louanges et les actions de grâces qui vous sont dues, nous unissions nos foibles voix aux concerts des esprits bienheureux, et que nous disions dans le lieu de notre exil ce qu'ils chantent dans le séjour de la gloire : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées; qu'il soit glorifié au plus haut des cieux.*

## Après le Sanctus.

Père éternel, qui êtes le souverain pasteur des pasteurs, conservez et gouvernez votre Eglise; sanctifiez-la et répandez-la par toute la terre, unissez tous ceux qui la composent dans un même esprit et un même cœur; bénissez notre saint Père le pape, notre prélat, notre roi, notre pasteur, et tous ceux qui sont dans la foi de votre Eglise.

## Au premier Memento.

Je vous supplie, ô mon Dieu! de vous souvenir de mes parens, de mes ennemis, de mes bienfaiteurs spirituels et temporels. Je vous recommande aussi de tout mon cœur les personnes desquelles je pourrois avoir reçu quelque mauvais traitement : oubliez leurs péchés et les

miens ; donnez-leur part aux mérites de ce divin sacrifice, et comblez-les de vos bénédictions en ce monde et en l'autre.

**A l'élévation de la sainte hostie.**

O Jésus, mon Sauveur ! vrai Dieu et vrai homme, je crois fermement que vous êtes réellement présent dans la sainte hostie. Je vous adore de tout mon cœur comme mon Seigneur et mon Dieu. Donnez-moi, et à tous ceux qui sont ici présents, la foi, la religion et l'amour que nous devons avoir pour vous dans ce mystère adorable.

**A l'élévation du calice.**

J'adore en ce calice, ô mon divin Jésus ! le prix de ma rédemption ; et de celle de tous les hommes. Laissez couler, Seigneur, une goutte de ce sang adorable sur mon âme, afin de la purifier de tous ses péchés, et de l'embraser du feu sacré de votre amour.

**Après l'élévation.**

Ce n'est plus du pain et du vin, c'est le corps adorable et le précieux sang de Jésus-Christ votre Fils, que nous vous offrons, ô mon Dieu ! en mémoire de sa passion, de sa résurrection et de son ascension : recevez-les, Seigneur, de nos mains, et remplissez-nous de vos grâces.



## Au second Memento.

Souvenez-vous aussi, Seigneur, des âmes qui sont dans le purgatoire; elles ont l'honneur de vous appartenir et d'être vos épouses. Je vous recommande particulièrement celles de mes parens, de mes amis et de mes bienfaiteurs spirituels et temporels, et celles qui ont le plus besoin de prières.

## Au Pater.

Quoique je ne sois qu'une misérable créature, cependant, grand Dieu, je prends la liberté de vous appeler mon Père, puisque vous le voulez. Faites-moi la grâce, ô mon Dieu! de ne point dégénérer de la qualité de votre enfant, et ne permettez pas que je fasse jamais rien qui en soit indigne. Que votre saint nom soit sanctifié par tout l'univers. Réglez dès à présent dans mon cœur par votre grâce, afin que je puisse régner éternellement avec vous dans la gloire, et faire votre volonté sur la terre, comme les saints la font dans le ciel. Vous êtes mon père; donnez-moi donc, s'il vous plaît, ce pain céleste dont vous nourrissez vos enfans. Pardonnez-moi, comme je pardonne de bon cœur, pour l'amour de vous, à tous ceux qui m'auroient offensé: et ne permettez pas que je succombe jamais à aucune tentation; mais faites que, par le secours de votre grâce, je triomphe de tous les ennemis de mon salut.

## A l'Agnus Dei.

**Agneau de Dieu, qui avez bien voulu vous charger des péchés du monde ayez pitié de nous; nos péchés sont innombrables, mais vos miséricordes sont infinies : effacez donc nos péchés, et donnez-nous la paix avec nous-mêmes et avec notre prochain, en nous inspirant une profonde humilité, et en étouffant en nous tout désir de vengeance.**

**Au Domine, non sum dignus.**

**Hélas! Seigneur, il n'est que trop vrai que je ne mérite pas de vous recevoir; je m'en suis rendu tout-à-fait indigne par mes péchés. Je les déteste de tout mon cœur, parce qu'ils vous déplaisent et qu'ils m'éloignent de vous. Une seule de vos paroles peut guérir mon âme; ne l'abandonnez pas, ô mon Dieu, et ne permettez pas qu'elle soit jamais séparée de vous.**

**A la communion du prêtre.**

**Si je n'ai pas aujourd'hui le bonheur d'être nourri de votre chair adorable, ô mon aimable Jésus! souffrez au moins que je vous reçoive d'esprit et de cœur, et que je m'unisse à vous par la foi, par l'espérance et par la charité. Je crois en vous, ô mon Dieu! j'espère en vous, et je vous aime de tout mon cœur.**

Quand le prêtre ramasse les particules de l'hostie.

La moindre partie de vos grâces est infiniment précieuse, ô mon Dieu ! je l'ai dit, je ne mérite pas d'être assis à votre table, comme votre enfant ; mais permettez-moi au moins de ramasser les miettes qui en tombent, comme la Chananéenne le désiroit : faites que je ne néglige aucune de vos inspirations, puisque cette négligence pourroit vous obliger à m'en priver entièrement.

Pendant les dernières oraisons.

Vous voulez, Seigneur, que nous vous adressions sans cesse nos prières, parce que nous avons toujours besoin de vos grâces, répandez-les sur nous, et donnez-nous cet esprit de prière qui est un esprit d'humilité, de confiance et d'amour : nous vous en supplions par Jésus-Christ votre Fils, qui règne avec vous dans la gloire.

Avant la bénédiction.

Très-sainte et très-adorable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, qui êtes un seul et vrai Dieu en trois personnes, c'est par vous que nous avons commencé ce sacrifice, c'est par vous que nous le finissons ; ayez-le pour agréable et ne nous renvoyez pas sans nous avoir donné votre sainte bénédiction.

## Pendant le dernier évangile.

Verbe éternel par qui toutes choses ont été faites, et qui, vous étant fait homme pour l'amour de nous, avez institué cet auguste sacrifice, nous vous remercions très-humblement de nous avoir fait la grâce d'y assister aujourd'hui. Que tous les anges et tous les saints vous louent à jamais dans le ciel. Pardonnez-moi, ô mon Dieu ! la dissipation où j'ai laissé aller mon esprit, et la froideur que j'ai sentie en mon cœur dans un temps où il devoit être occupé de vous et tout embrasé d'amour pour vous. Oubliez, Seigneur, mes péchés, pour lesquels Jésus-Christ votre Fils vient d'être immolé sur cet autel ; ne permettez pas que je sois assez malheureux pour vous offenser davantage ; mais faites que, marchant dans les voies de la justice, je vous regarde sans cesse comme la règle et la fin de toutes mes pensées, de toutes mes paroles et de toutes mes actions. Ainsi soit-il.



# LE COMBAT

## SPIRITUEL.

Personne ne sera couronné  
s'il n'a bien combattu.

(2. TIMOTH. 5.)

---

### CHAPITRE PREMIER.

En quoi consiste la perfection chrétienne. Que pour l'acquérir il faut combattre ; et que pour sortir victorieux de ce combat, quatre choses sont nécessaires.

Si vous désirez, ô âme chrétienne, parvenir au comble de la perfection évangélique, et vous unir tellement à Dieu, que vous deveniez un même esprit avec lui, il faut que, pour réussir dans un dessein qui est le plus grand et le plus noble qu'on puisse dire ou imaginer, vous sachiez d'abord ce que c'est que la véritable et la parfaite spiritualité.

Quelques-uns ne regardent la vie spirituelle que par le dehors, et la font consister dans les pénitences extérieures, dans les haïres, les disciplines, les jeûnes, les veilles, et dans d'autres semblables mortifications de la chair.

Plusieurs, et surtout les femmes, s'imaginent être consommés en vertu, lorsqu'ils se sont fait une habitude de réciter de longues prières vo-

cales, d'entendre beaucoup de messes, d'assister à tout l'office divin, de demeurer long-temps dans l'église et de communier souvent.

Quelques-uns, même parmi ceux qui servent Dieu dans la religion, croient que pour être parfait, il suffit d'être assidu au chœur, d'aimer la retraite et le silence, de bien observer la discipline religieuse. Et ainsi les uns mettent la perfection dans l'un de ces exercices, les autres dans l'autre : mais il est certain qu'ils se trompent tous ; car comme les œuvres extérieures ne sont ; ou que des dispositions pour devenir parfaitement saint, ou des fruits de la parfaite sainteté, l'on ne peut dire que ce soit en ces sortes d'œuvres que consiste la perfection chrétienne et la véritable spiritualité.

Ce sont de puissans moyens pour devenir vraiment spirituel et vraiment parfait ; et quand on en use avec discrétion, ils servent merveilleusement à fortifier la nature, toujours lâche pour le bien et toujours ardente pour le mal ; à pousser les attaques, à éviter les pièges de notre ennemi commun, et à obtenir enfin du Père des miséricordes les secours qui sont nécessaires à tous les justes, principalement à ceux qui commencent.

Ce sont aussi des fruits excellens d'une vertu consommée dans les personnes tout-à-fait saintes et spirituelles ; car elles maltraitent leur corps, ou pour le punir de ses révoltes passées, ou pour l'humilier et l'assujétir à son créateur. Elles se tiennent dans la solitude et dans le silence, loin

du commerce du monde, afin de se garantir des moindres fautes, et de n'avoir plus de conversation que dans le ciel avec les anges. Elles s'occupent aux bonnes œuvres et au service divin; elles vaquent à la prière, elles méditent sur la vie et sur la passion du Sauveur, non par un esprit de curiosité, ni parce qu'elles y trouvent quelque goût sensible, mais par le désir de mieux connoître, d'un côté les miséricordes divines, et de l'autre leurs ingrattitudes; de s'exciter de plus en plus à aimer Dieu et à se haïr elles-mêmes; à suivre notre Seigneur en portant sa croix, en renonçant à leur propre volonté, en fréquentant les sacremens, sans autre vue que d'honorer Dieu, de s'unir plus étroitement à lui, de se fortifier davantage contre les puissances de l'enfer.

Il arrive tout le contraire à des gens grossiers et imparfaits qui mettent leur dévotion dans les œuvres extérieures; car souvent elles sont cause de leur perte, et leur nuisent beaucoup plus que des péchés manifestes: non que de soi elles ne soient bonnes, mais parce qu'ils en font un mauvais usage. Ils s'y attachent de telle sorte, que, négligens de veiller sur les mouvemens de leur cœur, ils lui donnent toute liberté, ils le laissent suivre son penchant, et l'exposent aux tromperies du démon; et alors cet esprit trompeur voyant qu'ils s'écartent du droit chemin, non-seulement les invite à continuer avec plaisir leurs exercices accoutumés, mais leur remplit l'imagination des vaines idées des délices



du paradis où ils croient être déjà parmi les anges, et jouir de la vue de Dieu; il a même la malice de leur suggérer dans l'oraison des pensées sublimes, curieuses, agréables, afin qu'ayant, en quelque manière, oublié le monde et les choses d'ici-bas, ils s'imaginent être élevés au troisième ciel.

Mais pour peu que l'on fasse réflexion sur leur conduite, on voit leur égarement, et combien ils sont éloignés de cette haute perfection que nous recherchons; car en toutes choses, grandes ou petites, ils souhaitent d'être préférés aux autres; ils ne suivent que leur propre jugement; ils ne font que leur propre volonté; et, aveugles en tout ce qui les regarde, ils ont toujours les yeux ouverts pour observer et pour censurer les actions d'autrui. Que si l'on donne la moindre atteinte à cette vaine réputation où ils croient être dans le monde, et dont ils sont très-jaloux; si on leur commande de quitter certaines pratiques de dévotion auxquelles ils sont habitués, ils se troublent et s'inquiètent étrangement. Si Dieu même, voulant leur apprendre à se connoître, et leur montrer le vrai chemin de la perfection, leur envoie des adversités, des maladies, des persécutions cruelles, qui sont les épreuves les plus certaines de la fidélité de ses serviteurs, et qui n'arrivent jamais sans son ordre ou sans sa permission, on voit alors leur intérieur gâté, jusque dans le fond, par l'orgueil dont il est rempli.

En tous les événemens, soit heureux, soit

malheureux , de cette vie , ils ne savent ce que c'est que de conformer leur volonté à celle de Dieu , de s'humilier sous sa main toute-puissante , de se soumettre à ses jugemens , non moins justes que secrets et impénétrables : de s'abaisser au-dessous de toutes les créatures , à l'imitation de Jésus souffrant et humilié ; d'aimer leurs persécuteurs comme ceux dont la divine bonté se sert pour les former à la mortification , et pour coopérer avec elle non-seulement à leur salut , mais encore à leur perfection. De là vient qu'ils sont toujours en un danger évident de périr : car , regardant avec des yeux obscurcis par l'amour-propre , et eux-mêmes , et leurs actions extérieures , qui de soi sont bonnes , ils viennent à s'enorgueillir , à se croire fort avancés dans la voie de Dieu , à condamner le prochain ; et souvent l'orgueil les aveugle jusqu'à un tel point , qu'il faut une grâce tout extraordinaire du ciel pour les convertir.

Aussi l'expérience nous fait-elle voir qu'il y a beaucoup moins de peine à ramener un pécheur déclaré , qu'un pécheur qui se déguise et se cache volontairement à lui-même sous le voile de la vertu. Vous comprenez bien maintenant que la vie spirituelle ne consiste pas en toutes ces choses dont nous venons de parler , si l'on ne les considère que par le dehors ; elle consiste proprement à connoître la bonté et la grandeur infinie de Dieu , à sentir en même temps notre bassesse et notre penchant au mal , à aimer Dieu , et à nous haïr nous-mêmes ; à nous soumettre

non-seulement à lui ; mais à toute créature pour l'amour de lui , à renoncer entièrement à notre propre volonté , afin de suivre la sienne ; et surtout à faire ces choses pour la seule gloire de son nom , sans autre dessein que de lui plaire , par la raison seule qu'il veut et qu'il mérite que ses créatures l'aiment et le servent.

C'est ce que porte la loi de l'amour que l'Esprit saint a gravée dans le cœur des justes ; c'est par-là que l'on pratique cette abnégation de soi-même si recommandée par le Sauveur dans l'évangile : c'est ce qui rend son joug si doux et son fardeau si léger ; c'est en cela que consiste la parfaite obéissance que ce divin maître nous a toujours enseignée , et par ses paroles et par ses exemples. Puis donc que vous aspirez à un plus haut degré de la perfection , vous devez vous faire une continuelle guerre , et employer toutes vos forces pour détruire ce qu'il y a en vous d'affections vicieuses , quelque légères qu'elles soient : ainsi il faut nécessairement vous préparer au combat avec toute la résolution et toute l'ardeur possibles : parce que nul ne remportera la couronne qu'après avoir généreusement combattu.

Mais songez que comme il n'est point de plus rude guerre que celle-ci ; puisqu'en combattant contre soi-même , on est combattu par soi-même , il n'est point aussi de victoire , ni plus agréable à Dieu , ni plus glorieuse au vainqueur : car quiconque a le courage de mortifier ses passions , de dompter ses appétits , de réprimer jusqu'aux moindres mouvemens de sa propre volonté , il

fait une œuvre d'un plus grand mérite devant Dieu, que si, sans cela, il se déchiroit le corps par des disciplines sanglantes, ou qu'il jeûnât plus austèrement que les anciens solitaires, ou que même il convertit plusieurs milliers de pécheurs.

Et en effet, quoiqu'à prendre les choses en elles-mêmes, Dieu fasse beaucoup plus d'état de la conversion d'une âme que de la mortification de quelque désir déréglé, chacun néanmoins doit mettre son principal soin à faire ce que Dieu demande particulièrement de lui. Or ce que Dieu demande avant toutes choses, c'est qu'on travaille tout de bon à mortifier ses passions; et cela lui plaît davantage que si, avec un cœur inmortifié, on lui rendait quelque service plus considérable.

Maintenant donc que vous savez ce que c'est que la perfection chrétienne, et qu'afin d'y parvenir, il faut se résoudre à une guerre continue contre vous-même, commencez par vous munir de quatre choses comme d'armes sans lesquelles il est impossible que vous sortiez victorieux de ce combat spirituel. Ces quatre choses sont la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, le bon usage des puissances de votre corps et de votre âme, et l'exercice de la prière. Nous en parlerons, avec la grâce de Dieu, d'une manière claire et succincte dans les chapitres suivants.

---

## CHAPITRE II.

### De la défiance de soi-même.

**LA défiance de soi-même est si nécessaire dans le combat spirituel, qu'on ne peut sans cette vertu, non-seulement vaincre tous ses ennemis, mais surmonter les moindres passions. Cette vérité doit être gravée profondément dans notre esprit, parce que encore que nous ne soyons qu'un pur néant, nous ne laissons pas de concevoir de l'estime pour nous-mêmes, et de croire, sans nul fondement, que nous sommes quelque chose. Ce vice est l'effet de la corruption de notre nature : mais plus il est naturel, plus on a de peine à le reconnoître. Dieu, qui voit tout, le regarde avec horreur, parce qu'il veut que nous soyons très-persuadés qu'il n'y a dans nous ni vertu ni grâce qui ne vienne de lui seul, comme de la source de tout bien, et que nous sommes incapables de former sans lui une pensée qui ne puisse lui plaire.**

**Mais quoique la défiance de soi-même soit un don du ciel que Dieu communique à ses amis, tantôt par ses saintes inspirations, tantôt par des peines très-fâcheuses, tantôt par des tentations presque insurmontables, et par d'autres voies qui nous sont cachées, il désire néanmoins que nous fassions de notre côté toutes choses possibles pour**

**l'acquérir** Nous l'obtiendrons infailliblement, si, avec les sources de la grâce, nous employons bien les quatre moyens dont je vais parler.

Le premier est de nous remettre devant les yeux notre bassesse et notre néant, et de reconnoître que par nos forces naturelles nous ne pouvons rien faire de bien, ni qui soit d'aucun mérite pour le ciel.

Le second est de demander à Dieu avec beaucoup d'humilité et de ferveur cette importante vertu, qui ne peut venir que de lui. Nous confesserons d'abord que non-seulement nous ne l'avons pas, mais que de nous-mêmes nous sommes dans une entière impuissance de l'acquérir. Nous nous jetterons ensuite aux pieds du Seigneur, et nous la lui demanderons plusieurs fois, avec une ferme espérance d'être exaucés, pourvu que nous attendions patiemment l'effet de notre prière, et que nous continuions à prier aussi long-temps qu'il plaira à sa providence.

Le troisième est de nous accoutumer peu à peu à nous défier de nous-mêmes, à craindre les illusions de notre propre jugement, la violente inclination de notre nature au péché, l'effroyable multitude des ennemis qui nous attaquent de toutes parts, qui sont, sans comparaison, plus rusés, plus aguerris et plus forts que nous, qui savent se transformer en anges de lumière, et qui nous tendent partout des pièges dans la voie du ciel.

Le quatrième est qu'à chaque fois que nous commettons quelque faute, nous rentrions en

nous-mêmes, pour considérer attentivement jusqu'où va notre foiblesse; parce que Dieu ne permet nos chutes qu'afin qu'éclairés d'une nouvelle lumière, nous nous connoissions mieux que jamais; que nous apprenions à nous mépriser comme de viles créatures, et que nous concevions un désir sincère d'être méprisés des autres; sans cela nous ne devons pas espérer d'avoir jamais la défiance de nous-mêmes, qui est fondée sur l'humilité et sur une connoissance expérimentale de notre misère.

En effet, quiconque veut s'approcher de la vérité incréée, et de la source des lumières, doit nécessairement se connoître à fond, et n'être pas comme les superbes, qui s'instruisent par leurs propres chutes, qui commencent à ouvrir les yeux lorsqu'ils sont tombés dans quelque désordre honteux et imprévu, Dieu le permettant ainsi, afin qu'ils sentent leur foiblesse, et que par cette funeste expérience, ils viennent à se défier de leurs forces. Mais Dieu ne se sert ordinairement d'un remède si fâcheux pour guérir leur présomption, que quand les autres plus faciles et plus doux n'ont pas eu l'effet qu'il prétend.

Il permet, au reste, que l'homme tombe plus ou moins souvent, selon qu'il a plus ou moins d'orgueil; et s'il se trouvoit quelqu'un aussi exempt de ce vice que le fut la sainte Vierge, j'ose dire qu'il ne tomberoit point du tout. Lors donc qu'il vous arrive quelque chute, recourez incontinent à la connoissance de vous-même; priez instamment notre Seigneur de vous donner ses vraies lu-

nières , afin que vous vous connoissiez tel que vous êtes à ses yeux, et que vous cessiez de présumer de votre vertu. Autrement vous retombez dans les mêmes fautes ; peut-être en commettrez-vous de plus grandes , qui seront cause de la perte entière de votre âme.

---

### CHAPITRE III.

De la confiance en Dieu.

Quoique la défiance de soi-même soit très-nécessaire dans le combat spirituel, comme nous venons de le montrer, cependant si elle est seule et qu'on n'ait point d'autres secours, on prendra bientôt la fuite, ou l'on sera désarmé et vaincu par l'ennemi. Il faut donc y ajouter une grande confiance en Dieu, qui est l'auteur de tout bien, et de qui seul on doit attendre la victoire. S'il est vrai que de notre fonds nous ne sommes rien, nous ne pouvons nous promettre que des chutes dangereuses et fréquentes, et nous avons tout sujet de nous défier de nos forces : mais si nous sommes parfaitement convaincus de notre faiblesse, nous remporterons sans doute avec l'assistance du Seigneur de grands avantages sur nos ennemis, n'y ayant rien de plus puissant pour nous attirer les grâces du ciel, que de nous armer d'une généreuse confiance en Dieu. Nous avons quatre moyens d'acquérir cette excellente vertu



Le premier est de la demander humblement à notre Seigneur.

Le second de considérer attentivement avec les yeux de la foi, la toute-puissance et la sagesse infinie de cet être souverain, à qui rien n'est impossible ni difficile, de qui la bonté n'a point de bornes, qui, par un excès d'amour pour ceux qui le servent, est prêt à toute heure et à tout moment à leur donner tout ce qui leur est nécessaire pour vivre en hommes spirituels, et pour se rendre tout-à-fait maîtres d'eux-mêmes.

La seule chose qu'il leur demande, c'est qu'ils recourent à lui avec confiance. Eh! qu'y a-t-il de plus juste? Comment seroit-il possible que cet aimable pasteur (1), qui, durant trente-trois ans n'a point cessé de courir après la brebis égarée, par des chemins laborieux et pleins d'épines, avec des peines si extrêmes qu'il lui en a coûté le sang et la vie; comment, dis-je, seroit-il possible qu'un si bon pasteur, voyant maintenant sa brebis revenir à lui dans le dessein de ne plus suivre d'autre conduite que la sienne, et avec une volonté peut-être encore un peu foible, mais sincère, de lui obéir, ne voulût pas la regarder de bon œil, ni prêter l'oreille à ses cris, ni la rapporter sur ses épaules à la bergerie? Sans doute qu'il a une joie inconcevable de la recevoir dans le troupeau, et qu'il invite les anges du ciel à s'en réjouir avec lui.

Car s'il cherche avec tant de diligence la dragme de l'évangile, qui est la figure du pécheur;

(1) Luc, 15. 4.

s'il remue tout pour la trouver, peut-il rejeter celui qui, comme une brebis ennuyée de ne plus voir son pasteur, se met en devoir de retourner au bercail? Quelle apparence que l'époux des âmes, qui frappe sans cesse à la porte de notre cœur et qui brûle d'y entrer, qui n'a point de plus grand plaisir que de se communiquer à nous et de nous combler de ses biens, quelle apparence que trouvant la porte ouverte, et voyant que nous le prions de nous honorer de sa visite, il ne daignât pas nous accorder la faveur que nous souhaitons?

Le troisième moyen d'acquérir cette salutaire confiance est de rappeler souvent dans notre mémoire les divines écritures, ces oracles de la vérité, qui en mille endroits assurent formellement que quiconque *espère en Dieu ne tombera point dans la confusion*. Ps. 30. 2.

Enfin le quatrième moyen d'avoir tout ensemble et la défiance de nous-mêmes et la confiance en notre Seigneur, est que lorsque nous avons ou quelque bonne œuvre à faire ou quelque passion à combattre, avant que de rien entreprendre nous jetions les yeux, d'un côté sur notre faiblesse, et de l'autre, sur la puissance, sur la sagesse, sur la bonté infinie de Dieu; et que tempérant la crainte qui vient de nous, par l'assurance que Dieu nous donne, nous nous exposions courageusement à tout ce qu'il y a de plus pénible dans les travaux, et de plus rude dans les combats. Avec ces armes jointes à la prière, comme on verra dans la suite. nous serons ca-

pables d'exécuter les plus grands desseins et de remporter les plus insignes victoires.

Que si nous manquons à suivre cet ordre, quoiqu'il nous semble que nous agissions par le principe d'une véritable espérance en Dieu, nous nous trompons le plus souvent, parce que la présomption est si naturelle à l'homme, qu'elle se mêle insensiblement avec la confiance qu'il s'imagine avoir en Dieu, et avec la défiance qu'il doit avoir de lui-même. Ainsi pour s'éloigner le plus qu'il lui est possible de la présomption, et pour faire entrer dans toutes ses œuvres les deux vertus qui sont opposées à ce vice, il faut que la considération de sa faiblesse aille devant celle de la toute-puissance divine, et que l'une et l'autre précèdent toutes ses œuvres.

---

## CHAPITRE IV.

Comment l'on peut juger si l'on a véritablement la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu.

UN homme présomptueux croit avoir acquis la défiance de lui-même et la confiance en Dieu; mais c'est une erreur qu'on ne connoît jamais mieux que lorsqu'on vient à tomber en quelque péché. Car alors, si l'on se trouble, si l'on s'afflige, si l'on perd toute espérance d'avancer dans la vertu, c'est signe que l'on a mis sa confiance, non pas en Dieu, mais en soi : et plus la tris-

tesse et le désespoir sont grands, plus on peut juger qu'on est coupable en ce point.

Car si celui qui se défie beaucoup de soi-même et qui se confie beaucoup en Dieu, commet quelque faute, il ne s'en étonne point, il n'en a ni inquiétude ni chagrin, parce qu'il voit bien que c'est l'effet de sa foiblesse, et du peu de soin qu'il a eu d'établir sa confiance en Dieu. Sa chute, au contraire, lui apprend à se défier davantage de ses forces, et à se confier davantage au secours du Tout-Puissant. Il déteste par-dessus toutes choses son péché; il condamne la passion ou l'habitude vicieuse qui en a été la cause; il conçoit une très vive douleur d'avoir offensé son Dieu: mais sa douleur, toujours tranquille, ne l'empêche pas de revenir à ses premières occupations, ni de poursuivre ses ennemis jusqu'à la mort.

Plût à Dieu que ce que je dis fût bien médité par de certaines personnes qui veulent passer pour spirituelles, et qui, étant une fois tombées en quelque faute, ne peuvent ni ne veulent se donner aucun repos, mais sont dans une étrange impatience d'aller trouver leur directeur, plutôt pour se délivrer de la peine que leur cause l'amour-propre, que par quelque autre motif, quoique leur principal soin dût être de se laver de leurs péchés par le sacrement de la pénitence, et de se prémunir contre les rechutes, par celui de l'eucharistie.

---

## CHAPITRE V.

De l'erreur de beaucoup de gens qui prennent la pusillanimité pour une vertu.

C'EST encore une illusion bien commune que d'attribuer à la vertu cette crainte et ce trouble qu'on ressent après le péché. Car, quoique l'inquiétude qui suit le péché soit accompagnée de quelque douleur, elle ne procède néanmoins que d'un fonds d'orgueil, d'une présomption secrète causée par la confiance trop grande qu'on a en ses forces. Lors donc qu'un homme qui, se croyant affermi dans la vertu, méprise les tentations, vient à reconnaître par expérience qu'il est fragile et pécheur comme les autres, il s'étonne de sa chute, comme d'une chose surprenante; voyant tout son appui renversé, il se laisse aller au chagrin et au désespoir.

Ce malheur n'arrive jamais aux âmes humbles qui ne présument point d'elles-mêmes, et qui ne s'appuient qu'en Dieu seul : car lorsqu'elles ont failli, elles n'en sont ni surprises ni troublées; parce que la lumière de la vérité qui les éclaire, leur fait voir que c'est un effet naturel de leur inconstance et de leur foiblesse.

---

## CHAPITRE VI.

De quelques autres avis très-utiles pour acquérir la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu.

COMME tout ce que nous avons de force pour vaincre notre ennemi vient de la défiance de nous-mêmes et de la confiance en Dieu, j'ai cru devoir encore donner quelques avis très nécessaires pour obtenir ces vertus.

Premièrement donc, que chacun se mette bien dans l'esprit que ni tous les talens, et naturels et acquis, de quelque espèce qu'ils soient, ni toutes les grâces gratuites, ni l'intelligence de toutes les Ecritures, ni tous les devoirs rendus à Dieu durant l'espace de plusieurs années, que rien, dis-je, de tout cela ne peut le rendre capable d'accomplir la divine volonté et de satisfaire à ses devoirs, si la main du Tout-Puissant ne le fortifie dans chaque occasion qui se présente, ou de faire quelque bonne œuvre, ou de surmonter quelque tentation, ou de sortir de quelque péril, ou de supporter quelque croix que la Providence lui envoie. Il faut donc que tous les jours de sa vie, à chaque heure, à chaque moment, il se propose cette vérité, que jamais il ne l'oublie; et par ce moyen il s'éloignera du vice de la présomption; et n'osera pas se confier témérairement en ses forces.

Mais pour avoir une plus ferme espérance en Dieu, l'on doit croire sans nul doute qu'il lui est également facile de vaincre toutes sortes d'ennemis, soit qu'ils soient peu ou en grand nombre, qu'ils soient forts et aguerris, ou foibles et sans expérience. Suivant ce principe, quand une âme seroit chargée de péchés, quand elle se seroit inutilement efforcée de se corriger de ses vices, et de pratiquer les vertus, quand même elle se sentiroit de jour en jour plus de penchant pour le mal au lieu d'avancer dans la perfection, elle ne devrait pas pour cela manquer de confiance en notre Seigneur, ni perdre courage, et abandonner ses exercices spirituels : elle devroit, au contraire, s'exciter plus que jamais à la ferveur, et faire de nouveaux efforts pour repousser l'ennemi.

Car en cette espèce de combat on est toujours victorieux quand on a assez de cœur pour ne point quitter les armes, et pour tout espérer de Dieu. Son secours ne manque jamais à ceux qui combattent pour lui, quoique assez souvent il permette que dans la mêlée ils reçoivent quelque blessure. Il faut donc combattre jusqu'à la fin, et c'est de là que la victoire dépend. Car du reste, celui qui combat pour le service de Dieu, qui met en lui seul toute sa confiance, trouve toujours aux plaies qu'il reçoit un remède prompt et efficace ; et, lorsqu'il y pense le moins, il voit son ennemi à ses pieds.

---

## CHAPITRE VII.

**Du bon usage des puissances, et premièrement, qu'il faut que l'entendement soit libre de l'ignorance et de la curiosité.**

**Si, dans le combat spirituel, nous n'avions point d'autres armes que la défiance de nous-mêmes et la confiance en Dieu, non-seulement nous ne pourrions pas vaincre nos passions, mais nous tomberions souvent en de grands défauts. C'est pourquoi il faut joindre le bon usage des puissances de notre corps et de notre âme, qui est la troisième chose que nous avons proposée comme un moyen nécessaire pour arriver à la perfection.**

**Commençons donc par régler l'entendement et la volonté. L'entendement doit être exempt de deux grands vices dont il a peine à se défendre. L'un est l'ignorance, qui l'empêche de connoître la vérité, qui est son objet. Il faut donc qu'à force de l'exercer, on dissipe ses ténèbres, et qu'on l'éclaire de sorte qu'il voie ce qui est à faire pour purger l'âme de ses passions déréglées, et pour l'orner des vertus. Or, cela se fait par deux moyens.**

**Le premier et le principal est l'oraison, où l'on demande au Saint-Esprit ses lumières, qu'il ne refuse jamais à ceux qui cherchent Dieu tout**



de bon , qui aiment à accomplir sa divine loi , et qui soumettent en toute rencontre leur jugement propre à celui de leurs supérieurs.

Le second est une application continuelle à examiner soigneusement et de bonne foi les choses qui se présentent , pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises , et pour en juger , non pas selon l'apparence et sur le rapport des sens , ni selon l'opinion du monde , mais selon l'idée que l'Esprit de Dieu nous en donne. Par ce moyen nous connoissons clairement que ce que le monde aime avec tant d'ardeur , et ce qu'il recherche en tant de manières , n'est que vanité et illusion ; que les honneurs et les plaisirs passent comme un songe , et qu'étant passés , ils remplissent l'âme de regret et de chagrin ; que les opprobres sont des sujets de gloire , et les souffrances des sources de joie : qu'il n'y a rien de plus grand , de plus généreux , ni qui nous rende plus semblables à Dieu , que de pardonner à nos ennemis et de leur faire du bien ; qu'il vaut mieux mépriser le monde que d'être le maître du monde ; qu'il est plus avantageux d'obéir pour l'amour de Dieu au dernier des hommes , que de commander aux rois et aux princes ; qu'une humble connaissance de soi-même est préférable aux sciences les plus sublimes , qu'enfin l'on mérite plus de louanges en mortifiant ses appétits dans les moindres choses , que si l'on prenait beaucoup de villes ou qu'on défit de grandes armées , ou qu'on opérât des miracles , et qu'on ressuscitât même les morts.

---

## CHAPITRE VIII.

De ce qui peut nous empêcher de juger sainement des choses, et de ce qui peut nous aider à les bien connoître.

Ce qui nous empêche de juger sainement des choses dont nous venons de parler, et de beaucoup d'autres, c'est qu'aussitôt qu'elles se présentent à notre esprit, nous concevons pour elles ou de l'amour ou de la haine; que ces passions aveugles, qui préviennent la raison, nous les déguisent de telle sorte, qu'elles nous paroissent toutes différentes de ce qu'elles sont. Quiconque donc veut se garantir d'une illusion si commune et si dangereuse, doit veiller avec tant de soin sur son cœur, qu'il n'y souffre nulle affection déréglée pour quelque objet que ce soit.

Que si quelque objet vient s'offrir à lui, il faut que l'entendement le considère et l'examine à loisir avant que la volonté se détermine ou à l'embrasser, s'il est agréable, ou à le rejeter s'il est contraire; car l'entendement n'étant pas encore préoccupé par la passion, peut sans nul obstacle démêler la vérité d'avec le mensonge, et discerner le mal caché sous le voile d'un bien apparent, d'avec le bien qui a l'apparence d'un mal véritable: mais dès que la volonté, frappée par l'objet, commence à l'aimer ou à le haïr,

l'entendement devient incapable de le reconnaître tel qu'il est, parce que la passion qui le lui cache, fait qu'il s'en forme une fausse idée, et alors le proposant encore une fois à la volonté, tout autre qu'il n'est, cette puissance, déjà émue, redouble son affection ou son aversion pour lui, et ne peut plus garder de mesure, ni écouter la raison.

Dans un désordre et une confusion si étranges, l'entendement s'obscurcit de plus en plus, et représente toujours à la volonté l'objet plus odieux ou plus aimable qu'auparavant; de sorte qu'à moins qu'on n'observe très exactement la règle que j'ai donnée, et qui est très importante en cette rencontre, les deux plus nobles facultés de l'âme ne font que rouler comme dans un cercle, et tomber d'erreurs en erreurs, de ténèbres en ténèbres, d'abîmes en abîmes. Heureux ceux qui n'ont nulle attache à aucune créature, et qui, avant que de rien aimer en ce monde, tâchent de connaître ce qui leur paroît aimable, qui en jugent selon la raison, et particulièrement selon les lumières surnaturelles que le St.-Esprit leur communique, soit par lui-même, ou par ceux qui les gouvernent en sa place!

Mais remarquez que cet avertissement est quelquefois plus nécessaire en de certaines actions extérieures qui de soi sont bonnes, qu'en d'autres moins louables, parce qu'on y est plus facilement trompé; et qu'on s'y porte souvent avec trop de chaleur et d'indiscrétion. Il ne faut donc pas s'y engager aveuglément, puisque une seule

circonstance du temps ou du lieu étant négligée , peut tout gâter, et qu'il suffit de ne pas faire les choses d'une certaine manière , ou selon l'ordre de l'obéissance , pour commettre de grandes fautes , ainsi qu'il paroît par l'exemple de beaucoup de gens qui se sont perdus dans les ministères et les exercices les plus saints.

---

## CHAPITRE IX.

D'une autre chose nécessaire à l'entendement , pour bien connoître ce qui est le plus utile.

L'AUTRE vice dont il faut que nous délivrions notre entendement , est la trop grande curiosité : car lorsque nous nous remplissons l'esprit de pensées vaines, ridicules, criminelles, nous le rendons incapable de s'attacher à ce qui est le plus propre pour mortifier nos appétits déréglés, et pour nous conduire à la véritable perfection. Soyons donc tout-à-fait morts aux choses terrestres, et ne les recherchons point, si elles ne sont absolument nécessaires, quoiqu'elles ne soient pas défendues. Donnons peu de liberté à notre esprit; ne permettons pas qu'il se répande vainement sur beaucoup d'objets; rendons-le comme stupide pour toutes les connaissances profanes. Ne prêtons jamais l'oreille aux nouvelles et aux bruits qui courent : fuyons ceux qui n'aiment qu'à s'entretenir des affaires du monde; ne

soyons pas plus touchés des diverses révolutions qui arrivent ici bas , que si c'étoient des imaginations et des songes. Usons même de retenue à l'égard des choses du ciel ; ne portons point nos pensées trop haut ; contentons-nous d'avoir sans cesse devant les yeux Jésus crucifié , de savoir sa vie et sa mort , de connoître ce qu'il désire de nous. Laissons tout le reste , et rendons-nous agréables à ce divin maître , dont les vrais disciples sont ceux qui ne lui demandent que ce qui peut leur être de quelque secours pour le servir et pour faire sa volonté. Aussi, hors de là , tout désir, toute recherche ne sont qu'amour-propre, qu'orgueil spirituel et que piège du monde.

Quiconque se gouvernera de la sorte , pourra se défendre des artifices de l'ancien serpent , qui voyant dans ceux qui embrassent avec ferveur les exercices de la vie spirituelle , une volonté ferme et constante, les attaque du côté de l'entendement , afin que par l'entendement il gagne la volonté , et qu'il se rende maître de ces deux puissances. L'envie qu'il a de les tromper fait qu'il leur inspire dans l'occasion des pensées sublimes, des sentimens relevés, surtout si ce sont des esprits curieux , subtils , capables de s'enorgueillir et de s'entêter de leurs idées et de leurs visions.

Son dessein est qu'ils s'amuse à de vains raisonnemens , qu'ils y trouvent un goût sensible ; et que dans un faux repos, croyant jouir de Dieu, ils ne pensent point à purifier leur cœur ni à acquérir la connaissance d'eux-mêmes, et la véri-

table mortification, qu'ainsi pleins d'orgueil, ils fassent une idole de leur esprit, et qu'enfin s'accoutumant à ne consulter en toutes choses que leurs propres sens, ils viennent à s'imaginer qu'ils n'ont plus besoin de conseils ni de la conduite de personne.

C'est là un mal dangereux et presque incurable, parce qu'il est bien plus difficile de guérir l'orgueil de l'entendement, que celui de la volonté. Car l'orgueil de la volonté étant découvert et reconnu par l'entendement, on y peut remédier par une soumission volontaire aux ordres de ceux à qui l'on doit obéir : mais si un homme se met dans l'esprit, et qu'il soutienne avec opiniâtreté que son sentiment vaut mieux que celui de ses supérieurs, qui sera capable de le détromper ? Comment reconnoitra-t-il son erreur ? comment se soumettra-t-il à la direction d'un autre, lui qui s'estime plus sage et plus éclairé que tous les autres ? Si l'entendement, qui est l'œil de l'âme, qui seul peut voir et guérir l'enflure du cœur ; si, dis-je, l'entendement est malade, s'il est aveugle et rempli lui-même d'orgueil, qui pourra trouver quelque remède à son mal ? Si la lumière se change en ténèbres, si ce qui doit servir de règle est faux et trompeur, que sera-ce de tout le reste ?

Tâchons donc de nous défaire au plus tôt d'un vice si pernicieux, ne permettons pas qu'il gâte le fond de notre âme. Accoutumons-nous à soumettre notre jugement à celui d'autrui, à ne point trop raffiner dans les choses spirituelles, à

aimer cette folie et cette simplicité si recommandées par le grand apôtre (1), et nous deviendrons incomparablement plus sages que Salomon.

---

## CHAPITRE X.

De l'exercice de la volonté, et de la fin où nous devons diriger toutes nos actions intérieures et extérieures.

APRÈS avoir corrigé les vices de l'entendement, il est nécessaire de corriger ceux de la volonté, afin que, renonçant à ses propres inclinations, elle se conforme entièrement à la volonté divine.

Remarquez donc qu'il ne suffit pas de vouloir ni même de faire ce qui est le plus agréable à Dieu, mais que de plus il faut le vouloir et le faire par un mouvement de sa grâce et par le désir de lui plaire. C'est en ceci probablement que nous avons à combattre contre la nature, toujours si avide de plaisir, qu'en toutes choses, et quelquefois dans les spirituelles plus que dans les autres, elle cherche sa propre satisfaction, et se contente ainsi elle-même avec d'autant moins de scrupule, qu'elle n'y aperçoit rien de mal. De là vient que, quand il s'agit d'entreprendre quelque bonne œuvre, nous nous y portons incontinent, non

(1) Cor. 3. 18.

pas dans la seule vue d'obéir à Dieu, mais à cause d'un certain plaisir que nous trouvons quelquefois à faire les choses que Dieu nous commande.

Cette illusion est d'autant plus fine, que l'objet de notre affection et de nos désirs est meilleur en soi. Qui croiroit que l'amour-propre, tout vicieux qu'il est, nous engage à vouloir nous unir à Dieu, qu'en désirant de posséder Dieu, nous avons souvent plus d'égard à notre intérêt qu'à sa gloire et à l'accomplissement de sa volonté, qui est cependant l'unique chose que doivent envisager ceux qui l'aiment, qui le cherchent, et qui font profession de garder sa loi. Pour éviter un écueil si dangereux, et pour nous accoutumer à ne rien vouloir, à ne rien faire que selon l'impression de l'esprit divin, et avec une intention très pure d'honorer celui qui veut être non-seulement le premier principe, mais encore la dernière fin de toutes nos actions, voici ce qu'il y a à observer.

Quand il se présente une occasion de faire quelques bonnes œuvres, ne permettons pas à notre cœur de la désirer et de s'y affectionner, qu'au paravant nous n'ayons élevé notre esprit à Dieu, afin de savoir s'il veut que nous la fassions, et d'examiner si nous la désirons purement parce qu'elle lui est agréable. De cette sorte notre volonté, prévenue et réglée par celle de Dieu, se portera à aimer ce qu'il aime, par le seul motif de la satisfaire pleinement, et de procurer sa gloire. Il faut en user de même dans les choses



que Dieu ne veut pas : car, avant de les rejeter, nous devons pareillement nous élever en esprit vers lui, pour connaître sa volonté, et pour avoir quelque certitude qu'en les rejetant, nous pourrions lui plaire.

Mais il est bon de remarquer qu'on ne découvre pas aisément les artifices de la nature corrompue, qui, sous des prétextes spécieux, se cherche soi-même, et nous fait croire qu'en toutes nos œuvres nous n'avons point d'autre vue que de faire quelque chose d'agréable à Dieu. De là vient que ce que nous embrassons et ce que nous rejetons dans le seul dessein de nous contenter nous-mêmes, nous croyons ne l'embrasser et ne le rejeter que par le désir de plaire à notre Seigneur, ou par la crainte de lui déplaire. Le remède le plus essentiel à ce mal consiste dans la pureté du cœur, que ceux qui s'engagent au combat spirituel doivent se proposer pour fin, en se dépouillant du vieil homme pour se revêtir du nouveau.

La manière de nous appliquer un remède si divin, est qu'au commencement de nos actions nous tâchions de nous défaire de tous les motifs où il entre quelque chose de nature et d'humain, à n'aimer rien, et à ne rien haïr que par la seule considération de la volonté divine. Que si dans tout ce que nous faisons, et particulièrement dans les mouvemens du cœur, et dans quelques œuvres extérieures qui passent vite, nous ne sentons pas toujours l'impression actuelle de ce motif, faisons en sorte du moins qu'il se trouve vir-

tuellement partout, et qu'au fond de l'âme nous conservions un véritable désir de ne plaire qu'à Dieu seul. Mais dans les actions qui durent longtemps, ce n'est pas assez de diriger notre intention à cette fin : il faut la renouveler souvent, et l'entretenir dans sa pureté et dans sa ferveur : sans cela nous serions fort en danger de nous laisser aveugler par l'amour-propre, qui, préférant en toutes choses la créature au Créateur, a coutume de nous enchanter; de sorte qu'en peu de temps et presque insensiblement nous changeons d'intentions et d'objet.

Un homme de bien, mais peu soigneux de se tenir sur ses gardes, commence pour l'ordinaire son ouvrage sans autre vue que de plaire à Dieu : mais dans la suite, il se laisse aller peu à peu, et sans y penser, à la vaine gloire; de façon que ne songeant plus à la volonté divine, qui auparavant le faisait agir, il s'attache au plaisir qu'il trouve dans son travail, et n'envisage que l'utilité ou la gloire qu'il en peut retirer.

Que si, dans le temps où il peut le mieux réussir, Dieu l'empêche de continuer ce qu'il a commencé, soit qu'il lui envoie quelque maladie, ou qu'il permette qu'on l'interrompe, il en devient tout chagrin, jusqu'à murmurer, tantôt contre celui-ci, tantôt contre celui-là et quelquefois contre Dieu même, par où l'on voit clairement que son intention n'est pas droite, et qu'elle venoit d'un mauvais principe : car quiconque agit par le mouvement de la grâce

et dans le dessein de plaire à Dieu seul, n'a pas plus d'inclination pour un exercice que pour l'autre; et s'il désire quelque chose, il ne prétend l'obtenir que de la manière et dans le temps qu'il plaira à Dieu, toujours soumis aux ordres de sa providence, toujours tranquille et content, quelque succès qu'aient ses desseins, parce qu'il ne veut qu'une seule chose, qui est l'accomplissement de la volonté divine.

Que chacun donc, se recueillant en lui-même, songe à rapporter toutes ses actions à une fin si excellente et si noble, et si quelquefois, dans la disposition intérieure où il est, il se sent porté à faire des bonnes œuvres pour se garantir par-là des peines de l'enfer ou pour mériter le bonheur du ciel, il peut encore se proposer pour dernière fin d'obéir à Dieu, qui veut qu'on gagne le ciel et qu'on évite l'enfer. On ne sauroit croire combien est grande la vertu de ce motif, puisque la moindre action, quelque basse qu'elle soit, étant faite simplement pour Dieu, vaut mieux de beaucoup que plusieurs autres, quoique fort bonnes et d'un grand mérite, qui se font dans une autre vue. C'est par ce principe qu'une aumône peu considérable, donnée à un pauvre, pour la seule gloire de la majesté divine, lui est sans comparaison plus agréable que si, pour quelque autre fin, on abandonnoit de grands biens, quand même on seroit porté à s'en défaire par l'espérance des biens du ciel, quoiqu'après tout ce motif soit louable, et qu'il mérite qu'on se le propose.

Cette pratique si sainte de faire toutes nos œuvres purement pour plaire à Dieu, nous semblera au commencement un peu difficile ; mais avec le temps elle nous deviendra aisée, et même agréable, si nous nous accoutumons à chercher Dieu de tout notre cœur, si nous soupirons sans cesse après lui comme après notre unique et souverain bien, qui de soi mérite que toutes les créatures le cherchent, l'estiment, et l'aiment par-dessus toute autre chose. Plus nous nous attacherons à considérer combien Dieu est grand et aimable, plus les affections de notre cœur envers ce divin objet seront tendres et fréquentes ; et par-là nous acquerrons plus facilement et plus vite cette habitude de rapporter toutes nos actions à sa gloire.

J'ajoute mon dernier moyen de ne rien faire que par ce motif si excellent et si relevé ; c'est d'en demander instamment la grâce à notre Seigneur, et de considérer souvent les biens infinis que Dieu nous a faits et qu'il nous fait encore à toute heure par un amour pur et tout-à-fait désintéressé.

---

## CHAPITRE XI.

De quelques considérations qui peuvent porter la volonté à ne vouloir que ce que Dieu veut.

ARRIVÉ d'engager plus facilement notre volonté à ne vouloir rien que ce que Dieu veut et ce qui

est pour sa gloire, souvenons-nous qu'il a daigné nous aimer et nous honorer le premier en mille manières différentes. C'est lui qui nous a tirés du néant, qui nous a créés à son image, qui a fait toutes les autres créatures pour notre service : c'est lui qui, voulant nous donner un rédempteur, nous a envoyé, non pas un ange, mais son Fils unique, qui a racheté le monde (1), *non pas au prix de l'argent et de l'or, qui sont des choses corruptibles, mais au prix de son sang*, et par sa mort, non moins infâme que douloureuse : c'est lui enfin, qui à tout moment nous protège contre la fureur de nos ennemis, qui combat pour nous par sa grâce, et qui, afin de nous défendre en même temps est toujours prêt à nous donner le corps de son Fils à la sainte table.

Ne sont-ce pas là des témoignages certains de l'estime et de l'affection que ce grand Dieu a pour nous ? Qui pourroit comprendre jusqu'où va sa charité pour des créatures aussi pauvres et aussi viles que nous sommes, et jusqu'où doit aller notre reconnoissance pour ce bienfaiteur le plus libéral qui puisse être ? Que si les grands de la terre, se voyant honorés par des personnes que la naissance ou la fortune a mises au-dessous d'eux, croient néanmoins être obligés de leur rendre quelque honneur, quel honneur ne doivent pas rendre des vers de terre au souverain Maître du monde, qui leur donne tant

(1) 1 Petr. 1. 18 &c

de marques de sa bienveillance et de son estime ! Il faut surtout nous ressouvenir que cette infinie majesté mérite que nous la servions par le principe d'un amour très-pur qui ne cherche qu'à lui plaire.

---

## CHAPITRE XII.

Qu'il y a dans l'homme plusieurs volontés qui se font sans cesse la guerre.

IL y a dans l'homme deux volontés, l'une supérieure, l'autre inférieure. La première est celle que nous appelons communément la raison : l'autre, celle à qui nous donnons le nom d'appétit, de chair, de sens, de passion. Cependant, comme, à proprement parler, on n'est homme que par la raison, ce n'est pas vouloir quelque chose que de s'y porter par un premier mouvement de l'appétit sensitif, à moins que la volonté supérieure ne s'y porte ensuite et ne s'y attache.

C'est pourquoi toute notre guerre spirituelle consiste en ce que la volonté raisonnable ayant au-dessus de soi la divine volonté, et au-dessous l'appétit sensitif, et se trouvant comme au milieu, elle est combattue presque également des deux côtés ; parce que Dieu d'une part, et la chair de l'autre, la sollicitent sans relâche, et n'omettent rien pour la faire entrer dans leurs

sentimens. Voilà ce qui cause des peines inconcevables à ceux qui dans leur jeunesse ayant contracté de méchantes habitudes, prennent enfin la résolution de changer de vie, de dompter leur chair, et de rompre avec le monde pour se dévouer entièrement au service de Notre-Seigneur. Car leur volonté est en même temps attaquée avec beaucoup de violence par la volonté divine et par l'appétit sensitif : et de quelquel côté qu'elle se tourne, elle ne peut résister qu'avec peine à de si rudes attaques.

Ce combat n'arrive pas dans ceux qui depuis long-temps se sont fait une habitude ou de la vertu ou du vice, et qui ayant pris leur parti, veulent toujours vivre comme ils ont vécu. Car les âmes saintes se conforment à la volonté de Dieu, et celles que le vice a corrompues suivent la sensualité. Mais que personne ne s'imagine pouvoir acquérir les véritables vertus et servir Dieu comme il faut, s'il n'est dans la résolution de se faire violence à lui-même, de vaincre la difficulté qu'il y a de renoncer à tous les plaisirs du monde, soit grands, soit petits, auxquels il a eu quelque attachement criminel.

De là vient qu'il se trouve si peu de gens qui arrivent à un haut degré de perfection ; car après avoir surmonté les plus grands travaux, ils perdent cœur, et ne peuvent continuer à se vaincre, quoiqu'ils n'aient plus que de légers combats à soutenir pour détruire quelques foibles restes de leur propre volonté, et pour étouffer beaucoup de petites passions, qui, venant à se

fortifier de jour en jour , se rendent enfin tout-à-fait maîtresses de leur cœur.

De ceux-là plusieurs ; par exemple , ne dérobent point le bien d'autrui , mais ils aiment le leur passionnément. Ils n'usent pas de moyens illicites pour se procurer des honneurs mondains ; mais bien loin de rejeter , comme ils devroient , ces vains honneurs , ils les désirent souvent et tâchent même d'y parvenir par d'autres voies qui leur semblent légitimes. Ils gardent les jeûnes d'obligation , mais ils aiment la bonne chère et les viandes les plus délicates. Ils sont chastes et continents , mais ils ne s'abstiennent pas de certains plaisirs qui leur sont de grands obstacles aux fonctions de la vie spirituelle et à l'intime union avec Dieu.

Comme donc ces choses sont dangereuses pour toutes sortes de personnes , et particulièrement pour ceux qui n'en craignent pas les suites funestes , il faut que chacun apporte tous les soins imaginables pour les éviter : sans cela il est impossible qu'on ne fasse la plupart de ses bonnes œuvres avec un esprit de tiédeur , et qu'on n'y mêle beaucoup d'amour-propre , de respect humain , d'imperfections cachées , d'estime de soi-même , d'envie de paroître et d'être applaudi du monde. Ceux qui se négligent en ce point non-seulement ne font nul progrès dans la voie de leur salut mais retournent en arrière , et s'exposent à retomber dans leurs anciens vices , parce qu'ils ne s'attachent point à la solide vertu , qu'ils ressentent peu la grâce que Dieu leur a faite de



les affranchir de la tyrannie du démon, qu'ils ne connoissent pas même le mauvais état où ils sont, et qu'ils demeurent ainsi toujours dans une paix et dans une sécurité trompeuse.

On peut remarquer ici une illusion d'autant plus à craindre, qu'il est plus aisé de la découvrir. Plusieurs de ceux qui s'abandonnent à la vie spirituelle s'aimant trop eux-mêmes, si toutefois l'on peut dire qu'ils s'aiment eux-mêmes, choisissent les exercices qui leur plaisent davantage, et laissent les autres qui ne sont pas à leur goût, qui choquent leur inclination naturelle, qui servent à mortifier leurs passions brutales, contre lesquelles ils devroient tourner toutes leurs forces dans le combat spirituel. On ne sauroit trop les exhorter d'aimer la peine qu'il y a à les vaincre, parce que tout dépend de là, que plus ils feront paroître de courage à surmonter les premières difficultés qui se rencontrent dans la vertu, plus leur victoire sera prompte et assurée. Que s'ils se proposent uniquement les travaux de cette guerre, s'ils s'y attachent tout-à-fait, s'ils n'aspirent pas trop tôt à la victoire et aux fruits de la victoire, qui sont les vertus, ils obtiendront plus facilement et plus sûrement ce qu'ils prétendent.

---

## CHAPITRE XIII.

**De quelle manière il faut combattre la sensualité. Quels actes la volonté doit produire pour acquérir les habitudes des vertus.**

**LORSQUE nous sentons que Dieu et la chair disputent ensemble à qui aura notre cœur, voici les moyens que nous devons prendre pour faire pencher la victoire du côté de Dieu.**

**1. Dès que les premiers mouvemens de l'appétit sensitif s'élèvent contre la raison, il faut avoir soin de les réprimer, de peur que la volonté ne vienne à y consentir.**

**2. Ces mouvemens étant apaisés, on peut les laisser renaitre, afin d'avoir occasion de les combattre encore une fois avec plus de force qu'auparavant.**

**3. Il est bon même de les faire venir à un troisième combat, pour s'accoutumer à les repousser avec un généreux mépris. Remarquons pourtant que ces deux manières d'exciter en soi ses propres passions n'ont point lieu à l'égard des mouvemens de la chair, dont nous parlerons en un autre endroit.**

**4. Enfin il importe extrêmement de former des actes de vertus contraires aux habitudes vicieuses dont on prétend se défaire. L'exemple suivant en sera une preuve manifeste.**

Vous êtes peut-être agité de mouvemens d'impatience. Recueillez-vous en vous-même et considérez tout ce qui se passe dans votre intérieur : vous verrez sans doute que le chagrin qui a pris naissance dans l'appétit inférieur tâche de monter à la volonté, et de gagner la partie supérieure de votre âme. Alors, suivant le premier avis que je viens de vous donner, faites tout votre possible pour en arrêter le cours, et pour empêcher que la volonté ne s'y laisse aller : Prenez garde de ne point quitter le combat que votre ennemi, abattu et comme mort, ne soit contraint de se soumettre à la raison.

Mais voyez l'étrange artifice du malin esprit. Quand il s'aperçoit que vous résistez courageusement à quelque violente passion, non-seulement il cesse de l'émouvoir dans votre cœur, mais s'il l'y trouve déjà allumée, il s'efforce de l'éteindre pour un temps. Son dessein est de vous empêcher d'acquérir par une ferme résistance la vertu contraire, et de vous inspirer ensuite des sentimens de vanité, en vous faisant croire que, comme un vaillant soldat, vous avez en peu de temps vaincu l'ennemi. Il faut donc que vous livriez un second combat ; que vous rappeliez en votre mémoire les pensées qui vous ont causé de l'impatience et du chagrin ; qu'aus sitôt qu'elles auront excité quelques mouvemens dans la partie inférieure, vous employiez toutes les forces de la volonté pour les réprimer.

Mais comme il arrive souvent qu'après avoir fait de grands efforts pour repousser l'ennemi,

dans la pensée qu'on le doit et que c'est une chose agréable à Dieu : comme, dis-je, après cela on n'est pas hors de danger d'être vaincu dans une troisième attaque, vous devez encore une fois retourner au combat contre le vice dont vous prétendez vous défaire, et en concevoir non-seulement de l'aversion, mais du mépris et de l'horreur.

Enfin, pour orner votre âme de vertus, et pour vous en faire de saintes habitudes, il faut produire beaucoup d'actes de ceux qui sont contraires à vos passions dérégées. Par exemple, si vous voulez acquérir une parfaite douceur dans les occasions d'impatience qu'on vous donne en vous méprisant, ne croyez pas qu'il suffise d'employer les trois sortes d'armes dont nous venons de parler, pour vaincre la tentation, il faut, de plus, que vous aimiez le mépris qu'on fait de vous; il faut que vous désiriez d'être souvent méprisé de la même sorte, et par les mêmes personnes; il faut que vous vous proposiez de souffrir encore de plus grands outrages.

La raison pourquoi l'on ne peut se perfectionner dans la vertu sans ces actes contraires aux vices qu'on veut corriger, est que tous les autres actes, quoiqu'ils soient d'une fort grande efficacité et en fort grand nombre, ne sauroient ôter jusqu'à la racine du mal. Ainsi, pour ne point changer d'exemple, quoique vous ne consentiez pas aux mouvemens de colère qui vous viennent lorsqu'on vous méprise, mais que vous les combattiez de toutes les manières que nous avons

dites, sachez néanmoins que si vous ne vous accoutumiez à aimer l'opprobre et à vous en faire un sujet de joie, vous ne parviendrez jamais à déraciner de votre cœur le vice de l'impatience, qui naît d'une trop grande crainte d'être méprisé du monde, et d'un désir trop ardent d'en être estimé. Car enfin tant que cette méchante racine demeurera dans votre âme, elle poussera toujours, et votre vertu s'affoiblira : peut-être même qu'avec le temps vous vous trouverez destitué de toute vertu, et en un danger continu de retomber malheureusement dans vos désordres passés.

N'espérez donc pas obtenir jamais les vertus solides, si par des actes fréquens de ces mêmes vertus, vous ne détruisez les vices qui leur sont directement opposés. Je dis par des actes fréquens : car comme il faut plusieurs péchés pour former une habitude vicieuse, il faut aussi plusieurs actes de vertu pour produire une habitude sainte qui soit parfaite, et incompatible avec le vice. Il faut même un plus grand nombre d'actes de vertu pour faire une habitude sainte, qu'il ne faut de péchés pour en faire une vicieuse, parce que la corruption de la nature fortifie toujours celle-ci, et affoiblit l'autre.

Remarquez de plus que, si la vertu que vous voulez pratiquer ne peut s'acquérir sans quelques actes extérieurs conformes aux intérieurs, ainsi qu'il arrive dans la patience, vous devez non-seulement parler avec charité et avec douceur, mais rendre tous les services imaginables à ce-

**lui qui vous aura maltraité de quelque manière que ce soit : et encore que ces actes soient extérieurs, vous semblent foibles, et que vous ne les fassiez qu'avec une extrême répugnance, gardez-vous bien cependant de les négliger, parce que, tout foibles qu'ils sont, ils vous soutiendront dans le combat, et vous seront de puissans moyens pour remporter la victoire.**

**Veillez donc sur votre intérieur, et ne vous contentez pas de réprimer les mouvemens les plus violens des passions; étouffez jusqu'aux plus petits, parce que ceux-ci, pour l'ordinaire, servent de disposition aux autres, d'où naissent enfin les habitudes vicieuses. Nous savons, par exemple, que beaucoup de gens ayant négligé de mortifier leurs passions en des choses assez légères, quoiqu'ils eussent eu le courage de les mortifier en des occasions très-considérables; nous savons, dis-je, que, lorsqu'ils y pensoient le moins, ils ont été attaqués plus rudement que jamais par des ennemis qui n'étoient qu'à demi vaincus.**

**J'ai encore ici un avis de grande importance à vous donner; c'est de mortifier vos appétits dans les choses mêmes qui sont permises, mais non nécessaires. Car vous gagnerez par-là beaucoup : vous pourrez vous vaincre plus facilement dans les autres; vous deviendrez plus aguerri et plus fort dans les tentations, et vous rendrez en même temps bien plus agréable à notre-Seigneur. Je vous dis sincèrement ce que je pense : ne vous laissez point de pratiquer les**

saints exercices que je viens de vous enseigner, et dont vous avez besoin pour la réformation de votre intérieur. Vous remporterez bientôt une glorieuse victoire sur vous-même. Vous ferez en peu de temps de fort grands progrès dans la vertu, et vous deviendrez spirituel, non pas de nom seulement, mais en effet et en vérité.

Que si vous prenez d'autres voies, quoiqu'elles vous paroissent excellentes, que vous y goûtiez de grandes délices spirituelles, que vous croyiez y avoir une intime union avec Dieu, tenez pour certain que jamais vous n'obtiendrez des vertus solides, ni ne saurez ce que c'est que la véritable spiritualité, qui, comme nous avons dit au premier chapitre, ne consiste pas en des exercices doux et qui flattent la nature, mais en ceux qui la crucifient avec ses passions et ses désirs déréglés.

C'est ainsi que l'homme, renouvelé intérieurement par les vertus qu'il a acquises, vient à s'unir intérieurement à son Créateur et à son Sauveur attaché en croix. Aussi est-il hors de doute que, comme les habitudes vicieuses se forment dans nous par plusieurs actes de la volonté lorsqu'elle succombe à l'appétit sensitif, de même les vertus chrétiennes s'acquièrent par plusieurs actes de la volonté lorsqu'elle se conforme à celle de Dieu, qui excite l'âme tantôt à une vertu, et tantôt à l'autre. Comme donc la volonté ne peut être criminelle, quelque effort que fasse l'appétit intérieur pour la corrompre à moins qu'elle n'y consente, aussi ne peut-elle être sainte et unie

à Dieu, quelque forte que soit la grâce qui l'attire, à moins qu'elle n'y coopère par des actes non-seulement intérieurs, mais même extérieurs, s'il en est besoin.

---

## CHAPITRE XIV.

De ce qu'il faut faire lorsque la volonté sensible est vaincue, et hors d'état de résister à l'appétit sensitif,

S'IL vous semble quelquefois que votre volonté est trop faible pour résister à l'appétit inférieur, et à d'autres ennemis qui tâchent de s'en rendre maîtres, et si alors vous ne vous sentez pas assez de courage et de résolution pour soutenir leurs attaques, ne laissez pas de tenir ferme, n'abandonnez point le combat, puisque vous devez croire que vous êtes victorieux tant qu'il ne paroît pas que vous soyez tout-à-fait vaincu. En effet, comme votre volonté n'a pas besoin du consentement de l'appétit inférieur pour prendre tel parti qu'il lui plaît, aussi, quelque violence qu'elle souffre du côté de cet ennemi domestique, elle conserve toujours l'usage entier de sa liberté. Car le Créateur lui a donné un pouvoir et un empire si absolu, que quand tous les sens, tous les démons, toutes les créatures ensemble, auroient conspiré contre elle, rien ne pourroit l'empêcher de faire ou de ne point faire ce qu'elle veut, ou



ce qu'elle ne veut pas, autant de fois et aussi long-temps, pour telle fin et de telle manière que bon lui semble.

Que si quelquefois la tentation vous presse de sorte que votre volonté foible et presque vaincue semble n'avoir pas toute la force nécessaire pour y résister, et de mettre les armes bas, criez au moins et défendez-vous, en disant au tentateur : Retire-toi d'ici, Satan; car je mourrai mille fois plutôt que de consentir à tes suggestions infâmes. Faites comme un homme qui, étant aux prises avec un ennemi opiniâtre, et ne pouvant le percer de son épée, le frappe avec le pommeau par où il peut. Voyez comme il recule de quelques pas, et comme il revient sur son adversaire pour lui donner le coup de la mort. Cela vous apprend à vous retenir souvent dans vous-même pour considérer que de votre fonds vous n'êtes rien, et que vous ne pouvez rien; pour vous animer ensuite d'une généreuse confiance en la toute-puissance de Dieu; pour attaquer et pour vaincre enfin, avec sa grâce, la passion qui vous domine. C'est alors que vous devez dire : Aidez-moi, Seigneur, mon Dieu, aidez-moi. Jésus et Marie, n'abandonnez point votre serviteur, ne permettez pas que je succombe à la tentation.

Mais quand l'ennemi vous en donne le loisir, appelez votre entendement au secours de la volonté; fortifiez-la par diverses considérations propres à lui relever le courage et l'animer au combat. Si vous êtes, par exemple, ou persécuté injustement, ou affligé de quelque autre sorte,

et que dans une profonde tristesse vous vous sentiez violemment tenté d'impatience, jusqu'à ne pouvoir ou à ne vouloir plus rien souffrir, tâchez de prendre cœur, en faisant une sérieuse réflexion sur les articles suivans, ou sur d'autres semblables.

1. Voyez si vous ne méritez point le mal que vous endurez, et si vous ne vous l'êtes point attiré vous-même; car s'il vous est arrivé par votre faute, la raison veut que vous souffriez patiemment une plaie que vous vous êtes faite de vos propres mains.

2. Mais au cas que vous n'avez rien à vous reprocher là-dessus, jetez les yeux sur vos désordres passés, dont la justice divine ne vous a pas encore puni, ou que vous n'avez pas expiés par une juste pénitence; et voyant que Dieu, par sa miséricorde, change la peine que vous avez méritée, qui devoit être ou fort longue dans le purgatoire, ou éternelle dans l'enfer, qu'il la change, dis-je, en une autre et plus légère et plus courte, recevez-la non-seulement avec patience, mais même avec joie et avec actions de grâces.

3. Que si vous croyez, quoique sans raison, avoir commis peu de fautes et fait beaucoup de pénitences, souvenez-vous qu'on ne peut entrer dans le royaume du ciel que par la porte étroite des tribulations.

4. Songez de plus que quand vous pourriez y entrer par une autre porte, la loi seule du pur amour devoit vous en ôter et le désir et la

pensée; parce que le Fils de Dieu, et tous les saints après lui, y sont allés portant leur croix, et par un chemin tout couvert d'épines.

5. Mais ce qu'il faut que vous envisagiez principalement ici et en toutes choses, c'est la volonté de Dieu, qui vous aime tant, qu'il prendra un plaisir extrême à vous voir faire des actes héroïques de vertu, et répondre par ces preuves de votre courage et de votre fidélité, à l'affection qu'il vous porte. Sachez, au reste que plus la persécution que vous souffrirez sera injuste du côté de son auteur, et par conséquent plus insupportable du vôtre, plus le Seigneur estimera votre constance, puisqu'au milieu des afflictions vous adorerez ses jugemens, vous vous soumettez à sa providence, qui tourne en bien les événemens les plus fâcheux, et fait servir à notre salut la haine de nos ennemis.

## CHAPITRE XV.

De quelques autres avis fort utiles pour savoir quelle est la manière de bien combattre, quels ennemis on doit attaquer et par quelle vertu on les peut vaincre.

Vous avez vu de quelle sorte il faut combattre afin de pouvoir se vaincre soi-même et acquérir les vertus. Mais pour remporter plus aisément et plus promptement la victoire, ne pensez pas que ce soit assez de combattre et de

signaler son courage une seule fois : il est nécessaire de retourner au combat, surtout contre l'amour-propre, jusqu'à ce qu'on vienne à regarder comme ses amis ceux dont on reçoit de plus cruels et de plus sanglans outrages. Il arrive très-souvent, comme j'ai déjà dit, que ce combat étant négligé, les victoires sont difficiles, imparfaites, rares, de peu de durée. Combattez donc avec beaucoup de résolution, et ne vous excusez pas sur votre foiblesse naturelle; car si vous manquez de force, demandez-en à notre-Seigneur, et il vous en donnera.

Songez de plus, que si la fureur de vos ennemis est extrême, si la multitude en est innombrable, l'amour que Dieu vous porte est infiniment plus grand : les anges du ciel qui vous défendent, les saints qui intercèdent pour vous sont en beaucoup plus grand nombre.

Ces considérations ont tellement encouragé de simples femmes, qu'elles ont vaincu toutes les ruses du monde, résisté à tous les attraits de la chair, et triomphé de toute la rage du démon. C'est pourquoi vous ne devez point vous épouvanter, quoiqu'il vous semble que les efforts de tant d'ennemis sont difficiles à soutenir, que cette guerre ne finira qu'avec votre vie, et que vous êtes menacé de plusieurs endroits, d'une manière presque certaine. Car il faut encore que vous sachiez que ni les forces, ni les ruses de vos ennemis ne peuvent vous nuire sans la permission de celui pour l'honneur duquel vous combattez; et comme il aime extrêmement cette

sorte de combat, comme il exhorte autant qu'il peut tout le monde, non-seulement il ne souffrira pas que ceux qui ont juré votre perte exécutent leurs mauvais desseins, mais il combattra pour vous, et vous donnera la victoire tôt ou tard avec de grands avantages, dût-il attendre jusqu'au dernier jour de votre vie.

Tout ce qu'il demande de vous, c'est que vous vous défendiez vaillamment, et que quand vous seriez blessé en plusieurs rencontres, vous ne quittiez point pour cela les armes, ni ne preniez point la fuite. Au reste, pour vous exciter à bien faire votre devoir, souvenez-vous que cette guerre est inévitable, et qu'il faut nécessairement combattre ou mourir; car enfin vous avez affaire à des ennemis si furieux et si opiniâtres, qu'il est impossible d'avoir jamais ni paix ni trêve avec eux.

---

## CHAPITRE XVI.

Que dès le matin le soldat chrétien doit se préparer au combat.

La première chose que vous devez faire à votre réveil, c'est d'ouvrir les yeux de l'âme, et de vous considérer comme dans un champ de bataille, en présence de votre ennemi, et dans la nécessité ou de combattre, ou de périr pour jamais. Figurez-vous donc devant vous cet

ennemi, qui n'est autre chose qu'un vice, qu'une passion déréglée, dont vous tâchez depuis quelque temps de vous défaire; figurez-vous, dis-je, ce monstre furieux qui vient se jeter sur vous pour vous dévorer. Représentez-vous en même temps à la droite de Jésus-Christ, votre invincible capitaine, accompagné de Marie et de Joseph, de plusieurs troupes d'anges et de bienheureux, et particulièrement du glorieux archange saint Michel; à la gauche, Lucifer avec ses ministres, résolu de soutenir cette passion ou ce vice que vous avez à combattre, et de mettre tout en œuvre pour vous y faire succomber.

Cependant imaginez-vous entendre au fond du cœur la voix de votre ange gardien qui vous parle de la sorte : C'est aujourd'hui que vous devez faire les derniers efforts pour vaincre cet ennemi et tous ceux qui ont conspiré contre vous. Ayez bon courage; ne vous laissez vaincre ni par une vaine frayeur, ni par quelque considération que ce soit, parce que Jésus, votre capitaine, est ici auprès de vous, avec les troupes de l'armée céleste, dans le dessein de vous défendre contre tous ceux qui vous font la guerre, et de ne permettre jamais qu'ils vous réduisent sous leur puissance, ni par force, ni par adresse. Demeurez ferme, et quelque peine que vous y trouviez, faites-vous violence : criez au Seigneur du plus profond de votre âme; invoquez continuellement Jésus et Marie, priez tous les Saints de vous secourir, et ne doutez

point, après cela, que vous ne gagniez la victoire.

Quelque foible que vous vous trouviez, quelque redoutables que vos ennemis vous paroissent et par leur nombre et par leurs forces, ne craignez rien, car les troupes qui viennent du ciel à votre secours sont plus nombreuses que celles que l'enfer envoie pour vous ôter la vie de la grâce. Le Dieu qui vous a créé et qui vous a racheté, est tout puissant ; il vous aime, il vous protège, et il a sans comparaison plus d'envie de vous sauver que le démon n'en a de vous perdre.

Combattez donc vaillamment, ne vous lassez point de vous mortifier, parce qu'en faisant une continuelle guerre à vos mauvaises inclinations, à vos habitudes vicieuses, vous remporterez enfin la victoire, et là vous entrerez dans le royaume du ciel, où l'ame demeure éternellement unie à son Dieu. Commencez dès maintenant à combattre au nom du Seigneur, ayant pour épée et pour bouclier la défiance de vous-même, la confiance en Dieu, l'oraison, l'exercice saint de vos puissances spirituelles.

Avec ces armes vous attaquerez l'ennemi, je veux dire cette passion dominante que vous vous êtes proposé de vaincre, ou par un mépris généreux, ou par une ferme résistance, et par des actes réitérés de la vertu qui lui est contraire, ou enfin par d'autres moyens que le ciel vous fournira pour l'exterminer dans votre cœur. Ne vous donnez point de repos que vous ne l'ayez tout-à-fait dompté : vous mériterez par votre

constance de recevoir la couronne du souverain juge, qui, avec toute l'Eglise triomphante, sera spectateur de votre combat.

Je vous le dis encore une fois; vous ne devez point vous ennuyer de cette guerre. Considérez seulement que tous les hommes sont obligés de servir Dieu, et de tâcher de lui plaire, que c'est d'ailleurs une nécessité de combattre, puisqu'on ne peut prendre la fuite sans s'exposer à être blessé, et même à perdre la vie: et qu'après tout, quand on voudroit se révolter contre Dieu, embrasser le parti du monde, s'abandonner aux plaisirs des sens, l'on ne seroit pas exempt des peines, puisqu'on auroit toujours à souffrir beaucoup, malgré qu'on en eût, et dans le corps et dans l'âme, pour satisfaire sa sensualité et son ambition. Quelle plus grande folie que de ne pas craindre en ce monde des peines très-rudes, qui sont suivies d'une éternité de tourmens; de craindre quelques peines assez légères, qui se terminent à une éternité de bonheur, et à un repos où l'on jouit pour jamais de Dieu!

---

## CHAPITRE XVII.

De l'ordre qu'il faut garder dans le combat contre les passions et les vices.

Il est d'une extrême conséquence que vous sachiez l'ordre qu'il faut garder dans le combat



contre les passions et les vices , pour ne pas agir en aveugle , et ne pas donner des coups en l'air comme font beaucoup de gens qui perdent par-là presque tout le fruit de leurs peines.

Commencez donc par vous recueillir en vous-même afin d'examiner soigneusement quelles sont pour l'ordinaire vos pensées et vos affections , quelle est la passion qui règne en vous. C'est particulièrement à celle-là, comme à votre plus grand ennemi , que vous devez déclarer la guerre. Que si le malin esprit, voulant faire diversion, vous attaque par quelque autre endroit, il faut aller du côté que le danger est le plus pressant, et revenir aussitôt à votre première entreprise.

## CHAPITRE XVIII.

De quelle manière on doit réprimer les mouvemens subits des passions.

Si vous n'êtes pas encore bien accoutumé à supporter patiemment les injures, les affronts et les autres peines de cette vie, vous vous y accoutumerez en les prévoyant et vous préparant de loin à les recevoir. Lors donc que vous aurez examiné de quelle nature est cette passion qui vous tourmente davantage, vous verrez ensuite quelles sont les personnes à qui vous avez affaire, quels sont les lieux et les occasions où vous vous trou-

vez ordinairement, et vous connoîtrez par-là ce qui peut vous arriver de fâcheux.

Que s'il vous survient quelque accident imprévu, outre qu'il vous servira de beaucoup de vous être précautionné contre de pareils sujets de mortification et de peine, voici encore un moyen de vous le rendre plus supportable. Dès que vous vous sentirez tant soit peu ému d'une injure qu'on vous aura faite sur-le-champ, d'une affliction qui vous sera arrivée contre votre attente, prenez garde à vous; ne vous laissez pas aller au chagrin : songez d'abord à élever votre cœur à Dieu, et considérez que cet accident est un coup du ciel, que Dieu même, ce père si bon, ne vous l'envoie que comme un moyen de vous purifier davantage et de vous unir plus étroitement à lui, et qu'il se plaît infiniment à vous voir souffrir avec joie les plus grandes adversités pour l'amour de lui.

Tournez-vous après cela vers vous-même et faites-vous de justes reproches. Lâche que tu es ! comment as-tu si peu de courage, que de ne pouvoir porter une croix qui te vient, non pas de cette personne ou de cette autre, mais de ton Père qui est dans le ciel ! Puis, envisageant la croix, recevez-la non-seulement avec soumission, mais même avec allégresse, en disant : O croix que la Providence divine m'a préparée avant que je fusse au monde : croix que l'amour du nom de Jésus crucifié me rend plus douce que tous les plaisirs des sens, attachez-moi désormais à vous, afin que par vous je puisse être

contre les passions et les vices , pour ne pas agir en aveugle , et ne pas donner des coups en l'air comme font beaucoup de gens qui perdent par là presque tout le fruit de leurs peines.

Commencez donc par vous recueillir en vous-même afin d'examiner soigneusement quelles sont pour l'ordinaire vos pensées et vos affections , quelle est la passion qui règne en vous. C'est particulièrement à celle-là, comme à votre plus grand ennemi , que vous devez déclarer la guerre. Que si le malin esprit, voulant faire diversion, vous attaque par quelque autre endroit, Il faut aller du côté que le danger est le plus pressant, et revenir aussitôt à votre première entreprise.

## CHAPITRE XVIII.

De quelle manière on doit réprimer les mouvemens subits des passions.

Si vous n'êtes pas encore bien accoutumé à supporter patiemment les injures, les affronts et les autres peines de cette vie, vous vous y accoutumerez en les prévoyant et vous préparant de loin à les recevoir. Lors donc que vous aurez examiné de quelle nature est cette passion qui vous tourmente davantage, vous verrez ensuite quelles sont les personnes à qui vous avez affaire, quels sont les lieux et les occasions où vous vous trou-

vez ordinairement, et vous connoîtrez par-là ce qui peut vous arriver de fâcheux.

Que s'il vous survient quelque accident imprévu, outre qu'il vous servira de beaucoup de vous être précautionné contre de pareils sujets de mortification et de peine, voici encore un moyen de vous le rendre plus supportable. Dès que vous vous sentirez tant soit peu ému d'une injure qu'on vous aura faite sur-le-champ, d'une affliction qui vous sera arrivée contre votre attente, prenez garde à vous; ne vous laissez pas aller au chagrin : songez d'abord à élever votre cœur à Dieu, et considérez que cet accident est un coup du ciel, que Dieu même, ce père si bon, ne vous l'envoie que comme un moyen de vous purifier davantage et de vous unir plus étroitement à lui, et qu'il se plaît infiniment à vous voir souffrir avec joie les plus grandes adversités pour l'amour de lui.

Tournez-vous après cela vers vous-même et faites-vous de justes reproches. Lâche que tu es ! comment as-tu si peu de courage, que de ne pouvoir porter une croix qui te vient, non pas de cette personne ou de cette autre, mais de ton Père qui est dans le ciel ! Puis, envisageant la croix, recevez-la non-seulement avec soumission, mais même avec allégresse, en disant : O croix que la Providence divine m'a préparée avant que je fusse au monde : croix que l'amour du nom de Jésus crucifié me rend plus douce que tous les plaisirs des sens, attachez-moi désormais à vous, afin que par vous je puisse être

uni à celui qui m'a racheté en mourant entre vos bras.

Que si la passion vous trouble tellement d'abord, qu'elle vous mette hors d'état d'élever votre esprit à Dieu, et que même votre volonté en reçoive quelque atteinte, gardez-vous bien de la laisser aller plus avant; et quelque désordre qu'elle ait pu causer dans votre cœur, ne laissez pas de faire tous vos efforts pour la vaincre, en implorant avec ferveur le secours du ciel. Après tout, la voie la plus sûre pour arrêter ces premières saillies des passions, est d'essayer de bonne heure d'en ôter la cause. Si vous remarquez, par exemple, que pour avoir trop d'attache à quelque chose, vous vous mettez en colère toutes les fois que l'on s'oppose à vos inclinations, rompez cette attache, et vous jouirez toujours d'un parfait repos.

Mais si le trouble que vous ressentez vient, non d'un amour déréglé pour quelque objet agréable, mais d'une aversion naturelle pour une personne en qui tout vous choque, et dont les moindres actions vous déplaisent, le grand remède à ce mal est que malgré votre antipathie, vous tâchiez d'aimer cette personne, non-seulement parce que c'est une créature formée de la main de Dieu, et rachetée du précieux sang de Jésus-Christ aussi-bien que vous, mais parce qu'en supportant avec douceur ses défauts, vous pouvez vous rendre semblable au Père céleste, qui a de l'amour et de la bonté généralement pour tous.

---

## CHAPITRE XIX.

De quelle sorte il faut combattre le vice de l'impureté.

Vous devez combattre ce vice d'une manière particulière, et avec plus de vigueur que les autres. Pour le bien faire, il faut distinguer trois temps; le premier, avant que d'être tenté; le second, pendant que l'on est tenté; le troisième, quand la tentation est passée.

1. Avant que la tentation vienne, on doit employer tous ses soins à en prévenir jusqu'aux moindres occasions, et s'éloigner des personnes dont le commerce est dangereux. Que si par malheur on est obligé de traiter avec ces sortes de personnes, il faut qu'on le fasse le plus vite qu'on pourra, avec un visage modeste, avec des paroles graves, et d'un air plutôt sérieux que familier et enjoué.

Ne présumez point de vous-même sur ce que durant plusieurs années que vous avez vécu dans le monde, vous n'avez presque jamais su ce que c'est que l'aiguillon de la chair; car le démon de l'impureté fait en une heure ce qu'il n'a pas fait en plusieurs années. Il est quelquefois longtemps à préparer ses machines; mais les coups qu'il donne sont d'autant plus rudes, les plaies qu'il fait sont d'autant plus dangereuses, qu'il sait l'art de se contrefaire et de tuer en flattant.

Il est même à remarquer, et l'expérience journalière le montre, que le péril n'est jamais plus grand que lorsqu'on fait ou qu'on entretient certaines liaisons où il ne paroît rien de mal, parce qu'elles sont fondées sur des raisons spécieuses ou de parenté ou de gratitude, ou de quelque autre devoir, ou sur le mérite et la vertu de la personne qu'on aime. L'amour impur se glisse insensiblement dans ces amitiés par des visites fréquentes, par des conversations trop longues, par des familiarités indiscrètes, jusqu'à ce qu'enfin le poison gagne le cœur, et la raison s'obscurcit; de sorte que l'on ne compte pour rien des œillades peu modestes, des paroles tendres, des entretiens libres et pleins de railleries, d'où naissent des tentations très-rudes et très-difficiles à vaincre.

Fuyez donc, avant toutes choses, l'occasion du péché, parce que vous êtes comme de la paille auprès d'un grand feu; et ne vous fiez point à votre vertu, ni à la résolution que vous aviez prise de mourir plutôt que d'offenser Dieu; car, quelque bonne volonté que vous ayez, l'amour sensuel qui s'allume dans ces conversations douces et fréquentes, s'embrasera tellement, que rien ne sera capable de l'éteindre. Le désir violent d'assouvir votre passion vous empêche d'écouter les remontrances de vos amis; vous perdrez la crainte de Dieu; vous mépriserez l'honneur et la vie; les feux mêmes de l'enfer n'étoufferont pas les flammes impures dont vous brûlerez. Cherchez donc votre salut dans la fuite,

autrement vous serez surpris, et la peine d'une confiance présomptueuse sera la mort éternelle.

2. Soyez ennemi de l'oisiveté : pensez à ce qui est de votre devoir, et n'oubliez rien pour satisfaire aux obligations essentielles de votre état.

3. Obéissez avec joie et sans résistance à vos supérieurs ; exécutez promptement tout ce qu'ils vous commanderont ; et que les choses les plus humiliantes et les plus contraires à votre inclination soient toujours celles que vous embrassiez avec plus d'ardeur.

4 Gardez-vous bien de juger témérairement de votre prochain, surtout en matière d'impureté. Que s'il est tombé par malheur en quelques désordres, et que sa chute soit publique, ne le traitez pas pour cela avec mépris, ne vous fâchez pas contre lui, mais ayez pitié de sa faiblesse, et tâchez d'en profiter, en vous humiliant devant Dieu, en confessant que vous n'êtes que poussière, que boue et qu'un pur néant ; en redoublant vos prières, en fuyant avec plus de soin que jamais tout commerce dangereux, pour peu suspect qu'il puisse être. Car si vous êtes trop prompt à juger désavantageusement de vos frères, Dieu, pour vous punir et pour vous corriger tout ensemble, permettra que vous tombiez dans les mêmes fautes que vous condamnez ; et par cette humiliation, reconnoissant votre orgueil et votre imprudence, vous chercherez des remèdes à l'un et à l'autre.

Mais quand vous pourriez éviter ces chutes honteuses, sachez néanmoins que si vous con-



tinuez à former des jugemens et des soupçons téméraires, vous serez toujours en grand danger de périr.

5. Si vous vous sentez le cœur rempli de délices et de consolations spirituelles, n'en ayez pas en vous-même de secrètes complaisances. Ne vous imaginez pas être arrivé au comble de la perfection, ni que l'ennemi soit hors d'état de vous nuire, parce qu'il vous semble n'avoir plus pour lui que du mépris, de l'aversion et de l'horreur. Assurez-vous que sans une extrême circonspection vous aurez bien de la peine à vous empêcher de tomber.

Venons maintenant à ce qui regarde le temps de la tentation. Il faut voir d'abord si la cause d'où elle procède est intérieure ou extérieure.

Par la cause extérieure j'entends la curiosité, soit des yeux, soit des oreilles, sur des choses peu honnêtes, la délicatesse et le luxe des habits, les amitiés trop naturelles, des conservations trop libres. On remédie à ce mal par la pudeur et la modestie, qui tient les yeux et les oreilles fermés aux objets capables de souiller l'imagination; mais le souverain remède est la fuite, ainsi que nous avons dit.

La cause intérieure vient d'un excès d'embonpoint ou d'une foule de pensées mauvaises, qui sont les effets de nos méchantes habitudes, ou de la suggestion du démon.

Le corps accoutumé à la bonne chère et à la mollesse, doit être mortifié par les jeûnes, par les disciplines, par les cilices, par les veilles,

et par toutes sortes d'austérités , sans néanmoins passer les bornes de la discrétion et de l'obéissance.

Pour ce qui est des pensées impures, de quelque principe qu'elles viennent on peut s'en défaire, 1. par une sérieuse application aux exercices propres dans son état ; 2. par l'oraison et la méditation.

L'oraison se fera en cette manière : dès que ces sortes de pensées vous viendront dans l'esprit , et que vous commencerez à en sentir l'impression , recueillez-vous en vous-même, et vous adressant à Jésus crucifié, dites-lui : ô mon doux Jésus, hâtez-vous de venir à mon secours, de crainte que je ne tombe entre les mains de mes ennemis ! Quelquefois embrassant la croix où Jésus est attaché, baisez mille fois les plaies sacrées de ses pieds, et dites avec confiance et avec amour : O plaies adorables, ô plaies infiniment saintes, imprimez votre figure dans mon cœur, dans ce cœur si plein d'abominations, et préservez-moi du péché ?

Pour ce qui est de la méditation, je ne vous conseille pas, lorsque la tentation vous presse et vous tourmente le plus, de faire ce que quelques livres enseignent pour donner de l'horreur de l'impureté ; de considérer, par exemple, que ce vice est très-honteux, qu'il est insatiable, qu'il traîne après soi une infinité de dégoûts, de déplaisirs, de chagrins, et quelquefois même la perte des biens, de la santé, de la vie et de l'honneur, etc. La raison est que ces sortes de considérations ne sont pas de trop bons moyens pour

nous tirer du péril ; mais que souvent elles ne font que nous y engager davantage ; parce que si d'un côté l'entendement chasse les pensées mauvaises , il les rappelle de l'autre , et met toujours la volonté en danger d'y consentir.

Ainsi la voie la plus sûre pour nous en défaire, est d'éloigner de notre pensée, non-seulement les objets impurs, mais même ceux qui leur sont contraires, parce qu'en nous efforçant de les dissiper par ceux qui leur sont contraires, nous y pensons malgré nous et conservons les images. Contentez-vous donc de méditer sur la vie et sur la passion de notre Seigneur ; et si, durant ce saint exercice, les mêmes pensées vous reviennent, si elles vous font plus de peine qu'auparavant, comme cela peut arriver, ne vous découragez pas, et ne quittez pas la méditation. Bien loin de faire de grands efforts pour les chasser, méprisez-les comme venant du démon et non pas de vous : continuez seulement à méditer avec toute l'attention possible sur la mort de votre Sauveur, parce qu'il n'est rien de plus puissant pour repousser l'esprit immonde, quand même il seroit déterminé à vous faire éternellement la guerre.

Vous finirez votre méditation par cette prière, ou par quelqu'autre semblable : O mon Créateur et mon Rédempteur, délivrez-moi de mes ennemis, par votre infinie bonté et par les mérites de votre sainte passion ? Mais souvenez-vous, en disant cela, de ne point penser au vice dont vous essayez de vous défendre, parce que

la moindre idée en est dangereuse. Surtout prenez garde de ne point perdre de temps à disputer avec vous-même pour savoir si vous avez consenti ou non à la tentation ; car cette sorte d'examen est une invention de l'ennemi, qui sous prétexte d'un bien apparent, d'une obligation chimérique, veut vous donner de l'inquiétude, ou espère du moins de vous faire prendre quelque plaisir à ces images impures, dont il vous occupe l'esprit.

Lors donc qu'il ne paroît pas clairement que vous avez consenti au mal, il vous doit suffire de déclarer en peu de mots à votre père spirituel tout ce que vous en savez ; et selon ce qu'il vous dira, tenez-vous l'esprit en repos, et n'y pensez plus. Mais découvrez-lui fidèlement tout le fond de votre cœur, sans que jamais vous lui cachiez rien, ni par une mauvaise honte, ni par quelque autre raison que ce soit ; car si l'humilité vous est nécessaire pour vaincre généralement tous vos ennemis, combien devez-vous en avoir besoin pour vous délivrer de ce vice, qui est presque toujours un châtement de l'orgueil ?

Enfin, quand la tentation est passée, voici ce que vous avez à faire. Quoique vous jouissiez d'une grande paix, et que vous croyiez être en assurance, fuyez néanmoins, tant que vous pourrez, les objets qui ont fait naître la tentation, et ne souffrez point qu'ils entrent dans votre esprit, sous quelque couleur que ce soit, ou de vertu, ou d'un bien imaginaire que vous

prétendez en tirer, car ces sortes de prétextes sont des tromperies de la nature corrompue, et des pièges du démon, qui contrefait l'ange de lumière pour vous entraîner avec lui dans les ténèbres extérieures, qui sont celles de l'enfer.

---

## CHAPITRE XX.

De la manière de combattre le vice de la paresse.

Il importe extrêmement de faire la guerre à la paresse, parce que ce vice non-seulement nous détourne du chemin de la perfection, mais nous livre, pour ainsi parler, entre les mains des ennemis de notre salut. Si vous voulez donc le combattre tout de bon, commencez par fuir toutes sortes de curiosités et de vains amusemens : détachez votre affection des choses du monde : quittez toutes les occupations qui ne conviennent pas à votre état; tâchez ensuite d'être diligent à répondre aux inspirations du ciel, à exécuter les ordres de vos supérieurs, et à faire toutes choses dans le temps et de la manière qu'ils le souhaitent. Ne différez pas un seul moment à accomplir ce qu'on vous ordonne. Songez que le premier retardement en attire un autre et celui-ci un troisième; et qu'on recule toujours, parce que la crainte de la peine s'augmente de plus en plus, et que l'amour du repos croît à mesure qu'on en goûte la douceur.

De là vient que lorsqu'il faut travailler, on s'y met le plus tard qu'on peut, ou qu'on s'en dispense tout-à-fait, tant on a d'aversion pour le travail.

Ainsi l'habitude de la paresse vient à se former, et on a peine à s'en défaire, à moins que la honte d'avoir vécu dans une extrême nonchalance ne fasse enfin prendre la résolution d'être à l'avenir plus laborieux et plus diligent.

Mais remarquez que la paresse est un poison qui se répand dans toutes les puissances de l'âme, et qui n'infecte pas seulement la volonté, en lui faisant haïr le travail, mais l'entendement, en l'aveuglant de telle sorte qu'il ne voit pas que les résolutions de paresseux sont pour la plupart sans effet, et que ce qu'ils devraient faire sur l'heure, ils ne le font point du tout, ou le remettent à un autre temps.

Remarquez de plus, qu'il ne suffit pas de faire vite et sans délai ce qu'on a à faire, mais qu'il faut choisir le temps que la nature de l'action demande; et quand on la fait, y rapporter un extrême soin, pour lui donner toute la perfection dont elle est capable. Car enfin ce n'est pas la marque d'une véritable diligence, mais d'une paresse fine et artificieuse, que de faire avec précipitation les choses dont on est chargé, sans se mettre en peine qu'elles soient bien faites, pourvu que l'on en soit quitte au plus tôt, et que l'on ait plus de temps à se reposer. Ce désordre vient de ce qu'on ne considère pas assez de quel prix est une bonne œuvre, lorsqu'on la fait en

son temps, et qu'on passe par-dessus toutes les difficultés que la paresse oppose à ceux qui commencent de faire la guerre à leurs vices.

Considérez donc souvent qu'une seule aspiration, qu'une oraison jaculatoire, qu'une genuflexion, que la moindre marque de respect pour la majesté divine, est quelque chose de plus estimable que tous les trésors de la terre : et qu'à chaque fois qu'un homme se mortifie en quelque chose, les anges du ciel lui apportent une couronne pour récompense de la victoire qu'il a gagnée sur lui-même. Songez, au contraire, que Dieu ôte peu à peu ses grâces aux tièdes qui les négligent, et qu'il en comble les fervens qui en profitent, afin qu'un jour ses *fidèles serviteurs* puissent entrer dans la joie de leur *Seigneur* (1).

Mais si au commencement vous ne vous sentez pas assez de force pour supporter tous les travaux et toutes les peines qui se présentent dans la voie de la perfection, il faut que vous ayez l'adresse de vous les cacher à vous-même, de sorte que vous les trouviez beaucoup moindres que les paresseux ne se le figurent. Si donc il est nécessaire pour acquérir une vertu, que vous en fassiez beaucoup d'actes, que vous vous y exerciez pendant plusieurs jours, que vous combattiez contre un grand nombre d'ennemis puissans qui traversent vos bons desseins, commencez à former ces actes comme si vous en

(1) Matth. 25, 21.

aviez peu à faire; travaillez comme si votre travail ne devoit pas durer long-temps : attaquez vos ennemis l'un après l'autre, comme si vous n'en aviez qu'un seul à combattre, et soyez sûr qu'avec la grâce de Dieu vous serez plus fort qu'eux tous: vous parviendrez par ce moyen à vous délivrer du vice de la paresse, et à acquérir la vertu contraire. Pratiquez la même chose dans l'oraison. Si votre oraison doit durer une heure, et que ce temps vous paroisse long, proposez-vous seulement de prier un demi-quart d'heure, et de ce demi-quart d'heure en passant à un autre, il ne vous sera pas difficile de remplir enfin l'heure tout entière. Que si au second ou au troisième demi-quart d'heure vous sentez une trop grande répugnance pour la prière, n'allez pas jusqu'à vous en dégoûter tout-à-fait, mais discontinuez un peu ce saint exercice; et l'interruption ne vous nuira point, pourvu que vous le repreniez peu de temps après.

Usez-en de même à l'égard des œuvres extérieures et du travail corporel. S'il vous semble que vous ayez trop de choses ou des choses trop difficiles à faire, et que par un excès de lâcheté vous en ressentiez du chagrin, commencez toujours par la première, sans songer aux autres, appliquez-vous-y avec tout le soin possible: car en faisant bien celle-là, il n'y en aura aucune dont vous ne veniez à bout avec moins de peines que vous ne croyez. Allez ainsi au-devant des difficultés qui se rencontrent, et ne fuyez jamais le travail: craignez seulement que



la paresse ne s'augmente en vous jusqu'à vous rendre insupportables les peines qui accompagnent les premiers exercices de la vertu, et qu'avant même qu'elles viennent, vous n'en conceviez de l'horreur.

C'est ce qui arrive aux âmes lâches et timides : car elles appréhendent toujours l'ennemi, quelque foible et quelque éloigné qu'il soit ; elles s'imaginent qu'on va à toute heure leur commander des choses fâcheuses ; et ces vaines craintes leur causent du trouble au milieu même de leur repos. Sachez donc qu'il y a dans ce vice un poison caché qui non-seulement étouffe les premières semences des vertus, mais qui détruit même les vertus déjà formées. Sachez que ce que le ver fait dans le bois, il le fait dans la vie spirituelle, et que c'est par lui que le démon a coutume de faire tomber dans ses pièges la plupart des hommes, principalement de ceux qui aspirent à la perfection.

Veillez sur vous-même ; adonnez-vous à l'oraison et aux bonnes œuvres ; n'attendez pas à vous faire une robe nuptiale, lorsqu'il faudra que vous en soyez revêtu, pour aller au-devant du divin époux. Souvenez-vous chaque jour, que celui qui a daigné vous conserver jusqu'au matin, ne vous promet pas de vous faire vivre jusqu'au soir, et que s'il a eu la bonté de vous conserver jusqu'au soir, il ne vous assure pas que vous vivrez jusqu'au lendemain. Employez donc saintement chaque heure du jour comme si c'étoit la dernière : ne pensez qu'à plaire à

Dieu, et craignez toujours ce compte si rigoureux qu'il faut lui rendre de tous les momens de votre vie.

Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Quoique vous ayez beaucoup travaillé, que vous ayez expédié bien des affaires, croyez néanmoins que la journée est perdue pour vous, que toutes vos peines sont inutiles, si vous n'avez pu remporter plusieurs victoires sur vos passions et sur votre propre volonté, si vous avez négligé de remercier Dieu de ses dons, et particulièrement de la grâce qu'il vous a faite de mourir pour vous; si vous n'avez pas reçu comme des faveurs les châtimens que ce Père intiniment bon vous a envoyés pour l'expiation de vos crimes.

## CHAPITRE XXI.

**Du bon usage des sens extérieurs, et comment on peut les faire servir à la contemplation des choses divines.**

ON ne peut, sans un grand soin et une application continuelle, régler comme il faut les sens extérieurs, parce que l'appétit sensitif, d'où naissent tous les mouvemens de la nature corrompue, aime éperdument le plaisir; et comme il ne peut de lui-même se satisfaire il emploie les sens pour attirer à lui leurs objets, dont

il fait passer les images jusqu'à l'esprit. C'est de là que vient le plaisir sensuel, qui, par la communication qu'ont entre eux l'esprit et la chair, s'étant répandu d'abord dans tous les sens qui en sont capables, infecte ensuite, comme un mal contagieux, les puissances spirituelles, et corrompt enfin l'homme tout entier.

Voici les remèdes qu'on peut apporter à un si grand mal. Ne donnez point trop de liberté à vos sens, ne vous en servez jamais que pour une bonne fin, pour quelque chose d'utile ou de nécessaire, et non pour la volupté. Que s'ils s'échappent sans que vous vous en aperceviez, s'ils passent les bornes que la raison leur prescrit, ayez soin de les ramener au plus tôt. Réglez-les de telle sorte, qu'au lieu qu'ils avoient accoutumé de s'attacher à de vains objets pour y trouver quelques faux plaisirs, ils s'accoutument à tirer des mêmes objets de grands secours pour le salut et la perfection de l'âme; et que l'âme, se recueillant en elle-même, s'élève ensuite, par la connoissance des choses créées, à la contemplation des grandeurs de Dieu; ce qui se peut pratiquer en cette manière

Lorsqu'un objet agréable se présente à un de vos sens, ne regardez pas ce qu'il y a de matériel, mais considérez-le avec les yeux de l'esprit; et si vous y apercevez quelque chose qui flatte vos sens, songez qu'il ne le tient pas de lui-même, mais qu'il l'a reçu de Dieu : que c'est Dieu qui d'une main invisible l'a créé, et qui lui donne tout ce que vous y admirez de

beau et de bon. Après cela, réjouissez-vous de voir que cet Etre souverain et indépendant est le seul auteur de tant de rares qualités qui vous charment dans les créatures ; qu'il les contient toutes éminemment, et que la plus excellente n'a rien qui approche de ses perfections infinies.

Lorsque vous vous arrêtez à contempler quelque bel ouvrage du Créateur, souvenez-vous que de soi-même il n'est rien ; pensez à l'ouvrier qui l'a fait ; mettez en lui seul toute votre joie, et dites-lui : ô mon Dieu, ô l'objet de tous mes désirs, ô mon unique bonheur ! que j'ai de joie quand je considère que tout ce qu'il y a de perfections dans les créatures, n'est que l'image des vôtres et que vous en êtes la source ?

Lorsque vous voyez des arbres, des plantes, des fleurs ou d'autres choses semblables, songez que la vie qu'elles ont ne vient pas d'elles, mais de cet Esprit tout-puissant qu'on ne voit point, qui seul les fait vivre, et auquel vous direz : O Dieu vivant, ô la toute joie de mon âme, ô vie souveraine ! c'est de vous, c'est en vous et c'est par vous que tout vit et croit sur la terre.

En voyant des animaux, élevez aussi votre esprit et votre cœur vers celui qui leur donne le sentiment et le mouvement : dites-lui avec respect et avec amour. Grand Dieu, qui remuez toutes choses dans le monde, et qui demeurez toujours immobile, je me réjouis de ce que vous êtes éternellement dans le même état, sans pouvoir souffrir aucun changement.

Quand vous vous sentez épris de la beauté des créatures, séparez incontinent ce que vous voyez de ce que vous ne voyez pas ; laissez le corps et attachez-vous à l'esprit : considérez que tout ce qui paroît beau à vos yeux, vient d'un principe invisible qui est la beauté in-créée. Dites en vous-même : Voilà de petits ruisseaux de cette source inépuisable, de cet océan immense d'où découle une infinité de biens. O que mon âme ressent de plaisir lorsque je pense à cette beauté éternelle, qui est la cause de toute beauté créée !

Quand vous voyez une personne douée de sagesse, de justice, de bonté, ou de quelque autre vertu, distinguez pareillement ce qu'elle a de soi d'avec ce qu'elle a reçu du ciel, et dites à Dieu : ô Dieu des vertus ! je ne puis vous exprimer le contentement que j'ai quand je considère qu'il n'est aucun bien qui ne procède de vous, et que toutes les perfections des créatures ne sont rien en comparaison des vôtres. Je vous rends mille actions de grâces, Seigneur, pour ce bien, et généralement pour tous les biens que vous avez faits à mon prochain et à moi. Ayez pitié de ma pauvreté : souvenez-vous que j'ai grand besoin de telles ou telles vertus qui me manquent.

Lorsque vous faites quelque bonne action, pensez que c'est Dieu qui en est la première cause, et que vous n'êtes que l'instrument dont il se sert pour agir : élevez les yeux vers lui, en disant : O souverain Maître du monde ! c'est

avec une extrême joie que je reconnois que sans vous je ne puis rien , et que vous êtes le premier et le principal ouvrier de toutes choses.

Quand vous mangez de quelque viande que vous aimez , faites ces réflexions : qu'il n'y a que le Créateur capable de lui donner ce goût que vous y trouvez , et qui vous paroît si agréable : mettez en lui seul toutes vos délices , et dites-vous à vous-même : O mon âme ! réjouis-toi de voir que comme il n'y a point de solide contentement hors de Dieu , aussi trouve-t-on en Dieu un parfait bonheur.

Lorsque vous sentez quelque douce odeur , gardez-vous bien de vous attacher au plaisir que vous y prenez. Montez en esprit au ciel , et , persuadé que c'est Dieu qui est la cause de cette odeur , réjouissez - vous - en avec lui : priez-le qu'étant le principe de toute douceur , il fasse en sorte que votre âme , dégagée des plaisirs sensuels , n'ait rien qui l'empêche de s'élever jusqu'à lui comme la fumée d'un agréable parfum.

Enfin , quand vous entendez quelque beau concert , pensez à Dieu , et dites - lui : O mon Dieu ! j'ai le cœur comblé de joie , lorsque je songe à vos divines perfections , qui , jointes ensemble , sont une excellente harmonie , non-seulement dans vous-même , mais dans les anges , dans les cieux et dans toutes les créatures.

---

## CHAPITRE XXII.

Comment les choses sensibles nous aident à méditer sur les mystères de la vie et de la passion de notre Seigneur.

JE vous ai montré comment on peut s'élever de la considération des choses sensibles à la contemplation des grandeurs de Dieu ; apprenez maintenant à vous servir de ces mêmes choses pour vous remettre dans l'esprit les sacrés mystères de la vie et de la passion de notre Seigneur. Il n'y a rien dans l'univers qui ne soit propre à vous en rafraîchir la mémoire.

Considérez donc premièrement, que Dieu, ainsi que nous avons dit, est le principe de toutes choses : que c'est lui qui a donné aux créatures, même les plus nobles, l'être, la beauté et toutes les perfections qu'elles ont. Admirez ensuite l'infinie bonté de ce souverain Maître du monde, qui a daigné s'abaisser jusqu'à se faire homme et à souffrir une mort honteuse pour votre salut, en permettant que ses propres créatures conspirassent contre lui pour le crucifier. Mais si vous voulez venir au détail de ses travaux et de ses souffrances, de quelque côté que vous vous tourniez, vous en verrez des figures.

Si, par exemple, vous voyez des armes, des fouets, des cordes, des épines, des roseaux, des

cloux, des marteaux, vous vous représenterez ceux qui furent les instrumens de sa mort. Une maison pauvre vous fera penser à l'étable et à la crèche où il naquit. La pluie qui tombe du ciel et qui se répand sur la terre, vous remettra en mémoire les ruisseaux de sang dont il arrosa le jardin des Olives. Toutes les pierres vous seront autant d'images de celles qui se fendirent à sa mort. En regardant ou le soleil ou la terre, vous saurez que quand il mourut, la terre trembla et le soleil s'obscurcit. En voyant de l'eau, vous vous souviendrez de celle qui coula de son côté. Et ainsi de mille autres choses qui se présenteront à vos yeux.

Si vous buvez du vin ou de quelque autre liqueur, proposez-vous le vinaigre et le fiel dont cet aimable Sauveur fut abreuvé par ses ennemis. Si vous prenez trop de plaisir à l'odeur de quelque parfum, figurez-vous la puanteur des corps morts qu'il sentit sur le Calvaire. En vous habillant, considérez qu'étant fils de Dieu, il s'est revêtu de notre chair pour nous revêtir de sa divinité. En vous déshabillant, imaginez-vous le voir dépouillé et tout nu entre les mains des bourreaux, prêt à être fouetté et attaché à une croix pour l'amour de vous. Quand vous entendez quelque bruit confus, croyez entendre ces cris effroyables d'une populace mutinée contre son Seigneur : *Otez-le du monde, ôtez-le du monde ; crucifiez-le, crucifiez-le.*

Toutes les fois que l'horloge sonnera, pensez à ce battement de cœur que Jésus sentit dans le



jardin lorsqu'il fut saisi d'une mortelle frayeur , à la vue des cruels tourmens qu'on lui préparoit ; ou bien songez aux coups de marteau que les soldats lui donnèrent en le clouant à la croix. Enfin , quelques peines et quelques douleurs que vous enduriez , ou que vous voyiez endurer aux autres , tenez pour certain qu'elles ne sont rien en comparaison de celles que votre Sauveur souffrit et dans le corps et dans l'âme durant tout le cours de sa Passion.

---

## CHAPITRE XXIII.

De quelques autres moyens de faire , dans les rencontres , un bon usage des sens extérieurs.

APRÈS vous avoir montré comment on doit élever son esprit des choses sensibles aux choses de Dieu et aux mystères de la vie de Jésus-Christ , je veux encore vous enseigner d'autres moyens d'en tirer divers sujets de méditations , afin que , comme les goûts sont différens , chacun trouve ici de quoi satisfaire sa dévotion ; ce qui sera d'une grande utilité , non-seulement aux personnes simples , mais même aux plus spirituelles , qui ne vont pas toutes par la même voie à la perfection , qui ne suivent pas la même conduite , et qui ne sont pas également nées pour les plus hautes spéculations. Au reste , ne craignez point que cette grande diversité de prati-

ques vous cause de l'embarras et du trouble ; tâchez seulement d'en user avec discrétion. Consultez quelque sage directeur : abandonnez-vous entre ses mains avec beaucoup d'humilité et de confiance, non-seulement pour ce qui regarde ce que je vais dire, mais pour tout ce que je dirai dans la suite.

Lors donc que vous jetterez les yeux sur des choses qui vous plaisent, et dont on fait cas dans le monde, persuadez-vous que de soi elles sont viles comme la boue ; qu'elles ne sont rien en comparaison des biens du ciel, où vous devez aspirer sans cesse, sans fouler aux pieds tout le reste.

Quand vous regardez le soleil, songez que votre âme, ornée de la grâce est beaucoup plus belle et plus lumineuse que tous les astres ensemble, et que sans la grâce elle est plus noire et plus affreuse que les ténèbres de l'enfer. En considérant le ciel qui est au-dessus de vous, montez en esprit jusqu'à l'empyrée, et demeurez-y comme dans un lieu où vous régnerez à jamais, si vous vivez innocemment et saintement sur la terre.

Quand vous entendez chanter les oiseaux, souvenez-vous du Paradis, où l'on ne cesse de chanter à Dieu des cantiques de louanges : priez en même temps le Seigneur qu'il vous rende digne de le louer éternellement en la compagnie des esprits célestes.

Lorsque la beauté des créatures vous charme, figurez-vous le serpent infernal qui, caché sous

ces dehors éclatans, tâche de vous mordre, et de vous ôter la vie de la grâce. Dites-lui avec une sainte indignation : Va, maudit serpent, c'est en vain que tu te caches pour me nuire. Puis en vous tournant vers Dieu : soyez béni, lui direz-vous, de ce qu'il vous a plu me découvrir mon ennemi, et me sauver de ses embûches. Après cela retirez-vous dans les plaies de votre Sauveur, comme en un asile assuré : occupez-y votre esprit des douleurs inconcevables qu'il a souffertes dans sa chair sacrée pour vous garantir du péché et pour vous donner de l'horreur des plaisirs sensuels.

Voici encore un moyen de fuir les attraités des beautés créées ; c'est de penser quels seront, après la mort, ces objets qui paroissent maintenant si beaux.

Quand vous marchez, prenez garde qu'à chaque pas que vous faites, vous vous approchez de la mort. Le vol d'un oiseau, le cours d'un fleuve impétueux, vous avertissent que vos jours s'écoulent encore plus vite. Un tourbillon qui renverse tout ; un tonnerre qui fait tout trembler, vous représentent le jour effroyable du jugement, et semblent vous dire qu'il faut fléchir le genou devant votre juge, qu'il faut l'adorer, et le prier humblement qu'il vous aide à vous préparer de bonne heure pour paroître devant lui avec assurance.

Mais si vous voulez profiter d'une infinité d'accidens auxquels cette vie est sujette, voici ce que je vous conseille de faire ; s'il arrive, par

exemple, que vous souffriez du chaud ou du froid, ou quelque semblable incommodité, que vous vous trouviez accablé de douleur ou de tristesse, envisagez l'ordre immuable de la Providence divine, qui a voulu, pour votre bien, que vous endurassiez présentement cette peine, et qui sait la proportionner à vos forces. Par ce moyen vous reconnoîtrez avec joie l'amour tendre et paternel que le Seigneur a pour vous ; et vous en avez une preuve bien sensible dans l'occasion qu'il vous donne de le servir de la manière qui lui est la plus agréable.

Vous voyant donc en état de lui plaire plus que jamais, vous direz : C'est maintenant que s'accomplit en moi la volonté de celui qui par sa miséricorde a ordonné avant tous les siècles que je souffrisse aujourd'hui cette mortification. Qu'il en soit éternellement béni.

Quand il vous vient quelque bonne pensée, croyez fermement que c'est de Dieu qu'elle vient ; et rendez-en de très-humbles actions de grâces à ce Père des lumières. Quand vous lisez quelque livre de piété, imaginez-vous que c'est l'Esprit saint qui vous parle, et que c'est lui-même qui l'a composé.

Quand vous regardez la croix, considérez-la comme l'étendard de Jésus-Christ votre capitaine ; et sachez que pour peu que vous vous en éloigniez, vous tomberez entre les mains de vos plus cruels ennemis ; au lieu que si vous le suivez, vous vous rendez digne d'entrer un jour la palme à la main et en triomphe dans le ciel.

Quand vous voyez une image de la sainte Vierge, offrez votre cœur à cette mère de miséricorde : remerciez avec une diligence et une fidélité extrêmes la divine volonté, de ce qu'elle a mis au monde votre Sauveur, et l'a nourri de son lait; enfin remerciez-la du secours qu'elle donne à ceux qui l'invoquent dans les combats contre le démon. Toutes les images des saints vous feront ressouvenir de ces généreux soldats de Jésus-Christ, qui, en combattant vaillamment jusqu'à la mort, vous ont frayé le chemin que vous deviez suivre pour arriver à la gloire.

En quelque temps que vous entendiez sonner la cloche pour dire trois fois la Salutation Angélique, vous pouvez faire quelque sorte de méditation ou de réflexion sur les paroles qui se disent avant chaque *Ave Maria*. Au premier coup, remerciez Dieu de la célèbre ambassade qu'il envoya à Marie, et qui fut le commencement de l'ouvrage de notre rédemption. Au second, réjouissez-vous avec Marie de la haute dignité où Dieu l'éleva en récompense de sa très-profonde humilité. Au troisième, adorez le Verbe nouvellement incarné, et rendez en même temps à sa bienheureuse Mère et à l'archange saint Gabriel l'honneur qu'ils méritent. A chaque coup il est bon de faire une inclination de tête pour marque de révérence, et particulièrement au dernier.

Tous ces actes se pratiqueront également en tout temps; mais en voici d'autres plus propres à certaines heures du jour, au soir, au matin ou à midi, et qui regardent les mystères de la pas-

sion de notre Seigneur. Car nous sommes obligés de penser souvent au cruel martyre que la Vierge souffrit alors, et ce seroit une étrange ingratitude si nous y manquions.

Au soir, représentez-vous la douleur qu'elle ressentit de la sueur de sang et de la prise de Jésus dans le jardin des Olives et de ses peines intérieures toute cette nuit. Au matin, compatissez à son affliction de voir ce cher fils que l'on conduisoit ignominieusement à Pilate et à Hérode, que l'on condamnoit à mort, et que l'on forçoit de porter lui-même sa croix en allant au supplice. A midi, figurez-vous le glaive de douleur qui perça l'âme de cette mère affligée, lorsqu'à ses yeux on le crucifia et qu'il mourut : et quo même après sa mort on lui ouvrit le côté avec une lance.

Vous pourrez faire ces pieuses réflexions sur les douleurs de la sainte Vierge, depuis le jeudi au soir jusqu'au samedi suivant à midi ; et les autres vous les ferez en d'autres jours. Suivez cependant votre dévotion particulière, selon que vous vous sentirez ému par les objets extérieurs.

Enfin pour vous dire en peu de mots comment vous devez user de vos sens, tâchez de les gouverner de sorte que vous ne donniez jamais entrée dans votre cœur ni à l'amour, ni à l'aversion naturelle des choses qui se présentent, mais que vous régliez toutes vos inclinations sur la volonté divine, n'embrassant et ne rejetant que ce que Dieu veut que vous embrassiez et que vous rejetiez.

Remarquez , au reste, qu'à l'égard de ce grand nombre de pratiques différentes que je viens de vous donner pour le règlement de vos sens, mon dessein n'est pas de vous obliger d'en faire votre principale occupation. Car vous devez presque toujours être recueilli en vous-même, et demeurer attaché à Dieu : vous devez vous occuper intérieurement à combattre vos inclinations vicieuses, et à produire beaucoup d'actes de vertus contraires. Je ne prétends donc autre chose sinon que vous vous en serviez dans les rencontres où vous en aurez besoin. Car ce n'est pas le moyen d'avancer beaucoup dans la spiritualité que de s'assujettir à tant d'exercices extérieurs, qui de soi sont bons, mais qui étant mal ménagés, ne servent qu'à embarrasser l'esprit, à fomenter l'amour propre, à entretenir l'inconstance, et à donner lieu aux tentations du démon.

## CHAPITRE XXIV.

De la manière de bien gouverner sa langue.

LA langue de l'homme a grand besoin d'être retenue, parce qu'on se plaît naturellement à parler des choses qui flattent les sens. L'intempérance de la langue vient d'ordinaire d'un certain orgueil qui fait que nous nous croyons beaucoup plus intelligens que nous ne sommes, et qu'admirant nos propres pensées nous les débi-

tons avec complaisance, nous dominons dans la conversation, et prétendons que tout le monde nous écoute.

Il est impossible de comprendre en peu de paroles tous les maux qui naissent de ce vice détestable : ce qu'on en peut dire en général, c'est qu'il est la cause de l'oisiveté, qu'il marque beaucoup d'ignorance et de folie, qu'il traîne après soi la médisance et le mensonge, qu'il ralentit la ferveur de la dévotion, qu'il fortifie les passions déréglées, et qu'il accoutume la langue à ne dire que des paroles vaines et oiseuses.

Pour le corriger, voici ce que je vous conseille de faire. Ne parlez point trop, ni devant ceux qui ne vous écoutent pas volontiers, de crainte de les ennuyer : ni devant ceux qui prennent plaisir à vous écouter, de peur que dans le discours il ne vous échappe quelque chose de mal à propos. Prenez garde à ne pas parler trop haut, ni d'un ton d'autorité : car cela déplaît à ceux qui l'entendent, et montre beaucoup de suffisance et de présomption.

Ne parlez jamais de vous, ni de vos parens ni de ce que vous avez fait, à moins que la nécessité ne vous y oblige ; et lorsqu'il vous semble le devoir faire, que ce soit en peu de mots, et avec une extrême retenue. Que si vous trouvez un homme qui parle beaucoup de lui-même, ne le méprisez pas pour cela, mais gardez-vous bien de l'imiter, quand même il ne diroit rien qui ne dût servir à faire connoître ses fautes, et à lui donner de la confusion. Ne parlez que le moins



que vous pourrez du prochain et des choses qui le regardent, si ce n'est que l'occasion se présente d'en dire du bien. Parlez volontiers de Dieu, surtout de sa charité pour les hommes : mais dans la crainte de n'en pas parler comme il faut, écoutez plutôt ce que les autres vous en diront, et tâchez de ne le point oublier.

Pour ce qui est des discours profanes, s'ils vont jusqu'à vos oreilles, ne permettez pas qu'ils entrent dans votre cœur, qui doit être tout entier à Dieu. Mais au cas que vous soyez obligé d'écouter celui qui parle, afin de pouvoir lui répondre, jetez toujours quelque œillade vers le ciel, où votre Dieu règne, et d'où cette haute majesté ne dédaigne pas de regarder votre bassesse. Examinez bien tout ce que vous voulez dire, avant que du cœur il passe à la langue : apportez-y toute la circonspection possible, parce qu'il s'y trouvera toujours beaucoup de choses à supprimer ; et quand même vous auriez choisi ce que vous croiriez devoir dire, retranchez-en une partie ; car vous trouverez encore, à la fin, que vous n'en aurez que trop dit.

Le silence est d'un grand secours dans le combat spirituel, et ceux qui le gardent peuvent se promettre qu'ils remporteront la victoire. Aussi ont-ils d'ordinaire la défiance d'eux-mêmes, la confiance en Dieu, beaucoup plus d'attraits pour l'oraison, et une grande facilité pour tous les exercices de vertu.

Afin de vous affectionner au silence, considérez les grands biens qui en proviennent et les maux

Infinis qui naissent de l'intempérance de la langue. Je dis plus : si vous voulez vous accoutumer à parler peu, taisez-vous, lors même que vous avez sujet de parler, pourvu que votre silence ne nuise ni à vous ni au prochain. Fuyez surtout les conversations profanes : préférez la compagnie des anges, des saints, de Dieu même à celle des hommes ; enfin songez à la guerre que vous avez entreprise, et à peine aurez-vous le temps de respirer, bien loin de pouvoir vous amuser à des entretiens inutiles.

---

## CHAPITRE XXV.

Que le soldat de Jésus-Christ, qui a résolu de combattre et de vaincre ses ennemis, doit éviter, autant qu'il lui est possible, ce qui peut troubler la paix de son cœur.

LORSQUE nous avons perdu la paix du cœur, nous devons mettre tout en œuvre pour la recouvrer. Mais quoi qu'il arrive en ce monde, rien n'est capable de nous la ravir ni de la troubler malgré nous. Il faut, à la vérité, que nous conservions de la douleur de nos fautes ; mais cette douleur doit être tranquille, modérée, comme je l'ai dit plusieurs fois. Il faut de même que nous ayons compassion des autres pécheurs, et que du moins intérieurement nous gémissions de leur perte. Il faut aussi que notre compassion

soit tendre, mais sans chagrin et sans trouble, comme étant l'effet d'une charité très-pure.

Pour ce qui regarde une infinité de maux auxquels nous sommes sujets en ce monde, tels que sont les maladies, les plaies, la mort, la perte de nos amis et de nos proches, la peste, la guerre, les embrasemens et plusieurs autres accidens fâcheux que les hommes appréhendent comme contraires à la nature, toujours ennemie des souffrances, nous pouvons, avec le secours de la grâce, non-seulement les accepter de la main de Dieu, mais nous en faire des sujets de joie, en les regardant ou comme des punitions salutaires pour les pécheurs, ou comme des occasions de mérite pour les justes.

Ces deux considérations sont que Dieu même prend plaisir à nous affliger; mais il est certain que tant que notre volonté sera soumise à la sienne, nous demeurons avec un esprit tranquille au milieu des afflictions les plus rudes. Sachez, au reste, que toute inquiétude lui déplaît parce que, de quelque nature qu'elle soit, elle n'est jamais sans quelque défaut, et vient toujours d'un mauvais principe, qui est l'amour propre. Tâchez donc de prévenir de loin ce qui peut vous inquiéter, et préparez-vous de bonne heure à le supporter avec patience. Considérez que les maux présens, quelque terribles qu'ils paroissent, ne sont pas effectivement des maux : qu'ils ne sauroient nous priver des biens véritables, que Dieu les envoie ou les permet pour les raisons que nous avons dites, ou pour d'autres

qui nous sont cachées, mais qui ne peuvent être que très justes.

En conservant de la sorte un esprit toujours égal parmi les divers accidens de cette vie, vous profiterez beaucoup ; sans cela, vos exercices réussiront mal, et vous n'en tirerez aucun fruit. De plus, tant que vous aurez l'esprit inquiet, vous demeurerez exposé aux insultes de l'ennemi, sans pouvoir connoître quels sont la voie sûre et le droit chemin de la vertu. Le démon fait tous ses efforts pour bannir la paix du cœur, parce qu'il sait que Dieu demeure dans la paix, et que c'est dans la paix qu'il opère de grandes choses. De là vient qu'il n'est point de ruse dont il ne se serve pour nous la ravir, et qu'afin de nous surprendre, il se contrefait : il nous inspire des desseins qui paroissent bons, mais qui sont méchans en effet, et qu'on reconnoît à plusieurs marques, surtout en ce qu'ils troublent la paix intérieure.

Pour remédier à un mal si dangereux, lorsque l'ennemi s'efforce d'exciter en nous quelque mouvement ou quelque désir nouveau, ne lui ouvrons pas d'abord notre cœur. Renonçons premièrement à toutes affections qui peuvent naître de l'amour propre : offrons à Dieu ce nouveau désir ; prions-le instamment de nous faire connoître s'il vient de lui ou du démon. N'oublions pas de consulter là-dessus notre directeur. Lors même que nous sommes sûrs qu'un désir qui se forme dans notre cœur, est un mouvement de l'esprit de Dieu, nous ne devons pas nous mettre en de-

voir de l'exécuter, qu'auparavant nous n'ayons mortifié la trop grande envie que nous avons qu'il soit accompli. Car une bonne œuvre, précédée par cette sorte de mortification, est bien plus agréable à Dieu que si elle se faisoit avec une ardeur et un empressement naturels; et souvent la bonne œuvre lui plaît beaucoup moins que la seule mortification. Ainsi rejetant les mauvais desirs, et n'exécutant les bons qu'après avoir réprimé tous les mouvemens de la nature, nous conserverons notre cœur dans une tranquillité parfaite.

Il est encore besoin pour cela de mépriser certains remords intérieurs qui semblent venir de Dieu, parce que ce sont des reproches que notre conscience nous fait sur de véritables défauts, mais qui viennent effectivement du malin esprit, selon qu'on en peut juger par les suites. Si les remords de conscience servent à nous humilier, s'ils nous rendent plus fervens dans la pratique des bonnes œuvres, s'ils ne diminuent point la confiance qu'il faut avoir en la miséricorde divine, nous devons les recevoir avec actions de grâces, comme des faveurs du ciel; mais s'ils nous causent du trouble, s'ils nous abattent le courage, s'ils nous rendent paresseux, timides, lents à nous acquitter de nos devoirs, nous devons croire que ce sont des suggestions de l'ennemi, et faire les choses à l'ordinaire, sans daigner les écouter.

Mais outre cela, comme il arrive le plus souvent que nos inquiétudes naissent des maux de cette vie, pour nous en défendre nous avons

deux choses à faire ; l'une est de considérer ce que ces maux sont capables de détruire en nous, si c'est l'amour de la perfection ou l'amour-propre, qui est notre capital ennemi, nous ne devons pas nous en plaindre ; nous devons plutôt les accepter avec joie et avec reconnaissance, comme des grâces que Dieu nous fait, comme des secours qu'il nous envoie : mais s'ils peuvent nous détourner de la perfection, et nous rendre la vertu odieuse, il ne faut pas pour cela nous décourager, ni perdre la paix du cœur, comme nous verrons bientôt.

L'autre chose est qu'élevant notre esprit à Dieu, nous recevions indifféremment tout ce qui vient de sa main, persuadés que les croix mêmes qu'il nous présente ne peuvent être pour nous que les sources d'une infinité de biens que nous négligeons, parce qu'ils nous sont inconnus.

## CHAPITRE XXVI.

Ce qu'il faut faire lorsqu'on a reçu quelque plaie dans le combat spirituel.

QUAND vous vous sentez blessé, c'est-à-dire, quand vous voyez que vous avez fait quelque faute, soit par une pure fragilité, soit avec réflexion et par malice, ne vous affligez pas trop pour cela ; ne vous laissez pas aller au chagrin et à l'inquiétude ; mais adressez-vous aussitôt à Dieu,

et dites-lui avec une humble confiance : C'est maintenant, ô mon Dieu, que je fais voir ce que je suis. Car que pourroit-on attendre d'une créature foible et aveugle comme moi, que des égaremens et des chutes.

Arrêtez-vous un peu là-dessus, afin de vous confondre en vous-même, et de concevoir une vive douleur de votre faute.

Puis sans vous troubler, tournez toute votre colère contre les passions qui vous dominent, principalement contre celle qui a été cause de votre péché.

Seigneur, direz-vous, j'aurois commis de bien plus grands crimes, si par votre infinie bonté vous ne m'aviez secouru.

Rendez ensuite mille actions de grâces à ce père de miséricorde : aimez-le plus que jamais, voyant que bien loin de se ressentir de l'injure que vous venez de lui faire, il vous tend encore la main, de peur que vous ne tombiez de nouveau dans quelque pareil désordre.

Enfin, plein de confiance, dites-lui : Montrez, ô mon Dieu ! ce que vous êtes, faites sentir à un pécheur humilié votre divine miséricorde ; pardonnez-moi toutes mes offenses, ne permettez pas que je me sépare, ni que je m'éloigne tant soit peu de vous ; fortifiez-moi tellement de votre grâce, que je ne vous offense jamais.

Après cela, n'allez point examiner si Dieu vous a pardonné ou non ; car c'est vouloir vous inquiéter en vain ; c'est perdre le temps ; et il y a en ce procédé bien de l'orgueil et de l'illusion du

démon, et qui, sous des prétextes spécieux, cherche à vous faire de la peine. Ainsi, abandonnez-vous à la miséricorde divine, et continuez vos exercices avec autant de tranquillité que si vous n'aviez point commis de faute. Quand vous auriez même offensé Dieu plusieurs fois en un seul jour, ne perdez jamais la confiance en lui. Pratiquez ce que je vous dis, la seconde, la troisième, la dernière fois comme la première : concevez toujours un plus grand mépris de vous-même, et une grande haine du péché, et soyez plus sur vos gardes à l'avenir. Cette manière de combattre contre le démon lui déplaît infiniment, parce qu'il sait qu'elle plaît beaucoup à Dieu, et qu'il en remporte toujours de la confusion, se voyant dompté par celui même qu'il avoit aisément vaincu en d'autres rencontres. Aussi emploie-t-il toutes ses ruses pour nous la faire quitter : et il en vient souvent à bout, à cause du peu de soin que nous avons de veiller sur notre intérieur.

Au reste, plus vous y trouverez de difficultés, plus vous devez faire d'efforts pour vous surmonter vous-même. Et ne vous contentez pas de pratiquer une fois ce saint exercice, mais reprenez-le souvent, quand même vous ne vous sentiriez coupable que d'un seul péché. Si donc une faute où par malheur vous serez tombé, vous cause du trouble, et vous abat le courage, la première chose que vous devez faire, c'est de tâcher à recouvrer la paix de votre âme et la confiance en Dieu. Il faut ensuite que vous éleviez votre



cœur au ciel, et que vous croyiez fermement que le chagrin qu'on a quelquefois d'avoir péché, n'a pas pour objet l'offense de Dieu, mais le châtiement qu'on a mérité et qu'on appréhende plus que tout le reste.

Le moyen de recouvrer cette paix si souhaitable et si nécessaire, est de ne plus penser à votre péché, mais d'envisager l'infinie bonté de Dieu, qui est toujours prêt, qui désire même pardonner les crimes les plus énormes aux plus grands pécheurs, et qui n'oublie rien pour les ramener à leurs devoirs, pour les unir fortement à lui, pour les sanctifier en cette vie, et pour les rendre éternellement bienheureux en l'autre. Quand ces considérations ou d'autres semblables, auront calmé votre esprit, revenez alors à celle de votre péché, et observez toutes les choses que nous vous avons dites.

Enfin, dans le sacrement de la pénitence, dont je vous conseille de vous approcher souvent, remettez-vous devant les yeux toutes vos fautes, et déclarez-les sincèrement à votre père spirituel, avec une nouvelle douleur d'y être tombé, avec une nouvelle résolution de n'y tomber jamais.

---

## CHAPITRE XXVII.

Comment le démon a accoutumé de tenter et de séduire ceux qui veulent s'adonner à la vertu, et qui sont encore plongés dans le vice.

IL est certain que le démon ne songe qu'à perdre les hommes, et qu'il ne les attaque pas tous de la même sorte. Pour commencer donc à vous découvrir quelques-unes de ses ruses, il vous représente ici divers genres de personnes en des états et en des dispositions différentes. Quelques-uns sont esclaves du péché, et ne pensent point à rompre leurs chaînes; d'autres voudroient bien sortir de cette captivité, mais elles ne font rien pour s'en affranchir; d'autres croient être dans la bonne voie, et c'est alors qu'elles en sont les plus éloignées; d'autres enfin, après être parvenues à un haut degré de vertu, viennent à tomber plus dangereusement que jamais. Nous parlerons de toutes ces sortes de personnes dans les chapitres suivans.

---

## CHAPITRE XXVIII.

**Des artifices qu'emploie le démon pour achever de perdre ceux qu'il a fait tomber dans le péché.**

LORSQUE le démon a pu porter une âme au péché, il n'y a point d'artifice dont il n'use pour l'aveugler d'avance, et pour détourner de sa pensée tout ce qui seroit capable de lui faire voir l'état malheureux où elle est; encore ne se contente-t-il pas d'étouffer les bonnes pensées que Dieu lui donne, et de lui en suggérer de mauvaises : il tâche de l'engager en des occasions dangereuses, et lui dresse des pièges, afin qu'elle tombe de nouveau, ou dans le même péché, ou dans d'autres plus énormes; ce qui fait que déstituée de la lumière divine, elle augmente de plus en plus ses désordres, et s'endurcit dans le mal. Ainsi elle roule continuellement et se précipite de ténèbres en ténèbres, d'abîme en abîme, s'éloignant toujours davantage de la voie de son salut, et multipliant ses chutes, à moins que Dieu ne la soutienne par un secours extraordinaire.

Le remède le plus pressant à ce mal, est qu'elle reçoive sans résistance les inspirations divines qui la rappellent des ténèbres à la lumière, et du vice à la vertu; et qu'avec beaucoup de ferveur elle s'écrie : Ah, Seigneur ! assistez-moi, venez promptement à mon secours : ne permettez pas que je demeure plus long-temps en-

sevelie dans l'ombre de la mort et du péché. Elle répétera plusieurs fois ces mêmes paroles ou d'autres semblables ; et s'il est possible , elle ira incontinent à son père spirituel, pour savoir de lui ce qu'elle doit faire, et pour lui demander des armes contre l'ennemi qui la presse. Que si elle ne peut y aller sur l'heure, elle aura recours au crucifix, en se prosternant à ses pieds, le visage contre terre. Elle invoquera aussi quelquefois la reine du ciel, et implorera sa miséricorde ; car elle doit être persuadée que de cette diligence dépend la victoire, comme nous verrons dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XXIX.

Des inventions dont se sert le malin esprit pour empêcher l'entière conversion de ceux qui, convaincus du mauvais état de leur conscience, ont quelque envie de se corriger, et d'où vient que leurs bons désirs sont le plus souvent sans effet.

CEUX qui reconnoissent le mauvais état de leur conscience, et qui voudroient en sortir, se laissent tromper d'ordinaire par le démon, qui s'efforce de leur persuader qu'ils ont encore bien du temps à vivre, et qu'ils peuvent sûrement différer leur conversion. Il leur représente qu'avant toutes choses il faut qu'ils terminent tel procès, qu'ils se délivrent d'un grand embarras où ils sont, et que sans cela il est impos-

sible qu'ils s'adonnent entièrement à la vie spirituelle, ni qu'ils en exercent paisiblement les fonctions.

C'est ici un piège où beaucoup de gens se sont laissé prendre, et où plusieurs se trouvent pris tous les jours. Mais nul d'eux n'en peut attribuer la cause qu'à son extrême négligence dans une affaire où il s'agit de son salut et de la gloire de Dieu. Que chacun donc, au lieu de dire : *Demain, demain*, dise : *Dès aujourd'hui, dès à présent*. Et pourquoi *demain*? Que sais-je si je verrai le jour de *demain*? Mais quand j'en aurois une certitude entière, seroit-ce vouloir me sauver, que de différer ma pénitence? seroit-ce vouloir gagner la victoire, que de me faire de nouvelles plaies?

C'est donc une chose constante que, pour éviter cette illusion, et celle qu'on a marquée au chapitre précédent, il faut obéir avec promptitude aux inspirations du ciel. Quand je parle de promptitude, je n'entends pas de simples désirs, des résolutions foibles et stériles, qui trompent une infinité de gens, pour plusieurs raisons dont la première est que ces désirs et ces résolutions ne sont pas fondés sur la défiance de soi-même et sur la confiance en Dieu, d'où il suit que l'âme est remplie d'un orgueil secret, et s'aveugle de telle sorte, qu'elle prend pour une vertu solide ce qui n'en a que l'apparence. Le remède pour guérir ce mal, et la lumière pour le connoître, viennent de la divine bonté, qui permet que nous tombions, afin qu'éclairés et instruits par

nos propres chutes, nous passions de la confiance que nous avons en nos forces, à celle que nous devons avoir en sa grâce; d'un orgueil presque imperceptible, à une humble connoissance de nous-mêmes. Ainsi les bonnes résolutions ne peuvent être efficaces, si elles ne sont fermes et constantes; et elles ne peuvent être fermes et constantes, si elles n'ont pour fondement la défiance de soi-même et la confiance en Dieu.

La seconde raison est que, lorsqu'on forme quelque bon désir on ne se propose que la beauté et l'excellence de la vertu, qui de soi attire les volontés les plus foibles, et qu'on ne regarde point les travaux qui sont nécessaires pour l'acquérir; ce qui fait qu'à la moindre difficulté une âme lâche se rebute et quitte son entreprise. C'est pourquoi accoutumez-vous à envisager plutôt les difficultés qui se rencontrent dans l'acquisition des vertus que les vertus mêmes: pensez-y souvent; et selon les occurrences, préparez-vous à les surmonter. Sachez, au reste, que plus vous aurez de courage ou pour vaincre vous-même, ou pour résister à vos ennemis, plus les difficultés s'aplaniront, et vous paroîtront légères.

La troisième raison est que, dans nos bons propos, nous considérons moins la vertu et la volonté de Dieu, que notre intérêt; ce qui arrive d'ordinaire lorsque nous sommes comblés de consolations, particulièrement dans le temps d'adversité. Car ne trouvant ici bas nul soulagement à nos maux, nous prenons alors le dessein de nous donner tout-à-fait à Dieu, et de ne plus nous

appliquer qu'aux exercices de la vertu. Pour ne point pécher de ce côté-là, gardons-nous bien d'abuser des grâces du ciel : soyons humbles et circonspects dans nos bonnes résolutions : ne nous laissons point emporter à une ferveur indiscrete qui nous engage témérairement à faire des vœux que nous ne puissions pas accomplir. Mais si nous sommes dans l'affliction, proposons-nous seulement de bien porter notre croix, selon que Dieu nous l'ordonne, et d'y établir notre gloire jusqu'à refuser toute sorte de soulagement de la part des hommes, et quelquefois même de la part de Dieu. Ne demandons, ni ne désirons autre chose, sinon que la main du Tout-Puissant nous soutienne dans nos maux, et qu'avec sa grâce nous supportions patiemment toutes les peines qu'il lui plaira de nous envoyer.

---

## CHAPITRE XXX.

De l'erreur de quelques personnes qui s'imaginent marcher dans la voie de la perfection.

L'ENNEMI étant vaincu à la première et à la seconde attaque, il ne laisse pas d'en donner une troisième. Il tâche de nous faire oublier les vices et les passions dont nous sommes actuellement combattus, et de nous mettre dans l'esprit de vains projets d'une perfection imaginaire à laquelle il sait bien que nous n'arriverons jamais. De là vient que nous recevons à toute heure des plaies

mortelles, et que nous ne songeons pas à y remédier. Car ces désirs et ces résolutions chimériques nous paroissent de véritables effets, et par un orgueil secret, nous croyons déjà être parvenus à une haute sainteté. Ainsi nous ne pouvons supporter la moindre peine ni la moindre injure; et cependant nous nous amusons à former dans la méditation de grands desseins de souffrir les plus horribles tourmens, et les peines même du purgatoire pour l'amour de Dieu.

Ce qui nous trompe, c'est que la partie inférieure ne craignant pas beaucoup les souffrances éloignées; nous osons nous comparer à ceux qui souffrent effectivement de grandes peines avec une plus grande patience. Si nous voulons éviter un piège si dangereux, déterminons-nous au combat, et combattons en effet tant d'ennemis qui nous environnent, et qui nous attaquent de près. Nous reconnoissons par-là si nos bonnes résolutions ont été lâches ou généreuses, apparentes ou sincères, et nous irons à la perfection par le véritable chemin que les saints nous ont frayé.

Pour ce qui est des ennemis qui ne nous font pas ordinairement la guerre, ne nous mettons pas beaucoup en peine de les combattre, à moins que nous ne prévoyions que dans quelque temps et en de certaines rencontres ils s'élèveront contre nous : car pour nous mettre en état de soutenir leurs attaques, nous devons nous prémunir de bonne heure par de fermes résolutions de les vaincre.



Mais quelque fermes que nous paroissent ces résolutions, ne les considérons pas comme des victoires. Quand même nous nous serions exercés durant quelque temps à la pratique des vertus, et que nous y aurions fait un progrès considérable, tenons-nous toujours dans l'humilité; craignons tout de notre foiblesse; défions-nous de nous-mêmes, et mettons notre confiance en Dieu seul : prions-le souvent de nous fortifier dans le combat, de nous préserver de tout péril, et d'étouffer particulièrement dans nos cœurs tout sentiment de présomption et de confiance en nos forces. Avec cela nous pourrons aspirer à la plus sublime perfection, quoique d'ailleurs nous ayons bien de la peine à nous corriger de quelques légers défauts que Dieu nous laisse souvent, afin de nous humilier, et de conserver par-là le peu de mérites que nous avons acquis par nos bonnes œuvres.

---

## CHAPITRE XXXI.

Des artifices dont se sert le malin esprit pour nous faire quitter le chemin de la vertu.

Le quatrième artifice dont j'ai dit que le démon a coutume de se servir pour nous abuser, lorsqu'il voit que nous marchons dans le chemin de la perfection, est qu'il nous inspire à contre-temps plusieurs bons desseins, afin que venant

à abandonner les exercices de vertu qui nous sont propres, nous nous engageons insensiblement dans le vice.

Si par exemple, une personne malade souffre son mal patiemment, cet ennemi de notre salut, craignant que par-là elle n'acquière l'habitude de la patience, lui propose beaucoup d'œuvres saintes qu'elle pourroit faire dans un autre état : il lui persuade que si elle se portoit bien elle rendroit de plus grands respects à Dieu, et qu'elle seroit plus utile à elle-même, et au prochain. Quand il a pu exciter en elle de vains désirs de recouvrer sa santé, il les entretient de sorte qu'elle s'afflige de ne pouvoir obtenir ce qu'elle souhaite, et plus les désirs s'enflamment, plus l'inquiétude s'augmente. Mais l'ennemi passe encore plus avant ; car il la réduit enfin à s'impatienter dans sa maladie, qu'elle regarde non pas comme une maladie, mais comme un obstacle aux desseins chimériques qu'elle souhaite passionnément de pouvoir exécuter sous prétexte d'un plus grand bien.

Quand il l'a poussée jusque-là, il efface peu à peu de son esprit toute l'idée des bonnes œuvres qu'elle s'est mise en tête, ne lui laissant que le seul désir d'être délivrée de son mal. Que si le mal dure plus long-temps qu'elle ne voudroit, elle en devient toute chagrine et impatiente. Ainsi elle tombe insensiblement de la vertu qu'elle pratique dans le vice qui lui est le plus contraire.

Le moyen de vous garantir de cette illusion

est qu'en quelque état de souffrance que vous vous trouviez, vous preniez garde à ne désirer jamais de faire aucune bonne œuvre, si elle est hors de saison, parce qu'étant dans l'impuissance de la pratiquer, vous ne pourrez en avoir que de l'inquiétude et du déplaisir. Persuadez-vous donc avec un vrai sentiment d'humilité et de résignation que si Dieu vous tire de cet état où vous êtes, tous les bons desirs que vous concevrez maintenant seroient peut-être alors sans effet, parce que vous n'auriez pas le courage de les accomplir : croyez du moins que le Seigneur, par une secrète disposition de sa providence, ou en punition de vos péchés, ne veut pas que vous ayez le plaisir de faire cette bonne œuvre, mais qu'il aime mieux vous voir soumis à ses volontés, et humiliés sous sa main toute-puissante.

Usez-en de même lorsque vous êtes obligé, soit par l'ordre de votre Père spirituel ou par quelque autre raison, d'interrompre vos dévotions ordinaires, ou même de vous retirer pour quelque temps de la sainte table. Ne vous laissez pas abattre au chagrin, mais renoncez intérieurement à votre propre volonté, et conformez-vous à celle de Dieu, en disant : Si Dieu, qui connoît le fond de mon âme, n'y voyoit point de défaut, point d'ingratitude, je ne serois pas maintenant privé de la sainte communion. Que son nom soit béni de la grâce qu'il me fait de découvrir par-là mon indignité. Je crois fermement, Seigneur, que dans toutes les afflictions que vous m'envoyez, vous ne désirez

de moi autre chose , sinon qu'en les supportant avec patience et dans la vue de vous plaire , je vous offre un cœur toujours soumis à vos volontés , toujours prêt à vous recevoir , afin qu'y entrant , vous le remplissiez de consolations spirituelles , et que vous le défendiez contre les puissances infernales , qui tâchent de vous les ravir. Faites , ô mon Créateur et mon Sauveur ! faites de moi ce qui sera le plus agréable à vos yeux. Que votre divine volonté soit maintenant et dans tous les siècles mon appui et ma nourriture. Je ne vous demande qu'une seule chose ; c'est que mon âme , purifiée de tout ce qui vous déplaît , et ornée de toutes les vertus , soit en état , non-seulement de vous recevoir , mais de faire tout ce qu'il vous plaira de lui ordonner.

Ceux qui auront soin de bien pratiquer tout ceci , peuvent se promettre que s'ils se sentent portés à entreprendre quelque bonne œuvre qui passe leurs forces , soit que ce désir soit purement naturel , ou qu'il vienne du démon , qui espère leur donner par-là du dégoût de la vertu , ou que Dieu le leur inspire afin d'éprouver leur obéissance , ils peuvent , dis-je , se promettre que ce leur sera toujours une occasion de faire quelque progrès dans la voie de leur salut , et de servir notre Seigneur de la manière qui lui est le plus agréable , en quoi consiste la vraie dévotion.

Remarquez de plus que , lorsque , pour vous guérir d'une maladie , pour vous délivrer d'une fâcheuse incommodité , vous employez des moyens

de soi innocens, et dont les saints mêmes se servent, vous devez toujours éviter le trop grand empressement, et ne point désirer avec trop d'ardeur que les choses réussissent selon votre inclination. Soyez résigné à tout, et n'envisagez que la seule volonté de Dieu : car que savez-vous si c'est par ces moyens-là, ou par d'autres beaucoup meilleurs, qu'il a résolu de vous délivrer de vos maux ? Si vous en usez autrement, ce sera à votre malheur ; car peut-être n'obtiendrez-vous pas ce que vous souhaitez passionnément, et alors vous ne pourrez vous empêcher de tomber dans l'impatience ; ou quand même vous le pourriez, votre patience sera toujours accompagnée de beaucoup d'imperfections qui la rendront moins agréable à Dieu, et qui en diminueront notablement le mérite.

Je veux enfin vous découvrir un artifice secret de notre amour-propre, qui en mille rencontres nous cache à nous-mêmes nos défauts, quoique grossiers et visibles. Un malade, par exemple, qui s'afflige excessivement de son mal, veut qu'on prenne son impatience pour un zèle de quelque bien apparent. Ce n'est point, si on l'en croit, une véritable impatience ; c'est un juste déplaisir de voir que sa maladie est le châtiment de ses péchés, ou qu'elle incommode et fatigue extrêmement ceux qui sont auprès de lui. Il en est de même d'un ambitieux qui se plaint de n'avoir pu obtenir un honneur, une dignité où il aspirait : car il n'a garde d'attribuer son chagrin à la vanité ; il l'attribue à d'autres choses dont

on sait bien qu'il se mettroit peu en peine en d'autres rencontres. Ainsi le malade qui a tant de compassion pour ceux qui le servent, dès qu'il est guéri, n'est plus touché de leur voir souffrir les mêmes incommodités auprès d'un autre malade.

C'est là une marque bien certaine que son impatience ne vient point de la peine qu'il donne aux autres, mais d'une secrète horreur qu'il a pour les choses qui sont contraires à sa volonté. Quiconque donc veut éviter ces écueils, doit se résoudre à souffrir patiemment, ainsi que nous avons dit, toutes les croix qui lui arriveront en ce monde, de quelque part qu'elles viennent.

## CHAPITRE XXXII.

De la dernière ruse du démon pour faire que les vertus mêmes nous deviennent des occasions de péché.

L'ANCIEN serpent trouve le moyen de nous tenter par les vertus même qui sont dans nous, jusqu'à nous en faire des occasions de péché. Il nous donne de l'estime et de la complaisance pour nous-mêmes, et nous élève si haut, qu'il est impossible que nous ne nous laissions aller à la vaine gloire. C'est pourquoi com allez toujours, et demeurez ferme dans la connoissance de votre néant : songez à toute heure que de votre fonds vous n'êtes rien, et que vous ne sa-

vez rien, et que vous ne pouvez rien ; que vous êtes plein de misère et de défauts, et qu'enfin vous ne méritez que la damnation éternelle. Ayez continuellement devant les yeux cette vérité importante ; que ce soit pour vous une espèce de retranchement d'où vous ne sortiez jamais ; et s'il vous vient des pensées et des sentimens de présomption, repoussez-les comme des ennemis dangereux qui ont conjuré votre perte.

Mais si vous voulez acquérir une parfaite connaissance de ce que vous êtes, servez-vous de cette méthode : Toutes les fois que vous jetterez les yeux sur vous et sur vos actions, envisagez seulement ce qui est de vous, sans y mêler ce qui est de Dieu et ce que vous tenez de sa grâce, et fondez ainsi toute l'estime que vous concevrez pour vous, sur ce que vous avez de vous-même. Si vous regardez le temps qui a précédé votre naissance, vous verrez que durant toute l'étendue de l'éternité vous n'étiez rien, et que vous n'avez fait ni pu faire la moindre chose pour mériter l'être. Et si vous considérez ce temps-ci dans lequel vous subsistez par la seule miséricorde de Dieu, que seriez-vous sans le bienfait de la conservation, que seriez-vous, qu'un pur néant ? et ne retourneriez-vous pas dans ce néant d'où vous êtes sorti, si la main toute-puissante qui vous en a tiré ne vous soutenoit ?

Il est donc indubitable qu'à ne regarder que ce qui vous appartient dans l'être naturel, vous ne devez ni vous estimer vous-même, ni souhai-

ter que les autres vous estiment. Dans l'être surnaturel de la grâce, et dans l'exercice des bonnes œuvres, vous n'avez pas plus de sujet de vous enorgueillir; car sans le secours du ciel, quel mérite pourriez-vous avoir, et quel bien pourriez-vous faire de vous-même?

Si après cela vous vous remettez devant les yeux l'effroyable multitude des péchés, ou que vous avez commis, ou que vous pouviez commettre, si Dieu ne vous avoit préservé, vous trouverez, en multipliant non-seulement les années et les jours, mais les actions et les habitudes mauvaises, vous trouverez, dis-je, que, comme un vice en attire un autre, vos iniquités seroient allées presque à l'infini, et que vous seriez devenu semblable aux démons. Toutes ces considérations doivent vous donner de jour en jour un plus grand mépris de vous-même, et vous faire connoître les obligations infinies que vous avez à la divine bonté, bien loin de lui dérober la gloire qui lui est due.

Au reste, dans le jugement que vous ferez de vous-même, prenez garde qu'il n'y ait rien que de juste et de véritable, et que la vaine gloire n'y ait point de part: car, quoique vous connoissiez beaucoup mieux votre misère qu'un autre, aveuglé par l'amour-propre, ne connoît la sienne, vous serez toujours bien plus criminel et plus punissable que lui du côté de la volonté, si, nonobstant la connoissance que vous avez de vos défauts, vous ne laissez pas de vouloir passer pour saint dans l'esprit des hommes.



Afin donc que cette connoissance vous délivre de la vaine gloire, et vous rende agréable à celui qui est le père et le modèle des humbles, ce n'est pas assez que vous ayez un bas sentiment de vous-même, jusqu'à vous juger indigne de tout bien et digne de tout mal; il faut de plus que vous désiriez d'être méprisé du monde; il faut que vous ayez en horreur les louanges, que vous aimiez les opprobres, et que dans les occasions vous preniez plaisir à exercer les ministères les plus bas. Faites peu d'état de ce qu'on pensera de vous lorsqu'on vous verra embrasser tout ce qu'il y a de plus abject; tâchez seulement de vous occuper à ces sortes d'exercices par un pur motif d'humilité, et non par un sentiment d'orgueil, par une fierté naturelle, qui, sous l'apparence d'une générosité chrétienne, fait qu'on méprise les discours des hommes et qu'on se moque de leurs jugemens.

Que si quelquefois on vous témoigne de l'affection et de l'estime, si on vous loue de quelques bonnes qualités que vous ayez reçues d'en-haut, recueillez-vous incontinent en vous-même; et fondé sur les principes de la vérité et de la justice que nous venons d'établir, dites à Dieu de tout votre cœur : Seigneur, ne permettez pas que je vous dérobe votre gloire, en attribuant à mes propres forces ce qui n'est qu'un pur effet de votre grâce : qu'à vous soient l'honneur et la louange, et à moi l'opprobre et la confusion. Puis, vous tournant vers la personne qui vous loue, dites au fond de votre cœur : Quel sujet peut

avoir cet homme de me louer ? Quelle bonté , quelle perfection trouve-t-il en moi ? Il n'y a qu'un Dieu qui soit bon , et il n'y a que ses œuvres qui soient parfaites. Humiliez-vous de la sorte , rendez à Dieu ce qui est à Dieu ; vous vous défendrez par-là de la vanité , et mériterez de jour en jour de plus grandes grâces.

Si le souvenir de vos bonnes œuvres fait naître en vous quelque vaine complaisance , étouffez-la aussitôt en considérant ces bonnes œuvres , non comme venant de vous , mais comme venant de Dieu , et en disant avec toute humilité , comme si vous leur parliez : Je ne sais comment vous avez été conçues dans mon cœur , ni comment vous êtes sorties de cet abîme de corruption et de péché : car ce n'est point moi qui vous ai formées ; c'est Dieu qui vous a produites , et qui a eu la bonté de vous conserver. C'est donc lui que je reconnois pour votre principal auteur ; c'est lui que je veux et que je dois remercier ; c'est à lui que je renvoie toutes les louanges que l'on me donne.

Considérez , après cela , que toutes les actions de piété que vous ayez jamais faites , non-seulement n'ont point répondu à l'abondance des lumières et des grâces que Dieu vous avoit communiquées pour les bien faire ; mais que de plus il s'y est glissé beaucoup de défauts , et que l'on n'y trouve point cette pureté d'intention , cette ferveur , cette diligence que vous y deviez apporter. Si donc vous les examinez comme il faut , bien loin d'en tirer vanité , vous n'en aurez que

la confusion, voyant le peu de profit, ou, pour mieux dire, le mauvais usage que vous avez fait des grâces divines.

Mais, comparez, après cela, vos actions avec celles des plus grands saints; vous rougirez de la différence qu'il y a des unes aux autres. Que si vous venez à les comparer ensuite aux travaux du Fils de Dieu, dont toute la vie n'a été qu'une perpétuelle croix; quand même vous ne considéreriez en nulle sorte la dignité de sa personne, et que vous n'auriez égard qu'à la grandeur de ses peines, et à cet amour si pur avec lequel il les a souffertes, vous serez contraint d'avouer que jamais vous n'avez rien fait, ni rien souffert qui en approche.

Enfin, si, levant les yeux au ciel, vous envisagez la souveraine Majesté de Dieu, qui mérite des adorations infinies, vous verrez alors clairement que toutes vos bonnes œuvres sont pour vous un sujet de crainte plutôt que de vanité. C'est pourquoi, quelque bien que vous fassiez, vous devez toujours dire avec un profond sentiment d'humilité : *Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur.* (Luc. 18, 13).

Gardez-vous aussi de publier trop facilement les grâces que Dieu vous a faites; car cela déplait presque toujours à Notre-Seigneur, ainsi qu'il l'a témoigné lui-même de la manière que je vais dire. Un jour étant apparu à une de ses servantes, sous la forme d'un petit enfant, et sans nulle marque de sa divinité, elle le pria tout simplement de réciter la salutation angélique. Il le fit à

l'heure même ; mais quand il eut dit : *Vous êtes bénie entre les femmes*, il s'arrêta, ne voulant pas ajouter ce qui étoit à sa louange : et comme elle le pressoit d'achever, il disparut, laissant cette âme sainte remplie de consolation et plus convaincue que jamais de l'importance de l'humilité, par l'exemple qu'il venoit de lui en donner.

Apprenez encore à vous humilier dans toutes vos œuvres, en les regardant comme des miroirs qui vous représentent admirablement bien votre néant. C'est là-dessus que sont fondées toutes les vertus. Car comme Dieu, au commencement du monde, créa de rien notre premier père, ainsi il fonde maintenant tout l'édifice spirituel sur cette vérité reconnue, que de nous-mêmes nous ne sommes rien. De sorte que plus nous nous abaissons, plus l'édifice s'élève ; et à mesure que nous creusons dans la terre, que nous découvrons le fond de notre néant, le souverain architecte pose les pierres solides qui servent à la structure de son bâtiment. Mettez-vous donc bien dans l'esprit que vous ne sauriez jamais descendre trop bas, et que, s'il pouvoit y avoir quelque chose d'infini dans la créature, ce seroit sa fragilité et sa bassesse. O divine connoissance, qui nous rend heureux sur la terre, et glorieux dans le ciel ! O admirable lumière, qui sort des ténèbres de notre néant afin d'éclairer nos âmes et d'élever nos esprits à Dieu ! O pierre précieuse, mais inconnue, qui brille parmi les ordures de nos péchés ! O néant, dont la seule vue nous rend maîtres de toutes choses !

Je ne me lasserois jamais de parler de cette matière. Quiconque veut honorer la divine Majesté, doit se mépriser lui-même, et souhaiter que les autres le méprisent. Humiliez-vous envers tout le monde, abaissez-vous au-dessous de tout le monde, si vous voulez que Dieu soit glorifié en vous, et que vous le soyez en lui. Pour vous unir avec lui, fuyez la grandeur et l'élévation, parce qu'il s'éloigne de ceux qui s'élèvent. Choisissez partout la dernière place, et il descendra de son trône pour venir à vous, pour vous embrasser, pour vous témoigner d'autant plus d'amour, que vous marquerez plus d'inclination à vous humilier, et à vouloir qu'on vous foule aux pieds comme la chose du monde la plus méprisable.

Si Dieu qui, pour s'attacher plus étroitement à vous, s'est fait le dernier des hommes, vous inspire de si humbles sentimens, ne manquez pas de lui en rendre souvent des actions de grâces. Remerciez aussi tous ceux qui vous aideront à conserver ces sentimens d'humilité, en vous maltraitant, ou en croyant que vous n'avez pas assez de vertu pour supporter un affront; remerciez-les, dis-je, et quelque mal qu'ils disent de vous, n'en faites jamais de plainte.

Mais enfin, si, nonobstant toutes ces considérations quoique fortes et puissantes, la malice du démon, le défaut de connoissance de vous-même, l'inclination vicieuse vous remplissent toujours l'esprit de pensées de vanité, et font naître dans votre cœur des sentimens qui vous portent à vous

élever au-dessus des autres, humiliez-vous alors d'autant plus, que vous voyez par expérience le peu de progrès que vous avez fait dans la véritable spiritualité, et combien vous avez de peine à vous délivrer de ces pensées importunes, qui marquent dans vous un grand fonds d'orgueil : par ce moyen, vous ferez du poison un antidote, et du mal même un remède.

---

## CHAPITRE XXXIII.

de quelques avis importans pour ceux qui veulent morifier leurs passions, et acquérir les vertus qui leur manquent.

Quoique jusqu'ici je vous aie dit beaucoup de choses touchant la manière dont vous devez essayer de vaincre vos passions et d'acquérir les vertus qui vous manquent, il m'en reste encore beaucoup d'autres non moins importantes à vous dire.

1. Si vous voulez devenir solidement vertueux et parfaitement maître de vous-même, ne partagez pas tellement, durant la semaine, les exercices de vertu, que vous en attachiez les uns à un jour les autres à l'autre, et que vous soyez ainsi dans un perpétuel dérangement. L'ordre que vous y devez observer est que d'abord vous vous attachiez à détruire la passion qui vous a toujours le plus troublé et qui vous tourmente

encore présentement davantage, et qu'en même temps vous travailliez de toutes vos forces à acquérir dans un éminent degré, la vertu contraire à cette passion prédominante : car possédant une vertu aussi essentielle qu'est celle-là, vous obtiendrez facilement toutes les autres, sans qu'il soit besoin que vous en fassiez un grand nombre d'actes. En effet, les vertus sont tellement liées les unes avec les autres, qu'il suffit d'en posséder parfaitement une pour les avoir toutes.

2. Ne déterminez jamais le temps qu'il faut pour acquérir une vertu ; ne dites point, j'y emploierai tant de jours, tant de semaines, tant d'années : mais comme un nouveau soldat qui n'a point encore vu l'ennemi, combattez toujours, et, par une glorieuse victoire, tâchez de vous ouvrir un chemin à la perfection. Ne soyez pas un moment sans faire quelque progrès dans la voie de Dieu ; parce que celui qui s'arrête, au lieu de se délasser et de prendre haleine, recule et devient plus lâche qu'il n'étoit auparavant. Quand je vous dis que vous avanciez toujours sans vous arrêter, ce que je demande de vous, c'est que vous ne croyiez pas être déjà parvenu au comble de la perfection chrétienne, que vous ne laissiez passer aucune occasion de faire de nouveaux actes de vertus, et que vous ayez en horreur jusqu'aux plus légères fautes.

Pour cela, il est nécessaire que vous vous acquittiez avec une exactitude et une ferveur extrêmes de ce qui est de votre devoir, et que,

**dans les occasions qui se présentent, vous pratiquez excellemment toutes les vertus. Aimez donc et embrassez de tout votre cœur ces occasions de vous rendre saint et parfait, principalement lorsqu'elles sont accompagnées de quelque difficulté, parce que l'effort qu'il faut faire pour surmonter la difficulté sert à former en peu de temps et à affermir dans l'âme les habitudes vertueuses. Aimez aussi ceux qui vous les procurent : fuyez seulement, tant que vous pourrez, tout ce qui peut donner lieu aux tentations de la chair.**

**5. Usez de modération et de prudence à l'égard de certaines vertus qui peuvent ruiner la santé du corps, en le maltraitant excessivement par des disciplines, des cilices, des jeunes, des veilles, des méditations trop longues, et par d'autres sortes de pénitences indiscrètes : car dans la pratique de ces vertus extérieures on doit avancer peu à peu, et monter comme par degrés : mais pour celles qui sont purement intérieures, qui consistent à aimer Dieu, à haïr le monde, à se mépriser soi-même, à détester ses péchés, à être doux et patient, à aimer ses ennemis, il n'y a point de mesure à garder; on n'a pas besoin de précautions, et il faut toujours en faire les actes de la manière la plus excellente qui soit possible.**

**4. Le but de tous vos desseins et de tous vos soins, doit être de vaincre la passion que vous avez entrepris de combattre, et vous devez regarder cette victoire comme la chose du monde**



la plus avantageuse pour vous, et la plus agréable à Dieu. Soit que vous mangiez ou que vous jeûniez, que vous veilliez ou que vous dormiez, que vous soyez dans le travail ou dans le repos, à la maison ou hors de la maison, que vous vaquiez à la vie contemplative ou active, n'ayez pour fin que de surmonter cette principale passion, et d'acquérir la vertu contraire.

5. Haïssez généralement toutes les commodités et tous les plaisirs du corps et vous ne serez combattu que foiblement par les vices qui tirent toute leur force des attraits de la volupté. Mais si dans le même temps que vous rejetez un plaisir sensuel, vous en recherchez un autre : si vous ne faites la guerre qu'à un seul vice, quoique les plaies que vous receviez des autres soient moins dangereuses, le combat sera toujours rude, et la victoire incertaine. Ayez donc toujours devant les yeux ces paroles de l'Écriture : *Celui qui aime sa vie la perdra : celui, au contraire, qui hait sa vie en ce monde, la conservera pour la vie éternelle* (1). *Nous ne sommes point esclaves de la chair, pour vivre selon la chair. Si donc vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez la chair par l'esprit, vous vivrez* (2).

6. Le dernier avis que j'ai à vous donner est qu'il seroit bon, et peut-être nécessaire qu'avant toutes choses vous fissiez une confession générale avec toutes les dispositions requises, pour vous

(1) Joan. 12, 25. -- (2) Rom. 8, 12, 13.

assurer davantage d'une parfaite réconciliation avec Dieu, qui est la source des grâces, l'auteur des victoires, le distributeur des couronnes.

---

## CHAPITRE XXXIV.

Que les vertus ne s'acquièrent que peu à peu et par degré, les unes après les autres.

QUOIQUE le vrai serviteur de Jésus-Christ qui aspire à la plus haute perfection ne doive point mettre de bornes à son avancement spirituel, il faut toutefois que la prudence modère en lui de certains excès d'une ferveur inconsidérée, à qui d'abord rien n'est difficile, mais qui est sujette à se ralentir et à s'éteindre tout-à-fait. C'est pour-quoi, outre ce qui a été dit de la manière de régler les exercices extérieurs, il est bon de remarquer que les vertus intérieures s'acquièrent aussi peu à peu, et qu'on y parvient par degrés. De cette sorte, on jette les fondemens d'une solide et constante piété, et en peu de temps on gagne beaucoup.

Ainsi, en matière de patience, ne prétendez pas pouvoir tout d'un coup désirer les croix et vous en réjouir; il faut vous résoudre, auparavant, à passer par les degrés les plus bas de cette vertu. Suivant ce même principe, n'embrassez pas tout à la fois toutes les vertus, ni même plu-

sieurs ensemble : attachez-vous à une seule, et puis à une autre, si vous voulez que l'habitude s'enracine profondément et sans peine dans votre âme ; car n'entreprenant qu'une vertu, et ne cessant de vous y exercer, votre mémoire s'y appliquera davantage : votre entendement, éclairé de la lumière céleste, inventera de nouveaux moyens et de nouvelles raisons pour vous la faire embrasser ; votre volonté enfin s'y portera avec plus d'ardeur ; ce qui n'arriveroit pas si ces trois puissances étoient partagées à plusieurs objets.

D'ailleurs, les actes qu'il faut produire pour contracter l'habitude d'une vertu, n'ayant tous qu'un même but, et s'aidant les uns les autres, en deviendront moins pénibles, et les derniers feront d'autant plus d'impression dans votre cœur qu'ils y trouveront les saintes dispositions que les premiers y auront laissées.

Toutes ces raisons vous paroîtront convaincantes, si vous faites réflexion que quiconque s'exerce bien dans une vertu, apprend incontestablement à s'exercer dans les autres, et qu'une vertu ne peut se perfectionner, qu'en même temps toutes les autres ne se perfectionnent, à cause de l'étroite union qu'elles ont ensemble, comme les rayons d'un même soleil.

---

**CHAPITRE XXXV.**

**Des moyens les plus utiles pour acquérir les vertus, et de quelle manière on doit s'attacher à une vertu durant quelque temps.**

**J'AJOUTE à ce que je viens de dire que, pour devenir solidement vertueux, il faut avoir un cœur grand, une volonté ferme et généreuse, parce qu'il se trouve dans la suite bien des contradictions et des peines à essuyer. Il faut, de plus, ressentir une inclination particulière pour la vertu : et cette inclination vient en considérant souvent combien les vertus plaisent à Dieu, combien elles sont excellentes en elles-mêmes, combien elles sont utiles et nécessaires à l'homme, et que c'est par elles que toute la perfection chrétienne commence et finit. Il importe extrêmement de se proposer tous les matins de les pratiquer selon qu'on en trouvera l'occasion durant le jour : et l'on s'examinera souvent, pour voir si on a exécuté ses bonnes résolutions, et pour en former encore de nouvelles plus efficaces et plus constantes que les premières.**

**Ce que je dis doit s'observer particulièrement à l'égard de la vertu qu'on tâche alors d'obtenir, et dont on croit avoir le plus besoin. C'est à cette même vertu qu'il faut rapporter toutes les ré-**

flexions qu'on fait sur les exemples des saints, toutes les méditations sur la vie et sur la passion de Notre-Seigneur, qui sont d'une extrême utilité en toutes sortes d'exercices spirituels. Accoutumons-nous tellement à faire des actes de vertu, soit intérieurs, soit extérieurs, que nous y trouvions autant de facilité et de plaisir que nous en avions auparavant à suivre notre penchant naturel; et souvenons-nous de ce qui a été dit ailleurs, que les actes les plus contraires aux inclinations de la nature, sont les plus propres à introduire dans notre âme l'habitude de la vertu.

Quelques sentences tirées des saintes Ecritures, et prononcées de la manière qu'il faut, ou de bouche, ou de cœur, servent encore merveilleusement à cet exercice; ainsi nous devons toujours en avoir plusieurs qui aient rapport à la vertu que nous désirons acquérir, et en user à propos durant la journée, surtout lorsque la passion qui nous domine vient à s'échauffer. Ceux donc qui tâchent à devenir doux et patients, peuvent se servir des paroles suivantes, ou d'autres semblables : *Supportez patiemment la colère d'un Dieu qui vient pour punir vos crimes (1). La patience des pauvres ne sera pas privée pour jamais du bien qu'elle espère (2). Un homme patient vaut mieux qu'un homme vaillant; et celui qui peut se dompter lui-même est préférable à celui qui emporte des villes d'as-*

(1) Baruch. 4, 25. -- (2) Ps. 9, 19.

*saut* (1). *Vous posséderez vos âmes par la patience* (2). *Courons si bien, que par la patience nous gagnions le prix que Dieu nous propose* (3).

On peut ajouter ces aspirations, ou d'autres pareilles : O mon Dieu ! quand serai-je armé de la patience comme d'un bouclier à l'épreuve des traits de mon ennemi ! Quand vous aimerai-je jusqu'à recevoir avec joie toutes les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer ! O vie de mon âme ! ne vivrai-je jamais pour votre gloire . pleinement content parmi les souffrances ! O que je serois heureux, si, dans les flammes des tribulations, je brûlois d'envie de me consumer pour votre service !

Nous nous servons à toute heure de ces sortes d'oraisons, suivant les progrès que nous aurons faits dans la vertu, et selon que la dévotion nous l'inspirera. On les nomme jaculatoires, parce que ce sont comme des dards enflammés que nous lançons vers le ciel, qui ont la vertu d'y élever notre cœur, et qui percent celui de Dieu, quand ils sont accompagnés de deux choses qui leur servent d'ailes, l'une est la connoissance certaine du plaisir que Dieu prend à nous voir dans l'exercice des vertus ; l'autre est un désir ardent d'exceller en toute vertu, par le seul motif de plaire à la divine bonté.

(1) *Prov.* 67, 32. -- (2) *Luc.* 21, 19. -- (3) *Heb.* 12, 1.

---

## CHAPITRE XXXVI.

Que l'exercice de la vertu demande une application  
continue.

ENTRE les choses qui servent à acquérir les vertus chrétiennes (ce qui est le but que nous nous proposons ici), une des plus nécessaires est d'essayer d'avancer toujours dans la voie de la perfection, parce qu'on recule pour peu qu'on s'arrête. Dès que nous cessons de faire des actes de vertu, l'inclination naturelle qui nous porte à rechercher le plaisir et les objets extérieurs qui flattent les sens, ne manque pas d'exciter en nous des mouvemens déréglés; et ces mouvemens détruisent ou du moins affoiblissent les habitudes des vertus. D'ailleurs, cette négligence nous prive de beaucoup de grâces que nous pourrions éviter par un plus grand soin de notre avancement spirituel.

C'est la différence qu'il y a entre voyager sur la terre et marcher dans la voie du ciel. Car ceux qui voyagent sur la terre, peuvent s'arrêter sans retourner sur leurs pas; et, de plus, en marchant toujours, la lassitude les met hors d'état d'aller plus avant: mais, dans le chemin de la perfection, plus on avance, plus on sent augmenter ses forces. La raison de ceci est que la partie inférieure qui, par sa résistance, empêche

autant qu'elle peut le progrès spirituel, vient à s'affoiblir par l'exercice des vertus; et qu'au contraire, la partie supérieure, où est le siège de la vertu, s'affermit et se fortifie davantage.

Ainsi, à mesure qu'on profite dans la spiritualité, toute la peine qu'on y voyoit diminue beaucoup, et une certaine douceur, par laquelle Dieu tempère les amertumes de cette vie, s'augmente à proportion; de sorte qu'allant toujours avec joie de vertu en vertu, on arrive enfin au sommet de la montagne, au comble de la perfection, à cet état bienheureux où l'âme commence à exercer ses fonctions spirituelles non-seulement sans dégoût, mais avec un contentement ineffable, parce qu'étant victorieuse de ses passions, et s'étant mise au-dessus de toutes les créatures et de soi-même, elle vit dans le sein de Dieu, et y jouit, parmi ses travaux continuels, d'un agréable repos.

---

## CHAPITRE XXXVII.

Que puisqu'il faut continuer toujours à pratiquer les vertus, on ne doit omettre aucune occasion de s'y exercer.

Nous avons fait voir assez clairement qu'il faut toujours avancer et ne s'arrêter jamais dans le chemin de la perfection. Veillez donc tellement sur vous, que vous ne manquiez aucune occa-



sion de travailler à acquérir les vertus. Gardez-vous bien de vous éloigner, comme on fait ordinairement, des choses contraires aux inclinations de la nature corrompue, puisque c'est par elles que l'on parvient aux vertus les plus héroïques.

Voulez-vous (pour ne point sortir de notre premier exemple), voulez-vous devenir patient? Prenez garde à ne pas fuir les personnes, les emplois et les pensées même qui vous causent le plus souvent de l'impatience; accoutumez-vous à converser avec toutes sortes de personnes, quelque fâcheuses et incommodes qu'elles soient; soyez toujours dans la disposition de souffrir tout ce qui peut vous faire le plus de peine: autrement, vous n'acquerrez point l'habitude de la patience.

Si quelque emploi vous déplaît, ou de lui-même, ou parce qu'une personne que vous n'aimez pas vous en a chargé, ou parce qu'il vous détourne d'une autre occupation qui seroit plus selon votre goût, n'y renoncez jamais pour cela: ayez assez de courage, non-seulement pour l'embrasser avec joie, mais pour y persévérer jusqu'à la fin, quand même vous en ressentiriez de l'inquiétude, et qu'en le quittant vous pourriez vous mettre l'esprit en repos. Sans cela, vous n'apprendrez jamais à souffrir, et vous ne jouirez point de la véritable paix que possède une âme qui n'a nulle passion et qui a toutes les vertus.

Je dis de même de certaines sortes de pensées

qui vous tourmentent quelquefois : car ce n'est pas un avantage pour vous que d'en être entièrement quitte , puisque la peine qu'elles vous donnent vous accoutume à la souffrance des choses les plus fâcheuses. Tenez donc pour assuré que quiconque vous enseigne le contraire , vous apprend plutôt à fuir la peine que vous craignez , qu'à acquérir la vertu que vous désirez.

A la vérité , un soldat nouveau et peu aguerri doit se comporter dans ces occasions avec beaucoup de prudence et de retenue , tantôt en attaquant l'ennemi , et tantôt en reculant , selon qu'il se sent plus ou moins de force et de vertu : mais il ne doit pas lâcher le pied et abandonner entièrement le combat ; il ne faut pas qu'il évite tout ce qui lui pourroit causer du trouble et du chagrin ; car , quoiqu'il se mit alors hors de danger de tomber dans l'impatience , il s'y trouveroit ensuite plus exposé que jamais , ne s'étant pas fortifié contre ce vice par l'habitude de la patience.

Tout ceci n'a point lieu dans le vice de l'impureté , dont on se sauve par la fuite , comme nous l'avons remarqué ailleurs.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

Qu'on doit se réjouir de toutes les occasions qu'on a de combattre pour acquérir les vertus, principalement de celles où il y a le plus de difficulté.

CE n'est point assez de ne pas fuir les occasions de travailler pour acquérir la vertu : il faut les chercher ; il faut que, dès qu'elles se présentent, nous les embrassions avec joie, et que celles où il y a le plus de mortification nous soient toujours les plus agréables, comme elles nous sont les plus utiles. Rien ne nous paroitra malaisé avec le secours du ciel, si nous gravons bien avant dans notre esprit les considérations suivantes.

La première est, que les occasions sont des moyens propres, ou pour mieux dire, nécessaires à acquérir les vertus. De là vient que lorsqu'on demande à Dieu les vertus, on lui demande par conséquent les moyens qu'il veut qu'on emploie pour les obtenir. Autrement, la prière seroit vaine, et on se contrediroit soi-même, on tenteroit Dieu, qui n'a pas accoutumé de donner la patience sans les tribulations, ni l'humilité sans les opprobres.

Il en est de même de toutes les autres vertus qui sont les fruits des adversités que Dieu nous envoie, et que nous devons d'autant plus aimer,

qu'elles sont plus rudes ; parce que les grands efforts qu'il faut faire pour les supporter, contribuent extrêmement à former en nous les habitudes des vertus.

Soyons donc toujours attentifs à mortifier notre propre volonté, quand ce ne seroit que dans une œillade un peu trop curieuse, dans une parole un peu trop libre : car quoique les victoires qu'on gagne sur soi dans les grandes occasions, soient plus glorieuses, celles qu'on remporte dans les moindres sont incomparablement plus fréquentes.

La seconde considération que nous avons déjà touchée, est que toutes les choses qui arrivent en ce monde viennent de Dieu, et qu'il prétend que nous en tirions du profit. Car, bien qu'à parler proprement on ne puisse dire que quelques-unes de ces choses, comme nos péchés ou ceux d'autrui, viennent de Dieu, qui abhorre l'iniquité, il est vrai pourtant qu'elles sont de lui en quelque façon, puisqu'il les permet, et que pouvant absolument les empêcher, il ne le fait pas. Mais pour les afflictions qui nous arrivent, soit par notre faute, soit par la malice de nos ennemis, on ne peut nier qu'elles ne viennent de sa main, et qu'il n'y ait part, quoiqu'il en condamne la cause. Cependant, il veut que nous les supportions patiemment, ou parce qu'elles nous sont des moyens de nous sanctifier, ou pour d'autres justes raisons que lui seul connoit.

Si donc nous sommes certains que, pour ac-

complir parfaitement sa divine volonté, nous devons souffrir de bon cœur tous les maux que nous causent les méchans, ou que nous nous attirons nous-mêmes par nos péchés, c'est à tort que quelques-uns, pour couvrir leur impatience disent qu'un Dieu infiniment juste ne peut vouloir ce qui part d'un mauvais principe. On voit bien qu'ils ne prétendent autre chose que de s'exempter de la peine et de faire même accroire au monde qu'ils ont raison de ne pas recevoir les croix que Dieu leur présente. Mais il y a encore plus, c'est que, quand tout le reste seroit égal, Dieu se plaît bien plus à nous voir souffrir constamment les persécutions injustes des hommes, surtout de ceux que nous avons obligés, qu'à nous voir prendre en patience d'autres accidens fâcheux. En voici les raisons.

La première est que l'orgueil, qui naît avec nous, se réprime beaucoup mieux par les mauvais traitemens que nous font nos ennemis, que par des peines et des mortifications volontaires. La seconde est qu'en les souffrant patiemment, nous faisons ce que Dieu demande de nous, et ce qui est de sa gloire, parce que nous conformons notre volonté à la sienne dans une chose où sa bonté et sa puissance brillent également, et que, d'un fonds aussi mauvais qu'est le péché même, nous recueillons d'excellens fruits de vertu et de sainteté. Sachez donc qu'aussitôt que Dieu nous voit résolu de travailler tout de bon à acquérir les vertus solides, il ne manque point de nous éprouver par de fâcheuses tentations et

par de rudes souffrances. Ainsi, connaissant l'amour qu'il nous porte, et l'affection qu'il a pour notre bien spirituel, nous devons recevoir avec actions de grâces le calice qu'il nous offre, et le boire jusqu'à la dernière goutte, persuadés que plus nous le trouverons amer, plus il nous sera salutaire.

---

## CHAPITRE XXXIX.

Comment on peut, en diverses occasions, pratiquer la même vertu.

Vous avez vu, dans un des chapitres précédens, qu'il vaut beaucoup mieux s'attacher durant quelque temps à une seule vertu, que d'en embrasser plusieurs à la fois, et que c'est à cette vertu particulière qu'on doit s'exercer toutes les fois que l'occasion s'en présente. Voyez maintenant avec quelle facilité vous le pourrez faire.

Il arrivera en un même jour, et peut-être en une même heure, qu'on vous fera quelque sévère réprimande pour une action qui ne sera pas mauvaise, ou que pour un autre sujet on parlera mal de vous; qu'on ne voudra pas vous accorder une grâce que vous aurez demandée, et qu'on vous la refusera d'une manière choquante, quoique ce ne soit qu'une bagatelle; qu'on aura quelque faux soupçon de vous; qu'on vous donnera quelque commission odieuse; & qu'on vous

servira des viandes mal apprêtées; qu'il surviendra une maladie, ou que tout à coup vous vous trouverez accablé d'autres maux encore plus grands, comme il s'en trouve une infinité dans cette misérable vie. Parmi tant d'accidens fâcheux vous pouvez sans doute pratiquer plusieurs vertus différentes; mais pour observer la règle qu'on a donnée là-dessus, il vous sera plus utile de vous attacher à celle dont vous croirez avoir le plus besoin.

Si c'est la patience, vous ne penserez qu'à souffrir courageusement et avec joie tous les maux qui pourront vous arriver. Si c'est l'humilité, vous songerez, dans toutes vos peines, qu'il n'est point de châtimement qui puisse égaler vos crimes. Si c'est l'obéissance, vous tâcherez de vous soumettre à la volonté d'un Dieu qui vous punit selon que vous le méritez. Il faudra même vous assujettir, pour l'amour de lui et parce qu'il le veut, non-seulement aux créatures raisonnables, mais encore à celles qui, n'ayant ni raison, ni vie, ne laissent pas d'être les instrumens de la justice. Si c'est la pauvreté, vous essaieriez de vivre content, quoique privé de tous les biens et de toutes les douceurs de cette vie. Si c'est la charité, vous ferez le plus qu'il vous sera possible des actes d'amour de Dieu, en considérant que le prochain vous donne occasion de multiplier les mérites, lorsqu'il exerce votre patience, et que Dieu qui nous envoie ou qui permet tous les maux que vous souffrez, n'a en vue que votre bien spirituel.

Ce que je dis de la manière dont vous pouvez pratiquer en des rencontres différentes la vertu qui vous est la plus nécessaire, montre en même temps de quelle façon vous pouvez vous y exercer en une seule occasion, comme une maladie, ou en quelque autre sorte de peine, soit du corps, soit de l'esprit.

---

## CHAPITRE XL.

Du temps que nous devons employer à acquérir chaque vertu, et des marques du progrès que nous y faisons.

On ne sauroit déterminer précisément et en général combien nous devons employer de temps à nous exercer à chaque vertu, parce que cela dépend de l'état et des dispositions où nous sommes, du progrès que nous faisons dans la vie spirituelle, et de la direction de celui qui nous y conduit : mais il est constant que si nous nous y appliquons avec tout le soin et toute l'ardeur que nous avons dits, en peu de semaines nous y profiterons beaucoup.

Une marque très-certaine d'un progrès considérable est lorsque l'on persévère dans ses exercices de piété malgré les dégoûts, les troubles, les aridités et la privation de toute consolation sensible. Une autre non moins évidente, est lorsque la concupiscence vaincue et soumise à la raison, ne sauroit plus empêcher qu'on ne pra-



tique les vertus : car à mesure qu'elle s'affoiblit, les vertus se fortifient et s'enracinent dans l'âme. C'est pourquoi, lorsqu'on ne sent point de contradiction et de révolte dans la partie inférieure, on peut s'assurer que l'on a acquis l'habitude de la vertu, et plus on a de facilité à en produire les actes, plus l'habitude en est parfaite.

Ne croyez pas néanmoins être parvenu à un haut point de sainteté, ni que vous ayez entièrement dompté vos passions, par ce que depuis long-temps et après plusieurs combats vous n'en avez ressenti aucune attaque. Sachez qu'il y a souvent en ceci de l'illusion du démon, et de l'artifice du côté de la nature, qui se déguise pour un temps. De là vient que par un orgueil secret on prend pour vertu ce qui est en effet un vice. D'ailleurs si vous regardez quel est le degré de perfection où Dieu vous appelle, quelque effort que vous ayez fait jusqu'ici pour y atteindre, vous vous en trouverez toujours infiniment éloigné. Vous devez donc continuer vos exercices ordinaires comme si vous ne faisiez que de commencer à les pratiquer, sans jamais vous ralentir de votre première ferveur.

Souvenez-vous qu'il vaut mieux tâcher de profiter en vertu, que d'examiner scrupuleusement si l'on y a profité, parce que Dieu, qui seul connoît et sonde les cœurs, découvre à quelques-uns ce secret, et le cache aux autres, selon qu'il les voit capables ou de s'en humilier, ou d'en tirer vanité : et par-là, ce Père également bon et sage, ôte aux plus foibles l'occasion de leur nuire,

et donne aux autres le moyen de croître en vertu. Ainsi, quoiqu'une âme ne voie point le progrès qu'elle fait, elle ne doit pas quitter pour cela ses pratiques de dévotion, par ce qu'elle le connoitra quand il plaira à notre Seigneur de le lui faire connoître pour son plus grand bien.

---

## CHAPITRE XLI.

Qu'on ne doit pas trop souhaiter d'être délivré des afflictions qu'on endure patiemment; et de quelle sorte il faut régler ses désirs.

QUAND VOUS VOUS TROUVEZ en quelque affliction, quelle qu'elle soit, et que vous la supportez patiemment, gardez-vous bien d'écouter ni le démon, ni votre amour-propre, qui excitent dans votre cœur de violens désirs d'être délivré de cette peine. Car votre impatience seroit cause de deux grands maux; l'un que, quand vous ne perdriez pas alors tout-à-fait l'habitude de la patience, ce seroit toujours une disposition au vice contraire; l'autre, que votre patience ne pourroit être qu'imparfaite, et que vous ne seriez récompensé que pour le temps où vous l'auriez exercé; au lieu que si vous n'aviez point souhaité de soulagement, mais que vous eussiez témoigné une résignation entière à la volonté divine, quand votre peine n'auroit duré qu'un quart d'heure, Dieu vous en récompenseroit comme d'une longue souffrance.

Prenez donc pour règle générale en toutes choses, de ne vouloir faire que ce que Dieu veut et de rapporter là tous vos désirs, comme à l'unique but où ils doivent tendre. Par ce moyen ils deviendront justes et saints : et quelques accidens qui puissent arriver, non-seulement vous demeurerez tranquille, mais vous jouirez d'un contentement parfait. Car, comme il n'arrive rien en ce monde que par l'ordre de la providence, si vous ne voulez que ce qu'elle veut, vous aurez tout ce que vous désirerez, parce qu'il n'arrivera rien que selon votre volonté.

Ce que je dis ne s'entend pas, à la vérité, des péchés d'autrui ni des vôtres, puisque Dieu les a en horreur, mais il s'entend de toutes sortes de peines, soit qu'elles soient des punitions de vos péchés, ou de simples épreuves de votre vertu, quand même vous en auriez le cœur pénétré de douleur, et que vous seriez en danger d'en perdre la vie ; car ces sortes de croix sont celles dont Dieu a coutume de favoriser ses meilleurs amis.

Que si vous cherchez quelque adoucissement à votre peine, et que vous usiez pour cela des moyens communs sans pouvoir vous soulager, il faut vous résoudre à souffrir patiemment un mal que vous avez essayé en vain de guérir, il faut même que vous employez ces moyens qui de soi sont bons, et dont Dieu veut que vous serviez dans le besoin, il faut, dis-je, que vous les employiez par cette seule raison que Dieu le veut, et non par aucune attaque pour

vous-même, ni par une trop grande passion de vous délivrer des souffrances.

---

## CHAPITRE XLII.

Comment on peut se défendre des artifices du démon, lorsqu'il suggère des dévotions indiscrètes.

Lorsque le démon, cet ancien serpent, voit que nous marchons d'un pas assuré dans la voie du ciel, que tous nos désirs vont à Dieu, et qu'il ne peut nous engager dans le mal par des artifices grossiers, il se transforme en ange de lumière, il nous pousse à la perfection, et nous la fait désirer aveuglément et sans nul égard à notre foiblesse; il nous inspire des pensées dévotes, nous allègue des passages de l'Écriture, nous remet devant les yeux les exemples des plus grands saints, afin qu'une faveur indiscrète et précipitée nous porte trop loin, et nous fasse faire quelque lourde chute.

Il nous incite (par exemple) à maltraiter excessivement notre chair par des disciplines, par des jeûnes et par d'autres mortifications semblables. Son dessein est, ou que croyant avoir fait de grandes choses, nous en tirions vanité, ce qui arrive particulièrement aux femmes; ou qu'abattus par des pénitences trop rigoureuses et au-dessus de nos forces, nous devenions incapables de faire aucune bonne œuvre; ou que

ne pouvant plus supporter les travaux d'une vie austère, nous nous dégoûtons peu à peu des exercices spirituels, et qu'enfin, las de pratiquer la vertu, nous recherchions avec plus d'ardeur que jamais les plaisirs et les divertissemens du monde.

Qui pourroit dire combien de gens se sont perdus de la sorte? La présomption les a aveuglés jusqu'à un tel point, que se laissant emporter indiscrètement à un zèle trop avide de souffrances, ils sont tombés dans le piège qu'ils s'étoient eux-mêmes dressé, et sont devenus enfin le jouet des démons. Sans doute qu'ils se seroient garantis d'un si grand malheur, s'ils avoient considéré qu'en ces exercices de mortification, quelque louables qu'ils soient, et quelques fruits qu'en recueillent ceux qui ont assez de force de corps et assez d'humilité d'esprit pour en profiter, il faut toujours, comme nous avons déjà dit, garder quelque règle, et voir ce qui convient davantage aux dispositions où l'on est; car tous ne peuvent pas faire autant d'austérités que les saints; mais tous peuvent imiter les saints en beaucoup de choses. Ils peuvent former dans leur cœur des désirs ardens et efficaces de participer aux glorieuses couronnes que remportent les vrais soldats de Jésus-Christ dans les combats spirituels; ils peuvent, à leur exemple, mépriser le monde et se mépriser eux-mêmes, aimer la retraite et le silence, être humbles et charitables envers tout le monde, souffrir patiemment les injures, faire

du bien à ceux qui leur font le plus de mal, éviter les moindres fautes, qui sont des choses d'un plus grand mérite auprès de Dieu que toutes les macérations du corps.

Il est même bon de remarquer qu'au commencement il convient d'user un peu de modération dans les pénitences extérieures, afin de pouvoir les augmenter quand il en sera besoin ; car souvent, pour en vouloir trop faire, on se met en danger de n'en plus faire du tout. Je vous dis ceci dans la pensée que vous êtes bien éloigné de l'erreur grossière où sont quelques-uns qui passent pour spirituels, mais qui séduits par l'amour-propre, n'ont rien de plus à cœur que de conserver leur santé. Ces gens-là, pour la moindre chose, craignent de s'incommoder, et il n'y a rien dont ils s'occupent, ni dont ils parlent plus souvent que du régime de vivre qu'ils doivent garder. Ils ont sur le choix des viandes une extrême délicatesse qui ne sert qu'à les affaiblir, ils préfèrent ordinairement celles qui flattent davantage le goût, à celles qui sont meilleures pour l'estomac, et cependant, si on les en croit, tout ce qu'ils prétendent, c'est d'avoir des forces pour mieux servir Dieu.

C'est là le prétexte dont ils couvrent leur sensualité, mais dans le fond, ils ne cherchent que le moyen d'accorder ensemble deux ennemis irréconciliables qui sont la chair et l'esprit, ce qui va infailliblement à la ruine de tous les deux, puisqu'en même temps l'un perd la santé, et l'autre la dévotion. C'est pourquoi une manière

de vivre moins délicate et moins inquiète est toujours la plus aisée et la plus sûre.

Il faut néanmoins y garder quelque mesure, et avoir égard aux diverses complexions, qui, n'étant pas également fortes, ne peuvent pas soutenir les mêmes travaux. J'ajoute qu'il faut de la discrétion, non-seulement pour se modérer dans les exercices extérieurs, mais même pour ne pas aller trop loin dans ceux qui sont purement intérieurs et spirituels, ainsi que nous l'avons fait voir en expliquant la manière de s'élever par degrés aux plus sublimes vertus.

## CHAPITRE XLIII.

Que notre mauvaise inclination, jointe aux suggestions du démon, nous porte à juger témérairement du prochain. De quelle manière nous devons y résister

LA bonne opinion que nous avons de nous-mêmes produit un autre désordre bien préjudiciable; c'est le jugement téméraire qui fait que nous concevons et que nous donnons aux autres une mauvaise idée de notre prochain. Comme ce vice naît de notre orgueil, c'est aussi par notre orgueil qu'il s'entretient; et plus il augmente plus aussi nous devenons présomptueux, pleins de nous-mêmes, et susceptibles des illusions du démon; car nous en venons insensiblement à avoir pour nous, d'autant plus d'estime, que

nous en avons moins pour les autres, étant fausement persuadés que nous sommes tout-à-fait exempts des fautes dont nous les jugeons coupables.

Lorsque l'ennemi de notre salut reconnoît en nous cette méchante disposition, il emploie toutes ses ruses pour nous rendre continuellement attentifs à examiner les défauts d'autrui, et à nous les figurer plus grand qu'ils ne sont. Il n'est pas croyable combien il s'efforce de nous remettre à tout moment devant les yeux quelques légères imperfections que nous avons vues dans nos frères, lorsqu'il ne peut nous y en faire remarquer de considérables.

Puis donc qu'il est si artificieux et si appliqué à nous nuire, ne soyons pas moins vigilans à découvrir et à éviter ses pièges. Aussitôt qu'il nous représente quelque vice du prochain, rejetons cette pensée; et s'il continue à nous presser d'en former un jugement désavantageux, gardons-nous bien d'écouter ses suggestions malignes. Souvenons-nous que nous n'avons pas l'autorité nécessaire pour juger, et que quand même nous l'aurions, nous ne serions pas assurés de juger équitablement, parce que nous sommes prévenus de mille passions aveugles, et que naturellement nous prenons plaisir à censurer les actions et la vie d'autrui.

Pour remédier efficacement à un mal si dangereux, ayons l'esprit entièrement occupé de nos misères : nous trouverons au-dedans de nous tant de choses à réformer, que l'envie ne nous



prendra pas de juger et de condamner les autres. De plus, en nous appliquant à considérer nos propres défauts, nous guérirons aisément l'œil de notre âme, d'une certaine malignité qui est la source des jugemens téméraires. Car quiconque juge sans raison que son frère est sujet à quelque vice, n'a que trop de fondement pour croire qu'il y est sujet lui-même, puisqu'un homme vicieux pense toujours que les autres lui ressemblent. Lors donc que nous sommes près de condamner la conduite de quelque personne, blâmons-nous intérieurement nous-mêmes, et faisons-nous ce juste reproche : Aveugle et présomptueux ! comment es-tu si téméraire que de critiquer les actions de ton prochain, toi qui as les mêmes défauts, et qui en as de plus grands que lui ! Ainsi tournant contre nous nos propres armes, au lieu d'en blesser nos frères, nous les emploierons à guérir nos plaies.

Que si la faute que nous condamnons est réelle et manifeste, excusons par charité celui qui l'a commise ; croyons qu'il a des vertus cachées qu'il n'auroit pu conserver si Dieu n'eût permis cette chute ; croyons qu'un léger défaut que Dieu lui laisse pour quelque temps, rabattra beaucoup de la bonne opinion qu'il a de lui-même ; qu'étant méprisé des autres, il en deviendra plus humble, et par conséquent que son gain sera plus grand que sa perte. Mais si le péché est non-seulement public, mais énorme : si le pécheur est endurci et impénitent, élevons notre esprit au ciel ; entrons dans les secrets jugemens

**de Dieu : considérons que beaucoup de gens , après avoir long-temps vécu dans le crime , sont devenus de grands saints , et que d'autres , au contraire , qui sembloient être arrivés au comble de la perfection , sont tombés malheureusement dans un abîme d'iniquités.**

Par ces considérations , chacun comprendra qu'il n'y a pas moins à craindre pour lui que pour tout autre , et que , s'il sent quelque inclination à juger favorablement des autres , c'est le Saint-Esprit qui la lui donne : au lieu que ses jugemens téméraires , ses aversions et son mépris pour le prochain n'ont point d'autre cause que sa propre malignité et la suggestion du démon. Si donc nous nous sommes arrêtés à considérer trop curieusement les défauts d'autrui , ne nous donnons point de repos que tout ne soit effacé de notre mémoire.

---

## CHAPITRE XLIV.

### De l'Oraison.

**Si la défiance de nous-mêmes , la confiance en Dieu et le bon usage de nos puissances sont des armes nécessaires dans le combat spirituel , comme on l'a fait voir jusqu'ici , l'oraison que nous avons mise la dernière est encore d'une plus grande nécessité , puisque c'est par elle qu'on obtient de Dieu non-seulement ces vertus,**

mais généralement tous les biens dont on a besoin. C'est par ce canal que découlent toutes les grâces qu'on reçoit d'en-haut ; c'est elle qui fait que le Tout-Puissant vient du ciel à notre secours, et que, par des mains aussi foibles que les nôtres, il détruit les plus redoutables ennemis. Pour nous en servir comme il faut, voici ce que nous avons à faire.

1. Nous devons avoir un véritable désir de servir Dieu avec ferveur, et en la manière qui lui sera le plus agréable. Or ce désir s'allumera dans notre cœur si nous considérons attentivement trois choses. La première est, que Dieu mérite infiniment d'être servi et honoré à cause de l'excellence de son être souverain, de sa bonté, de sa beauté, de sa sagesse, de sa puissance et de toutes ses perfections ineffables. La seconde est, que ce Dieu fait homme n'a cessé, durant trente-trois années, de travailler pour notre salut ; qu'il a bien voulu panser de ses propres mains les horribles plaies de nos péchés, et qu'il a eu la bonté de les guérir, non pas en y versant du vin et de l'huile, mais en y appliquant son sang précieux et sa chair très-pure, toute déchirée par les fouets, par les épines et par les clous. La troisième est qu'il nous importe extrêmement de garder sa loi, et de nous bien acquitter de nos devoirs ; puisque c'est l'unique moyen de nous rendre maîtres de nous-mêmes, victorieux du démon, et enfans de Dieu.

2. Nous devons avoir une foi vive et une ferme confiance que Dieu ne nous refusera point

les secours nécessaires pour le bien servir et pour opérer notre salut. Une âme pleine de cette sainte confiance est comme un vase sacré où la divine miséricorde répand les trésors de sa grâce ; et plus il est grand , plus aussi est grande l'abondance des bénédictions célestes que l'oraison y attire. Car comment un Dieu , à qui rien n'est impossible et qui ne trompe personne , pourroit-il ne pas communiquer ses dons , lui qui nous presse de les demander , et qui nous promet son Saint-Esprit , pourvu que nous le demandions avec persévérance ?

3. Nous devons prier , par le seul motif de faire ce que Dieu veut , et non pas ce que nous voulons : de sorte que nous ne nous appliquions à la prière qu'à cause que Dieu nous le commande , et que nous ne désirions d'être exaucés qu'autant qu'il lui plaît ; qu'ainsi nous avons purement en vue de conformer notre volonté à la sienne , et non pas d'accommoder sa volonté à la nôtre. La raison de ceci est que l'amour-propre ayant perverti et corrompu notre volonté , nous ne savons le plus souvent ce que nous demandons : au lieu que la volonté divine ne peut faillir , étant essentiellement juste et sainte. Aussi doit-elle être la règle de toute autre volonté , et c'est s'égarer que de ne la pas suivre. Prenons donc garde à ne demander à Dieu que des choses qui lui agréent. S'il y a lieu de craindre que ce que nous souhaitons ne soit pas conforme à sa volonté , ne le demandons qu'avec une entière soumission aux ordres de sa provi-

dence ; mais si les choses que nous voulons obtenir ne peuvent lui être que très-agréables, comme des grâces et des vertus, demandons-les plutôt pour lui plaire et pour servir sa divine majesté, que pour toute autre considération, quelque spirituelle qu'elle soit.

4. Si nous voulons que nos prières soient exaucées, il faut que nos œuvres s'accordent avec nos demandes ; il faut qu'avant l'oraison et après nous travaillions de toutes nos forces pour nous rendre dignes de la grâce que nous désirons obtenir ; car l'exercice de l'oraison et celui de la mortification intérieure ne doivent jamais aller l'un sans l'autre, parce que c'est tenter Dieu que de lui demander une vertu et de ne pas se mettre en peine de la pratiquer.

5. Avant que de rien demander à Dieu, rendons-lui de très-humbles actions de grâces pour tous les biens qu'il lui a plu de nous faire. Nous lui pourrions dire : Seigneur, qui, après m'avoir créé, m'avez racheté par votre miséricorde, et m'avez ensuite délivré une infinité de fois de la fureur de mes ennemis, venez maintenant à mon secours, et oubliant mes ingratitudez passées, ne me refusez pas la grâce que je vous demande. Que si, lors même que nous voulons obtenir quelque vertu en particulier, nous sommes tentés du vice contraire, ne manquons pas de remercier Dieu de l'occasion qu'il nous donne d'exercer cette vertu ; car ce n'est pas une petite faveur.

6. Comme l'oraison doit toute sa force et son

efficace à la souveraine bonté de Dieu , aux mérites de la vie et de la passion de notre Seigneur, et à la promesse qu'il nous a faite de nous exaucer, nous mettrons toujours à la fin de nos prières une ou plusieurs des conclusions suivantes : Je vous conjure , Seigneur, par votre divine miséricorde , de m'octroyer cette grâce : accordez-moi , par les mérites de votre Fils, ce que je vous demande : souvenez-vous , ô mon Dieu ! de vos promesses, et exaucez mes prières. Quelquefois, il sera bon d'employer auprès de Dieu l'intercession de la sainte Vierge et des autres saints , car ils ont au ciel beaucoup de pouvoir, et Dieu prend plaisir à les honorer à proportion de l'honneur qu'ils lui ont rendu pendant leur vie.

7. Il faut de plus persévérer dans cet exercice , parce que le Tout-Puissant ne peut résister à une humble persévérance dans la prière. Que si l'importunité de la veuve de l'évangile put fléchir un méchant juge, comment nos prières ne toucheroient-elles pas un Dieu infiniment bon ? Et ainsi , quand il tarderoit à nous accorder nos demandes ; quand il sembleroit ne vouloir pas même nous écouter, nous ne devrions pas pour cela perdre la confiance que nous avons en son infinie bonté , ni cesser de le prier, parce qu'il a dans le souverain degré tout ce qui est nécessaire pour pouvoir et pour vouloir nous faire du bien. Si donc il ne manque rien de notre côté, nous obtiendrons infailliblement ce que nous demanderons, ou quelque chose de

meilleur, et peut-être même l'un et l'autre. Au reste, plus nous croirons être rebutés, plus il faut que nous concevions de mépris et de haine pour nous-mêmes : de telle sorte néanmoins qu'en considérant nos misères, nous envisagions toujours la divine miséricorde, et que, bien loin de diminuer notre confiance en elle, nous l'augmentions dans la pensée, que plus nous demeurerons fermes parmi les sujets de défiance, plus nous aurons de mérite.

Enfin, ne cessons jamais de remercier Dieu ; bénissons également sa sagesse, sa bonté, sa charité, soit qu'il nous refuse ou qu'il nous accorde nos demandes ; et, quoi qu'il arrive, demeurons toujours tranquilles, contents, et soumis en tout à sa providence.

---

## CHAPITRE XLV.

Ce que c'est que l'Oraison mentale.

L'Oraison mentale est une élévation de l'esprit à Dieu, dans laquelle on lui demande, ou expressément, ou tacitement, les choses dont on croit avoir besoin.

On les lui demande expressément, lorsque du cœur on lui dit : O mon Dieu ! accordez-moi cette grâce, pour l'honneur de votre saint nom. Ou bien : Seigneur, je crois fermement que vous voulez et qu'il est de votre gloire que je vous

demande cette faveur : accomplissez donc maintenant en moi votre divine volonté. Quand nos ennemis nous attaquent et nous pressent le plus vivement, nous pouvons lui faire cette prière : Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir, de peur que je ne devienne la proie de mes ennemis. Ou cet autre : Mon Dieu, mon refuge et toute ma force, secourez-moi promptement, de crainte que je ne succombe. Si la tentation continue, nous continuerons aussi à prier de la même sorte, résistant toujours courageusement au malin esprit. Quand le plus fort du combat sera passé, nous nous tournerons vers notre Seigneur, et, le priant de considérer d'un côté les forces de notre ennemi, de l'autre, notre foiblesse, nous lui dirons : voici, ô mon Dieu ! votre créature, voici l'ouvrage de vos mains, voici cet homme que vous avez racheté de votre sang ; voyez le démon qui s'efforce de vous l'enlever et de le perdre. C'est à vous que j'ai recours, c'est en vous que je mets toute ma confiance, parce que je sais que vous êtes infiniment bon et infiniment puissant. Ayez pitié d'un aveugle, quoique volontaire, qui, sans le secours de votre grâce, ne peut éviter de tomber entre les mains de votre ennemi. Assistez-moi donc, ô mon unique espérance ! ô toute la force de mon âme !

On demande tacitement des grâces à Dieu, lorsqu'on se contente de lui représenter ses besoins sans rien dire davantage. Étant donc en sa présence, et reconnoissant que de nous-mêmes nous ne sommes point capables d'éviter le mal,



ni de faire le bien , brûlant d'ailleurs du désir de le servir, nous arrêterons la vue sur lui, en attendant son secours avec confiance et avec humilité. Cet aveu de notre foiblesse, ce désir de servir Dieu, cet acte de foi fait de la manière que j'ai dit, tout cela est une prière tacite qui obtient infailliblement du ciel ce que nous voulons, et qui a d'autant plus de force, que l'aveu est plus sincère, le désir plus ardent, la foi plus vive. Il y a une autre prière semblable, mais plus courte, laquelle se fait par un regard simple de l'âme qui expose aux yeux du Seigneur son indigence; et ce regard n'est autre chose que le souvenir d'une grâce qu'on avoit déjà demandée et qu'on demande encore, sans rien dire, et sans exprimer son désir.

Tâchons de mettre en usage cette sorte d'oraison, et apprenons à nous en servir en toute rencontre, parce que l'expérience nous fera voir que, comme il n'y a rien de plus aisé, il n'y a rien aussi de plus excellent ni de plus utile.

---

## CHAPITRE XLVI.

De la méditation.

QUAND on veut donner un peu plus de temps à la prière, comme une demi-heure ou une heure, ou même davantage, il faut y joindre la méditation sur quelque point de la vie ou de la

passion de notre Seigneur, et appliquer à la vertu qu'on veut acquérir toutes les réflexions qui se font sur cette matière.

Si donc vous avez besoin de vous exciter à la patience, arrêtez-vous à considérer le mystère de la flagellation de votre Sauveur. Songez, 1° comme les soldats ayant eu ordre de le conduire dans le lieu où il devoit être fouetté, ils l'y traînèrent avec de grands cris et des railleries sanglantes; 2° comme ces cruels bourreaux, l'ayant dépouillé, son corps très-pur demeura tout nu; 3° comme ses mains innocentes furent liées très-étroitement à la colonne; 4° comme tout son corps fut tellement déchiré par les fouets, qu'il en couloit jusqu'à terre des ruisseaux de sang; 5° comme les coups souvent redoublés dans une même partie augmentoient et renouveloient ses plaies.

Pendant que vous méditez sur ces points ou sur d'autres semblables, propres à vous inspirer l'amour de la patience, appliquez d'abord vos sens intérieurs à ressentir le plus vivement que vous pourrez les douleurs inconcevables que souffrit votre divin maître dans toutes les parties de son corps et dans chacune en particulier. De là, passez à la considération de celles qu'il enduroit dans son âme sainte; et tâchez de concevoir avec quelle patience et quelle douceur il les enduroit, toujours prêt à en souffrir de nouvelles pour la gloire de son père et pour votre bien.

Après cela, regardez-le tout couvert de sang, et assurez-vous que ce qu'il a le plus à cœur est

qué vous preniez en patience votre affliction , et qu'il prie même son père de vous aider à porter non-seulement cette croix , mais même toutes celles qui pourront vous arriver dans la suite. Confirmez par de nouveaux actes la résolution où vous êtes de tout souffrir avec joie ; puis , élevant votre esprit au ciel , rendez au Père des miséricordes mille actions de grâces de ce qu'il a bien voulu envoyer au monde son Fils unique , afin qu'il souffrit de si horribles tourmens , afin qu'il intercédât pour vous. Priez-le enfin de vous donner la vertu de la patience , par les mérites et par l'intercession de ce Fils qu'il aime comme lui-même.

---

## CHAPITRE XLVII.

D'une autre façon de prier par la voie de la méditation.

Vous pourrez encore prier et méditer d'une autre façon. Après avoir considéré attentivement les peines de notre Seigneur , et l'allégresse avec laquelle il les souffroit , vous passerez de la considération de ses douleurs et de sa patience à deux autres considérations non moins nécessaires.

L'une sera celle de ses mérites infinis ; l'autre , celle du contentement et de la gloire que reçut le Père éternel de l'obéissance qu'il lui rendit jusqu'à la mort , et même à la mort de

la croix. Vous représenterez ces deux choses à sa divine Majesté, comme deux raisons puissantes pour en obtenir la grâce que vous désirez. Cette pratique pourra s'étendre non-seulement à tous les mystères de la passion du Fils de Dieu, mais encore à tous les actes, soit intérieurs, soit extérieurs, qu'il faisoit en chaque mystère.

---

## CHAPITRE XLVIII.

D'une manière de prier, fondée sur l'intercession de la sainte Vierge.

OUTRE les manières de méditation dont nous venons de parler, il y en a une autre qui s'adresse particulièrement à la sainte Vierge. D'abord, vous vous remettrez devant les yeux le Père éternel, puis Jésus-Christ notre Seigneur, et enfin sa glorieuse mère.

A l'égard du Père éternel, vous considérerez deux choses. L'une est l'affection toute singulière qu'il a eue de toute éternité pour cette Vierge très-pure, avant même qu'il l'eût tirée du néant : l'autre est l'éminente sainteté qu'il lui a communiquée, et tout le bien qu'elle a fait depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa mort.

Pour la première, voici ce que vous avez à faire. Commencez par vous élever en esprit au-

dessus de toutes les créatures ; portez vos pensées au-delà de tous les temps, entrez dans l'abîme de l'éternité, pénétrez jusque dans le cœur de Dieu, et voyez avec quelle satisfaction il considérait dans l'avenir celle qu'il destinoit pour mère à son fils. Conjurez-le, par le plaisir qu'il y prenoit, de vous donner assez de force pour vaincre vos ennemis, et surtout celui qui vous fait présentement une plus cruelle guerre. Après cela représentez-vous les vertus et les actions héroïques de cette Vierge incomparable ; offrez-les à Dieu, ou toutes ensemble, ou chacune en particulier, et faites-vous-en un mérite pour obtenir de la divine bonté toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin.

Adressez-vous ensuite à Jésus, et priez-le de se souvenir de cette mère si aimable qui le porta neuf mois entiers dans son sein, qui, dès qu'il fut né, l'adora avec un profond respect, le reconnoissant pour vrai Dieu et pour vrai homme, pour son créateur et pour son Fils tout ensemble ; qui le vit avec compassion couché pauvrement dans une étable ; qui le nourrit de son lait très-pur ; qui l'embrassa et le baisa mille fois avec tendresse ; qui souffrit pour lui, durant sa vie et sa mort, des peines inconcevables. Exposez-lui si bien toutes ces choses, que vous l'obligiez, par des considérations si puissantes, à exaucer votre prière.

Puis, venant à la Vierge même, dites-lui que la Providence l'a prédestinée avant tous les siècles pour être mère de miséricorde et avocate des

pécheurs , que par conséquent , après son Fils , elle est celle en qui vous avez le plus de confiance . Remettez-lui en mémoire cette vérité si constante parmi les docteurs , et confirmée par tant de merveilles extraordinaires , que jamais nul ne l'a invoquée avec foi , qu'il n'en ait été secouru dans le besoin . Enfin , présentez-lui toutes les peines que son Fils a endurées pour votre salut , afin qu'elle vous obtienne de lui la grâce d'en profiter pour la gloire et pour la satisfaction de cet aimable Sauveur .

---

## CHAPITRE XLIX.

De quelques considérations qui peuvent porter les pécheurs , à recourir avec confiance à la sainte Vierge .

QUICONQUE veut recourir avec une ferme confiance à la sainte Vierge , doit s'y exciter par les considérations suivantes .

1. L'expérience montre qu'un vase où il y a eu du musc ou du baume , en retient l'odeur , surtout quand le musc ou le baume y a demeuré long-temps , ou qu'il y en reste quelque peu . Cependant ni l'un ni l'autre n'a qu'une vertu limitée , non plus que le feu dont on conserve la chaleur après que l'on s'en est retiré . Cela étant , que dirons-nous de la charité et de la miséricorde de cette Vierge , qui a porté pendant neuf mois dans ses entrailles , et qui porte encore dans son cœur le Fils unique de Dieu , la charité incréée ,

dont la vertu n'a point de bornes ? S'il est impossible de s'approcher d'un grand feu que l'on n'en soit échauffé, ne s'ensuit-il pas et n'a-t-on pas un plus grand sujet de croire que quiconque s'approchera de Marie, de cette mère de miséricorde, de ce cœur toujours brûlant du feu de la charité, en ressentira d'autant plus l'effet, qu'il s'en approchera plus souvent, et avec plus de confiance et d'humilité ?

2. Jamais pure créature n'a eu tant d'amour pour Jésus-Christ, ni tant de soumission à ses volontés, que sa bienheureuse mère. Si donc ce divin Sauveur, qui s'est sacrifié pour de misérables pécheurs comme nous, mais si ce Sauveur, dis-je, nous a donné sa propre mère pour être notre mère commune, notre avocate, notre médiatrice auprès de lui, comment pourroit-elle ne pas entrer dans ses sentimens, et négliger de nous secourir ? ne craignons point d'implorer sa miséricorde, recourons à elle avec confiance dans toutes nos nécessités ; parce qu'elle est une source inépuisable de grâces, et qu'elle a coutume de mesurer ses bienfaits à notre confiance.

---

## CHAPITRE L.

D'une manière de méditer et de prier par l'entremise des saints anges et de tous les bienheureux.

**POUR mériter la protection des saints anges et de tous les saints qui sont au ciel, voici deux moyens dont vous pourrez vous servir.**

Le premier sera de vous adresser d'abord au Père éternel, de lui présenter les louanges que toute la cour céleste lui donne, les travaux, les persécutions, les tourmens que les saints ont endurés ici-bas pour l'amour de lui, et de le conjurer ensuite par toutes les marques de leur respect, et de leur fidélité et de leur amour, de vous donner ce qui vous est nécessaire.

Le second sera d'invoquer ces glorieux esprits qui souhaitoient non-seulement que nous devinssions parfaits comme eux, mais que nous fussions même élevés au-dessus d'eux dans la gloire. Vous les prierez donc instamment de vous aider à vous défaire de vos vices, et à vaincre les ennemis de votre salut, mais particulièrement de vous assister à l'article de la mort. Quelquefois vous admirerez les grâces extraordinaires qu'ils ont reçues de notre Seigneur, et vous vous en réjouirez comme si c'étoit votre propre bien; vous aurez même en quelque façon plus de joie de voir qu'il leur a



fait de plus grands avantages qu'à vous, parce qu'il l'a ainsi voulu, et ce sera pour vous un sujet de le louer et de le bénir.

Mais pour pratiquer cet exercice avec moins de peine et avec plus d'ordre, vous partagerez selon les jours de la semaine les divers ordres des bienheureux, en cette manière : Le dimanche, vous invoquerez les neuf chœurs des anges ; le lundi, saint Jean-Baptiste ; le mardi, les patriarches et les prophètes ; le mercredi, les apôtres ; le jeudi, les martyrs ; le vendredi, les pontifes et les autres confesseurs ; le samedi, les vierges et les autres saints. Cependant, n'oubliez jamais de réclamer la sainte Vierge, qui est la reine de tous les saints, ni votre bon ange, ni le glorieux archange saint Michel, ni d'autres saints à qui vous avez une dévotion particulière.

Ne laissez passer aucun jour que vous ne demandiez à Marie, à Jésus, au Père éternel, qu'il leur plaise de vous donner pour principal protecteur, saint Joseph, très-digne époux de la plus pure des vierges ; puis vous adressant à lui avec confiance, priez-le humblement de vous recevoir en sa protection. On rapporte une infinité de merveilles que ce grand saint a opérées et beaucoup de faveurs insignes qu'il a faites à tous ceux qui, dans leurs nécessités, soit spirituelles, soit corporelles, l'ont invoqué, principalement lorsqu'ils ont eu besoin de la lumière céleste et d'un directeur invisible pour apprendre à bien prier. Que si Dieu considère tant les autres saints à cause qu'ils l'ont servi et honoré

en ce monde, quelle considération, quelle déférence n'aura-t-il pas pour celui qu'il a honoré lui-même ici-bas jusqu'à vouloir se soumettre à lui, et lui obéir comme à son père.

---

## CHAPITRE LI.

De la méditation des souffrances de Jésus-Christ, et de divers sentimens affectueux qu'on en peut tirer.

Ce que j'ai dit auparavant de la manière de prier et de méditer sur les souffrances de notre Seigneur, ne va qu'à lui demander des grâces; nous allons voir maintenant de quelle sorte on en peut tirer divers sentimens affectueux.

Si donc, par exemple, vous avez choisi pour le sujet de votre méditation le crucifiement de cet Homme-Dieu, parmi plusieurs circonstances de ce mystère, vous pourrez vous arrêter à celles qui suivent.

Considérez, 1<sup>o</sup> que Jésus étant arrivé sur le Calvaire, les bourreaux le dépouillèrent avec violence, et lui arrachèrent la peau toute déchirée par les fouets, et collée à ses habits par le sang qui avoit coulé de ses blessures; 2<sup>o</sup> qu'on lui ôta sa couronne d'épines, et que, la lui ayant remise aussitôt, on lui fit de nouvelles plaies; 3<sup>o</sup> qu'à coups de marteau on l'attacha cruellement avec de gros clous au bois de la croix; 4<sup>o</sup> que ses mains sacrées ne pouvant atteindre à l'endroit

où l'on devoit les clouer, on les lui tira si violemment qu'on lui disloqua tous les os, et qu'il fut facile de les compter (1); 5° qu'ayant été élevé sur cette croix, où il n'étoit soutenu que par les clous, le poids de son corps augmenta ses plaies, et lui causa d'étranges douleurs.

Si par ces sortes de considérations ou par d'autres semblables vous désirez exciter en votre cœur des mouvemens de l'amour divin, tâchez d'arriver, par la méditation, à une sublime connoissance de la bonté infinie de notre Sauveur, qui a bien voulu souffrir pour l'amour de vous tant de peines : car plus vous croîtrez en la connoissance de l'amour qu'il a eu pour vous, plus vous aurez d'attachement et d'amour pour lui. Etant ainsi convaincu de son excessive charité, vous ne pourrez vous empêcher de faire des actes de contrition d'avoir si souvent outragé indignement celui qui s'est immolé lui-même pour la satisfaction de vos offenses.

Vous viendrez ensuite à former des actes d'espérance, en considérant que ce grand Dieu n'avoit point d'autre dessein sur la croix que d'exterminer le péché du monde, de vous délivrer de la tyrannie du monde, d'expié vos crimes, de vous réconcilier avec son père, de vous faire recourir à lui dans tous vos besoins. Que si après avoir considéré ses souffrances vous en considérez les effets, si vous remarquez que par sa mort il a effacé les péchés des hommes, il a

(1) Ps. 21, 18

apaisé la colère du souverain juge, il a confondu les puissances de l'enfer, il a triomphé de la mort même, il a rempli dans le ciel les places des anges rebelles, votre douleur se convertira en joie et cette joie s'augmentera par le souvenir de celle que le grand ouvrage de la rédemption du monde causa aux trois personnes divines, à la bienheureuse Vierge, à l'Eglise militante et à l'Eglise triomphante.

Que si vous voulez concevoir un vif regret de vos péchés, n'ayez en vue, dans votre méditation, que de vous persuader que si Jésus a tant souffert, ç'a été pour vous inspirer une haine salutaire de vous-même et de vos passions déréglées, surtout de celle qui vous fait faire de plus grandes fautes, et qui déplaît par conséquent davantage à Dieu.

Pour entrer dans des sentimens d'admiration, vous n'aurez qu'à considérer qu'il n'y a rien de plus surprenant que de voir le Créateur de l'univers, l'auteur de la vie, mourir par les mains de ses créatures; de voir sa suprême majesté comme anéantie; la justice condamnée; la beauté salie de crachats et presque effacée; l'objet de l'amour du Père éternel devenu l'objet de la haine des pécheurs; la lumière inaccessible abandonnée à la fureur des puissances des ténèbres; la gloire, la félicité incréées, ensevelies dans l'opprobre et dans la misère.

Pour vous exciter à la compassion des souffrances de votre sauveur et de votre Dieu, outre ces peines extérieures, représentez-vous les

intérieures, qui furent sans comparaison plus grandes. Que si vous êtes sensible aux premières, comment pourrez-vous n'être pas touché des autres, jusqu'à en avoir le cœur percé de douleur ? L'âme du Sauveur voyoit clairement la divine essence, comme elle la voit maintenant au ciel : elle savoit combien Dieu mérite d'être honoré, et comme elle l'aimoit infiniment, elle désiroit aussi que toutes les créatures l'aimassent de toutes leurs forces. Le voyant donc terriblement déshonoré dans tout le monde par une infinité de crimes abominables, elle en étoit pénétrée d'une douleur non moins excessive que son amour, et que le désir qu'elle avoit que la majesté divine fût aimée et servie de tous les hommes. La grandeur de cet amour et de ce désir étoit au-dessus de toute imagination, et par conséquent il est inutile de vouloir comprendre quel fut l'excès des peines intérieures de Jésus mourant sur la croix.

De plus, comme ce divin Sauveur aimoit tous les hommes d'une manière qui passe tout ce que l'on en peut dire, l'affection si tendre et si ardente qu'il avoit pour eux étoit cause qu'il s'affligeoit extrêmement de leurs péchés qui les devoient séparer de lui. Il voyoit que nul d'entre eux ne pouvoit commettre le péché mortel sans détruire la charité et la grâce, qui sont le lien par où les justes demeurent unis spirituellement avec lui. Or, cette séparation étoit à l'âme de Jésus bien plus douloureuse que n'est au corps celle de ses membres lorsqu'ils sont hors de leur

place. Et il ne faut pas s'en étonner ; car l'âme étant toute spirituelle, et d'une nature beaucoup plus parfaite que le corps, elle est aussi bien plus susceptible de la douleur. Mais après tout, la plus sensible affliction de notre Seigneur fut de voir tous les péchés des damnés, qui ne pouvant plus retourner à lui par la pénitence, doivent être éternellement séparés de lui.

Si, à la vue de tant de peines, vous sentez que votre cœur se laisse attendrir à la compassion pour votre Jésus ; passez plus avant, et vous trouverez qu'il a souffert des douleurs extrêmes, non-seulement pour les péchés que vous avez effectivement commis, mais même pour ceux que vous n'avez point commis, puisqu'il est certain qu'il lui en a coûté tout son sang pour vous délivrer des uns et pour vous préserver des autres. Croyez-moi, vous ne manquerez jamais de raisons capables de vous porter à prendre part aux souffrances de Jésus crucifié. Sachez qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais, en quelque créature raisonnable que ce soit, aucun mal qu'il n'ait ressenti. Injures, opprobres, tentations, maladies, pertes des biens, austérités volontaires, il a ressenti tout cela plus vivement que ceux même qui le souffrent en effet. Car comme ce père charitable a une connoissance très-parfaite de toutes leurs peines, grandes et petites, spirituelles et corporelles, jusqu'à la moindre piqûre et au moindre mal de tête, il ne pouvoit s'empêcher d'en avoir une tendre compassion.

Mais qui pourroit dire combien les souffrances de sa sainte mère lui furent sensibles ? Tout ce qu'il endura de plus cruel et de plus ignominieux en sa passion, elle l'enduroit à sa manière dans les mêmes vues et par les mêmes motifs : et quoique sa douleur ne fût pas égale, elle étoit toujours excessive. C'est ce qui redoubloit toutes les douleurs de Jésus, et faisoit dans son âme de profondes plaies. De là vient qu'une sainte âme disoit avec beaucoup de simplicité, que le cœur de Jésus souffrant lui paroissoit comme une espèce d'enfer, dont toutes les peines étoient volontaires, et où il n'y avoit point d'autre feu que celui de la charité.

Mais enfin quelle est la cause de tant de tourmens ? Ce sont nos péchés ; et, par conséquent, la meilleure manière d'y compatir et de marquer notre reconnoissance à celui qui a tant souffert pour nous, c'est d'avoir regret de nos infidélités purement pour l'amour de lui ; c'est de haïr le péché par-dessus toutes choses, à cause qu'il lui déplaît, et de faire une continuelle guerre à nos vices comme à ses plus mortels ennemis, afin que, nous dépouillant du vieil homme et nous revêtant du nouveau, nous ornions nos âmes des vertus chrétiennes qui en font toute la beauté.

**CHAPITRE LII.**

**Des fruits que l'on peut tirer de la méditation de la croix et de l'imitation des vertus de Jésus souffrant.**

Vous pouvez tirer de grands avantages de la méditation de la croix. Le premier est que non-seulement vous détestiez vos péchés passés, mais que vous preniez la résolution de combattre vos passions déréglées, qui ont fait mourir votre Sauveur, et qui ne sont pas éteintes en vous. Le second est que vous obteniez de Jésus crucifié le pardon de vos offenses et la grâce d'une haine salutaire de vous-même, afin que vous ne l'offensiez plus, mais que vous l'aimiez et le serviez désormais de tout votre cœur, en reconnoissance de tant de peines qu'il a souffertes pour l'amour de vous. Le troisième est que vous travailliez tout de bon et sans relâche à déraciner de votre cœur vos mauvaises habitudes, quelque légères qu'elles paroissent. Le quatrième est que vous fassiez tous vos efforts pour imiter les vertus de ce divin maître, qui est mort non-seulement pour expier vos péchés, mais pour vous donner l'exemple d'une vie sainte et parfaite.

Voici une manière de méditation fort utile pour cela. Je suppose qu'entre les vertus du Sauveur, vous avez dessein d'imiter particulièrement sa patience dans les maux qui vous arrivent. Examinons donc avec attention les



points suivans ; 1<sup>o</sup> ce que l'âme de Jésus en croix fait pour Dieu ; 2<sup>o</sup> ce que Dieu fait pour l'âme de Jésus ; 3<sup>o</sup> ce que l'âme de Jésus fait pour elle-même et pour son corps ; 4<sup>o</sup> ce que Jésus fait pour nous ; 5<sup>o</sup> ce que nous devons faire pour Jésus.

1. Considérez avant toutes choses comme l'âme de Jésus, abîmée dans le sein de Dieu, contemple cet Etre infini et incompréhensible devant lequel les plus nobles créatures ne sont rien ; comme, dis-je, elle le contemple dans un état où, sans rien perdre de sa grandeur et de sa gloire essentielle, il s'abaisse jusqu'à souffrir toutes sortes d'indignités de la part de l'homme infidèle et méconnoissant ; et comme ensuite elle adore cette souveraine majesté, lui rend mille actions de grâces, et se dévoue tout entière à son service.

2. Voyez d'un autre côté, ce que Dieu fait à l'égard de l'âme de Jésus. Considérez comme il veut que ce fils unique, qui lui est si cher, souffre pour l'amour de nous ; qu'on lui donne des soufflets, qu'on lui couvre le visage de crachats, qu'on vomisse contre lui mille blasphèmes, qu'on le déchire à coups de fouets, qu'on le couronne d'épines, qu'on l'attache à une croix. Voyez avec quelle satisfaction il le regarde chargé d'infamie et accablé de douleurs pour une si glorieuse cause.

3. Représentez-vous ensuite l'âme de Jésus, et remarquez que comme elle sait que Dieu prend plaisir à la voir souffrir, l'amour qu'elle

lui porte, soit à cause de ses perfections ineffables, soit à cause des biens infinis qu'elle en a reçus, fait qu'elle se soumet en tout avec promptitude et avec joie à ses volontés. Quelle langue pourroit exprimer l'ardeur qu'elle a pour les croix? Elle ne s'occupe qu'à chercher de nouvelles manières de souffrances; et, ne trouvant pas ce qu'elle cherche, elle s'abandonne avec sa chair innocente à la merci des hommes les plus cruels et des démons mêmes.

4. Après cela jetez les yeux sur votre Jésus, qui, dans le fort de ses douleurs, se tourne vers vous, et vous dit amoureusement : Voici l'état pitoyable où m'a réduit le dérèglement de votre volonté, qui n'a pu se faire violence pour se conformer à la mienne. Voyez quel est l'excès de mes douleurs, et avec combien de joie je les souffre, sans autre vue que de vous apprendre la patience. Je vous conjure, par toutes mes peines, de porter courageusement cette croix que je vous présente, et toutes celles qu'il me plaira de vous envoyer. Abandonnez votre honneur à la calomnie, et votre corps à la rage des persécuteurs que je choisirai pour vous éprouver, quelque vils et quelque inhumains qu'ils soient. Oh ! si vous saviez le contentement que me donneront votre résignation et votre patience ! Mais pouvez-vous l'ignorer, en voyant ces plaies que je n'ai reçues qu'afin de vous acquérir au prix de mon sang les vertus dont je veux orner votre âme, qui m'est plus chère que ma vie propre ? Si

j'ai bien voulu me réduire à une telle extrémité pour l'amour de vous ; comment ne voudriez-vous pas souffrir quelque légère douleur pour soulager tant soit peu les miennes qui sont extrêmes ? Comment n'essaieriez-vous pas de guérir les plaies que m'a faites votre impatience , qui est pour moi un tourment beaucoup plus insupportable que toutes les plaies de mon corps ?

5. Prenez garde qui est celui qui vous parle de la sorte , et vous verrez que c'est Jésus-Christ, le roi de gloire , vrai Dieu et vrai homme. Considérez la grandeur de ses tourmens et de ses humiliations , qui seroient des peines trop rigoureuses pour les plus criminels. Soyez dans l'étonnement de le voir au milieu de tant de souffrances , non-seulement ferme et immobile, mais plein de joie , comme si le jour de sa passion étoit pour lui un jour de triomphe. Songez que comme quelques gouttes d'eau jetées dans une fournaise ne servent qu'à l'embraser davantage ; ainsi les plus grands tourmens , qui semblent légers à sa charité , ne font qu'accroître sa joie et l'envie qu'il a d'en souffrir de plus terribles.

Au reste, souvenez-vous que ce qu'il fait et que ce qu'il endure, ce n'est point par force ni par intérêt, mais par un amour très-pur , ainsi qu'il le dit lui-même , et afin que vous appreniez de lui à pratiquer la patience. Tâchez donc de bien comprendre ce qu'il demande de vous , et la joie qu'il a de vous voir dans l'exercice

de cette  
lens de  
mais m  
quelle v  
sup pl  
ement  
gréable  
Figur  
nomin  
ance a  
t votre  
raison  
les peine  
pe votre  
le la sie  
pas vou  
la prem  
comme t  
Consid  
tout spi  
pour y  
lentes v  
ment m  
temps é  
flamme  
est plei  
on pour  
jamais s  
qu'en ce  
que ce  
(1) Ape

de cette vertu : concevez ensuite des désirs ardens de porter non-seulement avec patience, mais même avec allégresse, la croix sous laquelle vous gémissiez, et d'autres encore beaucoup plus pesantes, afin d'imiter plus parfaitement Jésus crucifié, et de vous rendre plus agréable à ses yeux.

Figurez-vous toutes les douleurs et toutes les ignominies de sa passion ; et, surpris de la constance avec laquelle il les supporte, rougissez de votre foiblesse, regardez vos peines en comparaison de celles qu'il souffre pour vous comme des peines imaginaires, et soyez bien persuadé que votre patience n'est pas seulement l'ombre de la sienne. Ne craignez rien tant que de ne pas vouloir souffrir pour notre Sauveur ; et si la première pensée vous en vient, rejetez-la comme une suggestion du démon.

Considérez Jésus en croix comme un livre tout spirituel que vous devez lire sans cesse pour y apprendre la pratique des plus excellentes vertus. C'est le livre qu'on peut justement nommer *le livre de vie* (1), qui en même temps éclaire l'esprit par les préceptes, et enflamme la volonté par les exemples. Le monde est plein d'une infinité de livres ; mais quand on pourroit les lire tous, on n'y apprendroit jamais si bien à haïr le vice et à aimer la vertu, qu'en considérant un Dieu crucifié. Sachez donc que ceux qui emploient des heures entières à

(1) Apoc. 3, 8

pleurer la passion de notre Seigneur et à admirer sa patience, et qui, dans les afflictions qui leur surviennent, se montrent après aussi impatients que s'ils n'avoient jamais pensé à sa croix, sachez, dis-je, que ceux-là ressemblent à des soldats peu aguerris, qui, étant encore sous leurs tentes, se promettent la victoire, mais qui ne voient pas plus tôt l'ennemi, qu'ils lâchent le pied et prennent la fuite. Qu'y a-t-il de plus pitoyable que de voir des gens qui, après avoir contemplé, admiré, aimé les vertus de notre Seigneur, viennent tout d'un coup à les oublier, à en faire peu d'estime lorsqu'il se présente quelque occasion de les imiter?

## CHAPITRE LIII.

### Du sacrement de l'Eucharistie.

J'AI travaillé jusqu'ici, comme vous l'avez pu remarquer, à vous fournir quatre sortes d'armes spirituelles, et à vous apprendre la manière de vous en servir; il me reste maintenant à vous montrer de quel secours vous peut être la très-sainte Eucharistie pour vaincre les ennemis de votre salut et de votre perfection. Comme cet auguste sacrement surpasse et en dignité et en vertu, tous les autres, c'est aussi de toutes les armes spirituelles la plus terrible au démon. Les quatre premières n'ont

de force que par les mérites de Jésus-Christ et par la grâce qu'il nous a acquise au prix de son sang ; mais cette dernière est beaucoup plus puissante , puisqu'elle contient Jésus-Christ lui-même , sa chair , son sang , son âme , sa divinité. Dieu nous a donné celle-là pour combattre nos ennemis par la vertu de Jésus-Christ , parce que , mangeant sa chair et buvant son sang nous demeurons avec lui et il demeure avec nous. Mais comme on peut manger cette chair et boire ce sang en deux façons , réellement une fois le jour , et spirituellement à toute heure , qui sont deux manières de communier très-utiles et très-saintes , on doit pratiquer la seconde le plus souvent qu'il se peut , et la première toutes les fois qu'on en a la permission.

---

## CHAPITRE LIV.

Comment il faut recevoir le sacrement de l'Eucharistie.

On peut s'approcher de ce divin sacrement par plusieurs motifs. De là vient que , pour en recueillir le fruit , il y a plusieurs choses à observer et trois divers temps , avant de communier , lorsqu'on est sur le point de communier , et après la communion.

Avant que de communier , quel que puisse être le motif , nous devons toujours purifier notre âme par le sacrement de la pénitence , si nous

nous sentons coupable de quelque péché mortel. Nous devons ensuite nous offrir de tout notre cœur et sans réserve à Jésus-Christ, et lui consacrer toute notre âme avec ses puissances, puisque dans le sacrement il se donne tout entier à nous, son sang, sa chair, sa divinité, avec le trésor infini de ses mérites : et comme ce que nous lui offrons est peu de chose où presque rien en comparaison de ce qu'il nous donne, il faut que nous souhaitions d'avoir tout ce que les créatures et du ciel et de la terre n'ont jamais pu lui offrir, afin que nous en fassions tout d'un coup une oblation agréable à sa divine majesté.

Que si nous voulons communier dans le dessein de remporter quelque victoire sur nos ennemis, nous commencerons dès le soir du jour précédent, ou le plus tôt que nous pourrons, à considérer combien le Sauveur désire d'entrer par ce sacrement dans notre cœur, afin de s'unir à nous et nous aider à vaincre nos appétits déréglés. Ce désir est si ardent, qu'il n'y a point d'esprit humain capable de le comprendre.

Pour nous en former quelque idée, tâchons de bien concevoir deux choses. L'une est le plaisir extrême que la sagesse incarnée prend à *demeurer avec nous* (1), puisqu'elle en fait *ses délices*. L'autre est la haine infinie qu'elle porte au péché mortel, tant parce que c'est un obstacle à l'union intime qu'elle veut avoir avec nous, que parce qu'il est directement opposé à ses

(1) Prov. 8, 31.

divines perfections ; car, Dieu étant un bien souverain, une lumière toute pure, une beauté sans aucune tache, pourroit-il ne pas haïr le péché, qui n'est que malice, que ténèbres, qu'horreur et que corruption ? Il le hait jusqu'à un tel point, que tout ce qu'il a jamais fait, soit dans l'ancien testament, soit dans le nouveau, et tout ce que son fils a souffert durant tout le cours de sa passion, ne tendoit qu'à le détruire. Les saints même les plus éclairés assurent qu'il consentiroit que ce fils, qui lui est si cher, souffrit encore mille morts, s'il étoit besoin, pour l'expiation de nos moindres fautes.

Ayant reconnu par ces deux considérations, quoiqu'assez imparfaitement, combien le Sauveur désire d'entrer dans nos cœurs afin d'en exterminer pour jamais nos ennemis et les siens, nous désirerons aussi de le recevoir, et nous lui témoignons pour cela une ardeur et une impatience extrêmes. L'espérance de sa venue relèvera notre courage ; nous déclarerons de nouveau la guerre à cette passion dominante que nous voulons vaincre, et nous ferons le plus d'actes que nous pourrons de la vertu qui lui est contraire. Ce sera là notre principale occupation le soir et le matin, avant que de nous approcher de la sainte table.

Quand nous serons près de recevoir le corps du Sauveur, nous nous remettrons un moment devant les yeux toutes les fautes commises depuis la dernière communion jusqu'à celle-ci, et afin d'en concevoir de la douleur, nous sou-



gerons que nous les avons commises avec autant de liberté que si Dieu n'étoit point mort sur une croix pour notre salut : nous nous remplirons de confusion et de crainte, voyant que nous avons préféré un petit plaisir, une légère satisfaction de notre propre volonté, à l'obéissance que nous devons à notre souverain maître ; nous reconnoissons notre aveuglement, et détesterons notre ingratitude. Mais venant ensuite à considérer que, quelque ingrats et infidèles que nous soyons, ce Dieu plein de charité veut bien se donner à nous, qu'il nous invite à le recevoir, nous irons à lui avec confiance ; nous lui ouvrirons notre cœur, afin qu'il y entre et qu'il s'en rende le maître ; et après cela, nous le fermerons, de crainte qu'il ne s'y glisse quelque affection impure.

Dès que nous aurons communié, nous nous recueillerons en nous-mêmes, nous adorerons humblement notre Seigneur, et nous lui dirons : Vous voyez, ô Dieu de mon âme, l'inclination violente que j'ai au péché ; vous voyez l'empire que cette passion a sur moi, et que de moi-même, je n'ai pas la force d'y résister : c'est donc à vous principalement à la combattre ; et s'il faut que j'aie quelque part au combat, c'est de vous seul que je dois attendre la victoire. Puis, nous adressant au Père éternel, nous lui offrirons ce cher fils qu'il nous a donné, et que nous aurons alors au-dedans de nous ; nous le lui offrirons en actions de grâces de ses bienfaits, et pour obtenir avec son secours

quelque grande victoire sur nous-mêmes. Nous prendrons enfin la résolution de combattre courageusement contre l'ennemi qui nous fait le plus de peine, et nous espérons de le vaincre, parce que faisant de notre côté ce que nous pourrons, Dieu ne manquera pas, tôt ou tard, de nous secourir.

---

## CHAPITRE LV.

Quelle préparation il faut apporter pour communier et pour s'exciter à l'amour de Dieu.

Si vous voulez que le sacrement de l'eucharistie produise en vous des sentimens d'amour de Dieu, souvenez-vous de l'amour que Dieu a eu pour vous : et dès le soir qui précédera votre communion, considérez attentivement que ce Seigneur, dont la majesté et la puissance n'ont point de bornes, ne s'est pas contenté de vous créer à son image, ni d'envoyer sur la terre son fils unique pour expier vos péchés par les travaux continuels de trente-trois ans, et par une mort non moins douloureuse qu'ignominieuse sur la croix, mais que de plus il vous l'a laissé dans le sacrement, afin qu'il y soit votre nourriture et votre refuge dans tous vos besoins. Voyez combien cet amour est grand et singulier en toute manière.

1. Pour ce qui regarde sa durée, vous trouverez qu'il est éternel, et qu'il n'a point eu de commencement ; car, comme Dieu est de toute éter-

nité, c'est aussi de toute éternité qu'il a aimé l'homme, jusqu'à vouloir lui donner son Fils d'une manière si admirable. Là-dessus vous lui direz avec un transport de joie. Il est donc vrai qu'une créature aussi méprisable que je suis, a été tant estimée et chérie de Dieu, qu'il a daigné penser à elle avant tous les siècles, et former dès-lors le dessein de lui donner pour nourriture la chair et le sang de son fils unique.

2. Quelque ardente que soit la passion que nous avons ici-bas pour les choses qui nous plaisent, il y a des bornes où il faut qu'elle s'arrête et qu'elle ne peut passer. Le seul amour que Dieu a pour nous est sans limites et sans mesure; et c'est pour le satisfaire pleinement, qu'il nous a envoyé du ciel ce fils qui lui est égal en tout, qui a la même substance et les mêmes perfections que lui. Ainsi l'amour n'est pas moins grand que le don, ni le don moins grand que l'amour, l'un et l'autre étant infinis, et au-dessus de toute intelligence créée.

3. Si Dieu nous a tant aimés, ce n'est point par force et malgré lui, mais par sa seule bonté, qui le porte naturellement à nous combler de ses bienfaits.

4. Nous n'avions fait aucune bonne œuvre, nous n'avions acquis aucun mérite pour nous attirer son amour; et s'il nous a aimés jusqu'à l'excès, s'il s'est donné tout entier à nous, nous en sommes uniquement redevables à sa charité.

5. L'amour qu'il nous porte est tout-à-fait pur: et si on y prend bien garde, on n'y verra point

ce mélange d'intérêt qui se rencontre dans les amitiés mondaines. Dieu n'a que faire de nos biens, parce qu'il a dans lui-même, indépendamment de nous, le principe de son bonheur et de sa gloire. Lors donc qu'il répand sur nous ses bénédictions, ce n'est point son utilité, mais la nôtre seule qu'il envisage. Dans cette pensée chacun dira en soi-même : Qui eût cru, Seigneur, qu'un Dieu infiniment grand, comme vous, pût mettre son affection dans une créature vile et abjecte comme moi ? Que prétendez-vous, ô roi de gloire ? que pouvez-vous espérer de moi, qui ne suis que cendre et poussière ? Cette ardente charité qui vous consume, ce feu qui m'éclaire et qui m'échauffe tout ensemble, me fait assez voir que vous n'avez qu'un seul dessein, et je reconnois encore par-là combien votre amour est dégagé de tout intérêt. Vous ne prétendez autre chose en vous donnant tout entier à moi dans ce sacrement que de me transformer en vous, afin que je vive en vous et que vous viviez en moi, et que, par cette union si intime, devenant une même chose avec vous, je change un cœur tout terrestre comme le mien, en un cœur tout spirituel et tout divin comme le vôtre.

Après cela nous entrerons dans des sentimens d'admiration et de joie, de voir les marques que le Fils de Dieu nous donne de son estime et de son amour, persuadés qu'il ne cherche qu'à gagner tout-à-fait nos cœurs, qu'à nous attacher à lui en nous détachant des créatures et de nous-mêmes, qui sommes au nombre des plus viles

créatures. Nous nous offrirons à lui en holocausté, afin que notre mémoire, notre entendement, notre volonté, nos sens, n'agissent plus que par le principe de son amour et par le motif de lui plaire.

Puis, considérant que sans sa grâce rien n'est capable de produire en nous les dispositions nécessaires pour le recevoir dignement dans l'eucharistie, nous lui ouvrirons nos cœurs, et nous tâcherons de l'y attirer par des oraisons jaculatoires, par des aspirations courtes, mais ardentes, telles que sont celles-ci.

O viande céleste ! quand aurai-je le bonheur d'être tout entier à vous, et de pouvoir me consumer par le feu de votre divin amour ? Quand sera-ce, ô charité incréée ! ô pain vivant ! quand sera-ce que je ne vivrai que de vous, que par vous et que pour vous ? ô manne du ciel ! ô ma vie ! ô vie bienheureuse et éternelle ! quand viendra le temps que dégoûté de toutes les viandes d'ici-bas je ne me nourrirai que de vous ? ô mon souverain bien ! ô toute ma joie ! quand viendra ce temps bienheureux ? Dégagez, mon Dieu, dès maintenant, dégagez ce cœur de la servitude de ses passions et de ses vices : ornez-le de vos vertus ; étouffez en lui tout autre désir que celui de vous aimer et de vous plaire. Après cela je vous l'ouvrirai, je vous prierai d'y venir, et pour vous y attirer, j'userai, s'il est nécessaire, d'une douce violence. Vous y viendrez, ô mon unique trésor ! et rien ne nous empêchera d'y produire les effets que vous désirez.

Voilà les sentimens tendres et affectueux dans lesquels on s'exercera le soir et le matin pour se préparer à la communion.

Quand le temps de communier approche, il faut bien considérer quel est celui qu'on veut recevoir. C'est le Fils du Dieu vivant ; c'est celui dont la majesté fait trembler les cieux, et les vertus même des cieux : c'est le Saint des saints, le miroir sans tache, la pureté incréée, en comparaison de laquelle toute créature est immonde ; c'est ce Dieu humilié, qui, étant l'arbitre de la vie et de la mort, a voulu, pour sauver les hommes, se rendre semblable à un ver de terre, se rendre le jouet de la populace, être rebuté, foulé aux pieds, moqué, couvert de crachats, attaché à une croix par la faction des infâmes partisans du monde. Considérez, d'un autre côté, que de votre fonds vous n'êtes rien ; que par vos péchés vous vous êtes mis au-dessous des plus viles créatures, même de celles qui sont sans raison : que vous méritez enfin d'être l'esclave des démons. Songez qu'au lieu de donner des marques de reconnoissance pour les obligations infinies que vous avez à votre Sauveur, vous l'avez cruellement outragé jusqu'à fouler aux pieds le sang qu'il a répandu pour vous et qui est le prix de votre rédemption.

Après tout cela, votre ingratitude ne l'emporte point sur sa charité toujours constante et immuable ; il ne laisse pas de vous inviter à son banquet ; et, bien loin de vous en exclure, il

vous menace de son indignation et de la mort si vous n'y allez.

Ce père miséricordieux est toujours prêt à vous recevoir : et quoiqu'à ses yeux vous paroisiez couvert de lèpre, boiteux, hydropique, aveugle, démoniaque, et, qui pis est, plein de vices et de péchés, il n'a point d'aversion pour vous, il ne vous fuit point. Tout ce qu'il demande de vous, c'est, 1° que vous ayez une sincère douleur de l'avoir indignement offensé ; 2° que vous haïssiez par-dessus toutes choses le péché, soit mortel, soit même véniel ; 3° que vous soyez toujours disposé à faire sa volonté, et que dans les occasions vous l'exécutiez promptement et avec ferveur ; 4° qu'après cela vous ayez une ferme confiance qu'il vous remettra toutes vos dettes, qu'il vous purifiera de toutes vos taches, qu'il vous défendra contre tous vos ennemis.

Etant ainsi animé par le souvenir de l'amour qu'il porte aux pécheurs pénitens, vous pourrez vous approcher de la sainte table avec une crainte mêlée d'espérance et d'amour, en disant : je ne suis pas digne de vous recevoir, parce que je vous ai très-souvent et très-grièvement offensé, et que je n'en ai pas fait toute la satisfaction que je dois à votre justice. Non, mon Dieu, je ne suis pas digne de vous recevoir, parce qu'il me reste encore quelque affection pour les créatures et que je n'ai pas commencé à vous aimer et vous servir de toutes mes forces. Ah ! Seigneur, n'oubliez pas votre bonté, souvenez-vous de votre parole,

rendez-moi digne de vous recevoir avec foi et avec amour.

Quand vous aurez communiqué, entrez aussitôt dans un profond recueillement, et, fermant la porte de votre cœur, ne pensez plus qu'à traiter avec votre Sauveur, en lui disant ces paroles, ou d'autres semblables : O souverain maître du ciel ! qui a pu vous obliger de descendre jusque dans moi, qui suis une créature pauvre, misérable, aveugle, dénuée de tout ? Il vous répondra Incontinent : c'est l'amour. Vous lui répliquerez : O amour incréé ! que demandez-vous de moi ? Rien autre chose, vous dira-t-il, que l'amour. Je ne veux point d'autre feu dans votre cœur que celui de la charité. Ce feu victorieux des ardeurs impures de vos passions embrasera votre volonté, et m'en fera une victime d'agréable odeur. C'est ce que j'ai toujours désiré, et ce que je désire encore. Je veux être tout à vous, et que vous soyez tout à moi, ce qui ne se pourroit faire si, au lieu de vous conformer à ma volonté vous suivez la vôtre, toujours, amateur de votre propre liberté et de la gloire du monde. Sachez donc que ce que je souhaite de vous, c'est que vous vous haïssiez vous-même, afin de pouvoir m'aimer, que vous me donniez votre cœur, afin de l'unir au mien, qui fut ouvert pour vous sur la croix. Vous n'ignorez plus qui je suis, et vous voyez néanmoins que, par un excès d'amour, je veux bien mettre quelque sorte d'égalité entre moi et vous. En me donnant tout entier à vous, je ne vous demande



que vous-même ; soyez à moi , et je suis content. Ne cherchez que moi , ne songez qu'à moi , n'écoutez et ne regardez que moi , afin que je sois l'unique objet de vos pensées et de vos désirs , que vous n'agissiez qu'en moi et par moi , que ma grandeur infinie absorbe votre néant , qu'ainsi vous trouviez en moi votre bonheur , et que je trouve en vous mon repos.

Enfin vous présenterez au Père éternel son Fils bien-aimé , 1° en action de grâces de la faveur qu'il vous aura faite de vous le donner ; 2° pour en obtenir du secours soit pour vous-même , soit pour toute l'Eglise , soit pour vos parens et pour ceux à qui vous avez quelque sorte d'obligation , soit pour les âmes du purgatoire , et vous unirez cette offrande à celle que le Sauveur fit de lui-même sur la croix , lorsque tout couvert de plaies et de sang , il s'offrit en holocauste à son Père pour la rédemption du monde. Vous pourriez encore lui offrir à cette intention toutes les messes qu'on célébrera ce jour-là dans tout le monde chrétien.

---

## CHAPITRE LVI.

De la communion spirituelle.

QUOIQUE vous ne puissiez pas communier réellement plus d'une fois en un jour , vous le pourrez faire spirituellement , comme j'ai déjà dit ,

à toute heure ; il n'y a que votre seule négligence, ou quelque semblable défaut, qui puisse vous priver de ces avantages. Or, il est à remarquer que la communion spirituelle est quelquefois plus utile à l'âme, et plus agréable à Dieu, que plusieurs communions sacramentelles faites sans beaucoup de préparation et avec tiédeur. Lors donc que vous serez disposé à cette espèce de communion, le Fils de Dieu sera toujours prêt à se donner spirituellement à vous pour être votre nourriture.

Quand vous voudrez vous y préparer, vous tournerez d'abord votre pensée vers notre Seigneur ; et ayant fait quelque réflexion sur la multitude de vos offenses, vous lui en témoignerez de la douleur. Ensuite vous le prierez avec un profond respect et avec une vive foi, qu'il daigne venir dans votre âme, qu'il y répande de nouvelles grâces, pour la guérir de ses foiblesses et pour la fortifier contre la violence de ses ennemis. Toutes les fois que vous pourrez mortifier quelqu'une de vos passions, ou faire quelque acte de vertu, servez-vous de cette occasion pour préparer votre cœur au Fils de Dieu, qui vous le demande sans cesse ; vous adressant à lui, priez-le avec beaucoup de ferveur, de venir à vous comme un médecin pour vous guérir, comme un protecteur pour vous défendre, afin que rien ne l'empêche désormais de posséder votre cœur.

Souvenez-vous en même temps de votre dernière communion sacramentelle ; et, tout em-

brasé de l'amour de votre Sauveur, dites-lui : Quand sera-ce, ô mon Dieu ! que je vous recevrai une autre fois ? Quand viendra cet heureux jour ?

Que si vous voulez communier en esprit avec plus de dévotion, préparez-vous-y dès le soir ; et, dans toutes vos mortifications, dans tous les actes de vertu que vous ferez, ne vous proposez autre chose que de vous mettre en état de bien recevoir spirituellement notre Seigneur.

Le matin, à votre réveil, appliquez-vous à considérer quel avantage c'est à une âme que de communier dignement, puisque par là elle recouvre les vertus qu'elle a perdues, elle revient à sa première pureté, elle se rend digne de participer aux fruits de la croix, elle fait une action très-agréable au Père éternel, qui souhaite que tous jouissent de ce divin sacrement. Tâchez, là-dessus, d'exciter en votre cœur un ardent désir de le recevoir, pour plaire à celui qui veut se donner à vous ; et, dans cette disposition, dites-lui : Seigneur, puisqu'il ne m'est pas permis de vous recevoir aujourd'hui réellement, faites au moins, par votre bonté et par votre toute-puissance, que purifié de toutes mes taches, que guéri de toutes mes plaies, je mérite de vous recevoir en esprit maintenant, et chaque jour, et à chaque heure du jour, afin qu'étant fortifié d'une nouvelle grâce, je résiste courageusement à mes ennemis, surtout à celui à qui, pour l'amour de vous, je fais particulièrement la guerre.

---

## CHAPITRE LVII.

**Des actions de grâces qu'on doit rendre à Dieu.**

**PUISQUE** tout le bien que nous possédons ou que nous faisons est à Dieu et vient de Dieu, il est juste que nous lui rendions de continuelles actions de grâces pour toutes les bonnes œuvres que nous pratiquons, pour toutes les victoires que nous remportons sur nous-mêmes, pour tous les bienfaits, soit généraux, soit particuliers, que nous recevons de sa main. Afin donc de nous acquitter comme il faut de ce devoir, considérons, avant toutes choses, quelle est la fin pour laquelle Dieu répand avec tant de libéralité ses bénédictions sur nous. On reconnoitra par-là de quelle manière il veut que nous lui marquions la reconnaissance que nous en avons.

Comme sa fin principale, dans tout le bien qu'il nous fait, est d'avancer sa gloire et de nous attirer à son service, chacun doit faire d'abord cette réflexion en lui-même : O que ce bienfait de mon Dieu m'est une preuve manifeste de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté infinie ! Puis, considérant que de nous-mêmes nous n'avons rien qui mérite un tel bienfait, et qu'au contraire notre ingratitude nous en rend tout-à-fait indignes, chacun de nous dira avec beaucoup d'humilité : **Comment daignez-vous, Seigneur,**

jeter les yeux sur la plus vile de vos créatures. Par quel excès de bonté pouvez-vous combler de grâces un si misérable pécheur ! Que votre saint nom soit béni dans tous les siècles des siècles ! Enfin, voyant que pour tant de bienfaits Dieu ne nous demande autre chose, sinon que nous aimions et que nous servions notre bienfaiteur, nous concevrons de grands sentimens d'amour pour un Dieu si bon, et de grands désirs de faire en tout sa divine volonté. Nous finirons par nous offrir tout entier à lui de la manière que nous allons dire.

## CHAPITRE LVIII.

De l'oblation qu'il faut faire de soi-même à Dieu.

AFIN que cette oblation soit fort agréable à Dieu, il y a deux choses à observer. La première est que l'on unisse cette oblation à toutes celles que le Fils de Dieu faisoit ici-bas : la seconde, que l'on ait le cœur entièrement détaché de toute affection pour les créatures.

A l'égard de la première, il faut savoir que notre Seigneur, pendant qu'il vivoit dans ce monde, ne cessoit d'offrir au Père éternel non-seulement sa personne et ses actions particulières, mais encore tous les hommes et toutes leurs bonnes œuvres. Joignons donc nos offrandes aux siennes, afin que par cette union les siennes sanctifient les nôtres.

Pour la seconde, prenons garde, avant de faire un sacrifice de nous-mêmes, que nous n'ayons nulle attache à aucune créature : Ainsi, lorsque nous sentons que nos cœurs ne sont pas entièrement libres de toute affection impure, recourons à Dieu, et conjurons-le de rompre nos liens, afin que rien ne nous empêche d'être tout-à-fait à lui. Ce point est très-important : car si un homme qui s'est fait esclave des créatures prétend se donner à Dieu, il veut lui donner un bien qu'il a déjà engagé à d'autres, et dont il n'est plus le maître : et n'est-ce pas là se moquer de Dieu ? De là vient aussi, que quoique souvent nous nous soyons offerts de cette manière comme en holocauste au Seigneur, non-seulement nous ne croissons point en vertu, mais nous tombons en de nouvelles imperfections et en de nouveaux péchés.

Nous pouvons, à la vérité, nous offrir quelquefois à Dieu, quoiqu'il nous reste quelque attachement aux choses du monde, mais c'est afin qu'il nous en donne de l'aversion, et qu'après cela nous puissions sans nul obstacle nous dévouer à son service, ce qu'il faut faire souvent, et avec beaucoup de ferveur. Que notre oblation soit donc toute pure : que notre propre volonté n'y en ait point de part. N'envisageons ni les biens de la terre, ni ceux du ciel ; ne regardons que la seule volonté de Dieu. Adorons sa providence, et soumettons-nous aveuglément à ses ordres : sacrifions-lui toutes nos inclinations, et, oubliant les choses créées, disons - lui ! Voici, ô

mon Dieu et mon créateur ! que je vous offre tout ce que j'ai. Je soumetts entièrement ma volonté à la vôtre : faites de moi ce qu'il vous plaira , soit durant la vie , soit à la mort , soit après la mort , dans le temps et dans l'éternité.

Si c'est tout de bon et avec sincérité que nous parlons de la sorte, si nous sommes dans ces sentimens , comme le temps de l'adversité nous le fera voir , nous acquerrons en très-peu de temps de fort grands mérites qui sont des trésors infiniment plus précieux que toutes les richesses de la terre : nous serons à Dieu, et Dieu sera à nous, puisqu'il se donne toujours à ceux qui renoncent à eux-mêmes et à toutes les créatures, afin de ne vivre que pour lui. C'est là, sans doute, un puissant moyen de vaincre nos ennemis : car si, par ce sacrifice volontaire, nous nous attachons tellement à Dieu que nous soyons tout à lui, et que réciproquement il soit tout à nous, quel ennemi sera capable de nous nuire ?

Mais pour descendre davantage dans le détail, quand nous voudrons lui offrir des jeûnes ou des prières, ou des actes de patience ou d'autres sortes de bonnes œuvres, il faut d'abord nous ressouvenir des jeûnes, des prières, des actions saintes du fils de Dieu, et, mettant toute notre confiance en leur mérite, présenter ainsi les nôtres au Père éternel. Que si nous voulons offrir à ce Père des miséricordes les souffrances de son fils en satisfaction de nos péchés, nous le pourrions faire de la manière que je vais dire.

*Nous nous représenterons, ou en général ou*

en particulier, les désordres de notre vie ; et , convaincus que de nous-mêmes nous ne pouvons apaiser la colère de notre souverain juge , ni satisfaire à sa justice , nous aurons recours à la vie et à la passion du Sauveur. Nous nous souviendrons que lorsqu'il prioit , qu'il jeûnoit , qu'il travailloit , qu'il versoit son sang , il offroit et ses actions et ses souffrances à son Père , dans le dessein de nous ménager une parfaite réconciliation avec lui. Vous voyez , lui disoit-il , comme j'obéis à vos ordres , et faisant à votre justice la satisfaction qu'elle demande pour les péchés d'un tel et d'un tel , ayez la bonté de leur en accorder le pardon , et de les recevoir au nombre de vos élus.

Il faut que chacun joigne ses prières à celles de Jésus-Christ , et qu'il conjure le Père éternel de lui faire miséricorde par les mérites de la passion de son Fils. Cela se peut pratiquer toutes les fois qu'on médite sur la vie ou sur la mort de notre Seigneur , non-seulement quand on passe d'un mystère à l'autre , mais en toutes les circonstances de chaque mystère , soit qu'on prie pour soi ou pour d'autres.

---

## CHAPITRE LIX.

De la dévotion sensible et des peines de l'aridité.

La dévotion sensible procède ou de la nature , ou du démon , ou de la grâce. On en connoitra la



cause par les effets qu'elle produira dans l'âme. Car si elle n'y opère nul amendement, il y a sujet de craindre qu'elle ne vienne ou du démon, ou de la nature, surtout si l'on y sent trop de plaisir, si l'on s'y attache excessivement, si l'on vient à en concevoir meilleure opinion de soi-même. Lors donc que vous vous sentez le cœur plein de joie et de consolation spirituelle, ne perdez point trop de temps à examiner quel en peut être le principe; mais gardez-vous bien d'y mettre votre confiance, ou de vous en estimer davantage : tâchez au contraire, d'avoir toujours votre néant devant les yeux, et de conserver une haine de vous-même; de rompre tout attachement pour quelque objet créé que ce soit, même spirituel; de ne chercher que Dieu seul; de ne désirer que de lui plaire. Car de cette sorte, quand la douceur que vous ressentez viendrait d'un mauvais principe, elle changeroit de nature et commenceroit à être un effet de la grâce.

L'aridité spirituelle procède pareillement des trois causes dont nous venons de parler. 1°. Du démon, qui met tout en œuvre pour nous porter au relâchement, pour nous détourner du chemin de la perfection, pour nous engager dans les vains plaisirs du monde. 2°. De la nature corrompue, qui nous fait commettre beaucoup de fautes, qui nous rend tièdes et négligens, et qui attache nos cœurs aux biens de la terre. 3°. De la grâce que le Saint-Esprit nous communique, soit pour nous détacher de tout ce qui n'est pas à Dieu et qui ne va pas à Dieu, soit pour nous

convaincre pleinement que tout ce que nous avons de bien ne peut venir que de Dieu, soit pour nous faire estimer davantage les dons du ciel, soit pour nous unir plus étroitement avec lui, en nous faisant renoncer à tout, même aux délices spirituelles, de peur que, les aimant trop, nous ne partagions notre amour, qui doit être tout à lui; soit enfin parce qu'il se plaît à nous voir combattre généreusement, et profiter de ses grâces.

Lors donc que vous vous trouverez dans le dégoût et l'aridité, rentrez en vous-même; examinez quel est le défaut qui vous a fait perdre la dévotion sensible; corrigez-vous en au plus tôt, non pour recouvrer cette douceur qui s'est changée en amertume, mais pour bannir de votre âme tout ce qui n'est pas agréable à Dieu. Que si, après une exacte recherche, vous ne découvrez point ce défaut, ne pensez plus à la dévotion sensible; tâchez seulement d'acquérir la vraie dévotion, qui consiste à vous conformer en tout à la volonté de Dieu. N'abandonnez pas vos exercices spirituels; mais quelque infructueux, quelque insipides qu'ils vous paroissent, résolvez-vous d'y persévérer avec constance, buvant de bon cœur le calice que votre Père céleste vous présente de sa main.

Et si, outre l'aridité qui vous rend comme insensible aux choses de Dieu, vous vous sentez encore l'esprit tellement embarrassé et plein d'épaisses ténèbres, que vous ne sachiez à quoi vous résoudre, ni quel parti prendre, ne vous découragez pas pour cela; demeurez toujours attaché

à la croix ; méprisez tout soulagement humain : et rejetez les vaines consolations que le monde et les créatures vous pourroient donner.

Cachez, au reste, votre peine à tout autre qu'à votre Père spirituel, à qui vous devez la découvrir, non pour y trouver quelque sorte d'adoucissement, mais pour apprendre à la supporter avec une entière résignation à la volonté divine. N'employez pas vos communions, ni vos prières, ni vos autres exercices spirituels pour obtenir de notre Seigneur qu'il vous détache de la croix. priez-le plutôt qu'il vous donne assez de courage pour y demeurer, à son exemple et à sa plus grande gloire, jusqu'à la mort.

Mais si le trouble de votre esprit ne vous permet pas de prier et de méditer à l'ordinaire, priez, méditez toujours le moins mal que vous pourrez ; et si vous ne pouvez pas faire agir l'entendement, suppléez à ce défaut par les affections de la volonté : joignez-y l'oraison vocale, en vous adressant tantôt à vous-même, tantôt à notre Seigneur. Vous ressentirez de merveilleux effets de cette sainte pratique, et elle vous sera d'un très-grand soulagement dans toutes vos peines. Dites-vous donc à vous-même en cette rencontre : *O mon âme, pourquoi êtes-vous si triste, et pourquoi me causez-vous tant de trouble ? Espérez en Dieu ; car je chanterai encore ses louanges, puisqu'il est mon Sauveur et mon Dieu (1). D'où vient, Seigneur, que vous*

(1) Ps. 42, 8

*vous êtes éloigné de moi? Pourquoi me méprisez-vous lorsque j'ai le plus besoin de votre assistance? Ne m'abandonnez pas tout-à-fait (1). Vous vous souviendrez aussi des bons sentimens que Dieu inspiroit à Sara, femme de Tobie, dans son affliction, et vous direz avec elle dans le même esprit, non-seulement de cœur, mais même de bouche: Mon Dieu, tous ceux qui vous servent n'ignorent pas que s'ils sont éprouvés en cette vie par les souffrances, ils en seront récompensés; s'ils sont accablés de peine, ils en seront délivrés; si vous les châtiez avec justice, vous leur ferez miséricorde. Car vous ne vous plaisez pas à nous voir périr: vous faites succéder le calme à la tempête, et la joie aux pleurs. O Dieu d'Israel! que votre nom soit béni dans tous les siècles (2).*

Représentez-vous encore votre Sauveur qui, dans le jardin et sur le Calvaire, se voit abandonné de celui dont il est le Fils bien-aimé et le Fils unique; portez la croix avec lui, et dites de tout votre cœur: *Que votre volonté se fasse, et non pas la mienne (3)*. De cette sorte, joignant l'exercice de la patience à celui de la prière, vous acquerez la vraie dévotion par le sacrifice volontaire que vous ferez de vous-même à Dieu. Car comme j'ai déjà dit, la vraie dévotion consiste dans une volonté prompte et déterminée à suivre Jésus chargé de sa croix, partout où il nous appelle; à aimer Dieu, parce qu'il mérite d'être

(1) Ps. 9, 22. -- (2) Tob 3, 21. -- (3) Luc. 21, 21.

aimé, et à quitter, s'il est besoin, Dieu pour Dieu. Que si une infinité de gens qui font profession de piété, mesuroient à cela leur avancement spirituel, plutôt qu'à de certains goûts d'une dévotion sensible, ils ne seroient pas trompés comme ils sont, ni par leurs fausses lumières, ni par les artifices du démon : ils n'en viendroient pas à cet excès d'ingratitude, que de murmurer contre le Seigneur, et de se plaindre, sans raison, de la grâce qu'il leur fait d'éprouver leur patience : ils s'efforceroient, au contraire, de le servir plus fidèlement que jamais, persuadés qu'il ordonne ou qu'il permet toutes choses pour sa gloire et pour notre bien.

C'est encore une illusion dangereuse que celle où sont plusieurs femmes qui abhorrent véritablement le péché, et qui emploient tous leurs soins pour en éviter les occasions ; mais s'il arrive que l'esprit immonde les tourmente par des pensées sales, abominables, et quelquefois même par des visions horribles, elles se troublent et perdent courage, croyant que Dieu les a délaissées : elles ne sauroient s'imaginer que le Saint-Esprit veuille demeurer dans une âme remplie de tant de fantômes impurs. Ainsi elles s'abandonnent à la tristesse, et tombent dans une espèce de désespoir : de sorte qu'à demi vaincues par la tentation, elles songent à quitter leurs exercices spirituels et à retourner en Egypte : aveugles qui ne voient pas l'insigne faveur que Dieu leur fait de permettre qu'elles soient tentées, afin d'empêcher qu'elles ne s'oublient, et

de les forcer, par le sentiment de leur misère, à ne pas s'éloigner de lui. C'est donc une extrême ingratitude que de se plaindre d'une chose dont elles devraient rendre mille actions de grâces à son infinie bonté.

Ce qu'il faut faire en cette rencontre, c'est de bien considérer les inclinations perverses de notre nature corrompue : car Dieu, qui connoît ce qui nous est le plus utile, veut que nous sachions que de nous-mêmes nous ne nous portons qu'au péché, et que sans lui nous nous précipiterions dans le dernier de tous les malheurs. Il faut ensuite nous exciter à la confiance en sa divine miséricorde, et croire que puisqu'il nous fait voir le péril, il a dessein de nous en tirer et de nous unir plus étroitement à lui par l'oraison. C'est de quoi nous lui devons témoigner une extrême reconnoissance.

Mais pour revenir à ces mauvaises pensées qui nous viennent malgré nous, il est très-certain qu'elles se dissipent beaucoup mieux par une humble souffrance de la peine qu'elles nous font, et par l'application de notre esprit à quelque autre objet, que par une résistance inquiète et forcée.

---

## CHAPITRE LX.

### De l'examen de conscience.

DANS l'examen de votre conscience vous avez trois choses à considérer : 1°. les fautes que vous avez faites durant la journée ; 2°. les occasions qui vous y ont engagé ; 3°. la disposition où vous êtes pour commencer tout de bon à vous défaire de vos vices, et à acquérir les vertus contraires.

A l'égard des fautes commises durant la journée, vous observerez ce que je vous ai enseigné dans le chapitre xxvii, qui contient tout ce qu'il faut faire lorsqu'on est tombé dans quelque péché. Pour ce qui est des occasions de vos chutes, vous tâcherez de les éviter avec tout le soin et toute la vigilance possibles. Enfin, pour vous corriger de vos défauts, et pour acquérir les vertus qui vous manquent, vous fortifierez votre volonté par la défiance de vous-même, par la confiance en Dieu, par l'oraison, et par des desirs fréquens de détruire vos mauvaises habitudes et d'en contracter de bonnes.

Que si vous croyez avoir remporté quelque victoire sur vous, ou avoir fait quelque bonne œuvre, défiez-vous-en ; gardez-vous bien de vous en estimer davantage. Je ne vous conseille même pas d'y penser beaucoup, de crainte qu'il ne se glisse par là dans votre cœur quelque sen-

finement secret de présomption et de vaine gloire. Remettez donc toutes vos œuvres, quelles qu'elles soient, entre les mains de la divine miséricorde, et ne songez qu'à vous acquitter à l'avenir de tous vos devoirs avec plus de ferveur que jamais. N'oubliez pas de rendre à Dieu de très-humbles actions de grâces pour tous les secours que vous en avez reçus ce jour-là. Reconnoissez qu'il est l'auteur de tout bien ; et remerciez-le en particulier de ce qu'il vous a délivré d'un grand nombre d'ennemis, soit visibles, soit invisibles ; de ce qu'il vous a inspiré beaucoup de bonnes pensées et fourni plusieurs occasions de pratiquer la vertu, et de ce que même il vous a fait une infinité d'autres biens qui vous sont cachés.

---

## CHAPITRE LXI.

Comment nous devons persévérer dans le combat spirituel jusqu'à la mort.

ENTRE les choses nécessaires pour réussir dans le combat spirituel, il faut compter la persévérance, qui est la vertu par laquelle nous nous appliquons à mortifier sans relâche nos passions déréglées, qui, pendant que nous vivons, ne meurent point, mais poussent et croissent toujours dans notre cœur, comme dans un champ fertile en mauvaises herbes. C'est en vain que



l'on prétend faire cesser cette guerre, puisqu'elle ne peut finir qu'avec notre vie, et que quiconque ne veut pas combattre, perdra infailliblement la liberté ou la vie. Eh ! comment ne seroit-il pas vaincu, ayant en tête des ennemis résolus de ne lui donner ni paix, ni trêve, parce que plus on recherche leur amitié, plus on éprouve leur haine ? Vous ne devez pourtant vous étonner ni de leurs forces, ni de leur nombre, puisqu'en cette sorte de combat, nul n'est vaincu que celui qui le veut être, et que d'ailleurs vos ennemis n'ont de pouvoir que ce que leur en donne votre capitaine, pour l'honneur duquel vous combattez. Or jamais il ne permettra que vous tombiez entre leurs mains ; il sera lui-même votre défenseur ; et comme il est infiniment plus puissant qu'eux tous, il vous donnera la victoire, pourvu que, combattant avec lui, vous mettiez votre confiance, non pas en vos propres forces, mais en sa toute-puissance et en sa bonté souveraine.

Que s'il tarde à vous secourir, s'il vous laisse dans le danger, ne perdez pas pour cela courage. Croyez fermement, et servez-vous de cette considération pour vous animer au combat ; croyez, dis-je, fermement, qu'il disposera les choses de sorte que tout ce qui semble devoir faire obstacle à votre gloire, tournera à votre avantage. Témoignez-lui seulement de la résolution et de la fidélité. Suivez partout votre chef, qui s'est exposé pour vous à la mort, et qui en mourant a vaincu le monde. Combattez courageusement

sous ses enseignes , et ne quittez point les armes que vous n'ayez détruit tous vos ennemis. Car si vous laissez la vie à un seul , si vous négligez de vous défaire d'un de vos vices , ce sera toujours une paille que vous porterez dans l'œil , ou une flèche que vous aurez dans le cœur , et qui , vous empêchant de combattre , retardera votre victoire.

---

## CHAPITRE LXII.

Comment il faut se préparer au combat contre les ennemis qui nous attaquent à l'article de la mort.

Quoique toute notre vie ne soit ici-bas qu'une guerre continuelle , il est certain néanmoins que la plus dangereuse journée sera la dernière , parce que quiconque se laissera vaincre en ce temps-là , n'aura plus d'espérance de salut. Afin donc de ne pas périr alors sans ressource , tâchez de vous aguerrir maintenant que Dieu vous en donne l'occasion , parce que celui qui combat vaillamment durant la vie , sera victorieux à la mort , à cause de l'habitude qu'il a de vaincre en toute rencontres plus redoutables ennemis.

De plus , pensez souvent à la mort , car lorsqu'elle sera proche , elle vous fera moins de peur , vous en aurez l'esprit plus libre , et mieux disposé au combat. Les gens du monde rejettent cette pensée comme fâcheuse et importune , de

crainte qu'elle ne leur ôte le plaisir qu'ils trouvent dans les choses de la terre ; et parce qu'ils veulent se délivrer du déplaisir qu'ils auroient s'ils songeoient qu'un jour ils doivent perdre des biens qu'ils aiment éperdument , ainsi leur passion ne diminue point ; elle s'augmente au contraire , et se fortifie de jour en jour. De là vient aussi que de quitter cette vie , et de quitter en même temps tout ce qu'ils ont de plus cher , c'est une peine pour eux d'autant plus insupportable , qu'ils ont été plus long-temps dans les délices.

Mais pour vous mieux préparer à ce terrible passage du temps à l'éternité , imaginez-vous quelquefois être seul , sans aucun secours , parmi les douleurs de la mort , considérez attentivement les choses dont je vais parler qui pourront alors vous faire le plus de peine , et n'oubliez pas les remèdes que je vous proposerai , afin de pouvoir vous en servir dans cette dernière extrémité. Car il faut nécessairement apprendre à bien faire ce qu'on ne fait qu'une seule fois , de peur de commettre une faute irréparable , et qui est toujours suivie d'une éternité de malheurs.

---

## CHAPITRE LXIII.

Des quatre sortes de tentations qui arrivent au temps de la mort, et premièrement de la tentation contre la foi, et de la manière d'y résister.

LES ennemis de notre salut ont coutume de nous inquiéter à la mort par quatre sortes de tentations dangereuses : 1<sup>o</sup> par des doutes sur les choses de la foi ; 2<sup>o</sup> par des pensées de désespoir ; 3<sup>o</sup> par des sentimens de vaine gloire ; 4<sup>o</sup> par diverses sortes d'illusions dont ces esprits de ténèbres, transformés en anges de lumière, se servent pour nous tromper.

Pour ce qui regarde la première tentation, si l'ennemi vous propose quelque raisonnement faux et captieux, gardez-vous bien de raisonner avec lui : contentez-vous de lui dire avec une sainte indignation : Retire-toi d'ici, Satan, père du mensonge ; car je ne veux pas même t'écouter ; et il me suffit de croire tout ce que croit la sainte Eglise romaine.

Prenez garde aussi de ne pas vous arrêter à de certaines pensées qui vous viendront dans l'esprit et qui vous sembleront propres pour vous affermir dans la foi ; rejetez-les comme des suggestions du démon, qui prétend par-là vous embarrasser, en vous engageant insensiblement à la dispute. Que si vous n'êtes plus en état de

vous défaire de ces pensées, si vous en avez déjà l'esprit occupé, demeurez ferme, et n'écoutez ni les raisons, ni même les autorités de l'Écriture que l'ennemi vous alléguera ; car quelque claires et quelque certaines qu'elles vous paroissent elles seront ou tronquées, ou mal citées, ou détournées de leur véritable sens.

Si donc le malin esprit vous demande ce que croit l'Église romaine, ne lui faites là dessus aucune réponse ; mais sachant que tout son dessein est de vous surprendre, et de vous chicaner sur quelque mot ambigu, formez seulement en général un acte de foi. Ou, si vous voulez lui faire plus de dépit, répondez-lui que l'Église croit la vérité : et s'il vous presse de dire quelle est cette vérité, ne lui répliquez autre chose sinon que c'est ce que l'Église croit. Ayez soin, surtout, que votre cœur demeure attaché à la croix, et dites au Fils de Dieu : O mon Créateur et mon Sauveur ! secourez-moi au plus tôt, et ne vous éloignez point de moi, de peur que je ne m'écarte de la vérité que vous m'avez enseignée ; et puisque vous m'avez fait la grâce de naître dans votre Église, faites-moi aussi celle d'y mourir, à votre plus grande gloire.

---

**CHAPITRE LXIV.**

**De la tentation du désespoir, et comment on peut s'en défendre.**

LA seconde tentation de l'ennemi de notre salut est une vaine frayeur qu'il tâche de nous donner en nous remettant devant les yeux nos fautes passées, pour nous jeter dans le désespoir. Si vous vous trouvez en ce péril, prenez pour règle générale que la pensée de vos péchés est un effet de la grâce, et qu'elle vous sera salutaire, si elle produit en vous des sentimens d'humilité, de componction, et de confiance en la miséricorde divine. Mais sachez aussi qu'elle vient du malin esprit, lorsqu'elle vous cause du trouble et de la défiance, qu'elle vous met dans l'abattement, qu'elle vous rend lâche et timide, quoiqu'il vous semble avoir de fortes raisons pour croire que vous êtes réprouvé, et qu'il n'y a point de salut pour vous.

Ne songez alors qu'à vous humilier et à vous confier plus que jamais en la bonté infinie de notre Seigneur, car par ce moyen vous éluderez toutes les ruses du démon, vous tournerez contre lui ses propres armes, et vous rendrez gloire à Dieu. Il faut, à la vérité, que vous ayez du regret d'avoir offensé cette bonté souveraine toutes les fois que vous vous en souvenez ; mais il faut

aussi que vous lui en demandiez pardon avec une ferme confiance dans les mérites du Sauveur : et quand même vous croiriez entendre Dieu qui vous diroit au fond du cœur que vous n'êtes point du nombre de ses brebis, vous ne devriez pas cesser d'espérer en lui, mais vous devriez lui dire humblement : Seigneur, vous avez sujet de me réprover et de me punir éternellement pour mes péchés ; mais j'ai encore plus sujet d'espérer que vous me ferez miséricorde. Je vous supplie donc d'avoir pitié d'une misérable créature qui mérite la damnation éternelle, mais qui a été rachetée de votre sang. Je veux me sauver, ô mon Rédempteur ! pour vous bénir à jamais dans votre gloire. Toute ma confiance est en vous, et je m'abandonne tout entier entre vos mains ; faites de moi ce qu'il vous plaira, puisque vous êtes mon souverain maître : faites de moi, dis-je, ce qu'il vous plaira ; mais, quoi qu'il arrive, je veux espérer en vous, dussiez-vous dès à présent m'envoyer la mort.

---

## CHAPITRE LXV.

De la tentation de la vaine gloire.

LA troisième tentation est celle de la vaine gloire. Ne craignez rien tant que de vous laisser aller à la moindre complaisance pour vous-même et pour vos œuvres. Ne vous glorifiez jamais

qu'en notre Seigneur, et reconnoissez que vous devez tout aux mérites de sa vie et de sa mort. Tant que vous vivrez, n'ayez pour vous que de la haine et du mépris ; humiliez-vous de plus en plus , et rendez sans cesse des actions de grâce à Dieu, comme à l'auteur de tout le bien que vous avez fait. Priez-le de vous secourir ; mais ne regardez pas son secours comme le prix de vos mérites, quand même vous auriez gagné sur vous de grandes victoires. Demeurez toujours dans la crainte, et avouez ingénument que tous vos soins seraient inutiles, si Dieu, qui est toute notre espérance, ne vous assistoit. Profitez de ces avertissemons, et soyez sûr que vos ennemis n'auront sur vous aucun avantage.

---

## CHAPITRE LXVI.

De diverses illusions du démon qui arrivent à l'article de la mort.

Si l'ennemi de notre salut, qui ne se lasse jamais de nous tourmenter, contrefaisant l'ange de lumière, s'efforce de vous surprendre par des illusions et par des visions imaginaires, ou même sensibles, demeurez ferme dans la connaissance de vous-même, et dites-lui hardiment : Retire-toi, malheureux ; retourne dans les ténèbres d'où tu es sorti ; car je suis un trop grand pécheur pour mériter des visions, et je n'ai besoin que



de la miséricorde de mon Jésus et des prières de la bienheureuse Vierge, de saint Joseph et des autres saints.

Que si par des marques presque évidentes il vous sembloit que ces choses vinssent de Dieu, gardez-vous d'abord d'y ajouter foi. Ne craignez point de les rejeter. Cette résistance, fondée sur la vue de votre misère, ne peut être désagréable à notre Seigneur, et si c'est lui qui agit en vous, il saura bien vous le faire connoître sans qu'il vous en arrive aucun mal, parce que celui qui donne sa grâce aux humbles, n'a garde de les en priver lorsqu'ils s'humilient.

Voilà les armes dont l'ennemi a coutume de se servir généralement contre tous les hommes, lorsqu'il les voit proches de la mort. Mais outre cela, il attaque chacun en particulier par l'endroit qui lui paroît le plus foible. Il étudie nos inclinations, et c'est par nos inclinations mêmes qu'il nous fait tomber dans le péché. C'est pourquoi, avant que l'heure du grand combat soit venue, prenons les armes, et commençons à faire la guerre aux passions qui nous dominent, afin que nous ayons moins de peine à y résister et à les vaincre dans ce temps si redoutable, qui sera la fin de tous les temps. *Vous combattrez contre eux jusqu'à ce qu'ils soient entièrement défaits* (1).

(1) Reg. 15.

# DE LA PAIX DE L'ÂME,

ET

## DU BONHEUR D'UN CŒUR

QUI MEURT A LUI-MÊME POUR VIVRE A DIEU.

---

### CHAPITRE PREMIER.

De quelle nature est le cœur humain, et de la manière de le gouverner.

DIEU n'a fait le cœur humain que pour l'aimer et pour en être aimé. L'excellence de la fin de sa création le doit donc faire considérer comme le plus grand et le plus noble de ses ouvrages.

C'est uniquement de son gouvernement que dépend la vie ou la mort spirituelle.

La science n'en doit pas être fort difficile, puisque son caractère est de faire toutes choses par amour, et de ne rien faire par force.

Il ne faut pas veiller doucement et sans violence sur les mouvemens par lesquels nous agissons.

Voir d'où ils viennent, et où ils tendent.

Enfin, examiner si ces mouvemens partent du cœur, qui est la source de l'amour divin, ou de l'esprit, qui est la source de la vanité humaine

Vous connoîtrez que c'est le cœur qui vous fait agir dans vos bonnes œuvres par le motif de l'amour, quand tout ce que vous faites pour Dieu ne vous paroît rien, et lorsqu'en faisant ce que vous pouvez, vous avez honte de faire si peu.

Et vous devez juger que c'est l'esprit mu et excité par des intérêts humains, quand les bonnes œuvres que vous faites ne vous laissent, au lieu des vertus douces, humbles et tranquilles, que des vapeurs et des illusions de vaine gloire, qui vous font croire que vous avez beaucoup fait, quand vous n'avez rien fait de bien. /

La guerre humaine dont parle Job, consiste en ces veilles que nous devons faire continuellement sur nous-mêmes.

Elles ne doivent point être chagrines ni inquiètes : au contraire, leur but principal est de donner le repos à l'âme, et d'en calmer et apaiser les mouvemens quand on la sentira inquiète et agitée dans son action ou dans sa prière. Car l'on doit être persuadé que l'on ne sauroit bien prier en cet état ; il faut auparavant que l'âme soit remise dans sa première assiette.

Sachez que vous n'avez besoin pour cela que du seul attrait de la douceur, et que c'est la seule chose qui la peut faire revenir de son égarement et lui rendre sa première tranquillité.

---

## CHAPITRE II.

**Du soin que l'âme doit avoir de s'acquérir une parfaite tranquillité.**

**CETTE** attention douce et paisible, mais surtout persévérante sur notre cœur, nous conduira sans peine à de grandes choses : elle nous fera non-seulement prier et agir doucement et aisément, mais encore souffrir sans fâcherie ce qui fait le sujet de l'emportement de tous les hommes, savoir, le mépris et l'injustice.

Ce n'est pas que pour acquérir cette paix intérieure il ne faille essayer beaucoup de travaux, et que faute d'expérience nous ne soyons souvent battus par ces ennemis puissans qui sont au-dedans de nous ; mais soyons certains que pourvu que nous les voulions combattre, nous ne manquerons ni de secours, ni de consolations en cette guerre ; que nos ennemis s'affoibliront, que leurs forces se dissiperont, que notre domination sur nos mouvemens s'établira, et qu'enfin nous donnerons à notre âme ce précieux repos qui doit faire sa béatitude dès cette vie.

S'il arrive que l'émotion soit trop forte pour se laisser vaincre, ou le poids de l'affliction trop pesant pour que nous puissions le supporter de nous-mêmes, courons à l'oraison ; prions et persévérons en la prière. Jésus-Christ pria trois fois

au jardin des Olives, pour nous apprendre que l'oraison doit être le refuge et la consolation de tout esprit affligé.

Prions toujours jusqu'à ce que nous sentions notre intérieur soumis, notre volonté rangée à celle de Dieu, et que notre âme soit revenue à sa première tranquillité.

Ne la laissons point troubler par la précipitation de nos actions extérieures; quand nous ferons quelque ouvrage de corps ou d'esprit, travaillons-y posément et paisiblement, sans nous prescrire de temps pour l'achever, ni nous empresser d'en voir la fin

Nous ne devons avoir qu'une seule principale intention, qui est de conserver en nous la mémoire et le souvenir de Dieu avec humilité et tranquillité, sans nous soucier de rien que de lui plaire.

Si nous y mêlons quelque autre chose, notre âme se remplira de trouble et d'inquiétude; nous tomberons fort souvent, et les peines que nous aurons à nous relever de nos chutes, nous feront assez sentir que tout notre mal vient de ce que nous voulons tout faire selon notre humeur, et accomplir notre propre volonté en toutes nos actions; ce qui fait que quand elles réussissent, nous nous en payons nous-mêmes par de vaines complaisances, et quand elles ne réussissent pas, nous nous remplissons de chagrin, de trouble et d'inquiétude.

---

## CHAPITRE III.

Que cette demeure pacifique doit s'édifier peu à peu.

**REJETEZ** de votre esprit tout ce qui peut l'élever ou l'abaisser, le troubler ou l'inquiéter : travaillez doucement à lui acquérir ou à lui conserver la tranquillité : car Jésus-Christ a dit : *Bienheureux sont les pacifiques. Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Ne doutez point que Dieu ne couronne ce travail, et qu'il ne se fasse de votre âme une maison de délices. Tout ce qu'il demande de vous, c'est qu'autant de fois que les mouvemens des sens et des passions vous agiteront, vous preniez à tâche de rabaisser ces fumées, de calmer et apaiser ces tourbillons, et de redonner la paix à vos actions.

Comme une maison ne s'édifie pas toute en un jour ; aussi l'acquisition de ce trésor intérieur n'est pas une entreprise de peu de temps.

Mais la perfection de cette œuvre désire deux choses essentielles : l'une, que ce soit Dieu même qui s'édifie sa demeure au-dedans de vous ; l'autre, que ce bâtiment ait pour fondement l'humilité.

---

## CHAPITRE IV.

Que pour parvenir à cette paix, l'âme doit se défendre de toute consolation.

LE chemin qui conduit à cette paix que rien n'est capable de troubler, est presque inconnu du monde. L'on y embrasse les tribulations, comme les mondains font les plaisirs : l'on y ambitionne les mépris et les opprobres, comme ils font la gloire et les honneurs; l'on y travaille tout autant à fuir et à être fui, à quitter et à être quitté des hommes, que tous les gens du monde à être recherchés, caressés, et estimés des grands.

Mais l'on y professe en toute humilité la sainte ambition de n'être connu, regardé, consolé et favorisé que de Dieu seul.

L'âme chrétienne y apprend à demeurer seule avec son Dieu, et à se tenir si forte de sa divine présence, qu'il n'y ait ni peines ni tourmens qu'elle ne voulût souffrir pour sa gloire et pour son amour.

L'on y apprend que la souffrance efface le péché; qu'une affliction bien endurée est un trésor pour l'éternité, et que souffrir avec Jésus-Christ doit être toute l'ambition d'une âme qui veut approcher de sa glorieuse conformité.

L'on y enseigne que s'aimer soi-même, faire ses volontés, suivre les mouvemens de ses sens,

**contenter ses appétits, et se perdre, est toute une même chose.**

**Qu'il ne faut pas même faire le bien auquel notre volonté se porte, que nous ne l'ayons soumise à celle de Dieu, en simplicité et humilité de cœur, pour n'en faire que ce que sa Majesté en ordonnera, sans recherche de nous-mêmes.**

**Nous nous portons souvent à de bonnes actions par de fausses lumières ou par un zèle indiscret : nous trouvons quelquefois en nous de faux prophètes, qui, sous des apparences de brebis, cachent des loups ravissans.**

**Mais l'âme les connoitra à leurs fruits, quand elle se trouvera troublée ou inquiétée, qu'elle verra ses sentimens d'humilité altérés, sa récollection dissipée; qu'elle n'aura plus sa paix et sa tranquillité : enfin, quand elle s'apercevra qu'elle a perdu en un moment ce qu'elle avoit acquis avec beaucoup de temps et de travail.**

**L'on tombe quelquefois dans ce chemin, mais on s'humilie de ses fautes : l'humilité nous en relève, et nous fait prendre des résolutions de veiller sur nous de plus près à l'avenir.**

**Il peut arriver que Dieu permette que nous fassions des fautes, pour humilier en nous quelque orgueil que notre amour-propre nous tient caché.**

**L'âme peut aussi quelquefois souffrir les atteintes des tentations de pécher; mais il ne faut pas qu'elle s'en trouble : elle doit s'en retirer avec douceur, sans contention, et se remettre dans son premier calme sans excès, ni du côté de la joie, ni du côté de la tristesse.**



Enfin , nous n'avons qu'une chose à faire , qui est de garder notre âme paisible , nette et pure devant Dieu : nous le trouverons au-dedans de nous , et nous connoissons par expérience que sa divine volonté tend toujours au bien et à l'utilité de sa créature.

---

## CHAPITRE V.

Que l'âme doit se tenir seule et détachée , afin que Dieu fasse en elle tout son bon plaisir.

Si nous sommes persuadés de l'estime que nous devons faire de notre âme , comme d'un temple destiné à la demeure de Dieu , prenons garde que nulle chose du monde ne l'occupe ; espérons au Seigneur , et attendons sa venue en elle avec confiance. Il y entrera s'il la trouve seule et détachée ; seule , sans autre pensée que celle de le recevoir ; seule , sans autre désir que celui de sa présence ; seule , sans autre amour que le sien ; seule , enfin , sans autre volonté que son bon plaisir.

Ne faisons rien d'extraordinaire de nous-mêmes pour mériter de loger chez nous celui que tous les êtres créés ne sauroient comprendre.

Suivons pas à pas celui qui nous guide ; n'entreprenons , sans notre directeur , ni travail , ni peine de notre choix pour l'offrir à Dieu.

C'est assez que nous tenions notre intérieur tou-

jours prêt et disposé à souffrir pour son amour tout ce qu'il lui plaira, et en la manière qu'il lui plaira.

Celui qui fait ce qu'il désire, feroit mieux de se reposer et de laisser la divine Majesté faire en lui ce qu'elle voudra.

Notre volonté ne doit jamais entretenir aucun engagement, mais être toujours toute libre et détachée.

Et puisqu'il ne faut jamais faire ce que l'on désire, soyons persuadés qu'il ne faut rien désirer ; ou si nous désirons quelque chose, que ce soit de telle manière que le succès contraire nous puisse laisser l'esprit aussi en repos que si nous n'avions rien désiré.

Nos désirs sont nos chaînes, y être attaché, c'est être esclave ; mais n'en avoir point ou n'en être point lié, c'est être libre.

Dieu demande notre âme ainsi seule, nue et détachée, pour y opérer ses merveilles et la glorifier presque dès cette vie. O sainte solitude ! ô bienheureux désert ! ô ermitage glorieux où l'âme peut avoir si aisément la jouissance de son Dieu ! n'y courons pas seulement, mais demandons des ailes de colombe pour y voler et y prendre un saint repos. Ne nous arrêtons point dans le chemin, ne nous amusons point à saluer personne ; laissons les morts ensevelir les morts : nous allons à la terre des vivans ; nous ne sommes point du partage de la mort.

---

## CHAPITRE VI.

Qu'il faut user de prudence en l'amour du prochain, pour ne point troubler la paix de l'âme.

**DIEU** ne fait point sa demeure dans une âme, qu'il ne l'embrase d'amour pour lui et de charité pour le prochain. Jésus-Christ a dit qu'il est venu mettre le feu en la terre.

L'amour de Dieu ne doit point avoir de bornes ; mais la charité que nous devons avoir pour le prochain doit avoir ses mesures et ses limites. On ne sauroit trop aimer Dieu, mais on peut trop aimer le prochain. Si cet amour n'est ménagé, il n'est capable que de nous perdre ; nous pouvons nous détruire en pensant édifier les autres. Aimons de telle sorte notre prochain, que notre âme n'en reçoive point de dommage. Le plus sûr est de ne rien faire par le motif seul de donner exemple aux autres et de leur servir de modèles, de peur qu'en pensant les sauver nous ne nous perdions. Faisons nos actions simplement et saintement, sans autre intention que de plaire à Dieu. Quand nous saurons nous humilier et reconnoître ce que c'est que nos bonnes œuvres, nous n'en ferons pas assez de cas pour croire que ce qui nous profite si peu puisse beaucoup profiter aux autres. Il n'est pas besoin que nous soyons si zélés à l'égard des âmes, que la nôtre en perde son corps.

Nous aurons cette soif ardente de leur illumination, quand il aura plu à Dieu de l'exciter en nous ; mais il la faut attendre de l'opération divine, et ne pas penser que nous la puissions acquérir par notre sollicitude et notre zèle indiscret. Conservons à notre âme la paix et le repos d'une sainte solitude ; Dieu le veut de cette sorte, pour la lier et l'attacher à lui. Tenons-nous aussi au-dedans de nous, en attendant que le maître de la vigne nous vienne louer. Dieu nous revêtira de lui quand il nous trouvera nus et dépouillés de tous les soucis et des désirs de la terre ; il se souviendra de nous quand il verra que nous nous serons oubliés nous-mêmes : la paix régnera en nous, et son divin amour nous fera agir sans trouble, mettra la modération et la tempérance dans tous nos mouvemens, et nous ferons toutes choses dans le saint repos de cette paix toute d'amour, où se taire c'est parler, et tout faire c'est ne rien faire que se tenir libre et docile à toutes les opérations de Dieu ; parce que c'est sa divine bonté qui doit tout faire en nous et avec nous, sans désirer de nous autre chose, sinon que nous tenant toujours humbles devant lui, nous lui présentions une âme possédée d'un seul désir, qui est que son divin bon plaisir s'accomplisse en elle le plus parfaitement qu'il se pourra.

---

## CHAPITRE VII.

Que l'âme doit être dépouillée de toute propre volonté pour se présenter devant Dieu.

VENEZ à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, si vous voulez être délassés de vos travaux, et vous tous qui avez soif, venez à la fontaine des eaux si vous voulez être désaltérés. C'est l'invitation que nous fait Jésus-Christ en deux endroits des saintes Ecritures. Suivons cette vocation divine, mais sans effort ni précipitation, en paix et avec douceur, nous remettant avec respect et confiance en l'amoureuse toute-puissante qui nous appelle.

Attendons en esprit de paix la venue de l'Esprit qui donne la paix : ne pensons qu'aux choses par lesquelles il doit être désiré, aimé et glorifié, et soyons soumis et fidèles à ce qu'il voudra faire de nous.

Ne forçons jamais notre cœur, de peur que s'il venoit à s'endurcir, il ne pût être capable du saint repos qu'il nous est commandé d'acquérir.

Mais accoutumons-le doucement à ne s'entretenir que des bontés, de l'amour et des bienfaits de Dieu envers ses créatures, et à se nourrir de cette manne délicieuse, que l'assiduité de cette méditation fera pleuvoir dans nos âmes avec des douceurs inconcevables.

Ne faisons nul effort pour répandre des larmes, ni pour faire naître en nous des sentimens de dévotion que nous n'avons pas : laissons notre cœur se reposer intérieurement en Dieu comme en son centre, et ne nous laissons point d'espérer que la volonté de Dieu se fera en nous.

Il nous donnera des larmes en son temps ; mais ces larmes seront douces, humbles, amoureuses et tranquilles. Vous connoîtrez à ces marques la source d'où elles coulent, et vous les recevrez comme la rosée du ciel, en toute humilité, révérence et actions de grâces.

Ne présumons ni de savoir, ni d'avoir, ni de vouloir aucune chose. Le commencement et la fin, le nœud et la clef de l'ouvrage spirituel, est de ne rien fonder sur soi-même, sur ce qu'on sait, sur ce qu'on veut, ni sur ce qu'on a : mais se tenant en état d'une abnégation parfaite, de demeurer comme la Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, sans se troubler comme Marthe.

Quand vous chercherez Dieu par la lumière de l'entendement pour vous reposer en lui, que ce soit sans comparaison, termes, ni limites ; car il est hors de comparaison, il est partout sans division de parties, et toutes choses se trouvent en lui.

Concevez une immensité qui n'a point de bornes, un tout qui ne sauroit être compris, une puissance qui a tout fait, qui maintient toutes choses, et dites à votre âme que c'est son Dieu.

Contemplez et admirez-le incessamment. Il est partout; il est dans votre âme, il en veut faire ses délices, selon sa parole; et quoiqu'il n'ait en rien besoin d'elle, il veut la faire digne de lui.

Mais en cherchant ces vérités divines par le secours de l'entendement, faites qu'elles fassent le repos des affections de votre volonté douces et tranquilles.

Vous ne devez ni négliger vos dévotions, ni les limiter, en sorte que vous soyez comme obligé à faire tant de choses, à méditer tant de temps, ou à lire tant de chapitres; mais que votre cœur demeure toujours libre, pour s'arrêter où il trouvera à se reposer, et être prêt à jouir du Seigneur lorsqu'il voudra se communiquer à vous, sans vous mettre en peine de n'avoir pas fait ou dit tout ce que vous vous étiez proposé de faire ou de dire. Laissez-là le reste sans scrupule, et n'écoutez aucune autre pensée sur ce sujet; parce que l'unique fin de vos exercices étant de tendre à Dieu, quand cette fin est trouvée, les moyens doivent cesser.

Dieu veut nous mener par le chemin qui lui plait, et quand nous nous imposons des obligations de faire ou dire telle ou telle chose, que nous avons en tête le soin de nous en acquitter, et que nous nous sommes fait des nécessités de ces choses purement imaginaires, nous cherchons Dieu en le fuyant, nous lui voulons plaire sans faire sa volonté, et nous ne nous mettons pas en état qu'il puisse rien faire de nous.

Si vous voulez marcher heureusement dans ce chemin, et parvenir sûrement à la fin où il conduit, ne cherchez et ne désirez que Dieu. En quelque part que vous le trouviez et qu'il se présente à vous, demeurez-là, ne passez pas outre qu'il ne vous en donne congé; prenez avec lui le repos des saints, et quand sa Majesté se sera retirée, vous pourrez, en continuant vos exercices, vous remettre à le chercher, à vouloir et désirer le trouver: et l'ayant retrouvé, tout quitter pour en jouir.

Cette leçon est d'un extrême profit, et mérite d'être retenue et pratiquée; car l'on voit plusieurs personnes ecclésiastiques qui se perdent dans la lassitude du travail de leurs exercices, sans en avoir pu jamais tirer de profit ni de repos, parce qu'il leur semble toujours qu'ils n'ont rien fait s'ils n'ont achevé toute leur tâche, et qu'en cela consiste la perfection, qui est une vie d'hommes de journées, esclaves de leur volonté, qui ne parviennent jamais à la véritable paix intérieure, qui est le lieu du Seigneur, le sanctuaire où Jésus-Christ habite.

---

## CHAPITRE VIII.

De la foi qu'on doit avoir au saint sacrement de l'autel et comment nous nous devons offrir à Dieu.

NOTRE foi et notre amour pour le saint sacrement ne doivent jamais demeurer en même état,



mais tous les jours s'accroître, se fortifier et se naturaliser en nous de plus en plus.

Approchons-nous-en avec une volonté préparée à toutes sortes de souffrances, d'afflictions, de tribulations, de foiblesse et de sécheresse pour l'amour de lui.

Ne demandons pas qu'il se convertisse en nous, mais bien qu'il nous convertisse en lui.

Ne lui faisons point de grands discours, nos admirations et nos joies doivent remplir toute notre âme, et consommer toutes ses fonctions en sa présence : l'esprit admirera cet incompréhensible mystère, et le cœur s'épanouira de joie à la vue d'une si grande majesté cachée sous de petites espèces.

Ne désirons point qu'il se montre à nous d'une autre manière, et souvenons-nous qu'il a dit que bienheureux sont ceux qui ne l'ont pas vu et ont cru en lui.

Il faut surtout être fidèle et constant dans ses exercices, et persévérer dans la pratique des moyens de purifier et simplifier notre âme toujours avec repos et douceur.

Tant que ces pratiques ne seront point abandonnées, la grâce de la persévérance ne nous abandonnera point.

Il est impossible qu'une âme qui a goûté ce repos spirituel puisse retourner à la manière de vivre du monde ; car ce seroit pour elle un tourment qui ne lui seroit pas supportable.

---

**CHAPITRE IX.**

**Que l'âme ne doit chercher de repos ni de plaisir  
qu'en Dieu.**

UNE ÂME à qui rien ne plait du monde que les persécutions et les mépris, qui n'aime et ne désire rien de tous les biens qu'il peut donner, et ne craint rien de tous les maux qu'il peut faire : qui fuit les uns comme le poison, et qui cherche les autres comme ses délices, est en état de recevoir de grandes consolations de Dieu ; pourvu que sa confiance soit toute en lui et qu'elle ne présume rien de ses forces. Le courage de saint Pierre étoit grand, quand il disoit hautement qu'il vouloit mourir avec Jésus-Christ. Cette volonté déterminée étoit apparemment fort bonne ; mais en effet, elle avoit un vice, c'est que c'étoit sa volonté propre, et ce vice fut la cause de sa chute, tant il est vrai que nous ne saurions rien penser, ni rien faire qui soit bon sans le secours de la puissance de Dieu.

Tenons notre âme libre de toute sorte de désirs ; qu'elle soit tout entière à son faction, présente à ce qu'elle fait, à ce qu'elle pense, sans souffrir que l'inquiétude de ce qu'elle fera ou pensera hors de l'instant de son action, la tienne aucunement partagée.

Néanmoins il n'est défendu à personne de s'appliquer à ses affaires temporelles par une sol-

licitude prudente et avisée, selon la nécessité de son état. Ces choses, prises comme il faut, sont l'ordre de Dieu, et n'empêchent nullement la paix intérieure et l'avancement spirituel.

Nous ne saurions rien faire de mieux, pour bien employer le présent, que de toujours offrir à Dieu notre âme nue et dépouillée de tous désirs, et de nous tenir devant sa divine Majesté comme un pauvre foible et languissant, qui n'a rien, et qui ne sauroit rien faire, ni rien gagner.

Cette liberté d'esprit, sans engagement en nous et hors de nous, pour dépendre absolument de Dieu, est l'essentiel de la perfection.

Il n'est pas concevable quels soins ce Dieu de bonté daigne prendre d'une créature qui est ainsi toute à lui.

Il a pour agréable que cette créature lui communique son cœur avec confiance. Il veut bien lui éclaircir et lui résoudre ses difficultés et ses doutes, la relever quand elle est tombée, lui remettre ses fautes toutes les fois qu'il la trouvera préparée à s'en repentir; car Dieu est toujours le prêtre éternel. Quelque pouvoir qu'il ait donné à saint Pierre et à ses successeurs de lier et de délier, il ne s'en est pas privé lui-même tellement, que si le confesseur de cette personne ainsi attachée à Dieu ne lui veut pas administrer les saints sacremens aussi souvent qu'elle le désireroit, sa Majesté ne la reçoive et ne lui accorde pardon toutes les fois qu'elle vient à lui avec confiance, douleur et amour.

Ce sont les fruits de ce saint attachement.

---

## CHAPITRE X.

**Que les obstacles et les répugnances que nous trouvons à cette paix intérieure, ne nous doivent point contrister.**

**DIEU** permettra que cette sérénité intérieure, cette solitude de l'âme, cette paix et ce saint repos du cœur se trouveront bien souvent troublés et obscurcis par les mouvemens et les fumées qui s'élèveront de l'amour-propre et de nos inclinations naturelles.

Mais comme sa bonté permet ces choses pour notre plus grand bien, elle aura toujours soin de répandre sur la sécheresse de nos cœurs la douce pluie de ses consolations; et cette pluie non-seulement abaissera cette poussière, mais lui fera produire des fleurs et des fruits dignes d'être agréés de sa divine majesté.

Ce renversement de notre tranquillité intérieure, et ces agitations causées par les émotions de l'appétit sensitif, sont les combats où les saints ont gagné les victoires qui leur ont fait mériter leurs couronnes.

Quand vous tomberez dans ces foiblesses, ces dégoûts, ces troubles et ces désolations d'esprit, dites à Dieu, d'un cœur aimant et humilié : Seigneur, je suis la créature que vos mains ont formée, et l'esclave que votre sang a racheté ;

disposez de moi comme de ce qui est à vous et de ce qui n'est fait que pour vous, et permettez-moi seulement d'espérer en vous ! Bienheureux l'âme qui saura ainsi s'offrir à Dieu au temps de l'affliction !

Et quoique vous ne puissiez pas sitôt soumettre votre volonté à celle de Dieu, il ne faut point vous en attrister. C'est votre croix ; il vous commande de la porter et de le suivre. Lui-même n'a-t-il pas porté la croix, pour vous enseigner à la porter aussi ? Faites réflexion sur son combat du jardin des Olives, sur cette résistance de l'humanité, qui dans ses foiblesses lui faisoit dire : *Mon père, s'il est possible que je ne boive point ce calice*, et sur cette force de son âme, qui, s'élevant au-dessus de la foiblesse du corps, lui faisoit aussitôt ajouter, avec une humilité profonde : *Que ma volonté ne soit pas faite, mais la vôtre*.

La foiblesse naturelle vous fera fuir toute peine et toute tribulation ; quand elle viendra, vous lui ferez mauvais visage, vous voudriez qu'elle fût bien loin ; mais persévérez en humilité et en prières tant qu'enfin vous n'avez plus de volonté ni d'autres désirs, sinon que le bon plaisir de Dieu se fasse en nous.

Tâchez de faire que la demeure de votre cœur ne soit uniquement que pour Dieu ; qu'il n'y ait jamais ni fiel, ni amertume, ni répugnance volontaire à quelque chose que ce soit. N'arrêtez jamais vos yeux, ni votre pensée sur les mauvaises actions d'autrui ; et sans y faire de ré-

flexion , passez , allez tout doucement votre chemin , et ne pensez à rien qu'à vous détourner de ce qui peut vous blesser. C'est un grand art , pour être à Dieu , que de franchir tous les obstacles , et de ne s'arrêter à rien.

---

## CHAPITRE XI.

Des artifices dont le démon se sert pour troubler la paix de notre âme , et comment nous nous en pouvons garantir.

CET ennemi du salut des hommes tend principalement à nous tirer de l'état d'humilité et de simplicité chrétienne.

Pour y parvenir , il nous porte à présumer quelque chose de nous-mêmes , de notre diligence , de notre industrie , et à nous faire prendre dans notre pensée quelque préférence au-dessus d'autrui , préférence qui sera bientôt suivie du mépris , sous prétexte de quelque défaut.

Il se glisse dans nos âmes par quelqu'un de ces moyens ; mais la porte par où il désire le plus d'entrer , c'est la porte de la vanité et de l'estime de nous-mêmes.

Le secret de s'en garantir est de garder toujours le retranchement de la sainte humilité ; sans s'en éloigner jamais ; de nous confondre et de nous anéantir nous-mêmes. Si nous sortons de cet état , nous ne nous défendrons jamais de

cet esprit ; et quand il aura gagné notre volonté par cette voie, il y régnera en tyran, et y fera régner tous les vices.

Ce n'est pas encore tout de veiller ; il faut prier : car il est dit : *Veillez et priez*. La paix de l'âme est un trésor que ces deux gardes peuvent seules conserver.

Ne souffrons point que notre esprit s'agite, ni s'inquiète pour quelque chose que ce soit. L'âme humble et tranquille fait toutes choses avec facilité : les obstacles ne tiennent point devant elle ; elle fait le bien et y persévère ; mais l'âme troublée et inquiétée fait peu de bien, le fait imparfaitement, se lasse facilement, souffre continuellement, et ses peines ne lui sont d'aucun profit.

Vous discernerez les pensées que vous devez entretenir ou bannir, par la confiance ou la défiance en la bonté et la miséricorde de Dieu. Si elles vous parlent d'augmenter toujours de plus en plus cette amoureuse confiance, vous devez les recevoir comme des messagers du ciel, en faire vos entretiens et vos délices ; mais vous devez bannir et rejeter, comme des inspirations du démon, celles qui tendront à vous donner de la défiance des infinies miséricordes de Dieu.

Le tentateur des âmes pieuses leur fait paraître les fautes ordinaires beaucoup plus grandes qu'elles ne sont ; il leur persuade qu'elles ne font jamais leur devoir, qu'elles ne se confessent pas bien, qu'elles communient trop tièdement, que leurs prières ont de grands défauts : et il

travaille ainsi, par tous ces scrupules, à les tenir toujours troublées, inquiètes et impatientes, et à les porter à quitter leurs exercices, comme si tout ce qu'elles font étoit sans fruit, comme si Dieu ne les regardoit pas, et les avoit tout-à-fait oubliées. Et toutefois il n'est rien de si faux que ces persuasions. Les avantages que l'on tire des distractions, des sécheresses intérieures, et des fautes que l'on commet dans la dévotion, sont innombrables, pourvu que l'âme entende et comprenne ce que Dieu veut d'elle en cet état; qu'elle prenne patience et persévère en son œuvre. La prière est l'action d'une âme privée du goût de ce qu'elle fait, est un des plaisirs que Dieu prend en sa créature, disoit le grand saint Grégoire, et surtout quand, malgré qu'elle soit froide, insensible, et comme éloignée de ce qu'elle fait, elle y persévère avec courage. Sa patience prie assez pour elle, et fait beaucoup mieux son affaire devant Dieu, que les prières qui sont de son goût. Le même saint dit que cette nuit intérieure où elle se trouve quand elle prie, est une lumière qui brille en la présence de Dieu, qu'il ne peut rien venir de nous qui soit plus capable de l'attirer en nous; qu'elle le force même à nous donner de nouvelles grâces.

Ne quittez donc jamais une bonne œuvre, quelque dégoût que vous en ayez, si vous ne voulez faire ce que demande le démon, et apprenez par la lecture du chapitre suivant, les grands fruits que vous pouvez tirer de votre



humble persévérance dans les exercices de piété, au temps de vos plus grandes sécheresses.

---

## CHAPITRE XII.

Que l'âme ne doit point s'attrister à cause de ses tentations intérieures.

Les biens qui procèdent de nos sécheresses spirituelles, et même de nos fautes dans nos exercices, sont assurément infinis : mais ce n'est que par l'humilité et la patience que nous en pouvons faire notre profit. Si nous savions bien comprendre ce secret, nous nous épargnerions bien de mauvaises heures et de mauvais jours.

Hélas ! que nous avons tort de prendre pour des marques d'aversion et d'horreur de la part de Dieu pour nous, ces précieux témoignages de son divin amour, et de croire que sa colère nous punit, quand sa bonté nous favorise ! Ne voyons-nous pas que le sentiment des peines que nous donnent ces sécheresses intérieures ne peut naître que du désir que nous avons d'être bien agréables à Dieu, zélés et fervens aux choses de son service, puisque ce qui nous afflige n'est autre chose que la privation de ces sentimens, et que ces chagrins et ces dégoûts qui nous accablent nous persuadent que nous lui déplaisons comme nous nous déplaisons à nous-mêmes. Non, non : soyons certains que c'est un

bon effet d'une bonne cause. Ces choses n'arrivent qu'à ceux qui veulent vivre en vrais serviteurs de Dieu, et s'éloigner de tout ce qui peut, non pas seulement l'offenser, mais lui déplaire.

Au contraire, nous ne voyons point que les grands pécheurs, ni ceux qui vivent de la vie du monde, se plaignent fort de ces sortes de tentations.

C'est une médecine qui n'est pas de notre goût et contre laquelle notre estomac se soulève ; mais elle nous fait un bien merveilleux sans que nous nous en apercevions. Que la tentation soit des plus horribles, et telle que sa seule imagination nous épouvante et nous scandalise, plus elle nous affligera, plus elle nous humiliera, plus aussi nous en recevrons de profit. C'est ce que l'âme n'entend point et ne comprend point ; c'est pourquoi elle ne veut point aller par le chemin où elle ne voit et ne sent rien qui ne lui déplaise et ne l'afflige.

C'est en un mot, qu'elle ne voudroit jamais être sans plaisirs et sans consolations, et que tout ce qui n'a point cette douceur, passe, dans ses sentimens, pour travail sans fruit et sans profit.

---

## CHAPITRE XIII.

Que Dieu nous envoie ces tentations pour notre bien.

Nous sommes naturellement superbes, ambitieux et amis de nos sens : de là vient que nous nous flattons en toutes choses, et que nous nous comptons pour beaucoup plus que nous ne valons.

Mais cette présomption est tellement ennemie du progrès spirituel, qu'il n'en faut que l'odeur, pour peu qu'elle soit goûtée, pour nous empêcher de parvenir à la véritable perfection.

C'est un mal que nous ne voyons pas ; mais Dieu, qui le connoît et qui nous aime, a toujours soin de nous détromper, de nous faire revenir de cette illusion et de l'amour-propre, et de nous ramener à la connoissance de nous-mêmes. N'est-ce pas ce qu'il fit à son apôtre saint Pierre, quand il permit qu'il le reniât et qu'il ne voulût pas reconnoître ce qu'il étoit, afin qu'il pût revenir à la connoissance de ce qu'il étoit lui-même, et lui faire perdre cette dangereuse présomption ? N'est-ce pas aussi ce qu'il a fait à saint Paul, quand, pour préserver de cette peste de l'âme et de l'abus qu'il pouvoit faire des hautes révélations qu'il avoit eues, il a voulu le tenir sujet à une tentation humiliante, qui lui fit tous les jours sentir sa faiblesse naturelle ?

Admirons la bonté et la sagesse de Dieu, qui agit contre nous-mêmes, pour nous-mêmes, qui nous fait du bien sans que nous le sentions, et lors même que nous pensons qu'il nous fait du mal.

Nous nous imaginons que ces refroidissemens de cœur nous arrivent parce que nous sommes imparfaits et insensibles aux choses de Dieu. Nous n'avons point de peine à nous persuader qu'il n'est point d'âme plus distraite et plus abandonnée que la nôtre ; que Dieu n'a point de serviteurs qui le servent si misérablement et si lâchement que nous, et que les pensées qui nous roulent dans la tête, ne viennent qu'à des gens perdus et abandonnés.

Il se fait donc, par l'opération de cette médecine venue du ciel, que ce présomptueux qui croyoit être quelque chose, commence à se croire le plus méchant homme du monde, et indigne du nom de chrétien.

Sans ce remède, seroit-il jamais descendu de cette élévation de pensées, où nous a fait monter l'orgueil naturel ? Auroit-il jamais guéri de cette enflure d'orgueil ? Ces vapeurs et ces fumées de vanité auroient-elles jamais quitté sa tête et son cœur.

L'humilité n'est pas le seul profit que nous tirons de ces tentations, afflictions et désolations intérieures qui mettent notre âme à sec, et en bannissent tout ce que la dévotion a de sensible ; car cet état nous force de recourir à Dieu, de fuir toutes les choses qui lui peuvent

déplaire, et de nous remettre dans la pratique des vertus avec plus d'application qu'auparavant. Ces afflictions nous servent de purgatoire, puisqu'elles nous purgent et nous préparent des couronnes, quand elles sont prises avec humilité et patience.

L'âme étant persuadée de ce que nous venons de dire, n'a qu'à penser si elle a sujet de perdre sa paix et de se troubler, pour perdre le goût de la dévotion, et de se trouver dans les tentations spirituelles; si elle seroit raisonnable d'attribuer à la persécution du démon ce qui lui est envoyé de la main de Dieu, et de prendre les témoignages de son amour pour des marques de sa haine.

Elle n'a autre chose à faire, quand elle tombe dans cet état, qu'à s'humilier devant Dieu, qu'à persévérer, à souffrir avec patience le dégoût de ses exercices, à se conformer à sa divine volonté, et à tâcher de se conserver en son repos, par cet humble acquiescement à tout ce qui vient de sa main, puisque c'est la main de son Père qui est dans les cieux. Au lieu de se laisser abattre par la tristesse et le découragement, elle doit rendre de nouvelles actions de grâces, et demeurer dans l'état de sa paix et de son abandon aux ordres de Dieu.

---

## CHAPITRE XIV.

Ce qu'il faut pour ne point s'affliger de ses fautes.

S'IL arrive que vous péchiez par actions ou par paroles, que quelque événement vous mette en colère, que quelque vaine curiosité vous enlève à vos exercices, que quelque joie immodérée vous transporte, que vous ayez soupçonné du mal de votre prochain, ou que vous tombiez par quelque autre moyen, même assez souvent, quoique ce soit dans une même faute, et dans celle dont vous aviez résolu de vous garder, vous ne devez point vous inquiéter ni même vous remettre trop dans l'esprit ce qui s'est passé, pour vous affliger, et vous déconforter, vous imaginant qu'il n'y aura jamais d'amendement en vous, que vous ne faites pas ce que vous devez dans vos exercices, et que si vous le faisiez, vous ne tomberiez pas si souvent en cette faute, car c'est là une affliction d'esprit et une perte de temps que vous devez éviter.

Vous ne devez point aussi vous arrêter à éplucher les circonstances du temps de votre faute, s'il a été long ou court, s'il y a eu plein consentement ou non, parce que cela ne sert qu'à vous remplir l'esprit d'inquiétude devant et après vos confessions, comme si vous n'aviez jamais dit ce qu'il faut dire, et de la manière qu'il faut le dire.

Vous n'auriez point toutes ces inquiétudes si

vous connoissiez votre foiblesse naturelle , et si vous saviez la manière dont vous devez agir avec Dieu après vos chutes. Ce n'est point avec ce chagrin et ce déconfort intérieur qui inquiète et qui abat, c'est par une humble, douce et amoureuse conversion à la divine et paternelle bonté que vous devez recourir à lui : ce qui s'entend non-seulement des fautes légères , mais aussi de celles qui sont les plus grandes : non-seulement de celles qui se font par tiédeur et par lâcheté, mais de celles qui se commettent par malice.

C'est ce que plusieurs personnes ne comprennent pas ; car au lieu de pratiquer cette grande leçon de la confiance filiale en la bonté et la miséricorde de Dieu , elles traînent des esprits si abattus , qu'à peine peuvent-elles seulement penser à rien de bon , et mènent une vie misérable et languissante , pour vouloir préférer leurs imaginations à la vraie et salutaire doctrine.

## CHAPITRE XV.

Que l'âme doit se calmer sans perdre de temps à chaque inquiétude qui lui arrive.

QUE ce soit donc votre règle autant de fois que vous tomberez en quelque faute , grande ou petite , quand vous l'auriez commise volontairement mille fois le jour, aussitôt que vous reconnoîtrez ce que vous avez fait , de faire réflexion

sur votre fragilité, de recourir à Dieu avec un esprit humilié, et de lui dire avec une douce et aimable confiance : Vous avez vu, mon Dieu, que j'ai fait ce que je puis : vous avez vu ce que je suis : le péché ne sauroit produire que péché. Vous m'avez fait la grâce du repentir ; je supplie votre bonté de m'accorder, avec le pardon, celle de ne plus jamais vous offenser.

Cette prière étant faite, ne perdez point de temps en vos réflexions inquiètes, pour savoir si le Seigneur vous a pardonné ; remettez-vous humblement et doucement dans vos exercices, sans penser à ce qui est arrivé, avec même confiance et même repos d'esprit qu'auparavant. Quelque nombre de fois que vous soyez tombé, quand ce seroit mille fois, vous devez faire la même chose à la dernière chute qu'à la première ; car, outre que c'est retourner toujours à Dieu, qui, comme un bon père, est toujours prêt à nous recevoir quand nous venons à lui, c'est que nous ne perdions point le temps en inquiétudes et en chagrins qui troublent l'esprit, et le tiennent long-temps incapable de rentrer dans le calme et la fidélité.

Je voudrois que ces âmes, qui s'inquiètent et se déconfortent de leur chute, voulussent bien entendre ce secret spirituel ; elles reconnoitroient aussitôt combien cet état est différent de celui d'un intérieur humble et tranquille où règnent l'humilité et la paix, et de quel préjudice leur est la perte du temps que ces inquiétudes leur causent.



---

## PENSÉES SUR LA MORT.

A chaque moment de notre vie, nous nous trouvons à la porte de l'éternité.

Douze utilités de la considération de la mort.

1. La mort fait juger sainement, sans tromperie et sans illusion, de toutes choses. *Vera philosophia.*

Notre entrée et notre sortie tout nus, condamnent la passion des biens.

Notre sortie toute seule confond l'attachement aux amitiés des créatures.

La puanteur et la pourriture de la chair, qui devient la nourriture des crapauds et des vers dans le tombeau, guérit la folie des voluptés corporelles.

Et cet état de nos corps sous la terre, parmi les animaux qui ne sont pas dignes de voir le soleil, et sous les pieds des hommes, nous défait bien de la vanité de vouloir nous élever au-dessus des autres.

2. La mort est la maîtresse de l'école de la vie, qui ne nous donne qu'un précepte, qui est de diriger toutes nos actions à notre fin.

Cette considération est aux hommes ce qu'est la queue aux animaux de la terre, par laquelle ils se défendent de la piqure des mouches, et aux

oiseaux du ciel, et aux poissons de la mer, par laquelle ils se dirigent et se soutiennent.

3. La mort fait mépriser les choses terrestres et temporelles : elle peuple les solitudes et les cloîtres, et fait les retraites de tout ce que Dieu a de serviteurs au monde.

4. Elle apprend à se connoître soi-même, ce qui est un des principaux points de la sagesse.

5. Elle est comme un glaçon jeté sur le feu de la concupiscence charnelle pour l'amortir et l'éteindre, et comme le frein des cupidités de la chair.

6. C'est une vive source d'humiliation, et le remède unique contre l'orgueil et l'enflure de l'esprit.

7. C'est un excellent préservatif contre le péché. *In omnibus operibus tuis, memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Eccles. 7. 40.

8. Elle ramène les âmes ulcérées à la douceur et à la réconciliation. Quiconque songe bien sérieusement que la mort, qu'on ne peut éviter, et qui peut arriver au premier moment, l'expose à la pitié et à la justice de celui qui ne pardonne qu'à ceux qui ont pardonné, n'a point de peine à pardonner.

9. C'est un contre-poison des plaisirs et des divertissemens du monde : et ce prince qui fit asseoir un comédien dans un siège vieux et pourri, sous lequel il y avoit un feu allumé, eut bien raison de lui dire, le voyant triste et inquiet dans l'appréhension que ce siège mau-

quant sous lui par sa pourriture, il ne tombât dans le brasier allumé dessous : qu'il devoit considérer son corps comme le siège pourri, qui d'heure en heure, et même de moment à autre, pouvoit lui manquer; et l'enfer comme le feu allumé dessous, où tout homme devoit avoir une juste crainte de tomber

10. C'est l'économe de notre salut, qui, nous mettant devant les yeux que nous devons avoir ailleurs qu'en ce monde passager une demeure perpétuelle, nous fait ménager quantité de bonnes actions, comme des provisions pour cette vie future.

11. Elle nous fait embrasser librement et volontairement la pénitence.

12. Elle nous y fait constamment et fortement persévérer.

## SENTIMENS

D'UN PÉCHEUR QUI DÉSIRE DE RETOURNER A DIEU.

Je reconnois, ô mon Dieu, que c'est par ma faute, par ma faute, et par ma très-grande faute que j'ai péché contre vous; que je n'ai point d'excuses à apporter, et que je ne suis devant vous qu'un coupable et un criminel.

Je sais que vous m'avez fait pour vous, et que je vous appartiens à une infinité de titres. Cependant, par une effroyable injustice, j'ai voulu vivre pour moi-même et pour le monde,

en m'attachant à ses vanités, en suivant ses maximes corrompues, qui, m'ayant éloigné du chemin de mon salut, m'ont fait perdre le plus grand de tous les biens, qui est votre grâce, et m'ont engagé en même temps dans le plus grand de tous les maux, qui est l'esclavage du démon, la plus honteuse de toutes les servitudes.

Vous m'avez donné un corps pour le consacrer à votre service; cependant j'en ai fait un usage tout profane, puisque je m'en suis servi pour vous offenser. Ces membres qui doivent être autant d'armes de justice employées pour votre gloire, j'en ai fait autant d'armes d'iniquité pour m'élever contre vous, pour vous faire la guerre, en outrageant toutes vos perfections par les égaremens de mon esprit et par les dérèglemens de mon cœur.

Oui, mon adorable Jésus, j'avoue avec confusion que j'ai outragé votre sagesse, puisqu'au lieu d'en suivre les lumières, j'ai suivi le mouvement de mes passions. J'ai outragé votre puissance, parce que j'ai mis souvent des obstacles à ses écoulemens; j'ai outragé votre grandeur, parce que je l'ai méprisée; j'ai outragé votre justice, parce que je l'ai irritée par mes fréquentes rechutes dans les mêmes désordres; j'ai outragé votre bonté, parce que j'en ai abusé; j'ai outragé votre libéralité par l'excès de mes ingrattitudes; j'ai outragé votre patience, parce que je l'ai lassée en demeurant si long-temps dans mes habitudes criminelles. J'ai même voulu vous dépouiller de l'autorité que vous

avez sur moi, puisque tant de fois j'ai refusé de vous obéir, à vous, mon Dieu, qui ne me commandiez que pour me sauver; et j'ai obéi au démon, en suivant ses malheureuses suggestions, lui qui est votre plus cruel ennemi, et qui ne me commandoit que pour me perdre.

Quel monstre dans la religion ! quelle abomination dans une telle conduite ! quel dérèglement dans la vie d'un chrétien ! Ce chrétien a été élevé dans l'école de Jésus-Christ, encouragé par ses promesses, sanctifié par ses grâces, réconcilié par ses sacremens, lavé dans son sang, et nourri tant de fois de sa chair adorable. Deviez-vous, mon divin Sauveur, m'aimer avec tant d'ardeur, pour être traité avec tant d'injustice ! Deviez-vous employer tant de soins pour mon salut, pour voir tous ces moyens de votre charité rendus inutiles par mes crimes ?

Que puis-je faire dans l'état misérable où je me trouve, sinon de me jeter entre les bras de votre miséricorde, appuyé sur votre parole, qui est inviolable comme elle est éternelle, que vous ne voulez point la mort du pécheur, mais plutôt sa conversion ? Je vous la demande, ô mon Dieu, par les mérites de la mort et passion de notre Seigneur Jésus-Christ. Accordez-moi par bonté ce que vous pourriez me refuser par justice, après la dissipation malheureuse que j'ai faite de tant de grâces et de tant de bienfaits dont vous m'avez comblé pendant ma vie, et après tant de profanations de vos sacremens les plus augustes.

O Père des lumières, qui pénétrez les plus épaisses ténèbres ! conduisez vous-même une âme aveugle et égarée. Je vous demande ce qui vous est le plus agréable et ce qui m'est le plus avantageux. Ce n'est point de devenir plus heureux selon le monde ; c'est de former en moi un cœur nouveau, un cœur qui vous aime , qui vous cherche et qui vous désire , un cœur qui ne s'attache qu'à vous, qui ne vive que pour vous, pour me faire garder inviolablement les protestations que je vous fais aujourd'hui de me consacrer entièrement à votre service , et d'être à vous tous les momens de ma vie.

Mais comme je connois, par une funeste expérience, que ces inclinations qui me portent au mal sont plus fortes et plus puissantes que toutes mes résolutions, j'ai besoin de force pour exécuter ce que je désire, parce que je ne suis par moi-même que foiblesse et que langueur.

C'est pourquoi je supplie la sainte Vierge et tous les saints, de vouloir intercéder pour moi auprès de vous, ô mon Dieu ! et d'engager votre bonté infinie de m'éclairer par vos lumières, de me conduire par votre esprit, de me fortifier par votre grâce, de me redresser par vos inspirations salutaires, et de me soutenir par vos divines consolations, afin de me faire marcher avec fidélité dans le chemin de mon salut, convaincu que je suis qu'il ne faut s'en éloigner qu'un seul moment pour être perdu à jamais.

Daignez, mon adorable Jésus, joindre à toutes ces grâces celle de me donner une sainte horreur

pour le péché, une salutaire crainte de v<sup>os</sup> jugemens, l'espérance du pardon, un vif amour pour la justice, et un désir sincère de me convertir par une pénitence constante, puisque c'est là le souverain remède qui doit guérir les infirmités de mon âme. Oui, c'est là l'unique moyen qui me reste pour me sauver du naufrage : c'est ce second baptême, que les Pères de l'Eglise appellent un baptême pénible et laborieux, où mes larmes, étant mêlées avec le sang de Jésus-Christ, purifieront mon cœur des taches et des souillures que j'ai contractées par mes péchés. C'est cette même pénitence qui doit me faire mourir aux inclinations de la nature corrompue, à toutes mes habitudes criminelles ; à toutes mes passions, pour n'en plus suivre les mouvemens, mais entrer dans un entier renouvellement de conduite, qui me donnera les moyens de marcher et courir, à l'exemple du prophète, dans les voies de la justice chrétienne, de vous aimer de tout mon cœur, et de persévérer dans cet amour, jusqu'à ce que j'arrive à cet heureux terme qui me mettra dans la possession de mon Dieu, pour le louer, le bénir et le glorifier éternellement dans la compagnie des saints. Ainsi soit-il.

---

## DE LA PÉNITENCE.

LA pénitence est le seul chemin que nous ayons pour retourner à Dieu, dont le péché nous a séparés.

Il y a la pénitence du cœur et celle de l'action : l'une affective, l'autre effective. Il faut joindre l'une à l'autre par rapport à notre état.

### De la pénitence d'action, ou effective.

Elle se pratique dans les rencontres de maladies ou afflictions qui nous arrivent ordinairement, ou dans les peines volontaires que nous nous imposons dans cet esprit.

Nous la pratiquons dans les afflictions survenantes, quand nous les acceptons dans la pensée qu'étant criminels devant Dieu par nos péchés, sa bonté nous envoie ces peines et ces afflictions comme un père qui corrige, ou comme un juge qui punit en cette vie pour pardonner en l'autre ; en un mot, quand nous avouons nos crimes avec repentir, et que nous en acceptons la peine avec soumission.

Afin que ces deux actes intérieurs fassent une impression plus sensible dans notre cœur, nous ferons bien de les accompagner des réflexions suivantes :

Que si les péchés pour lesquels Dieu nous pu-



nit étoient dans la balance avec ce que nous souffrons, que seroit-ce des uns en comparaison des autres ?

Que notre peine ou affliction présente nous est envoyée par un ordre exprès de Dieu :

Qu'en nous l'envoyant il veut que nous en profitions pour la satisfaction de nos offenses ;

Que son dessein est de nous faire songer à notre mauvaise vie ; car nous ne pensons à nos péchés que quand Dieu commence à nous en punir ;

Que si nous sommes remis en état de grâce par le sacrement, Dieu nous envoie cette affliction pour nous donner moyen de satisfaire à la peine après la confession ;

Que la peine du péché mortel est la damnation éternelle, le supplice du feu éternel, et la privation de Dieu pour toujours ;

Qu'il y a peut-être des millions de damnés qui n'ont jamais commis qu'un seul péché mortel depuis leur baptême, et une grande quantité d'autres, que la mort et la damnation ont suivi immédiatement après le péché mortel commis.

Nous appliquant ces vérités à nous-mêmes, au temps de nos peines et afflictions survenantes, nous ferons bien de nous retirer en particulier, pour nous convaincre nous-mêmes par ce raisonnement.

N'est-il pas vrai, selon les principes de la foi, que dès le premier péché mortel que j'ai commis après mon baptême, je devrois être, non point en cette vie, mais dans l'enfer avec mes semblables ? Eh ! mon Dieu ! combien d'années

y auroit-il que j'y serois, si je remonte à celle du premier péché mortel que j'ai commis ! Que n'aurois-je pas souffert dans ces brasiers ardents, et que n'y souffrirois-je pas dans toute l'éternité ! C'est par votre grâce singulière, ô mon Dieu, que je n'y ai pas été depuis que j'ai mérité d'y être, que je n'y suis pas, que je puis espérer de n'y être jamais, et que vous ne m'avez pas traité comme tant d'autres malheureux qui brûlent pour toujours.

En échange de ces tourmens épouvantables et éternels dont vous m'avez miséricordieusement exempté, vous m'envoyez cette affliction, et je murmure, je m'impatiente, je m'emporte !

Que la peine que je souffre passera bientôt ! mais celle que mes péchés méritent ne passera jamais.

Nous devons pratiquer la pénitence d'action par les privations volontaires de quelques satisfactions d'esprit ou de corps, dans l'intention de satisfaire à la justice de Dieu par les souffrances des contradictions, des mépris et des injures, en les offrant à sa divine Majesté pour l'expiation de nos péchés.

#### De la pénitence du cœur, ou affective.

Elle s'acquiert par la grâce, et par notre coopération. *Gratia Dei mecum.*

Le moyen ordonné par la providence pour obtenir la grâce, est de la demander. *Petite, et accipietis.* Prions et travaillons pour l'obtenir.

## Comment il faut la demander.

Nous devons demander la pénitence du cœur,

1. Par les actes fréquens que nous en formons durant la journée ;

2. Par les paroles, selon les mouvemens que Dieu fait naître dans notre cœur ; par exemple, en disant : mon Dieu, pourquoi vous ai-je jamais offensé ? et pourquoi, l'ayant fait, n'en ai-je pas eu la douleur que les plus grands pénitens en ont eue ? Hélas ! Seigneur ! avoir perdu la grâce de mon baptême, qui étoit le prix de votre sang et de votre mort ! Que j'ai eu d'ingratitude en vous offensant ! que vous avez de bonté en me pardonnant !

Je connois bien à présent, mon Dieu et mon Père, l'excès de votre amour pour moi dans votre incroyable patience, ne m'ayant pas anéanti au moment que j'ai osé me rébellier contre vous.

Nous pouvons encore mieux nous servir des paroles mêmes des saints pénitens, marquées dans les saintes Ecritures : *Deus, propitius esto mihi peccatori. Pater, peccavi in cœlum et coram te ; jam non sum dignus vocari filius tuus. Tibi soli peccavi, et malum coram te feci. Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.* Et d'autres semblables.

**Comment nous devons travailler pour l'obtenir,**

Entreprenons-nous des motifs les plus sensibles qui puissent gagner notre cœur. Telles sont :

La bonté infinie de Dieu, dont nous portons en nous des témoignages sensibles :

La grandeur de sa divine majesté, qui n'a nul besoin de nous :

La rigueur de sa juste vengeance, qui peut nous perdre pour jamais.

Et, pour cela, il faut faire la lecture des livres propres à inspirer ces sentimens et ces sérieuses réflexions.

Gémissons devant Dieu et soupirons de douleur de l'avoir offensé, si notre cœur s'y rend sensible dans nos réflexions et dans nos lectures; et, s'il demeure dur et insensible, humilions-nous, gémissons et soupirons pour son insensibilité.

Demandons à sa divine bonté cette eau salutaire de la Samaritaine (*Domine, da mihi hanc aquam*), une larme de pénitence, qui est capable de désarmer la colère d'un Dieu.

Quand vous demanderez à votre père qu'il vous donne votre pain quotidien, songez à y comprendre le pain de larmes; c'est le pain quotidien des pécheurs.

Cette grâce doit être demandée par l'action, aussi bien que par le cœur.

Quand vous avez l'inspiration de faire une

bonne œuvre, comme une aumône, un jeûne, une petite pénitence, ou de vous priver de quelque divertissement, offrez-la à Dieu, afin qu'il vous donne ce que vous ne sauriez avoir par vous-même, savoir l'esprit de pénitence et la véritable douleur de vos péchés.

Lisez toutes les semaines une fois cette petite conduite, à un jour déterminé pour cela, comme le samedi ou le dimanche.

Si vous voulez réussir dans cette méthode, faites en sorte de donner tous les jours à Dieu une demi-heure, durant laquelle vous ferez quelque bonne lecture, en observant soigneusement deux choses, l'une, de chercher les bons livres qui pourront vous porter plus efficacement à cet esprit de pénitence; l'autre, de faire une sérieuse réflexion sur les endroits qui pourront vous toucher, et qui vous porteront le plus droit à cette pénitence du cœur intérieure et affective.

Entendez tous les jours la sainte messe : c'est le principe et le principal objet de la véritable pénitence, puisque Jésus-Christ y est immolé pour nos péchés et pour nous en mériter la grâce : offrez ce divin sacrifice à Dieu pour l'obtenir.

---

## PRIÈRE A JÉSUS-CHRIST,

Pour lui demander la paix intérieure de nos âmes.

**MONARQUE** pacifique, vrai Salomon, roi de douceur aussi bien que de gloire, ange d'alliance et de conseil, tout-puissant médiateur ; arbitre unique des différends que les péchés ont indignement fait naître dès l'ouverture des siècles entre vous et les hommes, Dieu de paix et Dieu des armées, c'est à vos pieds que je me jette, pénétré du plus profond respect, avec une soumission qui est toute volontaire et en même temps toute servile, afin qu'il plaise à votre majesté de me dire une parole de grâce qui soit un mot de paix.

Je vous demande pour moi et pour mes semblables cette paix si désirée ; octroyez-moi ce doux repos, qui est le centre et le souverain bien de mon âme. Ralliez, par votre autorité suprême, les forces de mon esprit, qui est distrait et combattu par autant d'ennemis qu'il aime de choses hors de vous. Apaisez le trouble que lui occasionent ses soins : modérez ses ennuis, et ne permettez jamais qu'il devienne si curieux de savoir la vie des autres, qu'il en fasse le premier sujet de ses inquiétudes.

Votre parole, vérité souveraine, est engagée à ne pas me refuser ma demande : votre misé-

ricorde et votre justice ont intérêt à ne pas entretenir la guerre entre mes passions et ma raison, non plus qu'entre vous et moi. Votre divin empire se maintient mieux dans l'abondance du silence et du repos, que parmi le bruit et la division; et votre royaume, qui n'est point de conquête, mais de droit de nature, et qui a pour limites des rangées d'oliviers, ne demande que des sujets pacifiques, au lieu que les autres se vantent d'être environnés de lauriers et de palmes.

Aussi ne vous dites-vous point créateur, prince et distributeur des autres choses, comme vous faites de la paix; et vos saints anges, qui n'étudient que vos volontés, la publièrent dès le premier point de votre naissance, plutôt que la victoire, et en composèrent un cantique qui surpasse tous les plus glorieux chants de triomphe.

Faites, ô mon Sauveur, par toutes ces considérations, passer en moi cette rivière de paix et ce torrent de plaisirs dont vos prophètes parlent. Donnez-moi cette bénédiction qui est le gage de votre amour, et que nul autre que vous ne peut donner, et puisque étant près de quitter la terre, vous nous laissâtes la paix dans l'attente du Saint-Esprit, comme les arbres de la gloire que vous alliez nous préparer dans le ciel, ne refusez pas de la répandre dans un cœur qui est vide, et qui se hâte de s'ouvrir pour la recevoir. J'ai cette confiance en votre souveraine bonté, que vous ne me la refuserez pas, et que mes cris vous obligeront de tourner vos regards sur un peu de poussière qui a l'assurance d'implorer votre se-

**cours , et que vous ne permettez pas que je sois désormais du nombre des impies qui n'ont jamais su trouver le chemin de la paix , et à qui la jouissance n'en sera point accordée qu'ils ne se soient rendus victorieux de leurs passions, et qu'ils n'aient triomphé de toutes leurs mauvaises habitudes. Ainsi soit-il.**

## ABRÉGÉ

**Des principales vérités que tout chrétien doit savoir et croire.**

**IL n'y a qu'un seul Dieu infini , tout-puissant, très-parfait, qui a créé le ciel et la terre, et qui est le Seigneur universel de toutes choses.**

**Il y a trois personnes en Dieu , le Père , le Fils et le Saint-Esprit. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu. Ils ne sont pas néanmoins trois Dieux, mais un seul Dieu en trois personnes égales en toutes choses.**

**Le Fils de Dieu, qui est la seconde personne, s'est fait vrai homme comme nous, en prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, dans le sein de la sainte Vierge Marie, sa mère. Elle l'a conçu par l'opération du Saint-Esprit, et l'Eglise en fait la fête le 25 mars.**

**Il naquit à Bethléem, dans une étable, et fut mis sur la paille; et la fête de sa naissance s'appelle le jour de Noël.**



Huit jours après, il comença de répandre son sang par la circoncision , et fut nommé Jésus , c'est-à-dire Sauveur ; c'est le premier jour de l'an.

Il a vécu trente-trois ans ou environ, dans une vie pauvre et laborieuse , après quoi il est mort sur la croix pour nos péchés ; on en fait mémoire le vendredi saint.

Le même jour , à six heures du soir , son corps fut mis dans le sépulcre , et son âme descendit aux limbes pour en tirer les saints Pères , qui y attendoient sa venue, le paradis ayant toujours été fermé depuis le péché d'Adam.

Le troisième jour après sa mort , il ressuscita , c'est-à-dire qu'il retourna de mort à vie : c'est le jour de Pâques.

Quarante jours après il monta au ciel ; c'est le jour de l'Ascension.

Dix jours après l'Ascension , qui est le jour de la Pentecôte , il envoya son Saint-Esprit à ses apôtres et à son Eglise.

A la fin du monde il reviendra juger tous les hommes. Pour lors , nous ressusciterons tous : nous serons tous assemblés : nous comparoîtrons tous devant le tribunal de notre Seigneur , pour recevoir notre sentence , qui nous sera prononcée par Jésus-Christ même , accompagné de tous ses anges.

Outre le jugement général , il y a le jugement particulier. Aussitôt que notre âme sera séparée de notre corps , elle paroîtra devant Dieu. Nous serons jugés selon nos œuvres ; c'est-à-dire que

nous serons éternellement bienheureux avec Dieu, si nous gardons ses saints commandemens, ou malheureux avec les démons, si nous nous en faisons ennemis de Dieu par le péché.

Les âmes de ceux qui sont décédés en la grâce de Dieu, et qui n'ont pas achevé la pénitence qu'elles avoient commencée dans ce monde, l'accompliront dans le purgatoire. Elles y sont soulagées par les prières et les suffrages des fidèles.

Jésus-Christ a institué sept sacremens, qu'il nous a laissés pour notre sanctification :

Le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.

1. Dans le baptême, le péché originel et tous les autres péchés sont effacés ; il nous fait enfans de Dieu et de l'Eglise, et il nous met dans l'obligation de garder tous les commandemens de Dieu, et de vivre selon l'évangile. Le baptême est si nécessaire, que celui qui n'est point baptisé ne peut être sauvé.

Pour bien baptiser, il faut avoir l'intention, prendre de l'eau naturelle et commune, et dire en en versant sur l'enfant : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

2. La confirmation nous donne le Saint-Esprit, nous fait parfaits chrétiens, et nous fortifie dans la grâce pour résister au péché et confesser la foi de Jésus-Christ dans toutes nos actions.

3. L'eucharistie, que l'on appelle aussi le saint sacrement, contient réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme et la divinité de notre Seigneur

gneur Jésus-Christ, sous les apparences du pain et du vin.

Pour bien communier, il faut être en état de grâce, et il faut être à jeun, si ce n'est lorsqu'on communie en viatique.

4. La pénitence efface les péchés que nous avons commis après le baptême.

Pour faire une bonne pénitence, il faut, 1<sup>o</sup> avoir une grande douleur d'avoir offensé Dieu, et être dans une forte résolution de changer de vie, et de quitter ses péchés et les occasions de pécher; 2<sup>o</sup> confesser tous ses péchés, sans en cacher un seul; car si nous cachions un seul péché mortel, nous ferions un sacrilège; 3<sup>o</sup> il faut avoir la volonté de satisfaire à Dieu par la pénitence que le prêtre ordonne, et par les afflictions que Dieu nous envoie.

5. L'extrême-onction remet les restes des péchés aux malades, elle leur donne des grâces pour se disposer à mourir en bon état, et quelquefois même, elle procure le rétablissement de la santé, quand elle est utile pour le salut.

6. L'ordre donne la puissance et la grâce nécessaire pour exercer les fonctions qui regardent le service de Dieu et le salut des âmes.

7. Le mariage donne aux personnes mariées la grâce de vivre saintement ensemble et d'élever leurs enfans dans la crainte de Dieu.

Voilà les principales vérités que doit croire tout bon chrétien dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut.

# L'ÂME PÉNITENTE,

ou

LE NOUVEAU

**PENSEZ-Y BIEN.**

---

## LES VÉRITÉS ÉTERNELLES.

**SOUVENEZ-VOUS** de vos fins dernières, et jamais vous ne pécherez, nous dit l'Esprit saint : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis* (1).

Il faut que la considération des vérités éternelles soit bien puissante et bien efficace, puisque si nous les méditons sérieusement, elles nous empêcheront de jamais pécher. Mais quelles sont donc ces grandes vérités capables de faire sur nous ces impressions salutaires ? Les voici : méditons-les, gravons-les à jamais dans nos cœurs.

C'est une vérité, que nous ne sommes en ce monde que pour nous sauver ; et que, si nous ne sauvons pas notre âme, tout est perdu pour nous sans ressource.

C'est une vérité, qu'un seul péché mortel peut nous damner à jamais ; que le péché est le

(1) *Eccles.* 7.

seul malheur que nous ayons à craindre en ce monde, parce que c'est le seul qui peut nous rendre malheureux dans l'autre.

C'est une vérité, que nous mourrons un jour, et que nous pouvons mourir à tous les instans, sans en avoir jamais un seul d'assuré; chaque moment peut être pour nous le dernier.

C'est une vérité, qu'à l'instant même que nous mourrons, nous serons jugés, et que Dieu nous demandera un compte exact de toutes nos pensées, de toutes nos paroles, et de toutes nos actions, qui seules nous suivront après notre vie.

C'est une vérité, qu'après le temps qui finira bientôt, viendra une éternité qui ne finira jamais; ou éternité bienheureuse, qui renfermera toutes les délices en faveur des élus; ou éternité malheureuse, qui réunira tous les tourmens sur la tête des réprouvés, sans espoir, sans consolation, à jamais sans fin.

Vérités saintes, vérités solides, vérités aussi immuables que l'éternité même de Dieu.

*Pensez-y bien.*

Ah! si ces grandes vérités étoient profondément méditées, quelles impressions feroient-elles sur nous?

Qui est-ce qui, venant à penser qu'il n'est sur la terre que pour servir Dieu et sauver son âme passeroit sa vie dans les inutilités, les amusemens de ce monde, en perdant de vue l'unique affaire qui doit décider à jamais de son sort?

Qui est-ce qui , pensant qu'un seul péché peut le damner , pourroit jamais consentir à le commettre ? et s'il l'a commis , pourroit demeurer un seul instant dans ce triste état , où la main de Dieu peut venir le frapper ?

Qui est-ce qui , en considérant qu'il peut mourir à tous les momens , ne vivroit pas toujours en tremblant , sur le bord de l'abîme ?

Qui est-ce qui s'attacheroit aujourd'hui si éperdument et si criminellement à la vie et aux biens de la vie , qui peut-être lui seront enlevés demain ?

Qui est-ce qui , étant assuré qu'au moment de la mort , il ira paroître devant le souverain Juge , ne se jugeroit pas sévèrement lui-même , ne se mettroit pas au-dessus des vains jugemens des hommes , ne se tiendrait pas toujours prêt à subir ce jugement redoutable de Dieu ?

Qui est-ce qui , étant persuadé qu'une éternité de bonheur ou de malheur l'attend après cette vie périssable , ne donneroit pas tous ses soins pour éviter les horreurs de cette éternité malheureuse , et pour se rendre digne des délices ineffables de cette éternité de bonheur ?

Qui est-ce enfin , qui , méditant ces vérités saintes , ne vivroit pas , ne mourroit pas en saint ?

*Pensez-y bien.*

Hommes aveugles et insensés ! que faisons-nous en ce monde si nous ne pensons , si nous ne nous occupons de ces grands objets ? Ames

immortelles et créées à l'image de Dieu, souvenez-vous des premières et dernières vérités : comprenez bien, par de sérieuses réflexions, d'où vous venez et où vous allez, de qui vous avez reçu l'être, et à qui vous devez votre cœur ; ce que vous avez apporté en venant au monde, et ce que vous en emporterez en sortant de ce lieu d'exil.

Y avez-vous pensé ? comment y avez-vous pensé, qu'attendez-vous d'y penser (1) ?

O vérités saintes, vérités divines ! à la lueur de votre céleste flambeau, dissipez les ténèbres qui nous aveuglent ; représentez-nous à tous les instans ce que nous avons été, pur néant ; ce que nous sommes, pécheurs et coupables ; ce que nous serons un jour, éternellement heureux ou éternellement malheureux. Hélas ! pour nous préparer à ce dernier terme, peut-être n'avons-nous qu'un instant ; allons dans les solitudes et les déserts, nous remplir de ces grands objets, seuls dignes de nous occuper, seuls capables de nous convertir ; laissons passer ce qui passe ; attachons-nous à ce qui est éternel ; disons à tout le reste : vous ne m'êtes rien, parce que demain peut-être, ou vous ou moi nous ne serons plus. Laissez-moi les momens qui me restent, puisque Dieu veut bien encore me les accorder. Je vous les consacre, ô mon Dieu ! pour ne penser plus qu'à vous, ne m'occuper plus que de vous. Le ciel et la terre passeront, vos paroles subsisteront

(1) *Eccles.* 7.

à jamais : gravez-les dans mon cœur , et qu'elles y demeurent gravées jusqu'au dernier soupir de ma vie. *Cælum et terra transibunt* (1). Je n'y ai pas pensé ; j'y penserai tant que je vivrai.

## HISTOIRE.

L'histoire de l'Eglise rapporte qu'un grand nombre de saints pénitens, pénétrés du néant des choses humaines, et de la grandeur des vérités éternelles, se retiroient dans les déserts pour avoir le moyen de les méditer à loisir. Là séparés les uns des autres, enfoncés dans les cavernes, et comme ensevelis dans des tombeaux, ils ne s'occupaient que de ces vérités immuables : pénétrés de ces grands sentimens, ils se livroient à toutes les austérités de la pénitence, à toute la rigueur des macérations ; les prières, les veilles, les jeûnes, les cilices, tous les instrumens sanglans de la pénitence réduisoient leurs corps en servitude ; pâles et défigurés, semblables à des squelettes vivans, ils ne se nourrissoient que de racines, d'herbes ou de pain détrempé de leurs larmes : ainsi passoient-ils leur vie, qui n'étoit qu'une longue mort ; et, quand après des vingt, des trente, des quarante années, ils arrivoient au bout de leur course, encore effrayés et alarmés, ils se demandoient les uns aux autres, et s'écrioient en tremblant : pensez-vous, hélas ! pensez-vous que Dieu se laissera toucher et fléchir, qu'il aura pitié de

(1) Marc. 15.



nos âmes, qu'il nous accordera le pardon de nos péchés ? Pensez-vous qu'à la mort nous puissions trouver quelque consolation, que le souverain Juge adoucira la rigueur de notre jugement ? Pourrons-nous enfin espérer d'éviter les horreurs de l'éternité malheureuse, et d'avoir un jour quelque part au bonheur des élus ? Quels sentimens ! quels exemples pour nous ! hélas ! peut-être, quelle condamnation contre nous ! Pensons-y bien

*Réflexions.*

Ces saints pénitens que nous admirons, avoient-ils un autre évangile à suivre, une autre religion à pratiquer, un autre Dieu à servir, une autre éternité à espérer ou à craindre ? Non, sans doute ; mais c'est qu'ils avaient de la foi, et nous en manquons ; c'est qu'ils pensoient au salut de leur âme, et nous le négligeons : c'est qu'ils méditoient les grandeurs de Dieu, les horreurs du péché, l'incertitude du moment de la mort, les abîmes redoutables des jugemens de Dieu, les suites d'un avenir, ou éternellement heureux, ou éternellement malheureux, et que nous craignons de nous occuper de ces grands objets ; en un mot, c'est qu'ils vivoient en saints, et nous vivons en mondains.

Pensons-y, tandis qu'il en est temps : que gagnons-nous à ne pas y penser ! quelle consolation n'aurons-nous pas un jour d'y avoir pensé ? Pensons-y ; occupons-nous-en à présent, pour ne pas nous désespérer éternellement de n'y

**avoir pas pensé, ou plutôt, pour recueillir à jamais les fruits de cette salutaire pensée.**

---

## LE SALUT.

**JE VEUX me sauver. Tout le monde le dit, tout le monde le pense : on a bien raison de le dire, et plus encore de le penser : qu'avons-nous à faire dans ce monde, que de nous sauver ? Qui est-ce qui nous intéresse plus en cette vie, que le salut de notre âme ? Pensons-y ; ne pensons qu'à cela : disons-nous sans cesse : je veux me sauver. Le salut de notre âme est la seule chose pour laquelle Dieu nous a mis au monde. Non, Dieu ne nous a point mis sur la terre pour être grands, pour être riches, pour être heureux ; mais pour être saints, et pour nous sauver. Si nous ne nous sauvons pas, il auroit mieux valu pour nous n'être jamais nés : si nous n'étions pas nés, il y auroit eu une personne de moins dans le monde ; et si nous ne nous sauvons pas, il y aura un réprouvé de plus dans l'enfer.**

**Le salut de notre âme est la seule chose qui peut nous donner quelque solide contentement : dans la vie, les amusemens, les divertissemens, les plaisirs ne satisfont pas toujours notre cœur ; souvent ils y répandent l'amertume des regrets, et le poison des remords ; un moment passé avec Dieu, et donné au salut de notre âme, est préférable à des années passées dans les inutilités de la vie et dans l'excès des passions.**

Le salut de notre âme est la seule pensée qui pourra nous rassurer au moment de la mort. Je vais en esprit auprès du lit d'un homme mourant ; il aura vécu dans l'abondance des trésors, dans l'éclat des honneurs, dans le sein des plaisirs : de tout cela que lui reste-t-il à la mort, s'il en a abusé ? et que peut-il être pour lui, qu'une source de regrets et un sujet de condamnation ? Malheureux, qui n'avoit qu'une chose à faire, dans ce monde, et c'est la seule qu'il a négligée !

Le salut de notre âme est la seule chose dont Dieu nous demandera compte au jugement. Vous êtes-vous sauvé ? Ce n'est que sur cela que Dieu nous interrogera, et sur cela que nous aurons à répondre. Vous êtes-vous sauvé ? Sans cela, en vain auriez-vous acquis des richesses immenses, vous n'avez amassé que des trésors de colère ; en vain auriez-vous tenu un rang distingué dans le monde, vous n'êtes plus qu'au rang des réprouvés. Quels seront donc la surprise, la consternation et le désespoir d'une âme qui ira paroître devant Dieu, n'ayant à lui présenter que des crimes et des remords ? Etoit-ce pour cela qu'elle étoit venue au monde, et avec cela qu'elle devoit paroître devant son juge ?

Enfin, le soin du salut de notre âme est la seule chose qui décidera de notre éternité. Si nous avons travaillé au salut de notre âme, le ciel nous est assuré : si nous l'avons négligé, nous n'aurons à jamais que l'enfer pour partage.

*Y avez-vous bien pensé ?*

Ce n'est pas même assez de penser au salut de son âme, il faut y travailler. Dieu vous a créé sans vous, mais il ne vous sauvera pas sans vous. Or, qui est-ce qui travaille à son salut ? Qui est-ce qui s'en occupe ? ou, si l'on y travaille, y travaille-t-on ardemment ? et y travaille-t-on efficacement ? et, au lieu de s'en tenir à cette maxime générale : Je veux me sauver, descendons dans le détail ; et se dit-on en particulier ? je veux me sauver ; donc il faut quitter cette occasion dangereuse ; donc il faut s'éloigner de cette personne suspecte ; donc il faut restituer ce bien mal acquis ; donc il faut me réconcilier avec cet ennemi, donc il faut mettre ordre aux affaires de ma conscience. On dit tous les jours je veux me sauver, et chaque jour on travaille à se perdre.

O aveuglement déplorable des hommes ! Je me transporte sur une place publique, je vois une foule de personnes qui vont, qui viennent, qui courent, qui s'empressent ; je leur demande où allez-vous, où courez-vous, avec cet empressement ? L'un dira : je vais travailler à un établissement ; l'autre : je vais visiter un ami ; l'autre : je vais solliciter un procès, l'autre : une affaire importante m'appelle. Et votre salut ! et votre salut.... ! C'est ainsi, que parmi cette foule de gens agités, empressés, à peine s'en trouvera-t-il quelqu'un qui s'empresse pour le

salut de son âme : tout le reste, absorbé dans les affaires temporelles, refuse jusqu'au moindre de ses soins à la seule affaire qui les mérite tous sans réserve. Non, Dieu ne condamne pas le soin raisonnable des choses de ce monde ; mais ce que Dieu condamne, c'est la négligence criminelle pour le salut. Pour les affaires du monde, on est tout ardeur et tout feu ; pour celle du ciel, on n'est qu'indifférence et que glace. On agit ainsi, on vit ainsi, on mourra ainsi. Voilà l'homme, où est le chrétien ? Voilà le temps, quelle sera l'éternité ? On a travaillé pour le monde, pour sa fortune, pour sa famille ; qu'a-t-on fait pour Dieu, pour son salut ? Quand on sera au bout de sa course, et qu'on jettera les yeux sur le chemin qu'on a fait durant sa vie, quel étonnement ! quels regrets ! peut-être quel désespoir ! il falloit y penser, et le prévenir.

Pensez à votre salut. De quoi sert à l'homme de posséder l'univers, s'il vient à perdre son âme ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur* (1).

#### HISTOIRE.

Un courtisan, qui avait passé sa vie au service de son prince, étant tombé dangereusement malade, le prince, qui l'aimoit, vint le visiter en personne, accompagné de ses autres courtisans. Il le trouva dans le plus grand dan-

(1) Marc. 8.

ger, réduit à une espèce d'agonie, et comme prêt à rendre le dernier soupir. Touché de ce triste état : pourroit-je quelque chose pour vous, lui dit-il ? demandez avec confiance, et ne craignez pas d'être refusé. Prince, répondit le malade, dans la triste situation où je suis, je n'ai qu'une chose à vous demander ; ce seroit de m'accorder un quart d'heure de vie. Hélas ! ce que vous me demandez n'est pas en mon pouvoir, dit le prince ; demandez autre chose, si vous voulez que je vous exauce. Eh ! quoi, dit alors le malade, il y a cinquante ans que je vous sers et vous ne pouvez m'accorder un quart d'heure de vie ? Ah ! si j'avois servi aussi fidèlement le Seigneur, il m'accorderoit à présent, non pas un quart d'heure de vie, mais une éternité de bonheur. Bientôt après il rendit l'esprit. Heureux ! s'il profita lui-même de la leçon qu'il donnoit aux autres sur le néant des choses humaines, et la nécessité de travailler au salut de son âme ?

### *Réflexions.*

N'aurons nous point un jour le même sort ? Nous nous épuisons, nous nous consumons, nous nous sacrifions au service du monde ; quand notre heure sera venue, que pourra le monde pour nous ? Et que nous restera-t-il de ce que nous aurons fait pour le monde, si nous avons négligé le service de Dieu et le salut de notre âme ? Pensons-y bien, et disons sincèrement, plus efficacement que jamais, *Volo salvare ani-*

*mam meam*, je veux me sauver; et j'y travaillerai le reste de ma vie. Je ne l'ai que trop négligé par le passé. Heureux que Dieu me donne encore le temps et la grâce d'y penser !

---

## LE PÉCHÉ.

Il faudroit des torrens de larmes pour déplorer toutes les pertes que le péché cause à l'âme, et tous les malheurs qu'il attire sur elle.

Le péché lui ôte toute sa gloire. Par la grâce, l'âme étoit la fille bien aimée du Père céleste, la digne Epouse du Fils, le temple vivant de l'Esprit-Saint; par le péché, elle perd tous ces précieux avantages, et devient l'esclave du démon et de ses passions.

Le péché la dépouille de toute sa beauté. La grâce la rendoit un objet de complaisance aux yeux de Dieu; il la regardoit comme son temple, son sanctuaire : le péché en fait un objet d'horreur à ses yeux, et d'exécration pour son cœur.

Le péché lui ôte tous ses mérites. Représentez-vous un vaisseau richement chargé de tout ce qu'il y a de plus précieux; il échoue, il fait un triste naufrage, tout est perdu et enseveli dans les flots : voilà la triste image de l'âme dans le péché : il lui ôte tous les mérites qu'elle avoit acquis devant Dieu, et ne lui laisse qu'une affreuse indigence.

Le péché lui ôte sa paix : elle en jouissoit, tant

qu'elle étoit avec Dieu. Le péché en entrant dans elle, y a introduit le trouble, l'agitation, les remords, les craintes, les alarmes; elle devient a elle-même une espèce d'enfer.

Le péché l'expose à tous les malheurs de la vie, à toutes les horreurs de la mort, à tous les tourmens d'une éternité malheureuse : y pense-t-on ?

Il faudroit des larmes de sang pour pleurer sur les affreux caractères du péché dans une âme, et sur l'opposition monstrueuse qu'il lui donne avec Dieu. Caractère de révolte et de rébellion : Dieu commande ; le pécheur répond : je n'obéirai point. Si la bouche ne le dit pas, le cœur, la conduite, les actions le disent. Caractère de témérité et de présomption : un ver de terre, une vile créature ose s'élever contre le Tout-Puissant, contre l'Être suprême, qui peut l'anéantir à tous les instans. Caractère d'ingratitude : comblée des bienfaits de Dieu, elle en abuse, et les tourne contre son bienfaiteur. Caractère de perfidie : mille fois elle avoit promis une fidélité inviolable à son Dieu ; peut-être l'avoit-elle rendue plus solennelle dans la grâce des sacremens ; elle trahit son Dieu, et viole toutes ses promesses. Enfin pourrai-je le dire sans horreur ? Caractère de parricide et de déicide : tout pécheur, comme dit saint Paul, crucifie de nouveau Jésus-Christ, et fait de son cœur un autel sacrilège où il immole son Dieu, en immolant son âme au démon.

Hélas ! ô mon Dieu ! sont-ce des discours ou



des soupirs et des sanglots qu'il faut ici faire entendre ? Disons donc en gémissant et en tremblant : Le péché est un si grand mal , que , quand vous réuniriez tous les autres maux à la fois , la guerre , la peste , la famine , les chagrins , les maladies , la mort même , tout cela ne seroit rien en comparaison du péché. Le péché est un si grand mal , que quand , pour ne pas le commettre , il faudroit perdre vos biens , votre liberté , votre santé , votre vie ; sans balancer un instant , il faudroit verser jusqu'à la dernière goutte de votre sang , présenter votre cœur et y laisser enfoncer le poignard , plutôt que de jamais consentir au péché. Le péché est un si grand mal , que , quand par un péché on pourroit retirer tous les damnés de l'enfer , et les placer dans le ciel , il vaudroit mieux laisser les réprouvés dans les feux , les tourmens et le désespoir , que de les en délivrer , si pour cela il falloit commettre , je ne dis pas un péché mortel , mais le moindre péché véniel. Enfin , le péché est un si grand mal , un mal si affreux , si détestable , que le ciel n'a pas assez de foudres pour l'écraser , la terre assez d'abîmes pour l'engloutir , l'enfer assez de flammes pour l'expier.

*Qui est-ce qui y pense ?*

Ah ! disons de tout notre cœur : Maudit péché qui attire sur nous toutes les malédictions : maudit de Dieu le Père , dont il efface l'image ; maudit du Fils , dont il profane le sang ; maudit de

**l'Esprit saint, dont il méprise les grâces ; maudit dans le ciel, qui lance sur lui tous ses anathèmes ; maudit sur la terre, qu'il couvre d'iniquités ; maudit dans l'enfer, où il précipite tous les damnés ; maudit durant la vie ; maudit à la mort ; maudit dans le temps ; maudit dans l'éternité. Je vois les Saints qui tremblent à la seule vue du péché, les solitaires qui s'enfoncent dans les déserts pour s'en éloigner, les pénitens qui poussent des soupirs et des sanglots pour le déplorer, les martyrs qui nagent dans leur sang pour l'éviter ; qu'avons-nous fait, que faisons-nous pour pleurer, pour expier, pour effacer nos péchés ? Mourir, ô mon Dieu ! mourir mille fois plutôt que d'en commettre jamais aucun ; je l'espère avec votre grâce.**

*Il est bien temps d'y penser, demain peut-être nous ne serons plus.*

#### HISTOIRE.

L'empereur de Constantinople, hérétique, étoit mortellement irrité contre saint Jean Chrysostôme ; un jour, enflammé de colère, il dit en présence de ses courtisans : Je voudrois bien me venger de cet évêque. Quatre ou cinq de ses courtisans assemblés, pour faire leur cour, dirent leur avis ; le premier dit : Envoyez-le si loin en exil, que vous ne le voyiez jamais ; le second : Confisquez tous ses biens ; le troisième : Jetez-le dans une prison, chargé de fers ; le quatrième :

N'êtes-vous pas le maître ? faites-le périr, et délivrez-vous-en par la mort. Un cinquième, plus intelligent : Vous vous trompez tous, dit-il, ce n'est point là le moyen de se venger et de le punir : si vous l'envoyez en exil, la terre entière est sa patrie ; si vous confisquez tous ses biens, vous les enlevez aux pauvres et non à lui ; si vous le mettez dans un cachot, il baisera ses fers et s'estimera heureux ; si vous le condamnez à la mort, vous lui ouvrez le ciel. Prince, voulez-vous vous venger ? forcez-le à commettre un péché ; je le connois, cet homme ne craint que le péché en ce monde : *Hic homo nihil timet nisi peccatum*. Non, il ne craint ni l'exil, ni la perte des biens, ni fer, ni feu, ni tourmens ; il ne craint au monde que le péché. Grands sentimens ! ah ! que nous serions heureux si on pouvoit dire de nous comme de lui ! Cet homme ne craint que le péché ; et il le craint souverainement. *Hic homo nihil timet, nisi peccatum*.

### *Réflexions.*

Pensons-y donc, et ne l'oublions jamais ; avec le péché, jamais nous n'entrerons dans le ciel, notre unique patrie ; avec le péché, jamais nous ne verrons Dieu, l'auteur de notre être ; avec le péché, et par un seul péché, s'il n'est effacé, nous serons à jamais livrés aux feux, aux tourmens, aux remords, à la fureur, au désespoir éternel de l'enfer. Pensons-y, et, s'il le faut, oublions tout le reste pour y penser.

*Quasi à facie colubri fuge peccatum* ; à la vue du péché, tremblez, et fuyez comme (1) à la vue d'un serpent.

*Peccavi in cœlum et coram te* (2) j'ai péché contre le ciel, et en votre présence, ô mon Dieu !

*Peccatum meum contra me est semper* (3) : mon péché est toujours présent à mes yeux, et il s'élève sans cesse contre moi.

*Averte faciem tuam à peccatis meis, etc.*

Détournez vos regards, ô mon Dieu ! de dessus mes péchés, et lavez toutes les iniquités de mon âme.

## LA MORT.

*Pensez-y bien à ces grandes vérités.*

1. Nous mourrons tous, et il viendra un jour qui sera pour nous le dernier des jours.

2. Le moment de la mort nous est inconnu, et il arrivera plus tôt que nous ne pensons.

3. Du moment de la mort dépend notre éternité.

4. Après la mort, il n'y aura plus pour nous de ressource.

(1) Eccles. 21. -- (2) Luc. 15. -- (3) Psal. 150.

*Pensons-y donc à présent.*

Rien de si commun que la mort ; tous les jours, on entend dire : Un tel est mort ; une telle vient d'expirer ; tel a été frappé d'un accident imprévu ; telle a été enlevée après une longue maladie ; un tel vient d'être assassiné ; tel autre s'est noyé ; celui-ci a fait une chute, et il est resté sur le coup, celui-là a été écrasé sous les ruines d'un bâtiment. Chaque jour nous en fournit des exemples, nous en donnerons un quel que jour aux autres. Y pensons-nous ?

Tous les hommes, sans exception, sont sujets à la mort ; elle domine sur toutes les conditions : le jeune homme n'est pas à couvert de ses coups : un enfant meurt quelquefois au moment où il a commencé à vivre : elle assiège la porte du riche ; la puissance, les richesses, les couronnes, les sceptres, tout cède à la mort : elle pénètre les palais des grands, comme la cabane des pauvres ; elle étend dans la bière le grand comme le petit ; tous les jours quelque victime est immolée. Vous pouvez être la première. Y pensez-vous ?

Comment les hommes peuvent-ils s'aveugler si malheureusement sur la mort qui les menace à tous les momens ? On sait qu'on peut mourir à tous les instans, et on vit comme si jamais on ne devoit mourir ; on regarde toujours la mort dans un grand éloignement, comme si elle ne devoit jamais arriver : on entend dire : un tel est mort subitement, et on se flatte toujours d'une langue

vie. A la mort des autres, on trouve toujours des raisons de se rassurer soi-même. Cette personne est morte, dit-on, mais elle n'avoit point de santé; elle languissoit depuis long-temps; elle ne se ménageoit point; elle faisoit des excès; on l'avoit avertie; elle étoit menacée de tels accidens, on ne l'a pas secourue à temps et à propos.

Ainsi trouve-t-on des raisons pour se rassurer, au lieu de se dire : Un tel est mort aujourd'hui; qui m'a dit que demain je serai en vie? Un tel a été enlevé subitement de ce monde; peut-être que demain les cloches funèbres annonceront ma mort. Tel croit être bien éloigné de sa dernière heure, qui porte le trait de la mort dans son sein : il pense aujourd'hui à une partie de plaisir, et demain il sera devant Dieu. Y a-t-il pensé ?

Ce qu'il y a de plus terrible en ce point, c'est que les suites de la mort sont éternelles et irréparables; la mort n'est qu'un moment, et ce moment décide de tout pour toujours. Tel qu'on aura été au moment de la mort, tel on sera durant une éternité tout entière. Si on meurt en état de grâce, on est heureux pour toujours; si on meurt en état de péché mortel, on est malheureux, maudit, réprouvé à jamais. L'arbre tombera un jour, dit l'Esprit saint : s'il tombe à droite, il est réservé pour l'édifice de la céleste Jérusalem; s'il tombe à gauche, il est destiné au feu : *Ubi ceciderit arbor, ibi erit*. Non, dès le moment de la mort, il n'y a plus de ressource.

Ni regrets, ni soupirs, ni sanglots, ni larmes, ni résolutions, ni promesses, rien ne changera le sort, il est fixé pour toujours; l'arrêt est porté, et l'éternité tout entière en sera l'exécution. Il falloit y avoir pensé; il ne sera plus temps de le faire. Toute la vie devoit être employée à se préparer à la mort; si on ne l'a pas fait, toute l'éternité sera employée à déplorer son malheur, et à gémir dans son désespoir. Le Sauveur du monde nous en a avertis : *Quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet* (1). Le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous y penserez le moins. Je vais y penser, et j'y penserai toute ma vie; je me tiendrai toujours prêt, et dès ce jour je me regarderai comme pouvant mourir tous les jours.

#### HISTOIRE.

Un jeune homme, pour le salut duquel saint Grégoire, pape, s'intéressoit ardemment, avoit conçu pour une personne du sexe une passion si violente, qu'il en étoit transporté, sans que les conseils, les avis, les prières de saint Grégoire eussent jamais pu l'arracher de son cœur. Dieu, par un de ces jugemens redoutables qu'on ne peut qu'adorer, frappe d'un accident imprévu l'objet de cette passion malheureuse; une mort subite l'enleva de ce monde. Le jeune homme en fut dans le plus grand désespoir; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que cette mort funeste, loin

(1) Luc. 12.

de détacher son cœur, ne fit qu'augmenter et allumer le feu qui le consumoit. Saint Grégoire, sensiblement affligé de cet aveuglement déplorable, crut qu'il devoit faire un dernier effort pour sauver cette âme. Un jour donc, après avoir prié le Seigneur de bénir son dessein, il prit ce jeune homme par la main, en lui disant : venez avec moi, je veux vous montrer l'objet de votre affection criminelle. Il le conduisit dans le tombeau où cette personne étoit enterrée. Quel spectacle affreux vint se présenter à ses yeux ! Il recule de crainte et d'horreur. Non, mon fils, lui dit saint Grégoire, ne fuyez pas, soutenez le spectacle que la mort vous présente, considérez ce qui s'offre à vos yeux ; voyez ce qu'est devenue cette beauté périssable, à laquelle vous étiez si éperdument attaché ; voyez cette tête décharnée ; ces yeux éteints, ces ossemens livides, cet amas horrible de cendres, de pourriture et de vers : voilà, voilà l'objet de votre passion, pour lequel vous avez poussé tant de soupirs, sacrifié votre âme, votre salut, votre éternité, votre Dieu !

Ces paroles touchantes, ce spectacle frappant, firent une impression si vive sur le cœur de ce jeune homme, que connoissant enfin le néant de ce monde et la fragilité de toute beauté périssable, il renonça dès ce moment à toutes les vanités de la terre, et ne pensa plus qu'à se préparer, par une vie chrétienne, à une sainte mort.

Pensez-y bien. Votre heure viendra : que pen-



serez-vous alors de tout ce qui vous attache en ce monde ?

Une jeune dame , douée de beaucoup d'esprit et de tous les talens propres à son sexe , se trouva à la fin de sa course bien plus tôt qu'elle n'avait pensé. Au commencement de la maladie , on lui dissimula le danger , comme il n'arrive que trop souvent ; cependant le mal augmentant , il fallut lui annoncer son état , et l'avertir de mettre ordre à sa conscience. A cette annonce , elle fut troublée , alarmée ; mais enfin , la grâce ranimant tous les sentimens de sa foi , elle offrit généreusement son sacrifice à Dieu , et demanda elle-même à recevoir les derniers sacremens. S'y étant disposée , elle fit prier un certain nombre de ses amies de venir la voir ; et toutes s'y étant rendues au moment où elle alloit recevoir le saint Viatique , elle leur adressa la parole : « Mesdames , leur dit-elle d'une voix mourante et d'un ton pénétré , je vous ai appelées pour vous faire voir dans moi le vide des choses humaines. Vous voyez mon état , vous en êtes touchées ; profitez-en et connoissez quel est le néant de ce monde. Ah ! mesdames , si vous pouviez voir les choses des yeux dont je les vois à présent , que vous seriez bien détrompées de toutes les vanités et de toutes les illusions de la vie , et que vous comprendriez bien qu'il n'y a rien de solide que de servir Dieu ! Mon heure est venue ; la vôtre viendra ; n'attendez pas alors à vous y préparer . Je vous parle et je vous vois pour la dernière fois de ma vie : je vous demande le secours de

vos prières. Si j'obtiens miséricorde, comme je l'espère, je ne vous oublierai pas devant Dieu. » Alors elle reçut le saint Viatique, et quelque temps après elle expira. Ces dernières paroles restèrent gravées dans l'esprit de celles qui les avoient entendues, et y produisirent des fruits de salut. Produiront-elles du moins, dans nous, quelques réflexions salutaires? Pensez-y tandis qu'il est temps.

## L'ÉTERNITÉ.

L'HOMME entrera un jour dans la maison de son éternité, dit l'Esprit saint. *Ibit homo in domum æternitatis suæ* (1). Il est donc vrai, ô homme mortel! que si vous êtes en ce monde, ce n'est pas pour toujours; qu'après cette vie courte, et de quelques jours, il en succédera une autre qui n'aura point de fin. Il est donc vrai, homme pécheur et impénitent, que les crimes, les excès, les désordres, ne seront pas impunis et que les abîmes des vengeances s'ouvriront un jour pour t'engloutir à jamais! Il est donc vrai, ô âmes justes! que vos vertus, vos afflictions ne seront pas sans récompense, et qu'une couronne immortelle leur est préparée dans le sein des élus, dans la région des vivants.

(1) Eccles. 12.

*Pas z-y bien; le temps ne nous est donné que pour penser à l'éternité.*

Eternité ! après quelques années passées dans les amusemens, la joie, les plaisirs, l'abondance, une éternité tout entière dans les regrets, les remords et le désespoir ; *toujours et jamais* ; ces deux mots feront la méditation éternelle du réprouvé ; toujours dans les tourmens, toujours dans les flammes, toujours dans le sein des horreurs ; jamais de fin, jamais d'adoucissement, jamais la moindre lueur d'espérance. Eternité ! après quelques années passées dans les croix, les peines, les exercices pénibles de la vertu, une éternité tout entière de joie, de consolations, de bonheur, d'ineffables délices : *Toujours et jamais*, ce sera la contemplation éternelle du prédestiné. Toujours dans Dieu, avec Dieu, heureux du bonheur même de Dieu ; jamais de crainte, de chagrins, de vicissitudes, de changemens : *toujours et jamais, jamais et toujours*. Malheur à qui n'y pense pas ! mais malheur plus grand encore à qui y pense et qui ne vit pas en chrétien et en saint !

Hélas ! insensés que nous sommes ? que faisons-nous, le peu de jours que nous passons sur la terre ? On ne pense qu'au temps, on ne s'occupe que du temps, on ne travaille que pour le temps, on ne vit que pour le temps, et l'éternité nous attend, et l'éternité avance à chaque moment, et l'éternité va nous recevoir ; demain,

peut-être, nous entrerons dans son sein. Aujourd'hui dans la joie, les festins, les parties de plaisir, et demain dans les larmes, les soupirs, les sanglots : quel aveuglement !

Il y a une éternité ; y avons-nous pensé ? y pensons-nous sérieusement, efficacement ? Qui est-ce qui y pense ? est-ce ce tendre enfant qui, à la honte de ceux qui lui ont donné la vie, sait à peine qu'il y en a une autre ? Est-ce cette jeune personne, livrée aux amusemens, aux enchantemens de ce monde et aux désirs déréglés de son cœur ? Est-ce cette personne avancée en âge, qui ne pense qu'à prolonger une vie qu'elle devrait consacrer à la pénitence et aux larmes ?

Si l'on pensoit à l'éternité, quel changement verroit-on dans les cœurs ! Cet ennemi ne penseroit-il pas à se réconcilier, et voudroit-il aller paroître devant Dieu, le fiel dans la bouche et l'amertume dans l'âme ? Celui-ci garderoit-il un bien qu'il sait ne posséder qu'à titre d'injustice ? celui-là porteroit-il dans la conscience un doute qui l'inquiète, et attendroit-il d'en avoir l'éclaircissement au tribunal du souverain juge ? Si l'on y pensoit, se conduiroit-on comme on se conduit ? agiroit-on comme on agit ? vivroit-on comme on vit ? Qui est-ce qui, pensant qu'après cette vie périssable et mortelle, il y en a une immortelle et durable, ne lui consacrerait pas tous ses soins ? Qui est-ce qui, voyant un enfer ouvert sous ses pieds, comme un abîme prêt à l'engloutir à jamais, ne se résoudrait pas à tout entreprendre, à tout souffrir, à tout perdre pour

l'éviter ? Qui est-ce qui , envisageant la gloire , les délices d'une éternité bienheureuse , ne soupireroit pas sans cesse après elle ?

Ah ! si l'on pensoit sérieusement à l'éternité , les plaisirs auroient-ils des sectateurs ? le monde auroit-il des partisans ? le péché auroit-il des esclaves ? Non , je ne crains pas de le dire , dès lors les assemblées mondaines seroient désertes , les parties de plaisirs seroient rompues , les spectacles profanes abandonnés ; il n'y auroit de foule que dans les temples , les autels seroient environnés , les tribunaux de la pénitence assiégés ; chacun de nous , comme absorbé dans cette grande pensée , se diroit sans cesse à lui-même : il y a une éternité , je la crains , je l'attends ; elle peut me surprendre à tous les momens ; du soir au matin je puis y être appelé , et , si cela arrivoit , serois-je en état d'y entrer ? Ah ! puisque je ne dois un jour terminer ma course en ce monde , que pour en commencer une nouvelle dans l'autre , n'est-il pas de la sagesse d'y penser sans délai , de m'y préparer sans relâche ? Et quel seroit mon malheur , si après des réflexions si solides , je vivois comme j'ai vécu , comme ceux qui semblent n'avoir rien à espérer ou à craindre après cette vie !

O pensée de l'éternité ! que vous êtes grande , que vous seriez salutaire ! Mais , hélas ! que vous êtes peu méditée !

## HISTOIRE.

Un peintre fameux dans l'antiquité, fut un jour interrogé par un autre peintre, qui lui fit cette demande : Comment arrive-t-il que vous, qui êtes si habile dans votre art, vous fassiez si peu de tableaux ; tandis que moi, bien inférieur en mérite, j'en fais un si grand nombre dans peu de temps ? En voici la raison, lui répondit l'autre : C'est que vous peignez pour le temps, et moi je peins pour l'éternité ; *æternitati pingo*. Belle leçon ! ne rougissons pas de l'apprendre. Tous tant que nous sommes, nous avons un tableau à tracer ; car, en qualité de chrétiens, si nous voulons être prédestinés, il faut tracer dans nous le portrait et la ressemblance de Jésus-Christ même, qui est le chef et le modèle de tous les élus. Chaque jour nous pouvons y travailler ; une prière adressée à Dieu, une aumône offerte en vue de Dieu, une mortification consacrée en esprit de pénitence ; tout cela est autant de coups de pinceau que nous donnons, autant traits de ressemblance avec le divin modèle qui nous est présenté. Mais souvenons-nous toujours que ce portrait doit être fait pour l'éternité ; *æternitati pingo*.

Pénétrés de ces grands sentimens, agissons, vivons désormais comme des personnes remplies de la pensée de l'éternité, soutenues par la foi de l'éternité, animées par l'espérance de l'éternité,

en un mot destinées à l'éternité. Puisse-t-elle être pour nous à jamais heureuse !

### *Réflexions.*

*Pensez-y bien , et dites-vous sans cesse à vous-même.*

Il y a une éternité.

Je suis fait pour l'éternité.

Je suis peut-être à la porte de l'éternité.

Quel sera mon sort dans l'éternité? Le temps ne m'est donné que pour y penser. C'est à quoi je vais consacrer les momens qui me restent.

## LE DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

*Ne differas de die in diem* (1) : ne différez pas de jour en jour de vous convertir. Tous les jours on voit dans le monde des pécheurs qui vivent dans le péché, qui croupissent dans le péché, en disant sans cesse qu'ils se convertiront, en se flattant qu'ils auront toujours le temps de se convertir. C'est une illusion, c'est un aveuglement qui a perdu et qui perdra une infinité d'âmes; pécheurs, ne vous flattez pas; si vous différez de vous convertir, vous risquez de ne vous convertir jamais, et de mourir en réprouvés; du moins, dans les principes de la foi, tout doit

(1) *Eccles. 8.*

vous alarmer et rien qui puisse vous rassurer dans votre criminelle espérance. Oui, dans la foi tout doit alarmer un pécheur qui diffère à se convertir. Les oracles, les menaces, les comparaisons, les figures, les paraboles, les exemples; tout devient pour ce pécheur un sujet d'alarmes. Tout lui dit au nom de Dieu même : *Ne differas, ne différez pas.*

*Ecoutez-le donc, et pensez-y bien.*

Alarmes dans les oracles. Rien de si redoutable que les textes de l'Écriture sur ce sujet. Cherchez le Seigneur tandis qu'on peut le trouver : *Querite Dominum dum inveniri potest* (1), marchez tandis que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent : *ambulate dum lumen habetis* (2). Veillez et priez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure, et qu'à l'heure que vous y penserez le moins, le Fils de l'homme viendra ; *quâ hora non putatis* (3).

Alarmes dans les menaces. Vous me cherchez, dit le Seigneur, et vous ne me trouverez pas : *quæretis me et non invenietis* (4). Vous m'avez abandonné, outragé, durant votre vie; j'aurai mon temps à la mort, je vous livrerai à votre sort, et j'insulterai à votre malheur : *in interitu vestro ridebo*. Vous vivez, vous persévérez dans le péché, vous mourrez, vous péri-

(1) Isai. 55. -- (2) Joan. 12. -- (3) Luc. 12. -- (4) Joan. 17.



rez dans votre péché : *in peccato vestro moriemini* (1).

Alarmes dans les comparaisons. Comme un voleur vient surprendre dans la nuit et attaquer dans la profondeur du sommeil : ainsi la mort viendra vous surprendre dans le sommeil et la nuit du péché : *sicut fur* (2). Comme la proie tombe dans les filets de celui qui les tend , ainsi le pécheur tombera sous le coup de la mort : *sicut pisces capiuntur ab homine* (3).

Alarmes dans les figures. Voilà l'éclair qui brille un instant , et au même instant il disparaît et s'éclipse ; c'est l'image de votre vie : aujourd'hui vivant en ce monde : demain transporté dans l'éternité : *sicut fulgur* (4) ; déjà la cognée est attachée à la racine de l'arbre , elle va frapper , et l'arbre sera coupé et livré au feu : *jam securis ad radicem posita est* (5).

Alarmes dans les paraboles. Les vierges folles s'endorment en attendant la venue de l'époux : au milieu de la nuit , l'époux vient , elles se présentent , et elles sont rejetées : *Nescio vos*. Le serviteur est surpris à l'arrivée de son maître ; il est saisi , lié , précipité dans les ténèbres extérieures : *ejicite eum in tenebras exteriores* (6).

Alarmes dans les exemples. Esaü vend son droit d'aînesse : il veut en revenir ; mais il n'est plus temps , la bénédiction est perdue pour toujours. Antiochus mourant , prie , gémit et sou-

(1) Joan. 21. -- (2) Thess. 5. -- (3) Eccles. 9. -- (4) Matth. 24. -- (5) Luc. 3. -- (6) Matth. 25.

pire : malheur ! l'Écriture dit que son cœur n'étoit pas droit ; il demande un pardon qu'il ne devoit pas obtenir. *Orabat scelestus veniam, quam non erat impetraturus* ( 1 ). Pécheurs aveugles, tous ces anathèmes foudroyans , qu'annoncent-ils à ceux qui diffèrent à la mort de se convertir ? Selon ces oracles , que peuvent attendre ces malheureux qui , durant leur vie , ont été sourds à la voix de Dieu , qui ont résisté obstinément à la grâce , qui ont étouffé la voix qui les invitoit à la pénitence , qui ont contristé l'Esprit saint dans leur cœur , qui ont profané le sang adorable de l'alliance , qui se sont endurcis contre tous leurs remords ? Que peut-on en attendre , si ce n'est qu'en différant de se convertir , ou ils ne feront point de pénitence , ou ils ne feront qu'une fausse pénitence , et qu'ils mourront en impénitens et en réprouvés ?

*Ah ! malheur à qui n'y pense pas.*

On dit : mais enfin les ouvriers qui sont venus à la dernière heure travailler à la vigne , reçurent encore la récompense. Il est vrai ; mais ces ouvriers étoient sur la place , ils attendoient , ils demandoient du travail , et les pécheurs qui diffèrent , où sont-ils ? Dans les jeux , les amusemens , les désordres , et là , demandent-ils leur conversion ?

On dit encore : le bon larron s'est converti à

(1) Machab.

la mort ; nous pouvons donc espérer ? C'est moins un exemple , qu'un miracle et un prodige , répond saint Augustin ; pécheurs , attendez-vous , méritez-vous ce miracle de grâce , de conversion ? Le bon larron se convertit à la mort , c'est le seul exemple que l'Écriture sainte nous fournit en ce point. Il se convertit , et où ? A côté de Jésus-Christ mourant , tout arrosé de son sang ; mais en même temps tournez , pécheurs , tournez les yeux de l'autre côté , et voyez avec frayeur , le mauvais larron qui meurt en désespéré , sous les yeux de Jésus-Christ même ; voyez , et au lieu de vous rassurer , tremblez , tremblez à tous les instans.

Il est donc vrai que le pécheur qui diffère à la mort de se convertir , se met dans le danger de ne se convertir jamais ; et que dans la pensée d'une pénitence fautive et chimérique , il se précipite dans l'abîme d'une impénitence véritable et réelle. Pensez-y , et dites-vous à tous les instans , ce que l'Esprit saint même vous dit : *Ne differas*. Commencez dès aujourd'hui ; peut-être demain vous ne serez plus à temps.

#### HISTOIRE.

Un homme du monde ayant vécu de longues années dans l'égarément et dans le péché , se convertit enfin , revint à Dieu , et persévéra assez long-temps dans le bien ; étant ensuite retombé dans son premier état de péché , ses amis n'oublièrent rien pour le retirer du désordre ;

mais inutilement. Il résistoit à toutes les grâces de Dieu, et à toutes les sollicitations de ses amis. Sur ces entrefaites, on annonça une retraite qui devoit se donner bientôt ; on crut la circonstance favorable pour engager ce pécheur à profiter de l'occasion que Dieu lui offroit de rentrer dans le bon chemin. Après bien des prières, des instances de la part de ses amis, et bien des résistances et des refus de la sienne, il consentit enfin, et donna sa parole qu'il se rendroit à la retraite avec les autres qui l'y engageoient. Mais qu'arriva-t-il ? O jugement impénétrable et redoutable de Dieu ! C'est que le matin même où on l'attendoit, où l'on devoit commencer la retraite, on vint annoncer que cet homme avoit été frappé d'un accident d'apoplexie, et qu'il étoit mort subitement la nuit même, sans connaissance, sans secours et sans sacremens. Cet événement terrible jeta la consternation dans tous ceux qui étoient assemblés ; ce fut pour eux l'exhortation la plus touchante et la plus salutaire pour faire saintement la retraite.

### *Réflexions.*

Comprenons ce que c'est que de différer sa conversion. On abuse du temps quand on l'a, et Dieu l'ôte souvent au moment où l'on penseroit à en profiter.

Quand est-ce que nous y penserons ? Attendrons-nous la mort pour y penser ?

Si nous n'y pensons pas, qui est-ce qui y pensera pour nous ?

Si nous n'y pensons pas à présent, aurons-nous dans la suite le temps d'y penser, et serons-nous en état de le faire ?

---

## LA MORT DU PÉCHEUR,

### OU L'IMPÉNITENCE FINALE.

LE voilà donc, ce pécheur tel que nous l'avons représenté, qui a vécu dans le péché, qui a différé de jour en jour de se convertir, qui s'est toujours flatté de se convertir à la mort : le voilà frappé d'une maladie dangereuse ! Les premiers jours on se rassure ; on dit : Ce ne sera rien, ce ne sera rien. Cependant le mal augmente, devient sérieux. Que fait-on alors ? Médecins consultés, remèdes, tout est employé en faveur du corps : mais que fait-on pour l'âme ? Il n'est pas encore temps ; rien ne presse, il ne faut pas effrayer le malade ; attendons demain : si le mal augmente, on l'avertira. Il augmente en effet, et la maladie est enfin déclarée mortelle : on commence à se regarder dans la maison ; la tristesse est peinte sur les visages ; on se parle tout bas ; on se cache du malade, on se trouble, on ne sait comment s'y prendre pour l'avertir. Fausse tendresse ! funeste ménagement !

Enfin le malade est à l'extrémité ; une foiblesse,

un accablement le saisit ; sans connoissance , sans parole , sans sentiment ; un confesseur , s'écrie-t-on tout alarmé , un confesseur : on s'empresse ; mais ! ô Providence ! ô justice redoutable , le ministre du Seigneur ne se trouve point ; on cherche , on attend , en attendant le malade meurt : *in peccato vestro moriemini* (1) : vous mourrez dans le péché. Peut-être trouvera-t-on d'abord le ministre du Dieu vivant : il vient avec empressement ; mais dans le moment qu'il entre , le malade expire , et la première parole que le confesseur entend , c'est celle-ci , il est mort : *In peccato.*

Peut-être trouvera-t-il le malade encore en vie mais qu'elle vie ! et par rapport au salut , n'est-ce pas à peu près comme s'il étoit déjà mort , Sa tête penchée tombe de foiblesse , ses yeux égarés s'obscurcissent ; une pâleur mortelle est peinte sur son visage ; ses membres sont glacés ; lui-même languissant et aux prises avec les angoisses d'une triste agonie : cependant point de signe de pénitence sur quoi l'on puisse compter. Quel état ! Est-il bien propre à une conversion ? *In peccato.*

Mais donnons au malade ce qu'on peut désirer ; supposons qu'il ait été prévenu ; que le confesseur se soit trouvé à temps : que le malade ait encore sa connoissance et sa liberté : avec tout cela sera-t-il en sûreté ? Allons , allons en esprit auprès du lit du mourant ; soyons les témoins

(1) Jean. 21.

d'un spectacle en apparence édifiant et touchant, mais en effet le plus terrible et le plus effrayant, je veux dire, voyons dans quelles dispositions sont ordinairement au lit de la mort ceux qui ont différé jusqu'alors de se convertir. Jugemens redoutables de Dieu ! je n'y vois d'ordinaire que des pécheurs impénitens, tous différens les uns des autres, mais tous également impénitens, esclaves du péché durant leur vie, et victimes des vengeances de Dieu à la mort. *In peccato.*

Pécheur impénitent, qui, à toutes les sollicitations qu'on lui fait, ne répond que par une indifférence, une espèce d'insensibilité létargique, rien ne le touche, rien ne le frappe; et dans le dégoût mortel que le malade montre pour les choses de Dieu, on ne voit que trop que Dieu à son tour s'est éloigné du malade : *In peccato.*

Pécheur impénitent, qui, au lit de la mort ne regardant plus Dieu que comme un juge terrible, un inexorable vengeur, se jette dans le sein de la défiance et du désespoir; qui, à la vue de ses crimes et de ses horreurs, s' imagine qu'il n'y a plus de pardon et de miséricorde pour lui, ne voit que des éclairs et des foudres dans Dieu, se condamne lui-même, et par sa défiance funeste, grave dans son cœur son arrêt éternel : *In peccato.*

Pécheur impénitent, qui, donnant dans un autre excès, se livre au sentiment d'une confiance présomptueuse, qui s' imagine qu'un Dieu créateur est trop bon pour perdre à jamais sa

créature, que sa miséricorde étant infinie, tout péché sera aisément pardonné. Confiance en apparence chrétienne, et en effet présomption diabolique, qui le livre à son sens réprouvé, et met le sceau à sa réprobation : *In peccato.*

Pécheur impénitent, qui, ayant étouffé la foi dans son cœur, et poussant le désordre aux horreurs de l'irréligion et de l'impiété, ne veut entendre parler ni de conversion, ni de religion, ni de sacremens, ferme les yeux et les oreilles à tout, expire dans ces sentimens, porte la consternation et l'effroi dans tous les assistans ; consomme ainsi les excès d'une vie impie et scandaleuse, par une mort criminelle et funeste : *In peccato.*

C'en est fait, le mourant expire : il n'est plus ; déjà le son des cloches se fait entendre : qu'annoncent-elles ? Qu'il y a une personne de moins dans une famille, un homme de moins dans le monde, et un réprouvé de plus dans les enfers : *In peccato.*

Quelle mort ! peut-on y penser sans frémir ?

Tels sont d'ordinaire, je ne dis pas tous, mais la plupart des pécheurs qui ont différé leur pénitence jusqu'à la mort. Telles sont les dispositions de leur cœur, qui s'est endurci, ou plutôt tels sont les coups de la main redoutable de Dieu qui les frappe ; vie des pécheurs, mort des réprovés, éternité de tourmens et désespoir. *In peccato vestro moriemini.*



## HISTOIRE.

Un grand pécheur, qui avoit passé sa vie dans l'habitude des plus grands désordres, étant tombé dangereusement malade, un saint prêtre, qui lui étoit attaché, vint le visiter pour l'engager à penser enfin au salut de son âme : le malade ne répondit rien; le prêtre, en lui représentant le danger où il est, l'exhorte à se confesser; Oui, oui, je me confesserai, dit-il, et il diffère toujours. Le prêtre animé d'un saint zèle, l'exhorte plus vivement encore : Hé bien, venez demain, dit le malade, et je me confesserai. Le lendemain le prêtre vient, et étant seul avec le malade, il fait le signe de la croix, et veut commencer cette confession; le malade reste quelque temps sans rien dire; ensuite d'un ton de voix terrible, il prononce ces paroles effrayantes de l'Écriture : *Peccator videbit et irascetur* (1); le pécheur ouvrira les yeux et sera irrité : à l'instant il enfonce la tête dans son lit et se couvre le visage sans plus dire mot. Le confesseur le découvrant : il ne s'agit plus de différer, lui dit-il, mais de vous confesser sans délai. Oui, oui, mon père, je me confesserai, répond le malade : alors il continue le texte effrayant : *dentibus suis fremet et tabescet*; le pécheur grincera les dents : il frémira de rage; et à l'instant, comme la première fois, il se cache, et s'enfonce dans son lit :

(1) Psal. 112.

le confesseur le découvre de nouveau, le conjure avec larmes de penser à Dieu et à sa confession. Oui, oui, confessons-nous, confessons-nous, dit le malade; et, pour la troisième fois, il se couvre le visage, et avec des yeux égarés, il s'enfonce encore plus avant, en disant ces dernières paroles : *desiderium peccatorum peribit*; les désirs du pécheur périront avec lui. Le confesseur alarmé le découvre, et le trouve mort.

### *Réflexion.*

A ce trait effrayant, que puis-je ajouter? Que les larmes parlent et non les paroles. Pensez-y, pensez-y bien, et ne vivez plus que pour y penser, cette pensée seule vous tiendra lieu de toute réflexion.

## LES JUGEMENS REDOUTABLES

### DE DIEU.

*Voici un sujet qui donnera de quoi penser, de quoi méditer et de quoi trembler. Mille fois on a lu la pensée des jugemens de Dieu, peut-être n'y a-t-on pas pensé sérieusement une fois; il est temps de le faire, et de nous y préparer.*

1. Le monde passe comme une figure qui est à présent, et qui bientôt ne sera plus. La vie

s'évanouit comme un songe, en attendant le réveil qui finira l'assoupissement. Les hommes, pour la plupart, coulent leurs jours dans la dissipation, l'agitation, l'oubli d'eux-mêmes et de Dieu : ils vivent presque comme s'ils n'avoient rien à espérer ou à craindre après cette vie, en abusant sans cesse de la miséricorde qui les invite à la pénitence.

La justice aura son temps, et reprendra ses droits avec d'autant plus de rigueur que le souverain juge aura usé de plus de bonté.

Oui, il viendra ce grand jour, ce jour terrible; il paroîtra ce juge irrité, ce juge outragé, ce juge alors inflexible, il se montrera aux pécheurs avec cette majesté qu'ils auront méconnue, qu'ils auront méprisée; des prodiges frappans de puissance et de terreur annonceront sa venue, et seront les avant-coureurs de son jugement et de ses vengeances.

On verra, avec surprise et avec frayeur, à la voix du souverain juge, le soleil s'éclipser et refuser sa lumière aux yeux étonnés; la lune se couvrir d'une lueur sanglante; les étoiles fumantes, se détacher du firmament; une obscurité affreuse se répandre sur tout l'univers et le couvrir de sombres ténèbres; la terre entière, ébranlée jusque dans ses fondemens, trembler et porter dans tous les cœurs le tremblement dont elle sera elle-même agitée; la mer en fureur sortir de ses bornes; toute la nature dans le trouble, la confusion, la consternation et l'effroi, tendre à une destruction générale; alors un feu

vengeur, par le souffle de la colère de Dieu, s'élève du sein de la terre, et consume enfin ce vaste univers; le genre humain est détruit, et le monde finit.

Le voilà donc anéanti ce monde entier : ce n'est plus qu'un tas de cendres inanimées et couvertes d'épaisse fumée. Hélas ! étoit-ce donc pour ce monde périssable qu'il falloit former tant de désirs, faire tant de projets, livrer tant de combats, commettre tant de crimes et de désordres ? Que sont devenues ces richesses, ces plaisirs, ces honneurs et tous ceux qui les possédoient ? Ne savoit-on pas que tout périroit, et qu'il faudroit un jour tout quitter, et aller rendre compte de tout au juge suprême ?

2. Au premier son de la trompette fatale que les anges feront entendre, tous les morts, sortant du tombeau, se rendront dans cette célèbre vallée, où sera l'assemblée générale de tous les hommes qui ont été, qui sont et qui seront à jamais : oui, tous tant que nous sommes, nous serons cités à ce tribunal redoutable où le souverain juge nous interrogera, et nous examinera, et nous jugera sur tout, et dans toute la rigueur de ses jugemens.

Il jugera nos pensées ; tant de pensées mauvaises, de pensées honteuses, de pensées criminelles ; tant de jugemens téméraires : quelles matières de jugement !

Il jugera nos paroles, il les pèsera ; paroles oiseuses et inutiles : paroles libres et indécentes : paroles impies et scandaleuses : ah ! que n'avions-

nous mis un frein à notre langue ! Il jugera nos affections , nos sentimens : et sondant le fond de nos cœurs , il y dévoilera ces affections basses et indignes , ces affections coupables et déréglées , ces affections injustes et si souvent funestes. De quoi nos cœurs dépravés n'étoient-ils pas capables quand la passion les dominoit ?

Il jugera nos actions et tous les motifs qui les auront animées ; vaine complaisance , amour-propre , respect humain , intérêt , et tant d'autres vers rongeurs qui infectoient toutes nos œuvres de leur funeste poison.

Il jugera même nos justices et nos prétendues bonnes œuvres , si souvent défectueuses et imparfaites par les tiédeurs , les négligences , les infidélités qui se glissoient presque dans tout , et qui altéroient tout dans nous.

O que de péchés inconnus ! que , de monstres cachés paraîtront alors ! que d'hypocrisies , de dissimulations , de déguisemens , de perfidies , de désordres secrets ! Ces crimes qu'on avoit soustraits aux yeux des autres , qu'on aurait voulu se déguiser à soi-même , et auxquels on ne pouvait penser sans rougir ; tout cela paroîtra au grand jour , tout sera dévoilé aux yeux de tout l'univers. Quelle honte ! quelle confusion pour les coupables ! O montagnes , tombez sur nous ! collines , écrasez-nous , s'écrieront-ils étonnés , alarmés , confondus , sans espoir , sans ressource , dans la vue formidable de ce qui doit arriver.

3. Que restera-t-il donc , que de porter enfin la dernière sentence et l'arrêt éternel qui doit dé-

cider de tout pour toujours, et fixer à jamais le sort des élus et des réprouvés? Venez, ô vous les bien-aimés de mon Père, dira aux justes le juge suprême; venez, entrez en possession du royaume céleste qui vous a été préparé de toute éternité: vous avez gémi; vous avez pleuré; vous avez souffert; venez recevoir la juste récompense de vos gémissemens et de vos soupirs: *Venite, benedicti patris mei*, etc. Et vous, pécheurs, vous, coupables, vous, obstinés, retirez-vous de moi pour toujours; je vous maudis à jamais; allez, et soyez précipités dans les feux éternels qui ont été allumés pour les démons et ses anges rebelles: *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum*. A ce moment même, d'une part le ciel s'ouvre, le juge suprême y monte en triomphe avec ses élus; mais de l'autre l'enfer ouvre ses abîmes, et engloutit à jamais les réprouvés dans ses feux vengeurs, où il n'y aura plus pour eux que pleurs et que grincemens de dents, qu'amertume et que fiel, que rage et que désespoir pour partage. Tout est fini dans le temps, tout sera immuable dans l'éternité. *Pensons-y, et ne cessons jamais d'y penser.*

Heureux si, en y pensant toute notre vie, nous pouvons enfin trouver un juge propice, et obtenir un *jugement favorable*

#### HISTOIRE.

Balthazar, l'impie Balthazar est enivré dans les excès d'un festin, au milieu de ses courtisanes :

livré aux délices de la table, blasphémant contre Dieu, abusant de sa miséricorde, il en vient jusqu'à profaner les vases sacrés du temple; il regarde ce jour comme un jour de plaisir et de joie : malheureux ! le moment de son jugement est venu ; à l'instant il voit une main terrible qui écrit sur la muraille son arrêt en ces termes : *Mane, Thecel, Phares*, j'ai compté, j'ai pesé, j'ai divisé. J'ai compté tes jours, tu es à la fin ; j'ai pesé tes actions, elles te condamnent ; j'ai divisé ton royaume, et je le livre à tes ennemis. Telle est la sentence portée et le jugement arrêté contre lui. La nuit même tout s'exécute, et il meurt ; il meurt en réprouvé, comme il avoit vécu en impie.

Craignons les jugemens impénétrables du Seigneur : pensons-y jour et nuit ; tenons-nous prêts à tous les instans : tremblons sous sa main puissante, et n'oublions jamais que, comme il est le Dieu des miséricordes, il est aussi le Dieu des vengeances.

*Pensez-y bien.*

Saint Jérôme a été un des plus saints pénitens de l'église de Dieu ; dégoûté du tumulte du monde et de la grandeur de Rome, il se retira dans la Palestine et s'ensevelit en quelque manière dans sa solitude ; là, on ne peut exprimer quelle fut l'austérité de sa vie, la sévérité de ses pénitences, de ses mortifications, de ses macérations, des saintes rigueurs qu'il exerça sur lui-même. On le voyoit une pierre à la main, se frapper la poi-

trine, et mettre son corps tout en sang; dans cet état, toujours tremblant et alarmé, il méditoit sans cesse la rigueur des jugemens de Dieu. Absorbé dans cette profonde pensée; hélas! s'écrioit-il en tremblant, il me semble entendre à tous les momens le son terrible de cette trompette fatale qui nous appellera tous au jugement; jour et nuit elle vient retentir à mes oreilles, et mon esprit consterné ne peut se rassurer au souvenir d'un Dieu terrible qui doit me juger. Il passa ainsi sa vie dans la crainte et l'attente des jugemens de Dieu. Heureux de les avoir prévenus par une pénitence si longue et si rigoureuse!

### *Réflexions.*

1. Apprenons à méditer les jugemens de Dieu, puisque nous devons un jour y paroître.

2. Apprenons à les craindre, puisqu'ils doivent décider de notre sort à jamais.

3. Apprenons à nous y préparer, puisque de cette préparation dépend ou le bonheur ou le malheur éternel.

4. Jugeons-nous sévèrement nous-mêmes, afin que Dieu nous juge dans sa miséricorde.

5. Mettons-nous au-dessus des vains jugemens des hommes, quand ils seront capables de nous éloigner de la loi de Dieu.

Enfin, prions le Seigneur de nous être propice dans ce jour terrible de ses vengeances



## LE RETOUR A DIEU,

ET LA CONFIANCE EN SA MISÉRICORDE.

**VENEZ** sur le Calvaire, âme affligée à la vue de vos péchés, pénétrée de la grandeur de vos offenses; venez-y chercher le remède à vos maux et le pardon de vos crimes : ce n'est point la voix des hommes qui vous appelle, c'est la voix du sang de Jésus-Christ même. Levez les yeux, et contemplez celui qui paroît sur la croix, vous trouverez dans son cœur ouvert une miséricorde qui voit des pécheurs, mais qui ne les regarde que pour être touché de compassion et les appeler à la pénitence; considérez que l'état le plus triste et le plus déplorable où l'homme puisse se trouver, c'est l'état du péché et des grands péchés : et que le sentiment le plus ineffable que puisse avoir un Dieu, c'est celui de la grande miséricorde. Les grands crimes sont ceux qui se commettent avec plus de grâces : la grande miséricorde est celle qui arrête le bras vengeur, pour donner le temps du retour aux coupables; elle leur tend les mains; elle les invite elle-même, elle les sollicite et les presse; elle ouvre leurs yeux aveuglés, et les éveille de leur profond sommeil, et leur fait voir inopinément dans un grand jour, l'horreur de leur péché, le danger terrible de leur état, le chemin d'un retour salutaire.

**Grande et ineffable miséricorde d'un Dieu qui , pouvant frapper, aime mieux convertir, qui est toujours disposé à recevoir le pécheur, s'il revient avec sincérité demander sa grâce. Parlez, pécheur infortuné, combien de péchés durant votre vie, depuis le premier moment où vous avez commencé d'être pécheur, et combien de traits de bonté dans Dieu depuis ce triste moment? Qu'avez-vous mille fois mérité, que l'enfer? et cependant quel jour s'est passé où ce tendre père des miséricordes ne vous ait attendu, ne vous ait appelé, ne vous ait montré et ouvert son cœur, pour vous engager à sortir de l'abîme où vous étiez plongé, à vous éloigner des portes de la mort éternelle où vous étiez en danger de tomber, et cela sans jamais se lasser de vos résistances, sans jamais se rebuter de vos délais, sans jamais se venger de la rigueur de vos outrages? Actuellement même, dans quel état êtes-vous devant lui, et quel objet présentez-vous à ses yeux? Or, quelque triste, quelque déplorable que puisse être votre état, quelque grands crimes que vous ayez commis, de quelques grâces que vous ayez abusé, enfant prodigue, si vous venez vous jeter aux pieds de ce tendre père, il est prêt à vous ouvrir son cœur pour vous recevoir; votre sincère retour sera un sujet de consolation pour lui; tout le ciel prendra part à sa joie, et votre retour causera autant de satisfaction que votre éloignement avoit causé de douleur.**

**Vous avez commis de grands péchés, vous avez besoin d'une grande miséricorde; venez sur**

le Calvaire, c'est l'endroit où elle se trouve, et où vous devez la chercher. Vous avez versé et profané le sang d'un Dieu, vous l'avez immolé et crucifié de nouveau par vos péchés : prosternez-vous à ses pieds : faites parler votre douleur et le regret sincère de votre cœur ; à l'instant vous entendrez la voix de la miséricorde qui sortira des plaies et du cœur de votre Sauveur pour vous appeler, pour vous donner le baiser de paix, et joindre sur vos lèvres la douleur de sa grâce avec l'amertume de vos regrets : c'est là, c'est dans votre cœur affligé que la miséricorde et la justice se rencontreront, pour cimenter par le sang d'un Dieu le grand ouvrage de votre conversion et de votre pardon.

O miséricorde de mon Dieu, que vous êtes grande ! que vous êtes ineffable envers les pécheurs ! S'ils vous connoissoient, comment ne viendroient-ils pas tous se jeter entre vos bras ? Je viens m'y jeter pour toujours ; ayez pitié, grand Dieu, de mon âme que vous avez créée. Considérez dans elle l'ouvrage de vos mains et le prix de votre sang adorable ; arrachez au démon une victime qu'il étoit près d'immoler ; montrez-vous grand en pardonnant. Je ne cesserai de bénir vos grandes miséricordes, et toute ma vie je chanterai vos louanges. Puissé-je les célébrer à jamais dans le Ciel ! *Misericordias Domini in æternum cantabo* (1).

Pensez-y, c'est votre Dieu même qui vous y

(1) Psal. 38.

invite. Pouvez-vous lui refuser votre cœur, quand il vous ouvre le sien ?

### HISTOIRE.

Un grand prince, presque de nos jours, dans la dernière maladie qui finit sa course, fut attaqué d'une tentation terrible de défiance en la miséricorde divine : exhorté d'espérer en Dieu, non, disoit-il, il n'y a plus de salut pour moi, je suis damné. Le ministre de Jésus-Christ qui l'assistoit dans ses derniers momens, mit tout en œuvre pour le rassurer : exhortations, larmes, prières, tout fut inutile sur l'esprit du prince alarmé ; enfin Dieu qui vouloit sauver cette âme ; mit dans la bouche de son ministre ces consolantes paroles de David : *Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim* (1). Prince, dit-il au mourant, écoutez le prophète pénitent ; vous êtes pécheur comme lui, dites sincèrement avec lui : Seigneur, vous aurez pitié de moi, parce que mes péchés sont grands, et la grandeur même de mes péchés sera le motif qui vous engagera à m'en accorder le pardon : *Propitiaberis, etc.* A ces paroles, le prince, comme revenu d'une léthargie, s'arrête un moment tout transporté, et bientôt après, poussant un profond soupir : Ah ! mon père, s'écrie-t-il, c'est pour moi que ces paroles ont été prononcées. Oui, mon Dieu, vous aurez pitié de moi, parce que mes péchés sont

(1) Psal. 24.

grands ; voilà un motif bien digne de vous , parce , que plus mes péchés sont grands , plus ils feront éclater votre miséricorde , plus ils feront admirer votre puissance , plus ils feront triompher votre grâce . Alors plein de confiance en la bonté de son Dieu , et pénétré d'une vive douleur de ses péchés , il met ordre à sa conscience , il reçoit les derniers sacremens avec de grands sentimens de piété , il offre le sacrifice de sa vie avec joie : et sentant enfin approcher sa dernière heure , il prend son crucifix entre ses mains , il fixe sur lui ses regards mourans , il rend les derniers soupirs entre ses bras , et meurt en saint , comme il avoit vécu en héros .

### *Réflexions.*

Pensez-y bien , et voyez la miséricorde divine qui , en ce moment , vous ouvre son sein .

Pensez-y et donnez à Dieu la consolation d'un sincère retour .

Pensez-y ; éternellement vous bénirez le Seigneur d'y avoir bien pensé .

Après tout , considérez que Dieu est bon ; mais n'oubliez jamais qu'il est juste .

## SENTIMENS DE PÉNITENCE,

*D'une âme au pied de la croix , convertie par la méditation des vérités précédentes.*

ÂME pécheresse , âme pénitente , vous êtes accablée sous le poids de vos crimes , vous gémissiez à la vue de vos désordres et de vos excès ; la justice divine paroît vous menacer et vous poursuivre partout , pour vous immoler et vous perdre : il n'est au monde qu'un asile pour vous , venez donc vous jeter au pied de la croix ; venez-y répandre votre cœur affligé , venez-y présenter vos plaies , et en demander la guérison au médecin charitable qui en voit toute la profondeur. Là prosternée et pénétrée d'une juste douleur , dites-lui avec un saint pénitent , vrai modèle de la pénitence : *Peccavi* ; j'ai péché : oui , mon Dieu , j'ai péché , grièvement péché ; j'ai péché durant bien des années ; je le reconnois , j'en gémiss ; je voudrois en mourir de regret. Enfin , éclairé de vos divines lumières , touchée de l'attrait de vos grâces , je reviens à vous , je viens implorer votre infinie miséricorde : *Miserere met , Deus , secundum magnam misericordiam tuam* (1). Celui à qui j'ai donné la mort , est le seul qui doit me ressusciter : *et secundum multitudi-*

(1) Psal. 50.

*nem miserationum tuarum.* Je ne saurois connoître toute la grandeur et l'énormité de mes crimes, mais j'en connois assez pour comprendre que mille fois j'ai mérité l'enfer : *iniquitatem meam ego cognosco.* Mon péché est toujours présent à mes yeux, pour déchirer mon cœur : *peccatum meum contra me est semper.* J'ai péché et par mon péché je vous ai offensé, ô vous que je devois servir et aimer uniquement en ce monde ! *Tibi soli peccavi.* C'est devant vous, c'est en votre présence, et au moment même où vous me combliez de vos grâces, que je vous ai outragé : *et malum coràm te feci.*

O Dieu souffrant et agonisant, c'est pour moi, c'est pour mes péchés que vous souffrez et que vous mourez, votre cœur percé d'une lance, perce le mien de la plus amère douleur ; ne rejetez pas un cœur contrit et humilié : si je ne l'ai pas, formez-le dans moi, pour le rendre digne de vous : *cor contritum et humiliatum.* Dieu saint, Dieu sauveur, vous trouverez en moi l'énormité de tous les péchés réunis ; réunissez en ma faveur les trésors de toutes les grâces ; glorifiez votre puissance, faites triompher votre miséricorde, et montrez, dans un homme infiniment pécheur, ce que c'est qu'un Dieu infiniment bon : si le sacrifice de ma vie pouvoit satisfaire votre justice, avec quelle joie ne vous offrirais-je pas le sacrifice de cette vie que j'ai si criminellement employée ! *Si voluisses sacrificium, dedissem utique.*

Ame pénitente : consacrez vos sentimens au

pied de la croix, entretenez-vous-y avec votre Dieu mourant pour vous donner une nouvelle vie. Dites-lui : Seigneur, je suis affligé à la vue de vos souffrances et de mes excès ; mais ce qui m'afflige encore davantage, c'est que mon cœur est trop foible pour les haïr et les déplorer ; je voudrois avoir le cœur de tous les hommes, et les larmes de tous les saints pénitens, pour vous les consacrer. Seigneur mon Dieu, créez-moi un cœur nouveau pour vous satisfaire et pour vous aimer. Ah ! qui me donnera une fontaine de larmes qui ne tarisse jamais ? Que je serois heureux de voir sortir de mes yeux des torrens de pleurs pour les joindre aux torrens de sang que vous versez ! Quelle vie que celle que j'ai menée ! et si vos miséricordes n'étoient pas infinies, le désespoir ne seroit-il pas mon partage ? Mais enfin, mon Dieu, les plaies sont faites, je ne puis que vous les présenter, et vous conjurer de les guérir. Je sais que tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné. Tant que je vivrai, je pleurerai, je gémirai, je ne vivrai que pour gémir et pleurer au pied de la croix. Heureux si je pouvois y expirer de douleur ! Faites, ô mon Dieu ! que la vie ne soit plus pour moi qu'un gémissement continu, la terre une vallée de larmes : je l'ai infectée de mes crimes, que ne puis-je l'arroser de mon sang ! mais non, c'est le vôtre qui doit tout purifier : lavez-moi, purifiez-moi, sanctifiez-moi, c'est le plus grand prodige de vos miséricordes. Je les raconterai à tous les pécheurs ; mon exemple les touchera, et leur dira ce qu'ils



peuvent et doivent espérer de vos ineffables bontés ; tous de concert nous louerons, nous bénirons à jamais les grandeurs de vos miséricordes, toujours au-dessus de la grandeur de nos crimes.

O croix de mon Dieu, de mon adorable Sauveur ! c'est à vos pieds que je veux vivre ; c'est entre vos bras que j'espère mourir : soyez, durant ma vie, mon modèle et mon soutien ; mais surtout à la mort, soyez mon refuge et mon espérance : *O cruz, ave, etc.*

### HISTOIRE.

Saint Vincent-Ferrier, dans le cours de ses missions apostoliques, trouva un grand pécheur, qui jusqu'alors s'étoit livré à toutes sortes de crimes, de désordres et d'excès ; le saint, touché de ce triste état, l'exhorta à penser au salut de son âme, et à revenir à Dieu : il l'instruisit, il le prépara, et donna tous ses soins pour sa conversion. La grâce seconda ses efforts et son zèle. Ce pécheur se présenta au saint tribunal de la pénitence, et là, il fut touché, pénétré d'un regret si vif, si amer, si profond de ses péchés, qu'ayant reçu la grâce de l'absolution, il expira à l'instant de douleur aux pieds du saint, qui fondeoit lui-même en larmes à la vue d'une conversion si sincère et si édifiante. Quelle douleur avez-vous de vos péchés ?

### *Réflexions.*

La vue de la croix vous les présentera. Considérez ce qu'un Dieu souffre, comme il souffre,

et pour qui il souffre. Portez partout le souvenir de la croix, de ses grâces, et de vos péchés. Demandez à Dieu la grâce d'y penser, et de les déplorer toute votre vie.

Hélas ! vous êtes à présent au pied de la croix, peut-être dans peu irez-vous paroitre au tribunal de sa justice : vous avez été pécheur, disposez-vous à y paroitre en pénitent. Que Dieu est bon de vous en accorder le temps ! mais que vous seriez coupable d'en abuser !

Pensez-y ; ne vous contentez pas d'y penser ; profitez de la grâce qui vous est offerte, pour produire des fruits de salut.

## LA NÉCESSITÉ

### DE LA PÉNITENCE.

*Le péché doit être expié par la pénitence, et la pénitence seule peut expier le péché.*

IL n'y a que deux chemins pour aller au ciel, l'innocence et la pénitence. Si par le péché l'innocence a fait un triste naufrage, il ne reste que la pénitence pour se sauver : heureux encore que Dieu nous donne le temps de la faire en ce monde, pour ne pas subir une peine éternelle dans l'autre. Pensez-y bien.

Saint Pierre, parlant aux Juifs, leur représenta si vivement l'horreur du crime qu'ils avoient

commis en mettant à mort Jésus-Christ, le saint des saints, que ses auditeurs, touchés, consternés et fondant en larmes, s'écrièrent tous de concert : Ah ! mes frères, que ferons-nous donc, et que deviendrons-nous ? *Viri fratres, quid facimus* (1) ? Faites pénitence, leur dit saint Pierre, *pœnitentiam agite* : car je vous annonce, au nom de Dieu même, que, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous : *nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*.

Ce qu'il leur disoit, il nous le dit à nous-mêmes : Faites pénitence ; vous avez été pécheurs, soyez pénitens ; sans la pénitence, jamais vous n'obtiendrez de pardon ; jamais vous ne rentrerez en grâce avec Dieu ; jamais vous n'entrerez dans le ciel ; éternellement vous serez malheureux, réprouvés et maudits : *omnes similiter peribitis*. Faites pénitence : *pœnitentiam agite*.

Ainsi se sont comportés tant de Saints autrefois pécheurs. Voyez un David qui a toujours son péché devant les yeux pour le déplorer ; voyez une Madeleine inconsolable dans sa douleur ; voyez une sainte Pélagie noyée dans ses larmes ; voyez un saint Augustin gémissant tous les jours de sa vie ; voyez tant d'autres saints pénitens livrés à toute l'amertume de leurs regrets, ensevelis dans les antres et les cavernes, et faisant retentir les forêts de leurs soupirs et de leurs sanglots. Pécheurs comme eux, et peut-

(1) Act. 2.

être plus qu'eux , faites pénitence avec eux : *pœnitentiam agite* , sans quoi un malheur éternel sera votre sort. Mais quelle pénitence faut-il pratiquer pour obtenir de Dieu le pardon ? en voici les sacrés caractères.

**Pénitence prompte** : ne différez pas ; aujourd'hui vous vivez , demain peut-être vous ne serez plus. **Pénitence sincère** : que votre cœur soit brisé de douleur ; les hommes voient le dehors , mais Dieu sonde le fond des cœurs.

**Pénitence sévère** : plus les péchés ont été grands , plus la pénitence doit être rigoureuse : péchés plus multipliés , plus réfléchis , réitérés par de tristes rechutes ; dès lors pénitence plus étendue , plus sévère et plus rigoureuse.

**Pénitence universelle** : tout a péché dans vous , tout doit être puni. **Pénitence d'esprit** , pour tant de mauvaises pensées ; **pénitence de cœur** , pour tant d'affections coupables ; **pénitence du corps et des sens** , pour tant de satisfactions criminelles : tout a été infecté par le péché , tout doit être lavé et purifié par la pénitence.

**Pénitence conforme à l'espèce et à la qualité des péchés** : vous vous êtes malheureusement répandu et dissipé dans le monde , condamnez-vous , autant que votre état le permet , à la retraite et à la solitude : vous vous êtes attaché aux biens de la terre , faites de plus abondantes aumônes : vous avez donné dans les excès détestables , expiez-les par le jeûne.

Enfin ; **pénitence constante** , et qui dure autant que votre vie : un seul péché mortel suffi-

roit pour pleurer la vie tout entière, et les siècles entiers : que sera-ce de tant de péchés, et de si grands péchés ! *pœnitentiam agite.*

*Pensez-y bien, peut-être n'y avez-vous jamais bien pensé.*

Votre péché crie sans cesse contre vous devant Dieu ; faites-lui entendre la voix de votre douleur. Si la pratique de la pénitence vous paroît dure et pénible, pensez à la grandeur de Dieu que vous avez offensé ; pensez à la grandeur des crimes que vous avez commis ; pensez à la profondeur des plaies que vous avez faites à votre âme ; pensez à la longueur du temps que vous avez perdu ; pensez au nombre des grâces dont vous avez abusé ; pensez au sang adorable de Jésus-Christ que vous avez profané ; pensez à la rigueur des jugemens que vous avez à subir ; pensez surtout à l'horreur des peines éternelles que vous avez méritées. Hélas ! nous devrions déjà depuis long-temps être précipités au fond des enfers, sans espérance, sans retour, dans la rage, la fureur et le désespoir : ah ! que ces grands objets nous engageront puissamment à la pénitence, si nous y pensons, si nous les méditons devant Dieu !

Après tout, si la pénitence est difficile et pénible, Dieu nous l'adoucirra par sa grâce, il nous soutiendra, il nous animera, il nous purifiera, il nous sauvera : dans cette pensée salutaire, la pénitence la plus austère, la plus sévère, la plus

rigoureuse , nous deviendra peu à peu supportable , et enfin elle nous deviendra consolante . Que n'ont pas fait et souffert les saints pénitens ! que n'a pas souffert Jésus-Christ même , le grand modèle de la pénitence ! Armons-nous de courage contre nous , et vengeons Dieu des outrages que nous lui avons faits . Il vaut mieux souffrir des peines passagères et méritoires en ce monde , que d'être condamnés à des peines éternelles et désespérantes dans l'autre .

*Pensez-y tandis qu'il est temps.*

Sans quoi aujourd'hui on néglige de subir la peine des pénitens , et demain peut-être on sera condamné à celle des réprouvés .

#### HISTOIRE.

Ponce , surnommé de Lazare , vivoit dans le douzième siècle : il s'étoit livré , durant sa jeunesse , à toutes sortes de crimes , de passions , et de brigandages : enfin , touché de Dieu , il considéra les maux qu'il avoit faits , le jugement dont il étoit menacé , et se condamna à toutes les rigueurs de la pénitence . Le dimanche des Rameaux , après la lecture de l'évangile , l'évêque étant avec son clergé et tout son peuple , Ponce vint percer la foule en chemise , nu-pieds , ayant une corde au cou , comme un criminel ; s'étant jeté aux pieds de l'évêque , il lui donna un papier où étoient écrits tous ses péchés , le

conjurant de le faire lire devant tout le peuple. Pendant qu'on lisoit sa confession, il se faisoit frapper continuellement de verges, demandant toujours qu'on le frappât plus rudement et arrosant la terre de ses larmes; il crioit qu'il étoit coupable de tous ces crimes, et qu'il en demandoit pardon à Dieu et aux hommes. Ce spectacle attendrit tous les assistans, qui fondoient en pleurs comme lui. Le lendemain Ponce distribua tous ses biens aux pauvres, après avoir satisfait à tout ce qu'il pouvait devoir en fait de restitutions; après quoi, renonçant pour toujours au monde, il se condamna à une pénitence rigoureuse, qui ne finit qu'avec sa vie; il mourut en saint.

### *Réflexions.*

Pensez-y bien; après le péché la pénitence; et sans la pénitence, l'enfer.

Dieu ne veut pas la mort des pécheurs, mais leur conversion; convertissez-vous donc sans délai.

Rendez grâces à Dieu, qui vous donne, pour faire pénitence, un temps qui a été refusé à tant d'autres.

Dieu ne demande pas de vous une pénitence ni si publique, ni si austère; mais ne demandet-il que ce que vous faites? Jugez-vous vous-même, avant que Dieu vous appelle à son jugement.

---

## LE MOMENT DE LA GRACE.

*Pensez-y bien ; un moment de grâce peut attirer une éternité de bonheur.*

QUOIQ'IL soit vrai de dire en général que tous les temps sont propres à la grâce ; que la grâce ne dépend ni des momens ni des temps ; que Dieu, maître et dispensateur de ses dons, n'est restreint ni par les occasions, ni par les circonstances, il n'est pas moins vrai de dire qu'il y a pour nous et pour certaines âmes en particulier, des temps plus précieux, des jours plus favorables, où Dieu nous recherche plus spécialement, où la lumière de sa grâce brille avec plus d'éclat, où son attrait se fait sentir avec plus d'onction, où le ciel semble jeter sur nous des regards plus favorables, et verser ses dons avec plus d'abondance ; et voilà ce qu'on appelle les momens de la grâce, les momens heureux et privilégiés dont parle saint Paul, quand il dit : Voici le temps favorable, voici des momens et des jours de salut : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (1).

*Pensez-y bien, et profitez-en.*

Descendons dans le détail, afin de vous les faire encore mieux connaître. Le moment de la

(1) Cor. 5.



grâce pour vous, ce sont certaines occasions où Dieu semble tout à coup lever le bandeau de dessus vos yeux et vous montrer les grandes vérités avec plus d'évidence; briéveté de la vie, néant des choses du monde, plaisirs trompeurs, honneurs frivoles, tout se présente aux yeux éclairés par la grâce. Le moment de la grâce, ce sont certains reproches intérieurs d'une conscience troublée et agitée; et on sent qu'on n'est pas ce qu'on devrait être : on se dit qu'il ne faudroit ni vivre ni mourir dans ce triste état; qu'il faudroit enfin penser à un retour salutaire à soi et à Dieu. Le moment de la grâce, c'est une prédication touchante, une lecture de piété, un exemple édifiant, un avis salutaire : dans tout autre temps tout cela auroit été sans effet, et n'auroit point touché; dans ce bon moment, tout touche et fait impression. Que dirons-nous encore? Le moment de la grâce, c'est une mort subite, un accident funeste dont on est témoin; à cette vue que ne se dit-on pas? quels retours, quelles réflexions salutaires ne fait-on pas? qu'est-ce que ce monde? qu'est-ce que notre vie? que sommes-nous sur la terre? Le moment de la grâce c'est un chagrin, une croix, une humiliation, un revers de fortune, une maladie dangereuse; alors on rentre en soi-même, on voit le néant de tout, tout devient amer, tout dégoûte; on ne trouve de consolation que dans Dieu. Les voilà ces momens de la grâce; les voilà ces jours de salut. *Ecce nunc.* Tels, ô mon Dieu! ont été ces heureux momens qui ont formé tant de saints. Le

moment de la grâce pour moi, c'est peut-être le moment où je médite cette grande vérité, et où vous me parlez au cœur pour m'attirer tout à vous.

Rien de si important et de si nécessaire pour nous, que d'être fidèles au moment de la grâce : ce n'est pas assez de la connaître, l'essentiel c'est d'en profiter, c'est d'en suivre les mouvemens salutaires, c'est de ne pas l'éloigner par des délais affectés ; c'est de ne pas la combattre par des résistances volontaires et réfléchies ; c'est enfin de ne pas fermer les yeux à la lumière quand elle nous éclaire ; c'est de répondre à Dieu, quand il vient frapper à la porte de notre cœur, c'est de ne pas contrister l'Esprit saint dans nous-mêmes.

Il en est de l'affaire du salut comme de toutes les autres : chacune a son temps, et le succès dépend souvent de certains momens plus heureux. Si on les manque, ils sont quelquefois sans retour ; et quelles peuvent être les suites de ces oppositions et de ces résistances ?

*Pensez-y bien.*

Voici deux grandes vérités à méditer sur ce sujet. Dans les voies de la sainteté, rien de si grand et de si sublime où le moment de la grâce mis à profit ne puisse nous élever ; et dans les sentiers de l'iniquité, rien de si triste et de si funeste où le moment de la grâce manqué ne puisse nous conduire. Ne craignons pas cependant que

la grâce de Dieu ne nous manquera pas , c'est nous qui manquons tous les jours à la grâce : ce que je prétends dire doit suffire pour nous affliger et nous alarmer ; c'est que ces momens de la grâce négligés s'opposent aux desseins de Dieu : c'est que d'en abuser, c'est résister à Dieu , c'est rendre notre retour plus difficile, c'est s'exposer à la soustraction des grâces de choix , c'est contrister l'Esprit saint dans nos cœurs ; et , pour tout dire en un mot , c'est par-là qu'ont commencé la perte et les malheurs de tant d'âmes. Pensez au salut de la vôtre.

Que faut-il donc faire dans un point si essentiel ? 1. Estimer et respecter la grâce , et le moment précieux où elle se présente ; 2. craindre souverainement de lui résister et de la combattre ; 3. demander souvent pardon à Dieu de cette résistance à la grâce , et promettre de lui être à l'avenir plus fidèle ; 4. demander à Dieu de nous faire expier en ce monde nos infidélités à la grâce ; 5. prendre garde surtout à certains mouvemens plus marqués et plus précieux de la grâce ; 6. mais en même temps, prendre garde aussi de se conduire soi-même, et de se jeter dans des illusions, sous prétexte de vues particulières, l'ange de ténèbres peut se déguiser en ange de lumière, et nous égarer, au lieu de nous conduire. Soyons humbles, soyons fidèles, soyons généreux ; Dieu nous conduira par la main au terme de notre salut.

## HISTOIRE.

C'est un trait bien remarquable que celui qui est rapporté dans l'Évangile. Jésus-Christ voyant la ville de Jérusalem, versa des larmes sur elle ; *videns civitatem, flevit super illam* (1) : ville infortunée, s'écria-t-il, si tu avois voulu connaître mes desseins de miséricorde et de bonté sur toi ; *si cognovisses quæ ad pacem tibi*, que de grâces qui t'étoient préparées ! tes ennemis t'auroient redoutée, tes habitans auroient goûté les douceurs de la paix, tu aurois subsisté dans ta gloire et dans ton éclat. Ville ingrate et coupable, combien de fois ai-je voulu réunir tes enfans dans mon sein, comme la poule réunit ses petits sous ses ailes ? *quoties volui congregare filios tuos ?* Toujours tu as résisté, et jamais tu n'as voulu te rendre à mes tendres invitations ; *et noluisti*. Hélas ! en punition de ton infidélité, que de malheurs vont fondre sur toi ! tes ennemis t'environneront de tous côtés, *circumdabunt te inimici tui vallo* (2) ; ils t'assiégeront de toutes parts, ils désoleront tes campagnes, ils renverseront tes remparts ; ils égorgeront tes habitans, il ne restera plus dans toi pierre sur pierre, *et non relinquent in te lapidem super lapidem*. Et tous ces malheurs t'arriveront, parce que tu n'auras pas voulu connaître le temps de mes grâces, et les momens de mes miséricordes sur toi ; *eo quod*

(1) Luc. 19. -- (2) Ibid.

*non cognoveris tempus visitationis tuæ.* Toutes ces prédictions furent accomplies ; la ruine, la désolation, les malheurs de Jérusalem infidèle étonnent encore l'univers.

### *Réflexions.*

Combien d'âmes dont cette ville coupable est la triste image, et qui par leurs continuelles résistances à la grâce, attirent sur elles des malheurs d'autant plus grands, qu'ils seront éternels !

Pensez-y bien ; la grâce vous presse ; soyez fidèles à la grâce, rien de si funeste que d'en abuser.

## LES SOUFFRANCES.

NAÎTRE, souffrir et mourir, voilà l'histoire de tout homme venant au monde. Qu'est-ce, hélas ! que notre vie sur la terre ? qu'une souffrance continuelle. Vous souffrez, âme affligée, depuis long-temps ; vous gémissiez sous le poids de vos souffrances ; les chagrins naissent sous vos pas ; vous marchez par un chemin parsemé de croix : vous ne vous nourrissez que d'un pain détrempé dans vos larmes ; vous ne comptez vos jours que par des malheurs ; vos parens vous abandonnent, vos amis vous trahissent, vos jours se passent dans la tristesse et le deuil : chaque moment voit croître le torrent d'amertumes qui vous inonde ;

vous semblez n'être au monde que pour souffrir ; vous souffrez : j'entends la voix de vos plaintes et de vos soupirs : j'entre en part de vos peines, je suis touché de votre douleur, je vous plains non point précisément parce que vous souffrez : mais parce que vous ne savez pas mettre à profit vos souffrances, en rappelant les grands motifs de consolation que votre religion et votre raison vous présente. Pensez-y, vous pleurez sur vos afflictions : Hélas ! avez-vous pleuré sur vos péchés ?

Vous souffrez, et vous vous plaignez ; considérez ce qu'un Dieu a souffert pour vous, et à la vue de sa croix, de son sang et de ses douleurs, voyez si vous avez sujet de vous plaindre.

Vous avez péché, et par vos péchés vous avez mérité l'enfer ; si Dieu vous avoit enlevé de ce monde dans un certain temps, vous seriez plongé dans des feux éternels et vous vous plaignez de quelque affliction passagère !

Vous souffrez, et les saints, que n'ont-ils pas souffert ? vos peines sont-elles comparables à leurs sacrifices ? Comme eux, vous désirez d'être saint, et vous ne voulez rien souffrir avec eux pour le devenir.

Vous souffrez, et par vos souffrances vous pouvez expier vos péchés, attirer les miséricordes de Dieu, mériter le ciel : dès lors vos souffrances, dans les vues de Dieu, ne sont-elles pas des grâces, et des grâces bien précieuses ? Y a-t-il un autre chemin pour aller au ciel, que celui des croix ?

Vous souffrez, et vous vous inquiétez, vous vous plaignez, vous êtes tenté de murmurer.

Mais par vos inquiétudes adoucissez-vous vos souffrances? ne voyez-vous pas que vous ne faites que les agrir, en perdre devant Dieu le mérite, vous rendre indigne de ses grâces et de son secours, peut-être même vous attirer de nouvelles disgrâces et de nouveaux malheurs?

Enfin, vous souffrez; mais voudriez-vous n'avoir rien à mettre au pied de la croix de votre Sauveur? Vous y trouverez son sang : est-ce trop d'y mêler vos larmes?

Hommes pécheurs et coupables! remontons à la source du mal, rentrons en nous-mêmes, et voyons ce que nous méritons devant Dieu; reconnoissons que, si nous souffrons, ce sont nos péchés qui ont attiré nos souffrances; et loin d'éclater en plaintes, loin d'accuser le ciel de rigueur, les créatures d'injustice, la fortune d'aveuglement, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes et à nos péchés. C'est là le funeste flambeau qui a allumé la colère de Dieu, et le feu de ses vengeances. C'est là le poison mortel qui, se répandant sur la terre, a produit l'affliction dans les âmes, l'amertume dans les cœurs, la désolation dans les familles, la ruine dans les provinces, la décadence dans les empires. Dieu se dresse un tribunal de vengeance sur la terre, d'où il exerce ses jugemens redoutables sur les hommes pécheurs, soit pour punir les désordres, soit pour arrêter les scandales, soit pour ramener les prévaricateurs à l'observation de la loi.

Ouvrons donc les yeux sur nos malheurs; et, loin de les imputer en païens, comme nous faisons souvent, au hasard aveugle, à la malice de nos ennemis, à notre mauvais sort, à je ne sais quelle fatalité, que nous appelons notre mauvaise étoile, remontons plus haut : allons au principe du mal, voyons le bras de Dieu justement armé contre nous : nous avons péché, et il nous a affligés; nous avons abandonné sa loi, et il nous a abandonnés à nos calamités : nous avons méprisé ses miséricordes, et il nous a livrés aux rigueurs de sa justice. Nos misères augmentent, parce que nos iniquités se multiplient; nous devenons tous les jours plus malheureux, parce que nous devenons tous les jours plus coupables. Les fléaux de Dieu ne sont point arrêtés, ni ses trésors de colère épuisés; sa main est encore levée contre nous; *sed adhuc manus ejus extenta* (1). Voulons-nous donc faire cesser nos misères? Renonçons à nos crimes, déplorons nos iniquités, humiliions-nous sous la main de Dieu, et baisons la main qui nous frappe : alors le ciel irrité s'apaisera, le Dieu vengeur calmera sa colère, et les nuages sombres qui annonçoient les foudres et les éclairs pour nous perdre, se résoudreont en une douce rosée pour nous sanctifier. Ce qu'il y a de plus consolant pour nous, c'est que, comme nos péchés ont attiré nos souffrances, nos souffrances serviront à expier nos péchés, contribueront à notre salut, et nous attireront un jour

(1) Isaïe 5.



les récompenses promises aux âmes souffrantes : *Beati qui lugent.*

Voici donc les sentimens dans lesquels nous devons recevoir nos souffrances, si nous sommes chrétiens. Sentiment de pénitence : nous sommes pécheurs ; heureux d'avoir un moyen d'expier nos péchés en ce monde, plutôt que d'en réserver la peine éternelle dans l'autre.

Sentiment de patience : Dieu le veut ; ce mot nous dit tout : Dieu le veut ou le permet ; en vain nous plaindrions-nous, murmurerions-nous : pourrions-nous jamais nous soustraire à la main toute-puissante d'un Dieu vengeur ?

Sentiment de confiance : Dieu nous afflige pour notre bien : il nous soutiendra, il nous consolera, il nous sanctifiera dans nos souffrances et par nos souffrances. Un Dieu a souffert avec joie pour nos péchés, souffrons avec joie pour son amour ; semons à présent dans les larmes, nous moissonnerons un jour dans la joie, et une éternité de bonheur et de gloire sera la récompense de quelques années d'épreuves et de combats.

Pensons-y et consolons-nous dans toutes nos peines : nos péchés méritent encore plus que nous ne souffrons.

#### HISTOIRE.

On assure que saint Pierre, sortant de Rome dans le temps de la persécution, rencontra Jésus-Christ, chargé du pesant fardeau de sa croix,

et que lui ayant demandé où il alloit dans ce triste état : « Je vais à Rome , répondit le Sauveur , pour y être crucifié de nouveau pour vous , puisque vous refusez de souffrir pour moi : » alors saint Pierre confus de sa foiblesse , et touché d'un vif repentir , retourna à Rome , où il eut le bonheur de souffrir le martyre pour le nom et la gloire de son divin Maître.

Nous avons imité saint Pierre dans sa foiblesse ; quand est-ce que nous l'imiterons dans sa générosité ? Hélas ! combien de fois Jésus-Christ auroit-il pu nous dire à nous-mêmes : Je vais de nouveau m'offrir à la mort pour vous , puisque vous refusez de porter ma croix ! Nous ne voulons rien souffrir ; à la moindre peine nous nous plaignons , nous murmurons ? le seul nom , la seule pensée des souffrances nous fait trembler : est-ce là être chrétien et disciple d'un Dieu mourant sur la croix ? Dieu souffrant , apprenez-nous à souffrir , aidez-nous à souffrir , sanctifiez-nous par nos souffrances unies aux vôtres et sanctifiées par les vôtres.

Pensons-y donc : et , au lieu de nous plaindre de nos souffrances , rendons grâces à Dieu , qui nous donne un moyen d'expier nos péchés.

### *Réflexions.*

L'âme qui ne sait pas souffrir , ne sait pas aimer : le vrai amour ne se fait connoître que dans les souffrances , Jésus-Christ a planté la croix pour marquer le chemin du ciel ; il la présente aux âmes pour les y conduire.

Grand nombre de saints seroient dans l'enfer sans les souffrances ; et par les souffrances bien des damnés seroient devenus de grands saints. Il vaut mieux pleurer que pécher ; pleurez à présent avec les pénitens pour vous réjouir un jour avec les élus.

## LE PARDON DES ENNEMIS,

ET LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

LA méditation des fins dernières doit conduire à la pratique des œuvres saintes : une des plus essentielles, c'est la charité et le pardon des ennemis.

C'est Jésus-Christ même qui, revêtu de tout le poids de son autorité, nous ordonne expressément de pardonner à nos ennemis, et même de les aimer en chrétiens : *Ego autem dico vobis diligite inimicos vestros* (1), nous dit-il à tous. Bien des voix étrangères se feront entendre pour vous séduire. Le monde toujours pervers vous dira : Vengez-vous ; la passion aigrissant le cœur, vous dira : Vengez-vous ; la coutume, tâchant de prescrire contre la loi, vous dira : Vengez-vous : et moi votre roi, votre maître, je vous dis en souverain, et sous peine de tous mes anathèmes, pardonnez, ne vous en tenez pas

(1) Luc. 6.

même là, aimez vos ennemis, *diligite*. Faites du bien à ceux qui vous haïssent et qui vous persécutent; *benefacite iis qui oderunt vos*. Imittez votre père céleste, qui fait lever son soleil et qui répand une pluie salutaire, non-seulement sur les justes qui l'aiment, mais encore sur les méchans qui l'offensent : *solem suum oriri facit super bonos et malos* (1). Voilà l'oracle, voilà le précepte : c'est un Dieu qui nous l'intime sous peine d'une damnation éternelle. Ecoutez-le, et pensez-y bien.

Dans la pratique, voici l'obligation indispensable qui est imposée à tout chrétien.

Obligation de se réconcilier avec son ennemi, et de se réconcilier sincèrement et de cœur.

Obligation de paroître réconcilié, d'en donner des marques, et si l'inimitié a été publique, que la réconciliation devienne publique elle-même.

Obligation d'aimer ses ennemis, de leur vouloir du bien, de leur en souhaiter, de leur en faire même, si on le peut, s'ils le demandent au nom de Jésus-Christ, etc.

Obligation de prier pour eux, de s'intéresser pour eux devant Dieu; ce point est essentiel et expressément marqué dans la loi. *Orate pro persequentibus et calumniantibus vos* (2).

Telle est l'obligation, la nécessité, l'étendue, la sainteté, la perfection de la loi.

Précepte si grand, que Dieu l'a porté dans les termes les plus énergiques : *Ego autem dica*

(1) Marc. 8. -- (2) Ephes. 4.

*vobis* : précepte si pressant, que Dieu ne veut pas que le soleil se couche sur votre colère. *Sol non occidat super iracundiam vestram* : précepte si sacré, que, quand même vous seriez au pied de l'autel pour offrir votre sacrifice, Dieu veut que vous laissiez le sacrifice et l'autel pour aller vous réconcilier avec votre frère : *Vade prius reconciliari fratri tuo*. Précepte si essentiel, que sans son accomplissement, on ne peut avoir part aux sacremens de l'église, et que, si l'on en approche dans cet état, la réception du sacrement devient sacrilège : enfin, précepte si indispensable, que si on ne le remplit, on ne peut pas même faire sa prière de chaque jour ; sans se condamner soi-même, sans prononcer des anathèmes et des malédictions contre soi. Que dites-vous dans votre prière de chaque jour ? *Dimitte nobis debita nostra, sicut et nos dimittimus* (1) : pardonnez-nous, comme nous pardonnons. Si donc vous ne pardonnez pas à vos ennemis, vous demandez que Dieu ne vous pardonne pas à vous-même. C'est comme si vous lui disiez : Seigneur, frappez-moi, vengez-vous de moi, faites éclater sur moi votre colère, lancez sur moi vos malédictions, armez-vous de votre foudre pour m'écraser. Et quand est-ce qu'on fait à Dieu cette horrible prière ? toutes les fois que l'on prie ayant la haine, la vengeance, l'animosité dans le cœur ; vous demandez que les fléaux que vous voudriez voir fondre

(1) Matth. 6.

sur votre ennemi, viennent fondre sur vous ! pensez-y et tremblez.

O enfans du Père céleste ! pardonnez donc à vos ennemis, c'est votre Dieu même qui vous l'ordonne.

Mais pardonnez sincèrement, et ne gardez dans le cœur ni ressentiment ni rancune.

Mais pardonnez universellement, et n'exceptez personne, parce que la loi renferme tout le monde.

Mais pardonnez promptement. Ne différez pas un instant, de peur que l'instant suivant la mort ne vous surprenne.

Mais pardonnez constamment; et le sacrifice une fois fait à Dieu, qu'il soit fait pour toujours.

En un mot, pardonnez comme vous voulez que Dieu vous pardonne : ainsi accomplirez-vous la loi; ainsi attirerez-vous les grâces de Dieu; ainsi imitez-vous votre Sauveur; ainsi mériterez-vous la couronne et la récompense. Si vous y pensez, pourrez-vous ne pas pardonner ?

*Pensez-y bien.*

Si vous refusez de pardonner à votre frère, jamais Dieu ne vous accordera de pardon.

**HISTOIRE.**

Le frère de saint Jean Gualbert fut assassiné par un de ses ennemis. Cet homme sanguinaire s'étant ensuite rencontré avec Jean Gualbert bien armé, dans un endroit où ni l'un ni l'autre

ne pouvoient s'éviter, ce meurtrier se voyant perdu, se prosterna les bras en croix, et conjura de son ennemi, au nom de Jésus-Christ mourant sur la croix, de lui sauver la vie. Gualbert, touché du spectacle, lui pardonne, l'embrasse, et va faire sa prière devant un crucifix, dans une église voisine : dès ce moment, il quitte ses habits militaires, il renonce au monde et se fait religieux : c'est lui qui devint ensuite le fondateur de l'ordre de Vallombreuse.

### *Réflexions.*

Quel exemple et quels sentimens !

Pensez-y, et voyez si les vôtres sont aussi chrétiens.

Pardonnez-vous sincèrement et de cœur à vos ennemis ?

Aimez-vous votre prochain comme vous-même ? et considérez-vous dans lui la personne de Jésus-Christ même ?

*Pensez-y, et jugez-vous devant Dieu.*

Chrétiens, enfans d'un même père, aimons-nous les uns les autres ; aimons-nous en Dieu et pour Dieu, aimons-nous sincèrement, efficacement, constamment ; aimons-nous en ce monde, pour nous réunir à jamais dans l'autre.

---

## LES DEVOIRS DES PARENS

### ENVERS LEURS ENFANS.

LES parens, dans le sein de leur famille, tiennent la place de Dieu envers leurs enfans ; ils les ont mis au monde, ils doivent les rendre dignes du ciel. C'est peu que de leur avoir donné une vie mortelle et souvent misérable, ils doivent les préparer à une vie éternelle et plus digne d'eux, sans quoi ils se rendent responsables devant Dieu, et de leur propre perte, et de celle de leurs enfans. Ah ! quel seroit le malheur des parens qui n'auroient mis des enfans au monde que pour donner des réprouvés à l'enfer ! Cependant n'est-ce pas là ce qu'ont à se reprocher et à craindre tant de parens qui non-seulement laissent leurs enfans manquer d'éducation et d'instruction, mais encore qui ont le malheur de donner à ces enfans infortunés de mauvais exemples, des occasions de péché, des sujets de scandale par leur dérèglement et leur mauvaise conduite ?

Parens négligens et indolens dans l'affaire de leur salut : à peine leurs enfans les voient-ils pratiquer quelque exercice de religion et de piété. Offrent-ils à Dieu l'hommage de leurs prières le matin et le soir ? Fréquentent-ils les



sacremens ? Sont-ils assidus au service de Dieu et aux devoirs du chrétien ?

Parens colères et emportés, qui ne peuvent parler sans se mettre en feu, sans prononcer des horreurs, sans mettre en crainte, en désordre et en larme toute une famille; comment Dieu, qui est le Dieu de la paix, pourroit-il régner au milieu du trouble et de l'agitation ?

Parens dérégés et sans mœurs, rendant leurs enfans témoins de leurs passions, laissant apercevoir leurs désordres, quels exemples funestes pour des enfans, déjà trop portés au mal, et si susceptibles des impressions funestes qui favorisent les mauvais penchans.

Parens avarés, intéressés et injustes, qui montrent à leurs enfans une avidité insatiable pour les biens de la terre, qui ne parlent que de richesses et d'acquisitions, qui ne pensent qu'à entasser, à accumuler des trésors périssables. Hélas ! qu'amassent-ils souvent sur la tête de leurs enfans, que des trésors de colère ?

Parens vindicatifs, remplis d'amertume et de fiel, qui font couler dans le cœur de leurs enfans le poison de la vengeance dont ils sont enflammés, et qui passe quelquefois de génération en génération dans les familles, pour y perpétuer la haine avec ses horreurs. Quel funeste héritage pour des enfans !

Parens quelquefois impies, sans foi et sans religion, qui au lieu de graver dans le cœur des enfans des sentimens de piété, des principes de religion, détruisent ceux que la grâce leur au-

roit inspirés, et en forment des libertins déclarés, qui n'auront plus ni foi, ni loi, ni Dieu, ni conscience.

O enfans infortunés, qui ont eu de tels parens ! Des parens sauvages et barbares auroient-ils été plus cruels ?

Mais, ô parens malheureux et coupables, qui donnent à leurs enfans de si funestes exemples, quel terrible compte n'auront-ils pas à rendre un jour, quel jugement redoutable n'auront-ils pas à subir devant Dieu ? N'eût-il pas, en quelque manière, mieux valu pour ces enfans, qu'on les eût étouffés dans le berceau, que de les précipiter ainsi dans les enfers ?

On raconte de certaines nations féroces que les parens immoloient leurs enfans à leurs dieux, et les égorgeoient eux-mêmes au pied des autels de ces infâmes divinités : parens barbares, il est vrai ; mais dans un sens, les parens prétendus chrétiens ne sont-ils pas encore infiniment plus cruels et plus inhumains, lorsque, par leurs mauvais exemples, ils immolent leurs enfans au démon, et en font autant de victimes dévouées à l'éternité malheureuse ?

Terrible pensée ! qu'il y ait des parens qui deviennent ainsi comme les meurtriers, les bourreaux de leurs propres enfans ; plus cruels même que les bourreaux, qui n'ôtent qu'une vie temporelle, tandis que ces parens coupables ôtent à leurs enfans la vie immortelle, à laquelle ils doivent les conduire et les préparer.

Mais pensée encore plus terrible ! qu'il soit

vrai de dire qu'il y aura des enfans qui seront damnés par la faute de leurs parens, et qui durant une éternité tout entière, haïront, detesteront, maudiront leurs parens, qui auront été l'occasion de leur perte et la cause de leur damnation et de leur malheur !

*Combien de parens sont damnés pour n'y avoir pas pensé ?*

Parens, qui que vous soyez, vous devez à vos enfans l'éducation, l'instruction, la correction, le bon exemple, et selon votre état et vos facultés, un honnête établissement. Voilà vos devoirs. Pensez-y bien, et remplissez-les, sans quoi votre perte éternelle est assurée, et peut-être celle de vos enfans avec vous. Réduits les uns et les autres à vous maudire éternellement, et à aigrir mutuellement vos tourmens, votre malheur et votre désespoir.

#### HISTOIRE.

Le pontife Héli avoit deux enfans qui par leurs désordres, leurs injustices, leurs impiétés, déshonoroient son saint ministère, et devenoient pour tout Israël un sujet de plaintes et de scandales.

Le père en fut souvent averti, mais, par une foiblesse extrême et une criminelle complaisance, il n'eut jamais le courage et la force d'y remédier. Enfin, Dieu irrité lui envoie le pro-

phète Samuel, et lui fait annoncer que bientôt il lui arriveroit des malheurs si grands que tous ceux qui les apprendroient en seroient effrayés. En effet, la guerre s'étant allumée entre les Israélites et les Philistins, on en vint à une bataille ; c'étoit là le moment des vengeances de Dieu ; vingt mille Israélites restèrent sur le champ de bataille : l'arche d'alliance tomba entre les mains des ennemis, et les deux fils du pontife, Ophni et Phinées, sont trouvés au nombre des morts, nageant dans leur sang. On en apporte en tremblant la nouvelle au père, qui, à cette triste annonce, tombe à la renverse ; sa cervelle se répand sur le pavé, et il expire à l'instant.

Ainsi périt dans un jour presque toute cette malheureuse famille, en punition de la lâcheté criminelle du père et de la conduite scandaleuse des enfans.

*Pères et mères, pensez-y bien, et apprenez à vos enfans à y penser.*

Durant une persécution violente qui s'éleva contre la religion dans le Japon, un père et une mère chrétiens s'attendoient tous les jours au martyre, et s'y dispoient par des prières ferventes : ils avoient un fils, encore très-jeune, sur lequel ils étoient extrêmement en peine. Un jour étant auprès du feu, ils s'entretenoient là-dessus, et se disoient l'un à l'autre : « Nous espérons bien avec la grâce de Dieu, souffrir le

martyre pour la religion : mais , hélas ! ce tendre enfant , que deviendra-t-il ? aura-t-il la force de soutenir les tourmens ? auroit-il le malheur de succomber et de renoncer à la foi ? » Durant leur entretien , l'enfant faisoit semblant de s'amuser et de ne pas les écouter ; en attendant il faisoit rougir un fer au feu : et quand il fut rougi , il le retira et se l'appliqua sur la main avec une constance héroïque. Les parens alarmés , lui demandèrent ce qu'il faisoit , et pourquoi il en agissoit ainsi. Ce que je fais , leur dit-il avec fermeté , je veux vous montrer qu'avec le secours de Dieu , j'aurai assez de courage pour souffrir le martyre avec vous , plutôt que de renoncer à ma religion..... Les parens , dans l'admiration , l'embrassent tendrement , fondant en larmes de joie , et rendant grâces à Dieu de leur avoir donné un tel fils. Ils eurent tous les trois le bonheur d'être couronnés du martyre. Heureuse récompense des soins , de la bonne éducation que les parens avoit donnée à ce cher enfant , et du fruit salutaire que cet enfant avoit retiré de leurs soins pour cette éducation sainte !

Les sentimens de piété sont quelquefois plus vifs et plus ardens chez les nations nouvellement converties , que parmi les anciens chrétiens. Dans le pays des missions étrangères se trouvoit une famille chrétienne , distinguée parmi les autres ; le père et la mère vivoient en saints , uniquement occupés des devoirs de leur état et du soin de leur salut. Tous les jours ils faisoient une lecture de piété à leur famille assemblée :

un de leurs enfans, âgé de cinq à six ans, avoit entendu la lecture des souffrances de Jésus-Christ, et avoit été tellement touché, que dans le désir de l'imiter et de souffrir quelque chose pour son amour, il alloit tous les jours nu-pieds marcher sur des orties, et se mettre les pieds tout en sang; outre cela, il avoit fait une petite couronne d'épines aiguës, durant la nuit il la mettoit sur son chevet, et appliquoit sa tête sur cette couronne en honneur de celle de Jésus-Christ. Les parens s'en aperçurent enfin, et l'empêchèrent de continuer : ils comprirent bien que Dieu avoit des vues spéciales de bénédiction sur cet enfant; et, en effet, dès qu'il fut en âge, il entra dans l'état ecclésiastique, et ayant été fait prêtre, il se consacra aux travaux des missions étrangères, y opéra des prodiges, et termina enfin sa carrière dans ce saint exercice.

*Les réflexions ne peuvent être ici que bien consolantes. Heureux les parens qui ont sujet de les faire !*

## LES DEVOIRS DES ENFANS

### ENVERS LEURS PARENS.

COMME les parens ont des obligations contractées envers leurs enfans, les enfans ont à leur tour, à l'égard de leurs parens, des devoirs à remplir, et des fautes à éviter.

*Y pensent-ils ?*

Peut-être n'est-il rien dans l'Écriture sainte de si expressément recommandé, que l'accomplissement des devoirs des enfans envers leurs parens. Ils en ont reçu la vie, le premier, le plus grand des biens naturels : que ne leur doivent-ils pas de reconnoissance et de sentimens. Mais hélas ! que n'ont pas bien souvent à souffrir les parens de la part de leurs enfans ? Quand ces enfans vinrent au monde, les parens se félicitoient et s'en faisoient un sujet de joie : ah ! s'ils avoient pu prévoir ce que seroient un jour ces enfans, au lieu de s'en réjouir, que de soupirs n'auroient-ils pas poussés, et de combien de larmes n'auroient-ils pas arrosé leur berceau !

Enfans indociles, qui manquent d'obéissance et de soumission envers leurs parens, rebelles à leurs volontés, méprisant leurs ordres, secouant le joug de la dépendance que la loi de Dieu leur prescrit.

Enfans paresseux, ennemis du travail, plongés dans l'oisiveté et dans l'indolence, ne se rendant capables de rien, tandis que leurs parens sont souvent obligés de gagner leur vie à la sueur de leur front.

Enfans débauchés, qui, se plongeant dans toutes sortes de vices, de désordres et de passions, déshonorent leurs parens, en se déshonorant eux-mêmes, et qui, par leur vie déré-

glée, s'exposent à faire une fin encore plus malheureuse.

Enfans libertins, qui n'ont ni piété, ni religion, ni crainte de Dieu; livrés aux mauvaises compagnies, capables de les pervertir, et de les précipiter dans tous les excès et tous les malheurs : car, de quoi n'est-on pas capable, quand on quitte Dieu !

Enfans ingrats, barbares et dénaturés, qui refusent à leurs parens les secours nécessaires dans leur vieillesse et dans leur misère, qui les laissent souffrir, manquer de tout, et trainer dans la tristesse et le deuil un reste de vie plus insupportable que la mort même.

Sont-ce des enfans ou des monstres, que ces parens ont engendrés et mis au monde ? Ils croyoient trouver dans eux l'objet de leur tendresse, la consolation de leur vie, le soutien de leur vieillesse, et ils n'ont trouvé que des vipères qui déchirent leur sein, et qui font le malheur de leur vie, la ruine de leur fortune, l'opprobre de leur famille ; qui par leurs désordres et leur mauvaise conduite, engagent et forcent en quelque manière ces parens désolés et comme désespérés, à lancer sur leurs propres enfans des imprécations, des malédictions, des horreurs. Le mal seroit déjà bien grand ; mais un abîme en attire un autre encore plus profond. Non, rien de si capable d'attirer sur les enfans les malédictions de Dieu même, et les malédictions les plus terribles, que le manque de respect envers les parens. Le Seigneur les en a



menacés mille fois, et quels funestes exemples tous les âges, tous les états, tous les siècles n'en ont-ils pas présentés à l'univers, étonné de ces châtimens redoutables ?

Heureux les parens chrétiens qui ont des enfans dignes d'eux ! après leur avoir donné une éducation chrétienne, ils en recueillent les heureux fruits dans une tranquille vieillesse ; ils se voient comme renaître dans leurs enfans, qui font leur consolation et leur joie.

Le beau tableau que David nous retrace d'une heureuse famille ! Il la représente rangée autour d'une table frugale, où il semble que les anges s'invitent à la considérer avec joie. Cette famille est composée d'un père qui n'a point d'autre dessein que de servir Dieu et de le voir servir dans sa maison ; d'une femme qui n'a point en ce monde d'autre joie que de plaire à Dieu et à son mari, et de voir croître en grâce et en sagesse ses enfans, qui n'ont entre eux qu'un cœur et qu'une âme, toujours unis ensemble par une heureuse conformité des sentimens que la nature et l'éducation ont fait naître, et qui croît tous les jours avec l'âge. Dans le sein de cette famille règnent la paix, la tranquillité, la concorde, et plus encore, la piété et la crainte de Dieu. Mille bénédictions se répandent sur elle, et sont comme le gage du bonheur que Dieu leur prépare à tous, quand ils seront un jour réunis dans le ciel, pour ne se séparer jamais.

*Pensez-y , enfans et parens. Votre maison sera l'image du paradis , si elle est formée sur ce grand modèle.*

Pour attirer sur eux des bénédictions abondantes, les enfans doivent remplir leurs obligations envers leurs parens, ils leur doivent le respect, l'obéissance, l'affection, la reconnoissance; et dans les besoins, les secours nécessaires pour leur subsistance, selon leurs moyens. A ce prix, ils seront les enfans de Dieu même, et ils auront part à ses récompenses.

*Histoire d'un mauvais fils , et d'un mauvais père.*

Le père le plus criminel et le plus malheureux qui fut peut-être jamais, avoit un fils aussi méchant que lui : plongés l'un et l'autre dans tous les crimes, ils se précipitoient dans tous les malheurs : le fils désobéissant, indocile, étoit colère, violent, emporté jusqu'à la fureur ; tous les jours ils étoient dans des disputes, des querelles, des violences continuelles, en lançant l'un contre l'autre toutes sortes de malédictions. Un jour que le père, déjà avancé en âge, voulut reprendre son fils, et lui reprocher sa mauvaise conduite, ce fils malheureux, dans un excès de fureur, se jette sur son père, le renverse par terre, et, le prenant par les cheveux, le traîne le long des degrés pour le mettre hors de la

maison. Quand il fut arrivé à un certain point, le père élevant la voix : « Arrête, malheureux ! lui dit-il, arrête ; je n'ai pas traîné mon père plus loin, quand j'étois à ton âge. » Ce coupable père reconnut à ce moment la justice et la vengeance de Dieu, qui permettoit que son fils lui fit le même traitement que lui-même avoit fait autrefois à son père.

O jugemens de Dieu ! que vous êtes terribles ! mais, ô enfans dénaturés ! que vous êtes coupables ! apprenez à respecter vos pères quelque coupables qu'ils puissent être. Je sais que des excès aussi horribles que ceux-là n'arrivent que parmi des gens sans sentimens et d'un certain état ; mais dans les conditions, même les plus élevées, si les excès des enfans ne sont pas si grands au dehors, combien d'autres désordres où ils tombent, moins sensibles aux yeux des hommes, et peut-être dans le fond aussi criminels aux yeux de Dieu.

*Enfans pensez-y : Dieu vous attend, et vous jugera.*

L'histoire nous rapporte un trait bien remarquable en ce point. Un père chrétien n'avoit rien oublié pour donner une bonne éducation à son fils ; bons exemples, instructions saintes, avis salutaires ; tout avoit été employé : mais le mauvais naturel, et les passions criminelles avoient dominé le fils, qui causoit tous les jours de nouveaux chagrins, en donnant dans de nouveaux

désordres. Ce père infortuné apprit, de manière à ne pouvoir en douter, que son fils dénaturé avoit formé le projet détestable de l'assassiner, pour jouir plus tôt de son héritage, et vivre en liberté. Pénétré de douleur, et voulant faire un dernier effort pour toucher ce cœur barbare, il dit un jour à son fils, « Mon fils, voulez-vous veur vous promener avec moi. Vous me ferez plaisir de m'accompagner. » Le fils y consent, peut-être pour exécuter son détestable dessein. Le père le mène insensiblement dans un lieu écarté, assez avant dans une forêt. Alors, s'arrêtant tout à coup : « Mon fils, lui dit-il, j'ai appris et je suis assuré que vous avez pris la résolution de m'assassiner : malgré les sujets de plainte que j'ai contre vous, vous êtes mon fils, et je vous aime encore ; j'ai voulu vous donner une dernière marque de ma tendresse. Je vous ai conduit dans cette forêt et dans un endroit écarté, où nous serons sans témoins, et où l'on ne pourra avoir aucune connoissance de votre crime. » Alors tirant un poignard qu'il avoit caché : « Mon fils, lui dit-il, voilà un poignard ; contentez votre passion ; exécutez votre coupable projet ; mettez-moi à mort, puisque vous l'avez résolu ; du moins, en mourant ici, je vous sauverai des mains de la justice humaine : ce sera là la dernière preuve de ma tendresse pour vous ; et, dans mon extrême douleur, j'aurai du moins la consolation de vous sauver la vie, tandis que vous me l'ôtez. » Le fils, touché, étonné, ne pouvoit contenir ses soupirs ; fondant en lar-

mes, il se jette aux genoux de son père, lui demande mille fois pardon de son crime, lui proteste devant Dieu qu'il changera de conduite envers le meilleur et le plus tendre des pères. Il tint parole, et dès ce moment, il donna à ce tendre père autant de consolation et de joie, qu'il lui avoit causé d'amertume et de chagrins. Ici, que de réflexions se présentent aux pères et aux enfans !

---

## L'AMOUR DE DIEU.

*Pensez-y bien toute votre vie*

Nous ne sommes en ce monde que pour servir et pour aimer Dieu ; il ne nous a donné un cœur capable d'aimer, que pour lui en consacrer toutes les affections ; il ne nous a donné une vie et un temps à passer sur la terre, que pour mériter en l'aimant en ce monde, de l'aimer et de le posséder à jamais dans l'autre.

Dieu nous a expressément commandé de l'aimer : vous aimerez le Seigneur, nous dit-il, de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces : *Diliges Dominum ex toto corde tuo, etc.* (1) Mon Dieu, s'écrie saint Augustin, falloit-il donc nous faire un précepte de vous aimer, et des menaces si nous ne vous aimons pas ? Ne suffisoit-il pas de nous

(1) Deut. 6.

permettre de vous aimer ? et n'est-ce pas là pour nous la plus grande des grâces et le plus grand des bonheurs ?

Dieu est infiniment digne de notre amour ; tout ce qui est capable de toucher, de gagner, d'attirer les cœurs, Dieu le possède et nous le présente ; bonté suprême, bonté souveraine, miséricorde sans bornes, amabilités infinies ; océan immense de toutes les perfections adorables, source ineffable de tous les biens, que peut-on désirer qu'on ne trouve dans Dieu et qui n'engage à l'aimer ?

Amour divin, vertu aimable, elle présente toutes les délices ; vertu sublime, elle nous élève au-dessus de nous-mêmes, elle nous associe avec les intelligences célestes ; universelle, elle renferme toutes les autres, elle les relève, les ennoblit, et les perfectionne ; vertu céleste, Jésus-Christ même est venu apporter du ciel ce feu sacré sur la terre, et il ne désire que d'en embraser tous les cœurs : vertu divine, elle nous transporte en quelque manière dans le sein de Dieu même, pour vivre de sa vie, pour être heureux un jour de son propre bonheur.

Mais surtout vertu absolument, essentiellement et indispensablement nécessaire pour le salut éternel. Si nous n'aimons pas Dieu, nous sommes éloignés de sa grâce, éloignés de son cœur : si nous n'aimons pas Dieu, nous n'avons aucun bien, aucun mérite, aucune vertu digne de récompense : si nous n'aimons pas Dieu, quand nous posséderions tous les biens, tous les trésors, les

sceptres, les couronnes, le monde entier, sans cet amour nous ne possédons rien.

Si nous n'aimons pas Dieu, nous n'entrerons jamais dans le ciel, jamais nous n'aurons de part parmi les élus.

Si nous n'aimons pas Dieu, jamais nous n'aurons d'autre partage que l'enfer et l'éternité malheureuse, dans l'abîme de tous les malheurs, de toutes les horreurs, et de tous les tourmens.

Ainsi, ou aimer Dieu en cette vie, ou être à jamais malheureux dans l'autre; ou brûler des flammes de l'amour divin sur la terre, ou être à jamais consumés des flammes vengeresses du feu de l'enfer; il n'est point de milieu pour nous : si nous vivons, si nous mourons dans l'amour de Dieu, nous sommes assurés de la possession éternelle de tous les biens; si nous vivons, si nous mourons sans ce saint amour, nous tombons dans le centre et le comble de tous les malheurs.

O hommes ! qui que nous soyons, qui vivons sur la terre, aimons Dieu, il est notre créateur, notre sauveur, notre roi, notre père, notre ami, notre tout; sans lui tout le reste que nous est rien. Aimons Dieu, c'est notre devoir, notre mérite, notre bonheur, notre gloire, quoi de plus grand que d'aimer un Dieu ? quoi de plus heureux que d'en être aimé ?

Aimons Dieu, aimons-le de tout notre cœur ; qui est-ce qui mérite mieux toutes nos affections, que celui qui en est le premier principe, et qui doit en être la fin dernière ?

Aimons Dieu dans tout, avant tout, par-dessus tout, préférablement à tout; aimons Dieu, et n'aimons que Dieu ou tout dans Dieu et toujours moins que Dieu; aimons Dieu, et en l'aimant, ne désirons d'autre récompense que de l'aimer toujours davantage.

O heureux le cœur qui aime son Dieu! il fait en ce monde ce que les saints feront éternellement dans le ciel. O malheur à l'âme qui n'aime pas Dieu! Son état approche de celui des réprouvés dans l'enfer.

*Diligam te, Domine (1).*

Que je vous aime, ô mon Dieu! le désir de mon cœur, le centre de mon cœur, le terme de mes espérances! Que je vous aime, ô mon Dieu, mais que je vous aime d'un amour tendre, d'un amour sincère, d'un amour efficace, d'un amour désintéressé, d'un amour constant, de l'amour dont vous-même vous vous aimez; que je vous aime en ce monde, pour vous aimer plus parfaitement et éternellement dans l'autre.

*Pensons-y bien, aimons Dieu et ne vivons que pour Dieu.*

#### HISTOIRE.

Le beau spectacle, le grand modèle que présentait autrefois une femme à Alexandrie! Elle parut un jour dans la place publique de cette

(1) Psal. 17.



grande ville, tenant d'une main un vase rempli d'eau, et de l'autre un flambeau allumé. Et que prétendez-vous avec cet appareil, lui dit-on ? « Je voudrois, répondit-elle, avec ce flambeau, embraser tout le ciel, avec cette eau éteindre tous les feux de l'enfer, afin que désormais on n'aimât plus Dieu, ni par l'espérance des récompenses, ni par la crainte des peines, mais purement et uniquement pour lui-même et pour ses perfections adorables. »

Beaux sentimens, et bien dignes d'une grande âme, qui connoît ce que c'est que Dieu, et combien il mérite par lui-même toutes les affections de nos cœurs !

On raconte des Japonois que, quand on leur annonçoit l'évangile, qu'on les instruisoit des grandeurs, des beautés, des amabilités infinies de Dieu ; quand surtout on leur apprenoit les grands mystères de la religion, tout ce que Dieu a fait pour les hommes, un Dieu naissant, un Dieu souffrant, un Dieu mourant pour leur amour et pour leur salut : qu'il est grand ! s'écrioient-ils dans leurs doux transports, qu'il est grand, qu'il est bon et aimable, le Dieu des chrétiens ! Mais quand ensuite on leur ajoutoit qu'il y avoit un commandement exprès d'aimer Dieu, et des menaces si on ne l'aime pas, ils étoient surpris et ne pouvoient revenir de leur étonnement. Eh quoi ! disoient-ils, quoi ! à des hommes raisonnables, un précepte d'aimer Dieu, qui nous a tant aimés ! et n'est-ce pas le plus grand des bonheurs de l'aimer, et le

plus grand des malheurs de ne l'aimer pas? Quoi! les chrétiens ne sont-ils pas toujours aux pieds des autels de leur Dieu, tout pénétrés de ses bontés, tout embrasés de son saint amour? Mais quand ils venoient à apprendre qu'il y avoit des chrétiens qui non-seulement n'aimoient pas Dieu, mais, mais qui l'offensoient, qui l'outrageoient, ô peuple injuste! ô cœurs ingrats! barbares, s'écrioient-ils avec indignation! est-il donc possible que des chrétiens soient capables de ces horreurs! et dans quelle terre maudite habitent donc ces hommes sans cœur et sans sentimens!

Chrétiens, nous ne méritons que trop ces justes reproches, et un jour ces peuples éloignés de nous, ces nations étrangères appelées en témoignage contre nous, nous accuseront, nous condamneront devant Dieu.

### *Réflexions.*

Pensons-y : le précepte de l'amour divin est le premier, le plus essentiel des préceptes, c'est l'accomplissement de toute la loi.

Pensons-y, et faisons en ce monde, autant qu'il est en nous, ce que les saints font dans le ciel, ce que nous espérons faire dans l'éternité. Aimons Dieu de tout notre cœur.

Triste pensée! peut-être jusqu'à présent n'avons-nous pas encore aimé Dieu d'une manière digne de Dieu. Consacrons du moins le reste de notre vie à ce saint amour.

---

## LE PARADIS.

*Pensez-y bien. C'est le terme de votre bonheur,  
faites-en l'unique objet de vos soins.*

POUR nous faire comprendre quels sont les biens immenses, quelles sont les joies ineffables du paradis, il faudroit qu'une de ces âmes bienheureuses descendit du ciel et nous en racontât les merveilles. Non, dit saint Paul, l'œil de l'homme ne sauroit voir, l'oreille ne sauroit entendre, le cœur ne goûtera jamais en ce monde le bonheur que Dieu a préparé à ses élus dans sa gloire : *Nec oculus vidit, nec auris audivit* (1). Imaginons-nous, si nous le pouvons, quelle sera la joie d'une âme qui entrera un jour dans le ciel. O le doux moment que celui qui, terminant les misères de cette vie, commencera le bonheur de son éternité ! Quelles délices ? quel contentement ! quels transports, quand elle verra enfin son Dieu, quand elle se verra à jamais assurée de son sort !

Quelle joie pour un captif, durant de longues années chargé de chaînes, quand il vient à recouvrer sa liberté et à sortir de son triste esclavage ! Quelle joie pour un prisonnier, durant long-temps enfermé dans les horreurs d'un som-

(1) Cor. II.

bre cachot, quand il revoit enfin la lumière! Quelle joie pour un homme qui a fait un long trajet sur une mer orageuse, à travers les tempêtes et les écueils, où il a été mille fois en danger de périr, quand il vient enfin heureusement arriver au port après lequel il soupiroit depuis si long-temps! Foible image, image bien imparfaite de la joie, de la consolation, du bonheur d'une âme qui, après la captivité, le triste exil, les longues souffrances de cette vallée de larmes, entre enfin dans l'heureux port du salut, dans la région des vivans, pour vivre à jamais dans le sein des élus de la vie de Dieu même, l'auteur de son être, le terme de ses désirs, le centre de son repos, sans craindre de le perdre jamais, assurée de le posséder toujours, heureuse du même bonheur que lui!

Ah! qu'il est doux pour elle de ne s'être point attachée au monde, de s'être éloignée de sa contagion et de ses dangers, de s'être privée de ses trompeuses délices, de s'être fait de saintes violences durant quelques années, pour jouir à jamais d'un bonheur parfait! qu'il est consolant pour elle d'avoir servi son Dieu, pratiqué la vertu, respecté la sainteté de la loi, pour en recevoir une récompense bien au-dessus de ses mérites et de ses espérances!

Que pense-t-elle alors des fausses joies de ce monde, des biens périssables de la terre, de tout ce qu'on appelle richesse, honneurs, plaisirs et satisfactions? Qu'est-ce que tout cela paroît à ses yeux? et que lui en resteroit-il quand elle en au-

roit joui, quand elle s'y seroit livrée durant la vie? N'auroit-il pas fallu les quitter un jour? Que lui en resteroit-il à ce moment? que le regret d'en avoir été malheureusement éprise et séduite.

La voilà donc entrée dans le sein d'Abraham avec les élus; la voilà assurée de son bonheur éternel, délivrée des dangers, des misères, des craintes, des alarmes de cette vie périssable; nageant dans des torrens de délices, dans la possession immuable du souverain bien; absofbee dans l'océan immense des perfections adorables de l'Etre suprême, dans la contemplation éternelle des bontés, des amabilités infinies de son Dieu: non, ce n'est point tant la joie du Seigneur, qui est entrée dans elle, mais c'est elle-même qui est entrée dans la joie du Seigneur: *intra in gaudium domini tui* (1). Elle y vit, elle y règne, elle y vivra, elle y règnera à jamais, sans que ni les vicissitudes des temps, ni l'incertitude des événemens, ni les amertumes des chagrins, ni les terreurs des alarmes viennent jamais altérer son bonheur: tant que Dieu sera Dieu, durant tous les siècles, et au-delà des siècles, et durant une éternité tout entière, elle sera ce qu'elle est, toujours contente, toujours heureuse, toujours assurée et tranquille dans la possession de son sort toujours s'écriant, de concert avec les élus: *Inveni quem diligit anima mea* (1). J'ai enfin trouvé ce qui faisoit l'objet de tous mes désirs.

(1) Matth. 26. -- (2) Cor. 3.

Tel est donc le bonheur ineffable de cette âme : telle est la joi indicible des élus dans le ciel. Nous sommes faits nous-mêmes pour ce bonheur ; nous pouvons un jour avoir part à cette joie tous tant que nous sommes ; nous avons une place marquée dans le ciel ; nous y sommes tous appelés ; nous pouvons y arriver , nous devons y aspirer , mais pour cela il faut la mériter. Hélas ! qu'avons-nous fait pour cela jusqu'à présent ? Comment et par quoi l'avons-nous méritée ? Y avons-nous pensé ? Nous en sommes-nous rendus dignes ? Nous savons qu'on n'arrive au Thabor que par le Calvaire ; qu'il faut combattre pour remporter la victoire ; que le royaume du ciel souffre violence : par quels combats avons-nous mérité la couronne de gloire ? et en quel rang pourrions-nous être placés parmi les élus ? Nous aspirons au bonheur des saints , nous savons ce qu'ils ont fait , ce qu'ils ont souffert ; qu'avons-nous fait , qu'avons-nous souffert ? Sainte Jérusalem , entreras-tu un jour dans son sein ? Ames prédestinées , aurai-je part un jour à votre gloire et à vos délices ?

Pensez-y ; ne cessez d'y penser , et plus encore d'y travailler. Combien , pour n'y avoir pas pensé , en seront à jamais bannis !

#### HISTOIRE.

Le roi Assuérus voulant récompenser Mardochée du service essentiel qu'il avoit rendu à l'état , le fit revêtir des habits royaux , lui mit la

couronne sur la tête , le fit monter sur son char de triomphe ; en un mot, l'environna de toute la majesté et de tout l'éclat de la dignité royale : alors il ordonna à un de ses premiers courtisans de conduire ainsi Mardochée triomphant dans toute la ville impériale, avec un héraut d'armes qui le précédoit en criant à haute voix à tout le peuple accouru en foule : C'est ainsi que sera honoré celui que le roi voudra honorer : *Sic honorabitur quem rex voluerit honorare* (1).

Si, dans ce moment , Dieu présentoit à nos yeux un de ses élus dans tout l'éclat de la gloire dont il est environné dans le ciel ; qu'il nous le montrât avec ces joies , ces douceurs, ces délices dont les saints sont inondés dans la céleste patrie, en nous disant à tous : *Sic honorabitur quem rex voluerit honorare*. Voyez, admirez, ô hommes mortels ! c'est ainsi que Dieu honore, que Dieu récompense ses saints dans sa gloire : à cette vue quels seroient nos transports ?

Homme ambitieux ! nous diroit-il, que sont tous ces honneurs frivoles du monde, en comparaison des honneurs de la gloire qui est destinée aux élus ? Homme avare ! que sont tous ces biens fragiles, ces périssables richesses, en comparaison des trésors immenses que Dieu a préparés dans le ciel ? Homme sensuel et voluptueux, que sont tous ces plaisirs honteux, ces douceurs séduisantes et criminelles dont tu jouis dans le temps, en comparaison des pures, des

(1) *Ezech.*

ineffables délices que tu aurois pu goûter dans l'éternité? *Sic honorabitur*. Ah! que cette vue, que ce spectacle seroit bien capable de nous dégoûter de tous les faux biens de ce monde trompeur, et de nous faire soupirer ardemment après les biens solides et permanens de l'immortalité glorieuse! Ce que nos yeux ne sauroient voir, la foi nous le montre, du moins nous le fait espérer: rendons-nous dignes de la vie immortelle par une vie sainte. Le ciel nous attend, cessons de nous attacher à la terre; nous n'avons point ici de cité permanente; le ciel est notre véritable patrie.

Pensons-y, et ne pensons qu'à le mériter: heureux qui aura pensé toute sa vie! Où irons-nous quand nous mourrons? Quel sera notre sort? Le paradis ou l'enfer. Beau ciel! je ne te verrai jamais, disoit un hérésiarque à la mort: quels sentimens! quelle mort! Mon fils, regardez le ciel disoit une mère à son fils souffrant le martyre. L'Eglise nous le dit à tous. Regardez le ciel, rendez-vous *digne d'y entrer un jour*, et voyez si la vie que vous menez peut vous y conduire.



---

## SENTIMENS DE PÉNITENCE

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

**AYEZ pitié de moi, ô mon Dieu! selon votre grande miséricorde et selon la profondeur immense de ma misère.**

**J'ai péché contre le ciel et en votre présence.**

**J'ai péché, et mon péché est toujours présent à mes yeux.**

**Je me suis égaré comme une brebis infidèle, qui a abandonné son charitable pasteur.**

**Ah! Seigneur, ayez pitié de mon âme qui vous a coûté si cher, et que vous avez daigné racheter au prix de votre sang.**

**Ne me punissez pas dans l'étendue de votre colère, et dans la rigueur de votre justice, comme je l'aurois mérité.**

**Hélas! Dieu de toute sainteté, si vous nous jugez dans cette rigueur de justice, qui pourra subsister devant vous?**

**Mais, non, ô le Dieu des miséricordes! vous ne vous montrerez pas inflexible à mes prières, et insensible à mes gémissemens.**

**Vous aurez pitié de moi, parce que mes péchés sont grands, et que leur énormité même fera éclater votre miséricorde, qui daignera me les pardonner dès que je les détesterai.**

**Oui, mon Dieu, je les déteste sincèrement et de tout mon cœur; et, avec le secours de votre**

grâce , je mourrai mille fois plutôt que de vous  
offer ser de nouveau.

*Amende honorable et consécration au cœur  
de Jésus.*

Je vous ai offensé , ô mon Dieu ! et j'ai affligé  
votre cœur en livrant mon esprit aux vanités  
du monde , et mon cœur aux dérèglemens des  
passions. Cependant connoissant votre infinie  
bonté , je viens implorer votre miséricorde , et  
me jeter dans votre cœur adorable , comme dans  
mon asile. C'est dans ce sacré cœur , ô mon doux  
Jésus ! que je veux vivre ; c'est dans votre sacré  
cœur que je veux mourir : c'est dans cet abîme  
de vos miséricordes que je jette toutes mes  
misères. Quelque grands que soient mes péchés ,  
je sais que votre cœur est toujours disposé à me  
les pardonner , dès que je les déteste , et que je  
suis résolu de ne les plus commettre. Oui , Sei-  
gneur , en votre saint nom de Sauveur et de  
père , vous me pardonnerez mon péché , parce  
qu'il est grand , et que plus il est grand , plus  
vous ferez éclater la grandeur de vos miséri-  
cordes. Soyez donc , Seigneur Jésus , favorable  
à un pécheur qui ne le veut plus être , faites  
qu'il vous craigne et qu'il vous aime , parce qu'il  
sait que vous pouvez le perdre et que vous vou-  
lez le sauver. Ainsi soit-il.

---

## ORAISON UNIVERSELLE

POUR TOUT CE QUI REGARDE LE SALUT.

Mon Dieu , je crois en vous , mais fortifiez ma foi ; j'espère en vous , mais affermissez mon espérance ; je vous aime , mais augmentez mon amour ; je me repens d'avoir péché , mais redoublez mon repentir.

Je vous adore comme mon premier principe ; je vous désire comme ma dernière fin ; je vous remercie comme mon bienfaiteur perpétuel ; je vous invoque comme mon souverain défenseur.

Mon Dieu , daignez me régler par votre sagesse , me contenir par votre justice , me consoler par votre miséricorde , me protéger par votre puissance.

Je vous consacre mes pensées , mes désirs , mes paroles , mes actions et mes souffrances ; afin que désormais je pense à vous , je soupire après vous , je parle de vous , j'agisse selon vous , et je souffre pour vous.

Seigneur , je veux ce que vous voulez , parce que vous le voulez , et autant que vous le voulez.

Je vous prie d'éclairer mon entendement , d'embraser ma volonté , de purifier mon corps , de sanctifier mon âme.

Mon Dieu , aidez-moi à expier mes offenses passées , à surmonter mes tentations à venir , à

corriger les passions qui me dominent , à pratiquer les vertus qui me conviennent , et à fuir les vices qui me déshonorent.

Remplissez mon cœur de tendresse pour vos bontés , d'aversion pour mes défauts , de zèle pour le prochain et de mépris pour le monde.

Qu'il me souvienne , Seigneur , d'être soumis à mes supérieurs , charitable à mes inférieurs , fidèle à mes amis , indulgent à mes ennemis.

Venez à mon secours pour vaincre la volupté par la mortification , l'avarice par l'aumône , l'ambition par l'humilité , la paresse par le travail , la colère par la douceur , et la tiédeur par la dévotion.

Mon Dieu , rendez-moi prudent dans les entreprises , courageux dans les dangers , patient dans les traverses , modeste dans le succès.

Ne me laissez jamais oublier de joindre l'attention à mes prières , la tempérance à mes repas , l'exactitude à mes emplois , et la constance à mes résolutions.

Seigneur , inspirez-moi le soin d'avoir toujours une conscience droite ; un extérieur décent , une conversation édifiante , et une conduite régulière.

Que je m'applique sans cesse à dompter la nature , à seconder la grâce , à garder la loi , et à méditer le salut.

Mon Dieu découvrez-moi quelle est la petitesse de la terre , la grandeur du ciel , la brièveté du temps , et la durée de l'éternité.

Faites que je me prépare à la mort , que je

craigne votre jugement , que j'évite l'enfer, que j'obtienne le paradis par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

---

## CONCLUSION.

*Trois grands sujets d'étonnement sur la conduite et l'aveuglement des hommes. Chacun en particulier peut se les appliquer à soi-même.*

1<sup>er</sup> Sujet d'étonnement et de douleur. Je ne suis venu au monde que pour servir et pour aimer Dieu, et je n'ai presque vécu que pour l'offenser. Quelle a été ma vie jusqu'à présent? A quoi ai-je pensé depuis que je suis sur la terre? A qui ai-je donné mon cœur et mes sentimens? Qu'ai-je fait pour Dieu, pour l'auteur de mon être, mon premier principe et ma fin dernière? Quelle ardeur, quel empressement ai-je eu pour son saint service, quel zèle pour sa gloire?

Hélas ! au contraire, n'ai-je pas à me reprocher bien des fautes envers lui? que d'infractions de sa loi ! que d'infidélités à ses grâces, que de résistances à ses volontés ! que d'oppositions aux desseins de sa providence ! Loin de le servir, toute ma vie s'est passée à l'offenser et à lui déplaire.

Etoit-ce pour cela que Dieu m'avoit créé et mis sur la terre? A quoi devois-je employer mon esprit, qu'à contempler, à adorer ses grandeurs? A quoi devois-je consacrer les affections,

**de mon cœur, qu'à aimer ses beautés ineffables? A quoi devois-je donner tous mes soins, qu'à le servir et à me sauver? Je ne devois vivre que pour lui, et peut-être n'y a-t-il pas eu un seul jour de ma vie où je l'aie véritablement aimé, où je ne l'aie malheureusement offensé.**

**Cependant, bientôt peut-être il me faudra aller paroître devant lui pour rendre compte de ma vie et de toutes mes actions; que pourrai-je lui présenter?**

**O Etre suprême, auteur de mon être, arbitre de mon sort! quand vous m'avez mis au monde, que les desseins de votre miséricorde étoient grands dans vous, et qu'ils pouvoient être consolans pour moi! Mais, hélas! que j'ai mal répondu à vos desseins adorables! et, en voyant la manière dont j'y ai répondu, puis-je ne pas être étonné de moi-même et des égaremens de mon cœur?**

**2<sup>e</sup> Sujet d'étonnement. Est-il possible qu'ayant reçu de Dieu tant de grâces, et des grâces si précieuses, je sois encore ce que je suis envers ce Dieu de bonté, toujours si tiède, si lâche, si languissant, en un mot, si coupable et si peu digne de lui? si des infidèles, des idolâtres avoient reçu les grâces que j'ai reçues, ils seroient devenus de grands saints; si des pécheurs, et les plus grands pécheurs avoient été comblés des mêmes faveurs, ils auroient fait pénitence sous le cilice et la cendre**

**Quand je rappelle tout ce que Dieu a fait pour moi dans tout le cours de ma vie, tant de dan-**

gers dont il m'a préservé, tant d'occasions où il m'a soutenu, tant de malheurs qui auroient pu m'arriver et où j'aurois dû périr mille fois, mais surtout tant de grâces intérieures et personnelles dont il n'a cessé de me favoriser : vives lumières, sentimens touchans, remords salutaires, reproches amers, quand je m'éloignois de la voie, cette voix secrète qui ne cessoit de me poursuivre et de me rappeler à la fidélité que j'avois promise; tant d'autres traits d'une providence marquée, d'une miséricorde spéciale sur moi; toutes ces faveurs; quels sentimens doivent-elles exciter dans mon cœur?

J'ai reçu ces grâces, j'en ai été comblé; quel usage en ai-je fait? quel fruit en ai-je retiré? Quand Dieu me montrera d'une part tout ce qu'il a fait pour moi, et que de l'autre il me demandera l'usage que j'en ai fait, qu'aurai-je à lui présenter? *Quid potui facere vineæ meæ et non feci* : me dira-t-il : qu'ai-je pu faire en ta faveur que je n'aie fait! et après tout ce que j'ai fait, que n'avois-je pas droit d'attendre de toi? Est-il de vertu que tu n'eusses dû pratiquer? est-il degré de sainteté où tu n'eusses dû aspirer? Et cependant, dans quel état parois-tu à présent à mes yeux?

Ces grâces ne t'ont pas été données en vain; tu savois le compte que je t'en demanderois un jour; ce jour est venu; rends compte à ma justice de tout ce que ma miséricorde a fait pour toi dans tout le cours de ta vie : *redde rationem*.

Hélas! Seigneur, Dieu de bonté, que puis-je

**répondre et que dois-je faire , si ce n'est de me prosterner à vos pieds , de gémir amèrement devant vous , d'implorer encore la même miséricorde dont j'ai abusé , de vous conjurer de ne pas me priver de vos dons comme je l'aurois mérité , de ne pas transporter ailleurs le flambeau , en me livrant à mes funestes ténèbres , qui deviendroient pour moi le comble de l'aveuglement et de tous les malheurs ?**

**3<sup>e</sup> Sujet d'étonnement et de juste douleur. Je savois que je n'étois sur la terre que pour peu de temps ; qu'une éternité sans bornes m'attendoit après ce court espace de temps ; et je n'ai vécu que pour le temps passager , en perdant de vue cette éternité permanente. Je savois que quelques jours , quelques années finiroient bientôt ma course , que mille ans n'auroient pas été trop longs pour me préparer à l'éternité où je pouvois entrer à chaque moment ; et ce peu de temps que j'ai eu , je ne l'ai employé qu'à des inutilités , à des amusemens , à des riens ; et voilà ce temps qui va disparoitre à mes yeux , et l'éternité qui va s'ouvrir sous mes pieds , pour m'en-sevelir dans son sein.**

**Sera-ce une éternité de bonheur ou de malheur pour moi ? Qu'ai-je fait pour la mériter heureuse ? O temps ! ô éternité ! ô aveuglement déplorable de l'homme ! quatre jours à passer en ce monde et une éternité tout entière dans l'autre , et ces quatre jours attirent tous les soins , et cette éternité est comme oubliée ! Où est la foi ? où est la raison ?**



**Mais un sujet d'étonnement plus grand peut-être encore que tous les autres, c'est que ce Dieu de bonté, ce Dieu oublié, ce Dieu outragé est encore prêt à me recevoir, si à ce moment je reviens sincèrement à lui : oui, quelque grands péchés que j'aie commis contre lui, quelque mépris que j'aie eu pour sa sainte loi, quelque mauvais usage que j'aie fait de ses grâces, il est prêt à me les pardonner si mon cœur les déteste: quelque criminel abus que j'aie fait du temps, il me laisse encore espérer une éternité de bonheur.**

**O Dieu saint ! Dieu miséricordieux ! est-il possible que vous portiez la bonté à ce point, j'ose dire à cet excès, envers une créature si ingrate, si infidèle, si coupable envers vous ? est-il possible que vous jetiez encore des regards de miséricorde sur elle ?**

**Et moi seroit-il possible que je négligeasse une grâce à laquelle je n'aurois jamais dû m'attendre après une vie si coupable ? Non, Dieu de bonté, je n'abuserai pas jusqu'à cet excès de vos dons : j'admirerai vos grandeurs ; mais j'adorerai, je bénirai éternellement vos ineffables miséricordes. Dès ce jour, oui, dès ce moment, je vais commencer, pour continuer tout le temps que je serai sur la terre.**

**Recevez donc, Dieu de bonté, recevez l'hommage que je vous rends ; je reconnois que ma vie n'a été qu'aveuglement et qu'égarement ; je reconnois que tout n'est que néant et que vanité dans la vie ; que tout n'est qu'illusion et qu'a-**

veuglement dans le monde : qu'il n'y a de vrai contentement et de solide bonheur que dans vous ; à vous servir, à vous aimer, à s'attacher à vous , en se détachant absolument de tout.

C'est vous seul que l'on trouve à la mort , c'est à vous seul que l'on doit s'attacher dans la vie. Quelle grâce que celle que vous me faites de me donner encore quelques momens pour ouvrir les yeux sur mon aveuglement et pour prévenir mon malheur. Hélas ! j'y courois à grands pas ; et peut-être étois-je au moment de m'y précipiter à jamais.

Aussi ne veux-je vivre désormais que pour déplorer les égaremens de ma vie , pour observer votre sainte loi , pour profiter de toutes vos grâces , pour me préparer enfin à cette éternité bienheureuse , dans laquelle vous voulez bien encore me réserver une place ; heureux si je n'avois jamais pris d'autre chemin que celui qui devoit m'y conduire !

**FIN DU NOUVEAU PENSEZ-Y-BIEN.**

I  
vo  
ma  
I  
vo  
ne  
for  
la  
fr  
in  
dr  
ro  
st  
c  
n

---

# VÊPRES

## DU DIMANCHE.

---

### PSAUME 109.

LE Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite.

Et je réduirai vos ennemis à vous servir de marchepied.

Le Seigneur fera sortir de Sion le sceptre de votre règne ; dominez au milieu de vos ennemis,

Vous serez reconnu pour roi au jour de votre force, lorsque vous paroîtrez dans l'éclat et dans la splendeur de votre sainteté : je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du matin.

Le Seigneur a juré, et son serment demeurera immuable : vous êtes le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech.

Le Seigneur est à votre droite ; il frappera les rois au jour de sa colère.

Il jugera les nations et les détruira : il brisera sur la terre la tête de plusieurs.

Il boira dans le chemin de l'eau du torrent ; et c'est par là qu'il élèvera sa tête.

*Ant.* Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite.

## PSAUME 110.

**SEIGNEUR**, je vous louerai de tout mon cœur, dans les assemblées particulières et publiques des justes.

Les ouvrages du Seigneur sont grands, et toujours proportionnés à ses desseins.

Tous ses ouvrages publient ses louanges et sa magnificence ; et sa justice est éternelle.

Le Seigneur, plein de bonté et de miséricorde, a éternisé la mémoire de ses merveilles ; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent.

Il se souviendra dans tous les siècles de son alliance : il montrera à son peuple sa toute-puissance dans ses œuvres.

En leur donnant l'héritage des nations : sa vérité et sa justice éclatent dans les ouvrages de ses mains.

Toutes ses ordonnances sont inviolables, elles sont immuables dans tous les siècles : elles sont fondées sur la vérité et sur l'équité.

Il a envoyé à son peuple un sauveur pour le racheter : il a rendu son alliance éternelle.

Son nom est saint et redoutable : la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Tous ceux qui font ce que cette crainte prescrit ont la vraie intelligence : la louange du Seigneur subsistera dans toute l'éternité. Gloire.

*Ant.* Toutes ses ordonnances sont inviolables : elles sont immuables dans tous les siècles.

## PSAUME 111.

**HEUREUX** celui qui craint le Seigneur : il prendra un souverain plaisir à observer ses commandemens.

Sa postérité sera puissante sur la terre : la race des justes sera comblée de bénédiction.

La gloire et les richesses seront dans sa maison, et sa justice demeurera éternellement.

La lumière se lève au milieu des ténèbres sur ceux qui ont le cœur droit ; le Seigneur est clément, miséricordieux et juste.

Heureux celui qui donne et qui prête, il réglera ses discours selon la justice ; il ne sera jamais ébranlé.

La mémoire du juste sera éternelle : quelque mal qu'on lui annonce, il ne craindra pas.

Son cœur est toujours disposé à espérer au Seigneur : il est inébranlable : il attend avec confiance que Dieu le venge de ses ennemis.

Il répand libéralement ses dons sur les pauvres, sa justice demeure éternellement, et il sera élevé en gloire.

Le méchant le verra, et il frémira de colère, il grincera les dents, et séchera de dépit ; mais le désir des pécheurs périra. Gloire.

*Ant.* Celui qui craint le Seigneur, prend un souverain plaisir à observer ses commandemens.

## PSAUME 112.

**LOUEZ le Seigneur, vous qui êtes ses serviteurs ; louez le nom du Seigneur.**

**Que le nom du Seigneur soit béni maintenant et dans toute l'éternité.**

**Le nom du Seigneur mérite d'être loué, depuis l'orient jusqu'à l'occident.**

**Le Seigneur est élevé au-dessus de toutes les nations, sa gloire est au-dessus des cieux.**

**Qui est semblable au Seigneur notre Dieu, qui habite dans un lieu si haut, et qui regarde ce qu'il y a de plus bas dans le ciel et sur la terre !**

**Qui tire l'indigent de la poussière, et relève le pauvre de dessus le fumier.**

**Pour le placer avec les princes, avec les princes de son peuple.**

**Qui donne à celle qui étoit stérile la joie de se voir mère de plusieurs enfans.**

***Ant.* Que le nom du Seigneur soit béni dans l'éternité.**

## PSAUME 113.

**LORSQU'ISRAËL sortit de l'Égypte, et la maison de Jacob du milieu d'un peuple étranger,**

**Juda fut consacré au service du Seigneur, et Israël devint son domaine.**

**La mer le vit, et elle s'enfuit : le Jourdain remonta vers sa source.**

**Les montagnes sautèrent comme des béliers, et les collines comme des agneaux.**

O mer ! pourquoi fuyois-tu ? et toi , Jourdain , pourquoi remontois-tu vers ta source ?

Montagnes , pourquoi sautiez-vous comme des béliers ? et vous , collines , comme des agneaux !

La terre a tremblé à la vue du Seigneur , à la vue du Dieu de Jacob ,

Qui changea la terre en des torrens d'eau , et le rocher en fontaines abondantes.

Ne nous donnez point de gloire , Seigneur , ne nous en donnez point ; donnez-la seulement à votre nom , à cause de votre miséricorde et de votre fidélité dans vos promesses.

Que les nations ne disent donc plus : Où est leur Dieu ?

Car notre Dieu est dans le ciel : il a fait tout ce qu'il a voulu.

Les idoles des nations ne sont que de l'or et de l'argent , l'ouvrage de la main des hommes.

Elles ont une bouche , et ne parlent point , elles ont des yeux , et ne voient point.

Elles ont des oreilles , et n'entendent point ; elles ont des narines , et ne sentent rien.

Elles ont des mains , et ne peuvent rien toucher ; elles ont des pieds , et ne marchent point : leur gosier ne peut proférer le moindre son.

Que ceux qui les font leur deviennent semblables , et tous ceux qui mettent en elles leur confiance.

La maison d'Israël a espéré au Seigneur : il est son secours et son protecteur.

La maison d'Aaron a espéré au Seigneur : il est son secours et son protecteur.



Ceux qui craignent le Seigneur, mettent en lui leur confiance ; il est leur secours et leur protecteur.

Le Seigneur s'est souvenu de nous, et il nous a bénis.

Il a béni la maison d'Israël ; il a béni la maison d'Aaron.

Il a béni tous ceux qui le craignent, grands et petits.

Que le Seigneur vous comble de nouvelles grâces, vous et vos enfans.

Soyez bénis du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.

Le Seigneur s'est réservé le plus haut des cieux ; il a donné la terre aux enfans des hommes.

Les morts, Seigneur, ne vous loueront point, ni ceux qui descendent dans l'enfer.

Mais nous, qui sommes vivans, nous bénissons le Seigneur, depuis ce temps jusqu'à jamais.

*Ant.* Nous qui sommes vivans, nous bénissons le Seigneur.

*Cap.* Béni soit Dieu le père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel ; comme il nous a élus en lui avant la création du monde, par l'amour qu'il a eu pour nous, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles à ses yeux.

**Les dimanches après la Pentecôte, et depuis la Purification jusqu'à la Septuagésime.**

## HYMNE.

**DIEU** suprême ! qui vous cachez dans une lumière inaccessible aux faibles mortels ; vous devant qui les saints anges tremblent et se prosternent !

Nous sommes ici comme plongés dans les plus profondes ténèbres, en attendant que le beau jour de l'éternité dissipe par sa lumière l'obscurité de cette nuit.

Vous nous le préparerez, Seigneur, vous nous le conserverez ce beau jour, dont la clarté du soleil n'est qu'une ombre et une foible représentation.

Hélas ! que vous tardez ; vous tardez trop longtemps, ô jour si désiré ! mais pour jouir de vous, il faut nous décharger du poids accablant de ce corps de mort.

O Dieu, lorsque notre âme, débarrassée de ses liens, se sera envolée vers vous, elle ne cessera de vous voir, de vous louer, de vous aimer.

Trinité infiniment libérale, qui nous comblez de vos dons ; disposez-nous à toute bonne œuvre et faites succéder à la lumière si courte de cette vie, le grand jour de l'éternité. Ainsi soit-il.

## Cantique de la sainte Vierge.

Mon âme glorifie le Seigneur  
Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon  
Sauveur.

Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante;  
car désormais tous les siècles m'appelleront bien-  
heureuse.

Car le tout-puissant a fait de grandes choses en  
ma faveur ; son nom est saint.

Et sa miséricorde se répand de race en race sur  
ceux qui le craignent.

Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé  
les desseins que les superbes formoient dans  
leurs cœurs.

Il a renversé les grands de leurs trônes , et il  
a élevé les petits.

Il a rempli de biens ceux qui souffroient la  
faim , et il a renvoyé vides et pauvres ceux qui  
étoient riches.

Il a pris sous sa protection Israël son serviteur,  
se ressouvenant de sa miséricorde.

Selon la promesse qu'il a faite à nos pères , à  
Abraham, et à sa postérité pour toujours. Gloire.

## A COMPLIES.

v. CONVERTISSEZ-NOUS, ô Dieu qui êtes notre Sauveur,

r. Et détournez votre indignation de dessus nous.

O Dieu! venez à mon aide, etc.

### PSAUME 4.

LE Dieu de ma justice m'a exaucé, lorsque je l'invoquois; Seigneur, vous m'avez mis au large, lorsque j'étois dans l'affliction.

Ayez pitié de moi, et exaucez ma prière.

Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge

Sachez que le Seigneur a glorifié son saint: le Seigneur m'exaucera, lorsque je lui adresserai mes cris.

Mettez-vous en colère, mais ne péchez pas; pleurez dans le repos de vos lits, les mauvais desseins que vous avez formés dans vos cœurs.

Offrez au Seigneur des sacrifices de justice, et espérez en lui; plusieurs disent: Qui nous montrera quelque ressource.

Seigneur, vous avez fait éclater sur nous la lumière de votre visage: vous avez rempli mon cœur de joie.

-Ils se sont multipliés et enrichis par l'abon-

dance de leur froment, de leur vin et de leur huile.

Je me coucherai en paix, et je dormirai paisiblement.

Parce que c'est vous seul, Seigneur, qui m'établissez dans une ferme espérance.

PSAUME 90.

Celui qui demeure dans l'asile du Très-haut, se reposera tranquillement sous la protection du Dieu du ciel.

Il dira au Seigneur : Vous êtes mon protecteur, vous êtes mon Dieu ; et c'est en vous que je mets ma confiance.

C'est lui qui m'a délivré des filets du chasseur, et de la langue des méchants.

Il vous couvrira de son ombre, et vous serez en sûreté sous ses ailes.

La vérité vous servira de bouclier : vous ne craignez ni les terreurs de la nuit,

Ni la flèche qui vole durant le jour, ni la contagion qui se glisse dans les ténèbres, ni les attaques du démon du midi.

Il en tombera mille à votre gauche, et dix mille à votre droite ; mais le mal n'approchera point de vous.

Vous contemplez seulement de vos yeux, et vous serez spectateur de la punition des méchants.

Parce que vous avez dit : vous êtes, Seigneur, mon espérance, et que vous avez pris le Très-haut pour votre asile.

Le mal n'arrivera pas jusqu'à vous ; et les fléaux n'approcheront pas de votre maison.

Car il a donné ordre à ses anges de vous garder en toutes vos voies.

Ils vous porteront sur leurs mains , de peur que votre pied ne heurte contre quelque pierre.

Vous marcherez sur l'aspic et le basilic ; et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon.

Je le délivrerai , dit le Seigneur , parce qu'il a mis en moi toute sa confiance ; je le protégerai , parce qu'il a connu mon nom.

Il criera vers moi , et je l'exaucerai.

Je serai avec lui dans son affliction ; je l'en tirerai , et le remplirai de gloire.

Je le comblerai de jours ; et je lui ferai part du salut que je destine à mes saints.

Gloire.

PSAUME 113.

Bénissez maintenant le Seigneur , vous tous qui êtes ses serviteurs.

Vous qui demeurez dans la maison du Seigneur , dans les portiques de la maison de notre Dieu.

Elevez vos mains pendant la nuit vers le sanctuaire , et bénissez le Seigneur.

Que le Seigneur vous bénisse de Sion ; le Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

*Ant.* La vérité vous servira de bouclier ; vous ne craindrez point les terreurs de la nuit.

Au temps pascal, Antienne.

Dieu nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a fait passer au royaume de son fils bien-aimé. Louez Dieu.

Les dimanches après la Pentecôte, et depuis la Purification jusqu'au Carême.

Le jour étant fini, nous venons, ô mon Dieu, vous payer le juste tribut de nos actions de grâces; et dans ce moment, où la nuit commence, nous nous prosternons pour vous prier.

Qu'une douleur amère expie les péchés que nous avons commis pendant le jour, de peur que notre ennemi, profitant du sommeil, ne nous fasse de nouvelles blessures.

Ce lion en furie tourne autour de nous, cherchant qui il pourra dévorer : notre père, mettez vos enfans à couvert sous l'ombre de vos ailes.

Quand commencera votre jour, ce jour qui n'aura point de fin ? Quand se donnera à nous cette sainte patrie qui ne connoît point d'ennemis ?

Cantique de saint Siméon.

C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole.

Puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez.

Que vous avez destiné pour être exposé à la vue de tous les peuples.

Pour être la lumière qui éclairera les nations,  
et la gloire d'Israël votre peuple.

Gloire.

Pendant l'année, Antienne.

Seigneur, vous nous donnerez la paix, car c'est  
vous qui avez opéré en nous tout le bien que  
nous avons fait.

Pendant l'Avent, Antienne.

Seigneur, j'attendrai le Sauveur que vous  
devez envoyer.

De la Circoncision à la Purification, Antienne.

Je suis venu dans le monde pour exercer un  
jugement, afin que ceux qui voient soient  
aveugles.

Au temps de Pâques, Antienne.

Lorsque Jésus-Christ, votre vie, paroltra, vous  
paroltrez aussi avec lui dans la gloire.

Louez Dieu.

Oraison.

Nous vous supplions, Seigneur, de visiter cette  
demeure, et d'éloigner d'elle toutes les embûches  
de notre ennemi, que vos saints anges y habitent  
pour nous y conserver en paix, et que votre bé-  
nédiction soit toujours sur nous : Par N. S. J. C.

Que la grâce de N. S. J. C., l'amour de Dieu,  
et la communication du St.-Esprit soit avec nous  
tous. Amen.



# TABLE.

	Pag. 1
Prières pendant la messe.	
CHAPITRE PREMIER. En quoi consiste la perfection chrétienne. Que pour l'acquérir il faut combattre ; et que pour sortir victorieux de ce combat , quatre choses sont nécessaires. . . . .	Pag. 4
CHAP. II. De la défiance de soi-même . . . . .	8
CHAP. III. De la confiance en Dieu. . . . .	41
CHAP. IV. Comment l'on peut juger si l'on a véritablement la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu. . . . .	44
CHAP. V. De l'erreur de beaucoup de gens qui prennent la pusillanimité pour une vertu. . . . .	46
CHAP. VI. De quelques autres avis très-utiles pour acquérir la défiance de soi-même, et la confiance en Dieu. . . . .	47
CHAP. VII. Du bon usage des puissances, et premièrement, qu'il faut que l'entendement soit libre de l'ignorance et de la curiosité. . . . .	49
CHAP. VIII. De ce qui peut nous empêcher de juger sainement des choses, et de ce qui peut nous aider à les bien connaître . . . . .	21
CHAP. IX. D'une autre chose nécessaire à l'entendement pour bien connaître ce qui est le plus utile. . . . .	25
CHAP. X. De l'exercice de la volonté, et de la fin où nous devons diriger toutes nos actions intérieures et extérieures. . . . .	26
CHAP. XI. De quelques considérations qui peu-	

vent porter la volonté à ne vouloir que ce que Dieu veut. . . . .	54
CHAP. XII. Qu'il y a dans l'homme plusieurs volontés qui se font sans cesse la guerre. . . . .	55
CHAP. XIII. De quelle manière il faut combattre la sensualité. Quels actes la volonté doit produire pour acquérir les habitudes des vertus. . . . .	57
CHAP. XIV. De ce qu'il faut faire lorsque la volonté sensible est vaincue, et hors d'état de résister à l'appétit sensitif. . . . .	43
CHAP. XV. De quelques autres avis fort utiles pour savoir quelle est la manière de bien combattre, quels ennemis on doit attaquer, et par quelle vertu on les peut vaincre . . . . .	46
CHAP. XVI. Que dès le matin le soldat chrétien doit se préparer au combat. . . . .	48
CHAP. XVII. De l'ordre qu'il faut garder dans le combat contre les passions et les vices. . . . .	51
CHAP. XVIII. De quelle manière on doit réprimer les mouvemens subits des passions. . . . .	52
CHAP. XIX. De quelle sorte il faut combattre le vice de l'impureté. . . . .	55
CHAP. XX. De la manière de combattre le vice de la paresse. . . . .	62
CHAP. XXI. Du bon usage des sens extérieurs, et comment on peut les faire servir à la contemplation des choses divines. . . . .	67
CHAP. XXII. Comment les choses sensibles nous aident à méditer sur les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur. . . . .	72
CHAP. XXIII. De quelques autres moyens de faire, dans les rencontres, un bon usage des sens extérieurs. . . . .	74
CHAP. XXIV. De la manière de gouverner sa langue. . . . .	80
CHAP. XXV. Que le soldat de Jésus-Christ, qui a résolu de combattre et de vaincre ses ennemis, doit éviter, autant qu'il lui est possible, ce qui	

peut troubler la paix de son cœur. . . . .	83
CHAP. XXVI. Ce qu'il faut faire lorsqu'on a reçu quelque plaie dans le combat spirituel. . . . .	87
CHAP. XXVII. Comment le démon a accoutumé de tenter et de séduire ceux qui veulent s'adon- ner à la vertu, et qui sont encore plongés dans le vice. . . . .	91
CHAP. XXVIII. Des artifices qu'emploie le démon pour achever de perdre ceux qu'il a fait tom- ber dans le péché. . . . .	92
CHAP. XXIX. Des inventions dont se sert le malin esprit pour empêcher l'entière conversion de ceux qui, convaincus du mauvais état de leur conscience, ont quelque envie de se corriger et d'où vient que leurs bons désirs sont le plus souvent sans effet. . . . .	93
CHAP. XXX. De l'erreur de quelques personnes qui s'imaginent marcher dans la voie de la per- fection. . . . .	96
CHAP. XXXI. Des artifices dont se sert le malin esprit pour nous faire quitter le chemin de la vertu. . . . .	98
CHAP. XXXII. De la dernière ruse du démon pour faire que les vertus mêmes nous devien- nent des occasions de péché. . . . .	105
CHAP. XXXIII. De quelques avis importans pour ceux qui veulent mortifier leurs passions, et ac- quérir les vertus qui leur manquent. . . . .	111
CHAP. XXXIV. Que les vertus ne s'acquièrent que peu à peu et par degré, les unes après les autres. . . . .	115
CHAP. XXXV. Des moyens les plus utiles pour acquérir les vertus, et de quelle manière on doit s'attacher à une vertu durant quelque temps. . . . .	117
CHAP. XXXVI. Que l'exercice de la vertu de- mande une application continuelle. . . . .	120
CHAP. XXXVII. Que puisqu'il faut continuer toujours à pratiquer les vertus, on ne doit omct-	

tré aucune occasion de s'y exercer. . . . .	421
CHAP. XXXVIII. Qu'on doit se réjouir de toutes les occasions qu'on a de combattre pour acquérir les vertus, principalement de celles où il y a le plus de difficulté. . . . .	424
CHAP. XXXIX. Comment on peut, en diverses occasions, pratiquer la même vertu. . . . .	427
CHAP. XL. Du temps que nous devons employer à acquérir chaque vertu, et des marques du progrès que nous y faisons. . . . .	429
CHAP. XLI. Qu'on ne doit pas trop souhaiter d'être délivré des afflictions qu'on endure patiemment; et de quelle sorte il faut régler ses désirs. . . . .	434
CHAP. XLII. Comment on peut se défendre des artifices du démon, lorsqu'il suggère des dévotions indiscrettes. . . . .	433
CHAP. XLIII. Que notre mauvaise inclination, jointe aux suggestions du démon, nous porte à juger témérement du prochain. De quelle manière nous devons y résister. . . . .	436
CHAP. XLIV. De l'oraison. . . . .	459
CHAP. XLV. Ce que c'est que l'oraison mentale. . . . .	444
CHAP. XLVI. De la méditation . . . . .	446
CHAP. XLVII. D'une autre façon de prier par la voie de la méditation. . . . .	448
CHAP. XLVIII. D'une manière de prier, fondée sur l'intercession de la sainte Vierge. . . . .	449
CHAP. XLIX. De quelques considérations qui peuvent porter le pécheur à recourir avec confiance à la sainte Vierge. . . . .	451
CHAP. L. D'une manière de méditer et de prier par l'entromise des saints Anges et de tous les bienheureux. . . . .	453
CHAP. LI. De la méditation et des souffrances de Jésus-Christ, et de divers sentimens affectueux qu'on en peut tirer. . . . .	455
CHAP. LII. Des fruits que l'on peut tirer de la méditation de la croix et de l'imitation des ver-	

tus de Jésus souffrant. . . . .	464
CHAP. LIII. Du sacrement de l'Eucharistie. . . . .	466
CHAP. LIV. Comment il faut recevoir le sacrement de l'Eucharistie. . . . .	467
CHAP. LV. Quelle préparation il faut apporter pour communier, et pour s'exciter à l'amour de Dieu. . . . .	471
CHAP. LVI. De la communion spirituelle. . . . .	478
CHAP. LVII. Des actions de grâces qu'on doit rendre à Dieu. . . . .	481
CHAP. LVIII. De l'oblation qu'il faut faire de soi-même à Dieu. . . . .	482
CHAP. LIX. De la dévotion sensible et des peines de l'aridité. . . . .	485
CHAP. LX. Examen de conscience. . . . .	492
CHAP. LXI. Comment nous devons persévérer dans le combat spirituel jusqu'à la mort. . . . .	493
CHAP. LXII. Comment il faut se préparer au combat contre les ennemis qui nous attaquent à l'article de la mort. . . . .	495
CHAP. LXIII. Des quatre sortes de tentations qui arrivent au temps de la mort, et premièrement de la tentation contre la foi, et de la manière d'y résister. . . . .	497
CHAP. LXIV. De la tentation du désespoir, et comment on peut s'en défendre. . . . .	499
CHAP. LXV. De la tentation de la vaine gloire. . . . .	200
CHAP. LXVI. De diverses illusions du démon qui arrivent à l'article de la mort. . . . .	204

## DE LA PAIX DE L'ÂME

ET DU BONHEUR D'UN CŒUR QUI MEURT À LUI-MÊME POUR  
VIVRE À DIEU.

CHAPITRE PREMIER. De quelle nature est le  
corps humain, et de la manière de le gouverner. 205

<b>CHAP. II.</b> Du soin que l'âme doit avoir de s'acquérir une parfaite tranquillité. . . . .	206
<b>CHAP. III.</b> Que cette demeure pacifique doit s'édifier peu à peu. . . . .	207
<b>CHAP. IV.</b> Que pour parvenir à cette paix, l'âme doit se défendre de toute consolation. . . . .	208
<b>CHAP. V.</b> Que l'âme doit se tenir seule et détachée, afin que Dieu fasse en elle tout son bon plaisir. . . . .	210
<b>CHAP. VI.</b> Qu'il faut user de prudence en l'amour du prochain, pour ne point troubler la paix de l'âme. . . . .	212
<b>CHAP. VII.</b> Que l'âme doit se dépouiller de toute propre volonté pour se présenter devant Dieu. . . . .	214
<b>CHAP. VIII.</b> De la foi qu'on doit avoir au saint sacrement de l'autel, et comment nous nous devons offrir à Dieu. . . . .	217
<b>CHAP. IX.</b> Que l'âme ne doit chercher de repos ni de plaisir qu'en Dieu. . . . .	219
<b>CHAP. X.</b> Que les obstacles et les répugnances que nous trouverons à cette paix intérieure ne nous doivent point contrister. . . . .	221
<b>CHAP. XI.</b> Des artifices dont le démon se sert pour troubler la paix de l'âme, et comment nous nous en pouvons garantir. . . . .	223
<b>CHAP. XII.</b> Que l'âme ne doit point s'attrister à cause de ses tentations intérieures. . . . .	226
<b>CHAP. XIII.</b> Que Dieu nous envoie ces tentations pour notre bien . . . . .	228
<b>CHAP. XIV.</b> Ce qu'il faut pour ne point s'affliger de ses fautes. . . . .	231
<b>CHAP. XV.</b> Que l'âme doit se calmer, sans perdre de temps à chaque inquiétude qui lui arrive. . . . .	233
Pensées sur la mort. . . . .	234
Sentimens d'un pécheur qui désire de retourner à Dieu. . . . .	256
De la pénitence. . . . .	241
Prière à Jésus-Christ pour lui demander la paix	

Intérieure de nos âmes. . . . .	257
Abrégé des principales vérités que tout chrétien doit savoir et croire. . . . .	259

## L'ÂME PÉNITENTE,

### OU LE NOUVEAU PENSEZ-Y BIEN.

Les vérités éternelles. . . . .	253
Le salut. . . . .	259
Le péché. . . . .	264
La mort. . . . .	269
L'éternité. . . . .	273
Le délai de la pénitence. . . . .	280
• La mort du pécheur ou l'impénitence finale. . . . .	286
Les jugemens redoutables de Dieu. . . . .	291
Le retour à Dieu et la confiance en sa miséricorde. . . . .	298
Sentimens de pénitence d'une âme au pied de la croix, convertie par la méditation des vérités précédentes. . . . .	303
La nécessité de la pénitence. . . . .	307
Le moment de la grâce. . . . .	313
Les souffrances. . . . .	318
Le pardon des ennemis et la charité chrétienne. . . . .	328
Le devoir des parens envers leurs enfans. . . . .	329
Les devoirs des enfans envers leurs parens. . . . .	333
L'amour de Dieu. . . . .	342
Le paradis. . . . .	348
Sentimens de pénitence tirés de l'Écriture-Sainte. . . . .	353
Oraison universelle pour tout ce qui regarde le salut. . . . .	353
Conclusion. . . . .	358
Vêpres du dimanche. . . . .	359
Complies . . . . .	369





Ex libris Roelste ecc. Neuberkerker  
1838.

157

1.110

